

Expiation par le sang

Tremayne, Peter

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PETER TREMAYNE

Expiation par le sang



Grands détectives

10
18

PETER TREMAYNE

EXPIATION PAR LE SANG

Traduit de l'anglais
par Corine Derblum

10

18

Grands détectives

créé par Jean-Claude Zylberstein

Pour Tanya et Marianne,
en souvenir des sages conseils de
Cyrille (1899-1970) et Odeyne (1907-1966).

*Rappelle-toi les jours de notre jeunesse
Et avec tendresse souviens-toi
Des citronniers dans le jardin
Ces longs étés d'antan.*

(Anonyme)

« Quia anima carnis in sanguine est et ego dedi illum vobis ut super altare in eo expietis pro animabus vestris et sanguis pro animae piaculo sit. »

Vulgate de saint Jérôme, IV^e siècle

« Oui, la vie de la chair est dans le sang. Ce sang, je vous l'ai donné, moi, pour faire sur l'autel le rite d'expiation pour vos vies ; car c'est le sang qui expie pour une vie. »

Lévitique 17, 11

PERSONNAGES PRINCIPAUX

Fidelma de Cashel, *daláigh* ou avocate des cours de justice de l'Irlande du VII^e siècle

Frère *Eadulf* de Seaxmund's Ham de la terre des South Folk, son époux

Alchú, leur fils

À Cashel

Colgú, roi de Muman et frère de *Fidelma*

Finguine, héritier présomptif de *Colgú*

Beccan, intendant du château

Áedo, chef brehon de Muman

Aillín, chef brehon adjoint

Caol, commandant du Nasc Niadh, la garde du roi

Gormán, un guerrier du Nasc Niadh

Enda, un guerrier du Nasc Niadh

Dar Luga, *airnbertach*, femme de charge du château

Frère *Conchobhar*, apothicaire

Muirgen, nourrice d'*Alchú*

Nessán, son époux

Aibell, une esclave en fuite

Ordan de Rathordan, un marchand

Spelán, un berger

Rumann, un aubergiste

Au puits d'Ara

Aona, tavernier

Adag, son petit-fils

À l'abbaye de Mungairit

Nannid, abbé de Mungairit

Frère Cuineáin, l'intendant

Frère Cú-Mara, d'Ard Fhearta

Frère Lugna, maître des écuries

Frère Ledbán, un vieux palefrenier

Au bord de l'An Mháigh

Temnén, cultivateur et ancien guerrier

Au gué des Chênes

Conrí, chef de guerre des Uí Fidgente

Socht, un guerrier

Adamrae (*Gláed*)

Frère Cronan, un moine

Sitae, l'aubergiste

À Dún Eochair Mháigh

Cúana, intendant de la forteresse

Ciarnat, une servante

Au moulin de Marban

Marban, un meunier

Près du rath de Menma

Cadan, un fermier

Flannait, son épouse

Suanach, une vieille femme

Au bord de l'Ealla

Fidaig de Sliabh Luachra, chef des Luachra

Artgal, son fils

NOTE HISTORIQUE

Les événements de cette histoire sont la suite chronologique de ceux relatés dans *La Septième Trompette* et surviennent durant le mois de *Cet Gaimrid*, le début de l'hiver. Ils commencent lors de la fête du bienheureux Colmán mac Leinin de Cluain Uamha (aujourd'hui Cloyne, dans le comté de Cork), ce qui, dans le calendrier moderne, correspond au 24 novembre.

CHAPITRE PREMIER

De la fenêtre, Eadulf contemplait avec mélancolie le ciel qui s'obscurcissait au-dessus de la forteresse de Cashel, bastion du roi Colgú. Muman était le plus vaste des cinq royaumes d'Éireann et se trouvait situé tout à fait au sud-ouest. L'air était glacial. Toute la journée, des nuées d'orage avaient défilé, basses et denses, chassées par des vents furieux.

— La neige va bientôt tomber, déclara-t-il à sa compagne, qui, assise à son miroir, ajustait un diadème d'argent sur sa chevelure d'or roux.

— Ou la pluie, plutôt, répondit Fidelma, concentrée sur son reflet. Il ne fait pas assez froid pour qu'il neige.

— Bien assez à mon goût, grommela-t-il tout frissonnant, avant de s'approcher de l'âtre où crépitait un feu de bois. Au moins, qu'il pleuve ou qu'il neige, cela passera vite avec ce vent d'ouest.

— Peut-on s'attendre à autre chose que de la froidure au mois de *Cet Gaimrid* ? raisonna-t-elle en se levant pour s'observer d'un œil critique dans le miroir. Allons, dis-moi la vérité : comment me trouves-tu ?

Elle tourna la tête d'un côté puis de l'autre afin qu'il puisse juger. Eadulf sourit avec douceur.

— Plus belle encore que la première fois où je t'ai vue.

Elle lui fit la grimace avec une feinte réprobation, pas mécontente, au fond, de sa réponse. Ayant renoncé à la robe de bure des religieuses, elle arborait une tenue seyant à son rang de princesse des Eóghanacht. Elle ne revêtait ces habits raffinés qu'en d'importantes occasions ; cette nuit-là en était une.

Des coups discrets résonnèrent à la porte qui, à l'invite de Fidelma, s'ouvrit sur une femme aux cheveux gris en désordre et aux amples proportions dans sa robe confortable en laine brute. À en juger par sa peau tannée, elle était plus habituée au grand air qu'à vivre confinée

dans un palais. Elle tenait par la main un garçonnet dont les traits, les yeux bleu-vert et la masse de cheveux roux rappelaient ceux de Fidelma.

— Vous voulez peut-être dire bonne nuit au petit avant de descendre, madame ? proposa Muirgen, la nourrice.

Fidelma s'accroupit et tendit les bras. L'enfant s'y jeta en courant, puis s'écarta d'elle, les sourcils froncés.

— *Muimme* dit que vous allez à une fête. Vous partez pour longtemps ? Quand est-ce que vous revenez ?

Fidelma éclata de rire et le serra à nouveau contre son cœur.

— Nous n'allons pas plus loin que la grand-salle, tu sais. Nous serons de retour après le banquet.

Eadulf s'efforça de dissimuler son émotion. Pendant les trois premières années de la vie du petit Alchú, ils avaient passé trop peu de temps auprès de lui, toujours à voyager par monts et par vaux au nom du roi ou du clergé. L'enfant en souffrait. Il était urgent d'y mettre le holà. Le petit garçon s'effrayait à la plus légère allusion à un départ. Eadulf conservait l'image, gravée en lui, de son fils accroché à la main de la nourrice dans la cour pavée, ravalant ses larmes tandis que ses parents chevauchaient vers une nouvelle mission.

— Nous ne partons nulle part, Alchú.

Il le souleva dans les airs en le faisant rire aux éclats. L'enfant agrippa son épaule, les yeux brillants.

— Tu m'emmènes faire une promenade à cheval demain, *athair* ?

— C'est moi qui t'emmène, « petit chien de chasse », répondit Fidelma, lui donnant le sens littéral de son prénom.

Eadulf le reposa à terre.

— Nous t'emmenons tous les deux.

Fidelma haussa un sourcil, un léger sourire aux lèvres. Contrairement à elle, son époux ne possédait pas une aisance naturelle en selle. Il préférait sentir la terre ferme sous ses deux pieds.

— Maintenant, sauve-toi avec Muirgen et va au lit comme un grand garçon bien sage. On viendra te regarder au retour de la fête et tu as intérêt à dormir.

— Bonne nuit, *mathair*, bonne nuit, *athair* ! lança l'enfant d'un air pénétré, puis il sautilla vers sa nourrice en s'écriant : Demain, je vais monter à cheval, *muimme* !

La femme leur adressa un signe du menton, puis entraîna son petit

protégé au-dehors.

Le regard d'Eadulf s'attarda sur la porte close. Un aspect auquel il ne parvenait pas à s'habituer, dans cette langue devenue la sienne, était que Fidelma et lui soient désignés par des termes formels – *athair* et *mathair*, « père » et « mère » –, tandis que les appellations familières, *muimne* et *aite*, « maman » et « papa », étaient l'apanage des parents nourriciers. Maintes fois il en avait entendu la raison sans être convaincu davantage.

La société des cinq royaumes reposait sur le principe de l'adoption tout autant que sur le système des clans. Lorsque garçons et filles atteignaient l'âge de sept ans, on les envoyait faire leur éducation au loin, dans des familles nourricières. Cette pratique avait cours dans toutes les couches sociales, mais en particulier parmi les nobles. Ceux-ci élevaient les enfants de leurs pairs ; les rois accueillaient les enfants d'autres souverains et de nobles. Il existait deux types d'adoption : par affection ou contre paiement. Chez les nobles, le premier était la norme. De cette manière, les familles régnantes tissaient des relations étroites, aussi sacrées que les liens du sang. Dans une société où l'on accordait une place prépondérante à la parenté, c'était le plus sûr moyen d'éviter les conflits.

À bien des égards, Eadulf trouvait le procédé digne d'éloges, à ceci près que la proximité avec les parents nourriciers avait provoqué un déplacement de sens, une confusion dans la façon dont il convenait de s'adresser aux uns et aux autres.

La voix de Fidelma interrompit le fil de ses réflexions.

— À quoi penses-tu ?

Il esquissa un sourire.

— Je me demandais en quel honneur ton frère donne cette fête particulière ce soir.

— En mémoire d'un de nos hommes d'Église, Colmán mac Leinin, qui était aussi un grand poète. Il nous a quittés voilà dix-sept ans.

— Ses poèmes valent-ils à ce point d'être célébrés ?

— Apparemment, puisqu'il fut élevé au rang de poète royal de Muman. Cependant, c'est son dévouement envers la foi que nos évêques et nos abbés tiennent à honorer. Il renonça à ses fonctions auprès du roi de Cashel et parcourut le royaume, prêchant les nouveaux préceptes. Il fonda finalement sa propre abbaye à Cluain Uamha.

— La « prairie de la grotte »... traduisit Eadulf. N'est-ce pas celle qui s'étend plus au sud-ouest ?

— Tu connais bien la région, dis-moi.

— Je suppose, alors, que l'abbé Séгдаe y assistera ?

— Lui-même est retenu à Imleach par le festin de Colmán, dont un des hauts faits fut de retrouver la sépulture du bienheureux Ailbe – le saint qui apporta le christianisme à notre royaume. Les anciens qui l'avaient inhumé préféraient garder le lieu secret de peur qu'elle ne soit profanée. Vint un temps où l'on oublia totalement où elle se trouvait. Colmán élucida le mystère, si bien que son souvenir est commémoré chaque année à Imleach, où il est fort vénéré.

Eadulf eut un petit sourire taquin.

— Alors, le banquet de ce soir célèbre-t-il le religieux ou bien le poète ?

— L'homme tout entier, répliqua-t-elle avec dignité.

La chambre fut soudain illuminée par un éclair blanc, suivi d'un coup de tonnerre retentissant. Lécho se propagea dans le lointain, puis résonna un crépitement de petits cailloux : des traits irréguliers et translucides s'écrasèrent sur le rebord de la fenêtre. Au-dehors, les grêlons brouillaient les contours de la cité blottie en contrebas.

— Tu avais raison... De la pluie verglacée, constata Eadulf. Espérons que ce soit passager.

Quelques instants plus tard, ils se dirigeaient vers la grand-salle devant laquelle était posté le jeune Gormán du Nasc Niadh, le Collier d'or, garde d'élite du roi. Il sourit à leur approche car ils avaient vécu ensemble maintes aventures mémorables.

— Vous ne vous joignez pas à la fête ? lui demanda Eadulf.

— J'ai perdu à la courte paille. C'est à moi de monter la garde cette nuit, mais cela ne me dérange pas.

Il ouvrit la porte à double battant et ils pénétrèrent dans la salle du banquet.

Celle-ci était toute en longueur. De part et d'autre, des tables s'alignaient jusqu'à une estrade, au fond, réservée au roi et à sa suite. Fidelma identifia sans peine, sur les murs derrière les bancs, les boucliers et les oriflammes des seigneurs venus des différents territoires du royaume. Les convives étaient placés selon l'ordre de préséance afin d'éviter toute querelle, leur écuyer derrière eux, leur épouse à leur côté. Seule la partie extérieure des tables était occupée.

Sur l'estrade, Finguine, cousin de Fidelma et héritier présomptif, occupait la place qui lui revenait selon l'étiquette, à la droite du fauteuil royal encore vide. À la droite du jeune homme, le chef brehon Áedo conversait avec Aillín, son adjoint. Caol, le commandant de la garde rapprochée du roi, seul autorisé à conserver l'épée dans la salle du banquet, était campé derrière le fauteuil du souverain. Sur la gauche étaient installés nobles seigneurs et gentes dames. Fidelma et Eadulf se joignirent à ces derniers tout en répondant gracieusement aux saluts. Une quarantaine de convives se trouvaient ainsi réunis pour la fête.

Sur un signal invisible, le *fear-stuic* ou trompette qui attendait derrière la haute table porta son instrument à ses lèvres et lança trois brèves sonneries.

Le rideau s'agita derrière le fauteuil du roi et par une discrète ouverture apparut la silhouette ronde et ventrue de Beccan le *rechtaire*, le nouvel intendant du château. Il frappa trois coups du bout de son bâton de commandement, l'assemblée se leva et, dans le silence, Beccan s'éclaircit la gorge.

Colgú fit son entrée par le même passage, manifestement embarrassé de tant d'apparat.

À sa chevelure rousse, quiconque eût compris qu'il était le frère de Fidelma, si leur ressemblance physique n'avait déjà suffi.

Beccan martela à nouveau le sol et entonna d'une voix sonore :

— Voici Colgú, fils de Failbhe Flann, fils d'Áedo Dubh...

Le monarque se laissa tomber sur son siège.

— Merci, Beccan. Tous ici savent fort bien qui sont mes ancêtres.

L'intendant protesta d'un air blessé :

— Mais le protocole exige...

— Cette nuit, nous sommes entre amis, coupa Colgú avec bonne humeur. Nous nous dispenserons du protocole.

Il appela d'un signe l'un des domestiques qui attendaient, chargés de cruches de vin, et celui-ci s'empressa de le servir. Colgú se mit debout et brandit son gobelet, aussitôt imité par l'assemblée.

— Mes amis, soyez les bienvenus. À la santé des hommes, et que les dames vivent à jamais !

Tous répondirent avec vigueur à cette formule consacrée.

Tandis que les invités se rasseyaient, les portes latérales s'ouvrirent et les serviteurs défilèrent, chargés de mets appétissants – rôtis de sanglier et de mouton, quartiers de venaison. Le *dáilemain*, l'écuier-

tranchant, découpait la viande et le *deochbhaire*, l'échanson, veillait à ce que nul ne manque de vin. Vinrent ensuite œufs d'oie, saucisses, chou aux épices et à l'ail des ours, poireaux et oignons dorés au beurre. Et ce n'était là que le premier service.

— Je me demande à qui l'on va attribuer le morceau de choix, murmura Eadulf, amusé.

Lors des grandes fêtes, le guerrier qui s'était distingué par sa bravoure se voyait décerner le *curath-mir*, meilleur morceau du plat de viande principal.

— Beccan l'annoncera dès qu'il sera remis de ce manquement aux règles, répondit Fidelma, narquoise.

Un mouvement se produisit à l'entrée : le jeune Gormán surgit, indécis et troublé. Beccan lança un regard inquiet vers Colgú, engagé dans une passionnante conversation avec le chef brehon Áedo, puis traversa la salle d'un pas vif. Les deux hommes eurent un échange rapide et animé, l'intendant revint vite auprès du roi et se pencha pour lui chuchoter quelques mots à l'oreille. Ils étaient visiblement d'avis divergents, cependant Beccan céda, adressa un signe d'assentiment à Gormán, qui sortit.

— Que se passe-t-il ? J'aimerais bien le savoir... chuchota Fidelma à Eadulf, à qui l'incident avait échappé tant il était fasciné par l'énorme pièce de venaison qu'on allait découper.

Les battants se rouvrirent et Gormán fit entrer un homme en habit de moine, qui étudia l'assistance avec hésitation pendant que tous s'interrompaient pour l'observer.

— Venez donc vous joindre à nous, frère Lennán ! l'encouragea Colgú. On me dit que vous arrivez de Mungairit, porteur d'un message important à mon intention. Après ce voyage fatigant, asseyez-vous et partagez notre festin. Nous bavarderons à loisir pendant que vous vous restaurerez.

Le nouveau venu continua de scruter la compagnie de ses yeux sombres, profondément enfoncés dans un visage au teint jaunâtre.

Croyant qu'il était intimidé par les nobles Eóghanacht, le brehon Áedo se leva et, avec un sourire engageant, invita l'homme à prendre sa place auprès du roi.

— Oui, venez vous installer ici ! renchérit Colgú. Je connais bien l'abbé Nannid. Comment se porte l'oncle du prince Donennach ? Toujours bon pied bon œil ? Venez, frère, et vous pourrez me

transmettre son message.

Le religieux redressa les épaules et s'avança vers le brehon Áedo en lissant les plis de sa robe. Cependant, au lieu de s'asseoir sur le siège qu'on lui offrait, il s'approcha de Colgú et, soudain, l'impensable se produisit. Un couteau jaillit dans sa main comme par magie.

— Rappelle-toi Liamuin ! cria-t-il d'une voix stridente, et il frappa Colgú en pleine poitrine.

Le roi, pétrifié, contempla le sang qui déjà imprégnait sa tunique. Le couteau s'éleva encore. Alors que tous demeuraient interdits, le brehon Áedo se jeta devant Colgú, et ce fut sur lui que s'abattit la lame, pénétrant profondément dans le pli du cou.

Lassaillant s'efforçait de dégager son arme, hurlant à nouveau les mêmes paroles – « Rappelle-toi Liamuin ! » –, lorsqu'il vit Caol au-dessus de lui. Il marqua un temps d'arrêt, tenta frénétiquement de récupérer son couteau et allait réussir quand l'épée du chef de la garde lui perça le cœur. Il s'écroula, raide mort avant de toucher le sol.

Des cris d'effroi retentirent. Beccan restait planté sur place, la stupeur se disputant à l'horreur sur son visage blême.

Eadulf atteignit Áedo le premier. Un regard lui suffit pour savoir que tout était fini. Il écarta le brehon du corps inerte de Colgú, qu'il examina rapidement. Le sang s'épanchait de la plaie à la poitrine.

— J'entends son souffle, mais très faiblement, annonça-t-il à Fidelma, qui attendait avec anxiété derrière lui.

— Avec tout mon respect, je suis le plus qualifié pour m'occuper du roi, intervint de sa voix douce le vieux frère Conchobhar, médecin et apothicaire, qui veillait sur Colgú et Fidelma depuis leur plus tendre enfance.

Eadulf s'écarta aussitôt.

— Il vivra ? s'enquit Fidelma.

— Je le soignerai de mon mieux. Le reste est entre les mains de Dieu.

Il découvrit le torse du roi afin d'évaluer la blessure.

Les gens s'attardaient, encore incrédules, discutant bruyamment de ce qui venait de se produire. Finguine monta sur une table et réclama le silence en tapant des mains. Les conversations cessèrent.

— Ce vacarme n'arrange rien. Dispersez-vous et laissez nos médecins prendre soin du roi.

À contrecœur, les convives refluèrent vers les portes ouvertes.

Gormán, sur le côté, attendait les ordres, l'épée à la main.

Frère Conchobhar déclara à Eadulf :

— Mieux vaut l'emmener dans sa chambre, où nous pourrions le soigner plus commodément.

Eadulf chercha l'intendant des yeux et l'aperçut, encore sous l'effet du choc.

— Aidez-moi à porter Colgú jusqu'à son lit.

Beccan le fixa sans comprendre.

— Allez ! le rabroua Eadulf.

L'intendant recouvra ses esprits. Avec précaution, il l'aida à soulever le roi toujours sans connaissance tandis que frère Conchobhar leur ouvrait le chemin.

Eadulf se rendit compte que Fidelma s'apprêtait à leur emboîter le pas et lui lança, par-dessus son épaule :

— Tu te rendras plus utile en découvrant qui était l'assassin !

Elle faillit protester, puis comprit qu'il avait raison et retourna dans la salle. Sans mot dire, Finguine lui tendit un gobelet de vin. Elle en avala deux gorgées. Que c'était bon de sentir la chaleur rayonner en elle comme si son sang se remettait enfin à circuler ! Tout le monde semblait désespéré.

— Je vais devoir remplacer Colgú jusqu'à... jusqu'à ce qu'il soit rétabli, annonça Finguine à voix basse, comme s'il sollicitait son approbation.

Le brehon Aillín toussota avant qu'elle puisse répondre.

— Le pauvre Áedo n'est plus. C'est à moi, son adjoint, qu'incombent à présent les questions légales.

Certes, il était désormais le membre le plus éminent du conseil des brehons. Il ajouta avec courtoisie :

— Bien entendu, lady, j'apprécierais votre assistance en tant que sœur du roi et en qualité de *dálaigh*. Chacun sait que vous avez l'expérience de ce genre de situation.

— Brehon Aillín, je suis à votre disposition autant qu'il vous plaira.

Finguine parut soulagé que le premier moment de gêne fût passé.

— C'est Gormán qui a fait entrer le meurtrier, rappela-t-il au brehon. Je présume que c'est lui que vous interrogerez d'abord ?

La salle était déserte. À part Aillín et Fidelma, seuls Finguine et Caol demeuraient au milieu des tables surchargées de plats intacts. Gormán était resté près la porte. À l'appel de son chef, le jeune guerrier

s'avança, pâle et nerveux.

— Que savez-vous de cet homme, Gormán ? commença Aillín.

— Pas grand-chose. J'étais de faction quand un garde du portail principal est arrivé en compagnie de ce religieux.

— Qui était ce garde ? demanda le brehon.

— Luan, celui qu'on surnomme le « chien ».

— Caol, faites chercher Luan ! ordonna Finguine avant d'indiquer à Gormán qu'il pouvait continuer.

— Luan m'a dit que le frère Lennán de Mungairit venait d'arriver avec un message important pour le roi. On aurait dit un moine ordinaire, sans rien de suspect dans son apparence. Il m'a précisé que le message n'était destiné qu'aux oreilles du roi. Je lui ai dit d'attendre et j'ai informé l'intendant, qui en a ensuite avisé Colgú. Beccan m'a alors signalé de laisser entrer l'homme, ce que j'ai fait. Le reste, vous le savez mieux que moi, vu que j'avais repris mon poste au-dehors.

Il tourna un regard troublé vers Fidelma et ajouta, sur la défensive :

— Je n'aurais rien pu empêcher... Je n'étais pas...

Elle secoua la tête.

— Personne ne vous adresse le moindre reproche, Gormán. Nous avons tous été complètement pris de court.

— Toujours rien pour l'instant, donc, marmonna le brehon. Examinons le corps du...

Sur ces entrefaites, Caol revint avec un autre guerrier qui regarda autour de lui avec appréhension tandis qu'ils s'avançaient vers le groupe.

— Est-ce vrai que le roi est gravement blessé ? demanda-t-il tout bas.

— Oui, mais, grâce au Ciel, il vit encore, confirma Aillín. En revanche, le brehon Áedo n'est plus. Luan, nous désirons que vous nous parliez de ce visiteur, venu dans l'intention de donner la mort.

— Je ne savais pas... dit le garde avec désarroi. J'aurais dû me méfier, pourtant je ne me suis douté de rien.

Le brehon Aillín eut un mince sourire.

— Rapportez-nous simplement les faits.

— J'étais de faction à l'entrée de la forteresse quand un moine a gravi la colline. Il s'est approché de moi et s'est présenté comme frère Lennán, de l'abbaye du bienheureux Nessán. Il avait marché depuis Mungairit pour transmettre une importante information à Colgú. Je l'ai

avisé que notre roi célébrait la fête de Colmán. Il a répondu que, vu la teneur de son message, il devait le voir sans tarder – il en assumait la responsabilité. J'ai recommandé à mes compagnons de rester sur le qui-vive et j'ai conduit frère Lennán jusqu'à la salle du banquet. Là, j'ai tout expliqué à Gormán et je l'ai laissé s'occuper du reste.

Le brehon Aillín soupira et allait le congédier quand Fidelma intervint, la mine pensive.

— Un moment, Luan. Pour quelle raison dites-vous que vous auriez dû vous méfier ? Qu'est-ce qui, à bien y réfléchir, vous a donné cette idée ?

Le garde, l'air malheureux, passa sa langue sur ses lèvres sèches.

— Lady, Mungairit se trouve au pays des Uí Fidgente. La route est longue ! Cet homme s'est présenté au portail comme s'il arrivait tout juste de la cité. Rien n'indiquait qu'il cheminait depuis plusieurs jours. Il marchait d'un pas alerte, ses vêtements et son apparence étaient soignés. Il n'avait même pas de bâton de pèlerin.

— Il aura voyagé à cheval ou par quelque autre moyen et se sera arrêté en route, commenta aigrement le brehon. Les tavernes et les hôtelleries servent à cela.

— Il prétendait pourtant avoir marché. Mais c'est vrai qu'il a pu se changer avant de se présenter à nos portes.

Fidelma le scrutait, toujours songeuse.

— Le point mérite d'être souligné, en effet. Cependant, cette observation ne justifiait pas d'être soupçonneux. Il n'y a pas de quoi vous sentir coupable, Luan. Même si vous aviez fait part de vos doutes, cela n'aurait rien empêché. Ce qui s'est passé était inévitable.

— C'est... c'est qu'il y a autre chose, persista le garde.

— Quoi encore ? s'impatienta Aillín.

— Avant le festin, il y a eu une violente averse, une pluie glacée. Ça n'a pas duré, mais ça tombait dru. Je ne pouvais pas m'abriter. Touchez ma tunique.

Il tendit le bras et Fidelma palpa la manche encore humide.

Luan continua :

— Les vêtements du frère étaient secs, il ne pouvait donc venir de loin.

— Nous vous avons entendu, Luan, dit Fidelma avec douceur. Vous n'avez pas à vous blâmer d'avoir failli, il existait peut-être une explication raisonnable. Vous pouvez retourner à vos obligations.

Sitôt le garde parti, elle se tourna vers l'endroit où gisaient les deux cadavres. Les narines frémissantes, elle remarqua :

— Ne pourrait-on demander qu'on emporte le chef brehon à la chapelle ? Puis nous verrons si le corps de l'assassin livre des informations sur son identité.

Aillín acquiesça et Caol appela deux serviteurs. Fidelma parcourut l'inconnu d'un regard attentif, se pencha au-dessus de ses pieds et, sans toucher à rien, observa les chaussures. Celles-ci, d'une sorte appelée *cuaran*, étaient en cuir avec sept plis ou épaisseurs de semelle pour en assurer la solidité. Contrairement à l'habitude, le cuir était cousu de façon à recouvrir un morceau de bois soutenant le talon.

— Une chose est sûre, avança-t-elle, Luan a raison : cet homme n'a pas marché bien loin ainsi chaussé. Les semelles montrent très peu de traces d'usure. Elles sont quasi neuves et d'excellente qualité, de surcroît. Pas de celles que porte un moine qui a fait vœu de pauvreté. Avez-vous remarqué ces légères éraflures sur la partie intérieure des sandales ? Que peuvent-elles signifier ?

Le brehon Aillín pinça les lèvres.

— L'homme claudiquait, un pied frottant contre l'autre ?

— Il ne paraissait pas boiter quand il a traversé la salle. Une autre explication serait qu'il a voyagé à cheval et que ces marques ont été causées par les étriers.

Le brehon Aillín concéda avec un peu d'embarras :

— C'est possible.

Fidelma poursuivait son examen.

— Sa robe est l'habit simple et ordinaire des religieux. De la bonne étoffe de laine, sans rien de remarquable.

— Le tissu est sec, marmonna Aillín, ce qui corrobore les dires de Luan.

— Il porte un *criss*, une ceinture, à la taille. On s'attendrait qu'une bourse y soit attachée, comme c'est l'usage chez les moines itinérants. À présent, tournons-le sur le dos et voyons ce que nous trouvons d'autre.

Fidelma laissa le brehon pratiquer une brève fouille des vêtements, mais il secoua la tête.

— Rien. Cependant, sa tunique au-dessous est d'une qualité inhabituelle.

Fidelma se pencha et reconnut le matériau avant même de l'effleurer.

— Du *scroll* ?

— Du satin, en effet, confirma le brehon. Une tunique en satin, et non en lin ou en laine comme en ont la plupart des moines.

— Une marque de broderie nous permettra peut-être d'en savoir plus... Étrange que cet homme n'ait eu sur lui ni monnaie ni aucun des effets que l'on emporte d'ordinaire en voyage. Voyons maintenant ce que l'on peut déduire de son apparence.

Elle scruta les traits du défunt. Alors seulement, en les observant de près, elle se rendit compte qu'il n'avait guère plus de vingt-cinq ans. Son teint bilieux et ses pommettes hautes, accentuant le creux des joues, lui avaient donné plus que son âge. Son menton et ses lèvres, bien que glabres, se couvraient d'une ombre bleuâtre indiquant la nécessité de fréquents rasages. Noirs étaient ses cheveux et ses sourcils épais, de même que ses yeux au regard fixe. Tâchant de dissimuler le dégoût que lui inspirait le contact du cadavre, Fidelma lui ferma les paupières. Elle se força ensuite à toucher la peau là où le rasage dessinait la tonsure de saint Jean, en usage dans les cinq royaumes, alors que celle de saint Pierre avait la préférence de Rome.

— Notez-vous la pâleur au sommet du crâne, qui contraste avec le teint du visage et des bras ? Je pense que sa tonsure est toute récente.

— Vous doutez que ce soit réellement un moine ? s'enquit le brehon.

— Admettez qu'un tel comportement a de quoi surprendre de la part d'un religieux ! Cependant, nous ne pouvons encore rien affirmer. Nous nous bornons à remarquer que la tonsure est de fraîche date. Maintenant, déshabillons-le et voyons ce que nous révèle son corps.

— Son corps ? répéta le brehon, les sourcils froncés.

— Un homme peut changer sa tenue, sa coiffure – jusqu'à ses traits, dans une certaine mesure –, toutefois il ne peut déguiser son corps.

— Je devrais l'examiner seul, lady, marmonna son compagnon, gêné.

— J'ai étudié l'anatomie sur nombre de cadavres, comme vous le savez. Point n'est besoin de ménager ma pudeur.

Sur ces entrefaites, Eadulf vint les rejoindre et annonça :

— Colgú vit. La blessure est profonde mais franche, et il ne semble pas y avoir d'infection. On a pu arrêter le saignement et frère Conchobhar reste vigilant. Bien que le roi soit toujours inconscient, c'est sans doute bénéfique car le sommeil, induisant le repos, l'aidera à

guérir.

Fidelma garda les lèvres closes. Son époux n'avait pas répondu à l'unique question qui importait vraiment, parmi toutes celles qui se pressaient dans son esprit : son frère survivrait-il ? Cela, seul le temps le dirait.

— Tu arrives au bon moment, car nous avons besoin de tes talents. Nous nous apprêtons à observer le corps.

— Dites-moi, quelqu'un a-t-il compris les paroles qu'il a prononcées avant de frapper ? « Rappelle-toi Liamuin ! » Qui est ou était Liamuin ? Que signifie ce nom ?

— Il n'est pas très répandu, concéda la jeune femme, contrariée de ne pas y avoir pensé.

— C'est un prénom féminin, précisa Finguine. Il veut dire « Celle qui est avenante ».

— Reprenons, décida Fidelma. Nous disions donc que l'assassin n'était peut-être pas un véritable moine.

— Rien sur sa personne ne permet de l'identifier ou de savoir d'où il venait, souligna le brehon. Sa robe de bure pourrait être un accoutrement – au-dessous, il portait une tunique en satin.

Eadulf eut un demi-sourire désabusé.

— Il n'est pas exceptionnel que des abbés, des évêques ou autres riches prélats s'autorisent ce luxe.

— Mais pas un homme vêtu d'une simple robe de moine et qui prétend n'être qu'un messenger, objecta le brehon.

— Intéressant, admit Eadulf. Quoi d'autre ?

— Les chaussures, de bonne qualité, ne présentent pas les traces inévitables d'une longue marche ; en revanche, des éraflures pourraient indiquer qu'il était à cheval, répondit Fidelma. À coup sûr, il n'a pas essuyé l'averse qui s'est abattue peu avant son arrivée.

— As-tu noté l'autre détail curieux ? interrogea Eadulf.

Fidelma haussa un sourcil, mais ne dit mot.

— Pour autant que j'aie pu m'en rendre compte, il n'arbore aucune croix à son cou. Pas plus celle qui symbolise le vœu de pauvreté que celle qui dénote le rang. C'est curieux, de la part d'un membre de la foi.

— Très bien vu, approuva-t-elle en lui souriant.

Eadulf se perdit dans la contemplation du corps avant de s'apercevoir que les autres attendaient de plus amples commentaires.

— Les mains sont belles, la peau douce sur les paumes, ce qui

prouve qu'il ne pratiquait pas un dur labeur. Les ongles sont coupés et arrondis avec soin. De plus...

Il saisit la main droite, dont il leur montra le pouce et l'index.

— Ces taches sombres, là, sur le côté des doigts, je dirais que c'est de l'encre. Il a les cheveux courts, le visage rasé. En somme, un jeune homme soucieux de son apparence.

— Quoi d'autre ? demanda à son tour Fidelma.

— L'élément essentiel, c'est le nom qu'il a crié en pensant que ton frère le reconnaîtrait. Liamuin... Colgú n'a pas mené une vie de reclus. Il y a bien quelqu'un, ici, pour qui ce nom évoquera un souvenir et qui saura ce qu'il signifie ?

CHAPITRE II

Le sommeil ne vint pas aisément à Eadulf. Il resta longtemps éveillé, sentant Fidelma se tourner et se retourner, n'osant lui parler dans l'espoir qu'elle sombrerait enfin dans le repos dont elle avait tant besoin. Lui-même n'eut conscience d'avoir dormi qu'en rouvrant les yeux. Il faisait encore noir, quelque chose avait dû le tirer du sommeil. Il étendit le bras en travers du lit, trouva la place de son épouse vide et froide, et se redressa. Les nuées d'orage avaient été emportées par le vent d'ouest, mais la lune n'en était qu'à son premier quartier et dispensait peu de lumière.

Il entendit un léger bruit et distingua une silhouette, à la fenêtre, contemplant la nuit.

— Fidelma ?

— Pardon, Eadulf. Je ne voulais pas te déranger.

Jamais il n'avait perçu une telle intonation dans sa voix. Il s'empressa de la rejoindre et serra ses mains glacées dans les siennes.

— Tu pleures...

Il essuya les joues humides du bout des doigts. Elle renifla sans répondre.

— Ton frère est d'une constitution robuste et, de plus, il ne pourrait être entre de meilleures mains, dit-il d'un ton qu'il voulait rassurant.

Elle acquiesça dans la pénombre.

— Je connais frère Conchobhar depuis que je suis toute petite. Il n'y a pas un médecin au monde à qui je préférerais confier sa vie.

Elle laissa peser un silence douloureux, puis un sanglot déchirant s'échappa de sa poitrine. Fidelma n'était pas encline à révéler ses émotions, elle lui avait rarement permis d'entrevoir celles qu'elle cachait sous l'apparence impassible forgée au fil des ans. Parfois, il devinait ses sentiments secrets, une sensibilité et une vulnérabilité qu'elle avait appris, en tant que juriste, à masquer sous une attitude

abrupte, une logique tranchante, un rejet intransigeant de la bêtise et des idées préconçues. Lui seul savait voir l'être qu'elle était vraiment.

Il ne pourrait la réconforter en lui disant que pleurer faisait du bien, que tout s'arrangerait et que son frère s'en remettrait. Il la connaissait trop pour proférer des platitudes.

— Tu tiens tellement à lui... murmura-t-il, pressant toujours ses mains froides.

— Il est le seul qui me reste de toute ma famille, répondit-elle avec simplicité. Notre mère est morte en me mettant au monde et notre père n'a pas tardé à la rejoindre. Mon frère aîné, Forgartach, a péri pendant que j'étudiais le droit. Voilà pourquoi Colgú et moi sommes si proches. Nous avons conservé des relations étroites même lorsque je suis entrée dans les ordres. Nous saisissons la moindre occasion de nous voir.

— Pourtant, tu as de très nombreux cousins, à commencer par Finguine.

— Aucun n'est aussi proche de moi, malgré l'importance de ces liens dans notre société. Certes, la famille nous est chère. Nos généalogistes consignent les différents lignages avec rigueur. Nous, nous pouvons retracer notre filiation jusqu'à la nuit des temps.

— Oui, j'ai entendu vos *forsundud*, vos poèmes de louanges envers vos ancêtres.

— Pas un roi, pas un chef ne peut recevoir l'investiture sans que le *forsundud* de ses ancêtres soit chanté devant l'assemblée, approuva Fidelma, qui ajouta avec fierté : Colgú représente la cinquante-neuvième génération depuis Éber Finn, fils de Milidh et fondateur de ce royaume du Sud. Ce furent les huit fils de Milidh le guerrier, dont le nom de naissance était Golamh, qui débarquèrent avec les Gaels sur les rivages de cette île et s'y établirent. En ce temps-là, ils durent combattre les anciens dieux et les démons...

Il fut presque certain qu'elle souriait dans le noir.

— Du moins, nuança-t-elle, à en croire nos légendes. Allons ! L'aube poindra bientôt. L'heure de dormir est passée. Allume une bougie, Eadulf, et apporte-nous du vin.

Pour sa part, même s'il comprenait que Fidelma ne pût dormir, il se sentait las et aurait facilement retrouvé le sommeil. Toutefois, satisfait de l'avoir détournée de ses tristes pensées, il alla docilement prendre la chandelle dont il connaissait la place et sortit dans le couloir. Il était en train de l'allumer à la lampe qui y brûlait en permanence quand il

perçut un mouvement et se retourna.

C'était Enda, un des jeunes guerriers de la garde royale, qui s'approchait d'un air inquiet.

— Que se passe-t-il, ami Eadulf ?

— Nous n'arrivons pas à dormir, c'est tout.

Fidelma parut à la porte, resserrant autour d'elle un châle de laine.

— A-t-on des nouvelles de Colgú ? demanda-t-elle vivement.

— Non, lady, répondit Enda. Caol m'a assigné la garde de ce couloir. Pardonnez-moi de vous avoir dérangée.

— Il n'en est rien, le rassura Eadulf. Très bien, nous vous laissons remplir votre devoir.

Il lui adressa un petit signe du menton et regagna leur chambre.

— Caol craint que le meurtrier n'ait pas agi seul, conclut Fidelma, songeuse, en remontant sur leur couche.

Eadulf plaça la chandelle de sorte à profiter au mieux de la lumière vacillante.

— Il fait preuve de prudence, commenta-t-il en versant le vin dans deux gobelets, qu'il apporta au lit. Mieux vaut redoubler de précautions jusqu'à ce qu'on ait connaissance de tous les faits.

— Des faits qu'on ne pourra commencer à réunir que lorsqu'il fera jour, soupira-t-elle. C'est bien ce que tu penses ?

— Vraisemblablement. On en saura plus dès qu'on découvrira qui est Liamuin et pourquoi Colgú était supposé s'en souvenir à l'heure de sa mort. À propos de lignage, y a-t-il parmi tes ancêtres une femme qui portait ce nom ?

Fidelma remonta les genoux sous son menton et enlaça ses jambes.

— Non, je ne crois pas. Ah, mais j'y suis ! N'était-ce pas le nom d'une des cinq sœurs de saint Patrick ? Elle eut pour fils Sechnall le poète, qui écrivit l'hymne célèbre en l'honneur de son oncle.

— *Audite omnes amantes Deum...* entonna Eadulf, à qui revenait le début du chant, *sancta merita uiri in Christos beati Patrici episcopi...* « Écoutez, vous tous qui aimez Dieu, les saintes qualités de l'homme béni en Christ, l'évêque Patrick... »

Il regarda fixement Fidelma, frappé par une idée.

— Tu ne crois pas que cette attaque pourrait avoir une signification religieuse ? La fête de saint Sechnall ne tombe-t-elle pas après-demain ?

Fidelma réfléchit, puis secoua la tête.

— Ce sont des traditions du Nord et du royaume du Milieu, Midhe.

Quel grief Colgú aurait-il pu s'attirer en rapport avec la mère de saint Sechnall ?

— Il existe déjà assez de discorde entre les abbayes d'Imleach et d'Ard Macha pour savoir quel abbé deviendra le chef des évêques des cinq royaumes, souigna Eadulf.

— Simple argutie entre religieux. Pour en revenir à ce prénom, il y a sûrement quantité d'autres femmes qui le portent, même si je n'en vois aucune pour l'instant.

— Le cri de l'assassin devait posséder un sens particulier pour ton frère. C'est donc lui qui, à coup sûr, détient la clé du mystère. Pourvu... pourvu qu'il se remette vite, afin qu'on lui pose la question.

— Tu as raison, je la lui soumettrai dès que je le pourrai.

Il s'en voulut d'avoir pensé que, si Colgú succombait à sa blessure, ils ne le pourraient jamais.

— Je me disais... commença Fidelma. Luan nous a indiqué une piste qui mérite d'être explorée.

— L'assassin se serait abrité dans la cité pendant l'averse et serait ensuite monté au château ?

— Exactement. S'il est venu à Cashel à cheval, il a dû trouver un abri pour sa monture, un endroit pour se changer. Et si ce n'était pas un vrai moine, alors ses vêtements pourraient nous aider à percer son identité. A-t-il fait halte dans une auberge ou chez un complice ?

— Espérons que nous pourrons élucider cette question.

Le ciel s'éclaircissait. Eadulf se pencha et souffla la chandelle. Certes, l'heure de dormir était passée ; déjà de faibles échos indiquaient que le château s'éveillait. Fidelma se leva. Il poussa un soupir : la journée ne serait pas de tout repos.

Il était encore tôt lorsque frère Conchobhar retrouva le couple devant les appartements royaux. Deux guerriers d'élite – Dego et Aidan, que Fidelma et Eadulf connaissaient bien – montaient la garde d'un air farouche.

— Quelles nouvelles ? s'enquit la jeune femme alors que le vieux médecin s'avavançait.

— Il est conscient et il souffre. La nuit a été difficile, cependant la fièvre est demeurée peu élevée, Dieu merci.

— Est-il en mesure de parler ?

— Mieux vaudrait éviter de le fatiguer. La plaie est profonde. Il a

grand besoin de calme et de tranquillité.

— Une question, rien qu'une, insista-t-elle.

Frère Conchobhar avait vu naître Fidelma et son frère Colgú. Il servait déjà leur père, Failbhe Flann, du temps où il gouvernait Muman et l'avait assisté durant son agonie. Il se doutait que Fidelma n'aurait pas insisté à moins d'avoir une bonne raison. Après une hésitation, il céda.

— Une question, rien qu'une, dit-il en s'écartant.

— Vas-y sans moi, recommanda Eadulf. Ce n'est pas bon qu'il ait trop de monde autour de lui.

Dego ouvrit la porte pour Fidelma, qui réunit tout son courage, puis entra.

— Je suppose, dit Eadulf à frère Conchobhar, que nul dans ce château ne connaît Colgú aussi bien que vous.

Le vieil apothicaire sourit d'un air réservé.

— Je répondrais par l'affirmative, si tant est qu'on puisse jamais connaître entièrement les pensées et les actes d'autrui.

— Ce cri que l'assassin a poussé avant de frapper, auriez-vous une idée de ce qu'il signifie ?

— Non. Je n'ai jamais entendu parler d'une nommée Liamuin. C'est la question que Fidelma compte poser à son frère, je présume. Je regrette de ne pouvoir vous aider.

— Espérons que Colgú sera à même de lui répondre, soupira Eadulf.

Fidelma traversa la grande salle où son frère avait coutume de recevoir ses conseillers, les membres de sa famille et un petit cercle d'intimes. Un feu crépitait dans l'âtre. Elle se dirigea sans hésiter vers la chambre à coucher. Un serviteur, assis à l'extérieur, se leva avec empressement, mais elle lui fit signe de se rasseoir et entra sans bruit.

Dans le demi-jour, elle vit Colgú couché sur le dos, la poitrine bandée. La sueur luisait sur ses joues pâles et baignait les mèches flamboyantes plaquées sur son front. Les lèvres étaient exsangues, le souffle irrégulier et sifflant.

Il dut prendre conscience de sa présence car ses paupières frémirent, puis s'ouvrirent. Son regard gris-vert se concentra sur elle. Les traits crispés par la douleur, il tenta de sourire, mais ne parvint à former qu'un rictus.

Fidelma posa le doigt sur ses lèvres.

— Bonjour, « petite épine », dit-elle avec douceur, utilisant le

surnom qu'elle lui donnait lorsqu'ils étaient enfants, et qui désignait tout ce qui était acéré et pointu. Comment te sens-tu ?

Il grimaça et répondit d'un ton rauque, avec un peu de son sens habituel de la dérision :

— Comme quelqu'un qui a été poignardé.

— Celui qui t'a attaqué n'est plus.

— Grâce à Caol.

— Oui. Malheureusement, il a eu le temps d'assassiner Áedo.

Colgú esquissa un geste et gémit de douleur.

— Ne bouge pas ! l'admonesta Fidelma. Tu dois éviter tout effort.

— Tu es chargée de l'enquête ? prononça-t-il avec peine.

— N'aie crainte. Officiellement, c'est le brehon Aillín qui la dirige, mais je l'assiste.

Colgú s'humecta les lèvres.

— Áedo était un homme de bien. Il n'aura exercé qu'un mois les fonctions de chef brehon.

Le temps pressait, Fidelma ne voulait pas fatiguer son frère.

— J'ai une question à te poser : Qui est ou était Liamuin ?

— Liamuin ?

Il la regarda sans comprendre.

— En te frappant, l'assassin a crié : « Rappelle-toi Liamuin ! » À l'évidence, il supposait que cela aurait un sens pour toi.

Colgú ferma les yeux et secoua faiblement la tête.

— Je n'en ai aucun souvenir. Je sais qu'il a hurlé quelques mots...
« Rappelle-toi Liamuin » ?

Fidelma opina du chef.

— Je ne connais aucune femme de ce nom.

— Absolument aucune ? Même dans un passé lointain, une parente, une amie ou une vague relation ?

— Non. Franchement, sœur, ce prénom ne signifie rien pour moi.

Fidelma se pencha et lui prit la main en souriant.

— Repose-toi bien, « petite épine ». Ne te soucie de rien. Consacre toutes tes forces à recouvrer la santé.

— Je tâcherai, petite sœur.

Au sortir des appartements royaux, Fidelma retrouva Eadulf qui l'attendait. Elle secoua la tête, déçue.

— Ce prénom ne lui évoque rien.

— Alors, nous nageons en plein mystère. Pourquoi un homme tenterait-il de tuer, sachant pertinemment qu'il risque lui-même d'y perdre la vie, en hurlant un nom qui n'a de sens pour personne ?

— Sauf pour lui.

— Évidemment, mais...

— L'assassin était peut-être le seul à pouvoir le comprendre ? Et cela représentait une justification suffisante à ses yeux.

— Très profond, voire un peu trop.

— Rien n'est plus profond qu'un esprit troublé.

— Bon, mais cela ne nous apporte pas plus d'indication sur son identité et sur ses motifs. Il faudrait chercher partout dans la cité pour retrouver sa monture, seulement...

Elle perçut l'hésitation dans sa voix.

— Seulement ?

— Nous avons promis cette promenade à cheval à Alchú.

Fidelma pinça les lèvres avec contrariété. Elle ne l'avait pas oublié, mais avait espéré que lui n'y pensait plus.

— Veux-tu aller expliquer la situation à Muirgen pendant que je me rendrai à l'auberge ?

Eadulf répondit d'un ton ferme :

— C'est le petit qui aura besoin d'une explication, pas la nourrice.

Elle parut sur le point de discuter, mais finalement elle haussa les épaules.

— Allons-y, alors.

— Lady ! Eadulf ! Attendez !

Ils se retournèrent en entendant cet appel urgent. Gormán accourait à leur rencontre dans le couloir.

— J'arrive de chez ma mère. Elle a des informations qui pourraient vous aider à identifier l'assassin.

Aussitôt remise de sa surprise, la jeune femme demanda des nouvelles de Della, la mère de Gormán, qui était devenue son amie. Autrefois une réprouvée, une *bé-taide* ou prostituée, elle avait été représentée avec succès par Fidelma après avoir été violée. Sa défense avait démontré que la loi étendait sa protection aux prostituées contraintes à l'acte sexuel. À peine Della avait-elle abandonné ce mode de vie que Fidelma avait à nouveau dû la laver d'une accusation de meurtre. C'était à cette époque que Della avait avoué être la mère de Gormán¹.

— Elle se porte bien, lui assura-t-il. C'est au sujet de l'éventuelle monture du meurtrier. Vous devriez venir tous deux avec moi.

Fidelma lança un regard hésitant à Eadulf. Elle n'eut pas besoin de formuler la question qui lui brûlait les lèvres.

— *Primum prima*, procédons par ordre, concéda-t-il à contrecœur. La leçon d'équitation attendra.

La chaumière de Della était située dans la partie ouest de la ville, au pied du roc de Cashel d'où le château dominait les plaines environnantes. Située un peu à l'écart, elle comportait une dépendance et, à l'arrière, un enclos. Au-delà s'étendait un champ, puis, au-delà encore, se dessinait l'orée d'un bois. À leur approche, un grand chien bondit hors de la maison en aboyant à pleine gorge, mais son maître Gormán le fit taire. Alors il poussa quelques jappements étouffés et attendit en remuant la queue. C'était ce que certains appelaient un *leith-choin* ou demi-chien, croisement entre un lévrier et peut-être un terrier en l'occurrence.

Alertée, Della apparut à la porte. Menue, une quarantaine d'années, elle conservait en dépit de la maturité un éclat juvénile et une abondante chevelure dorée. Sa robe ajustée soulignait une taille fine et des hanches bien tournées.

Elle les salua avec une inquiétude manifeste.

— Quelles nouvelles a-t-on de votre pauvre frère le roi ?

— Colgú a survécu, mais il est très affaibli. Les prochains jours seront décisifs, répondit Fidelma. Tout va-t-il bien pour vous, Della ?

— Oui, lady, à part que je ne sais que penser. Mon fils vous a-t-il expliqué notre mystère ?

— Nous préférons l'entendre de votre bouche, déclara Fidelma.

— En réalité, il ne s'agit pas tant de raconter que de montrer.

Les invitant à la suivre, elle tourna à l'angle de la dépendance et tendit le doigt vers l'enclos où s'ébattaient deux chevaux. Fidelma reconnut le cheval de bât qu'elle avait souvent vu attelé à un petit *fen* ou chariot. Celui-ci avait des roues pleines, parce que celles à rayons étaient onéreuses. Della conservait ses habitudes frugales en dépit de la position éminente de son fils dans la garde royale.

Ce fut le second qui retint son attention.

Plus grand et plus musclé que son compagnon, c'était un cheval de chasse digne d'un guerrier – robe grise, jambes blanches au-dessus des

jarrets.

— Il n'est pas à vous, présuma Fidelma en souriant.

— Hélas non, lady. J'aurais bien voulu, pourtant ! C'est un cheval qui atteindrait un bon prix... ou que mon fils serait fier de posséder.

À bout de patience, Gormán ne tenait plus en place.

— En vérité, ma mère l'a trouvé dans notre enclos ce matin, et vu ce qui s'est passé...

Fidelma ouvrit le portail et se dirigea vers l'animal qui paraissait assez docile, mais qui coucha pourtant les oreilles, les naseaux frémissants. Eadulf l'avait suivie jusqu'à la barrière et l'observait non sans inquiétude, lui qui n'était pas bon cavalier. Gormán devina son anxiété et lui dit tout bas :

— N'ayez crainte, ami Eadulf. Ceux de cette espèce sont habituellement calmes et intelligents. Dame Fidelma monte remarquablement bien. Elle saura le prendre.

Fidelma se tenait devant l'animal. Sans hésitation, elle lui caressa le bout du nez, le lascia flairer sa paume pendant qu'il l'examinait de ses yeux mélancoliques et lui parla tout bas. Eadulf était trop loin pour l'entendre ; elle ne s'adressait peut-être au cheval que par les inflexions musicales de sa voix. Murmurant toujours, elle se mit à tourner autour de lui, qui se laissait faire, attentif. Elle caressa fermement ses épaules robustes, prit garde d'éviter la croupe – plus d'un imprudent avait été blessé par une ruade excédée. Elle s'arrêta à nouveau en face de lui. Quand elle rebroussa chemin vers la clôture, il la suivit.

— Auriez-vous une pomme, Della ? appela-t-elle.

La femme hocha la tête et repartit vers le perron de sa chaumine, où se trouvait un tonnelet. Elle en tira un fruit et revint le donner à Fidelma. Le cheval le saisit avec délicatesse sur sa paume bien ouverte.

— Rien ne permet de l'identifier, commenta Gormán. Je n'ai découvert aucune marque de propriété.

— Moi non plus, confirma Fidelma.

— Si c'est le cheval que l'assassin a abandonné ici, il a dû dénicher un endroit sec pour entreposer la selle et ses vêtements, et se changer avant de se rendre au château, argua Eadulf.

— Nous n'avons rien remarqué dans la dépendance, indiqua Della.

— N'avez-vous pas entendu de bruit hier soir ? L'enclos est proche de votre maison. Le chien n'a pas aboyé ?

— Non, pas du tout.

— Et vous étiez là ?

— Oui. Mon fils est parti dans l'après-midi. Il était de garde pour le festin en l'honneur du bienheureux Colmán et m'a avertie qu'il rentrerait tard.

— C'est exact, confirma le jeune homme.

— Et donc, qu'avez-vous fait hier soir ? s'enquit Fidelma.

— J'ai mangé seule. Ensuite, je me suis assurée que les lampes étaient allumées, surtout celle qui surmonte la porte car il ferait très sombre au retour de Gormán. J'ai passé une bonne partie de la soirée à tirer l'aiguille, puis, quand j'ai senti la fatigue, je suis allée me coucher.

— Et pendant tout ce temps, vous n'avez rien entendu ?

— Non, vraiment.

— Et une fois au lit ?

— Mes nuits sont paisibles ces temps-ci, répondit Della, un petit sourire triste aux lèvres. Ah, si, pourtant ! J'ai entendu Gormán : j'ai reconnu son pas lorsqu'il s'est approché de son lit. J'ai dû me rendormir aussitôt après, jusqu'à l'aube. Le chien s'agitait, j'ai été apporter de l'avoine à mon cheval et c'est alors que j'ai vu l'autre. Je suis rentrée à la maison, où j'ai trouvé Gormán réveillé. Il m'a appris ce qui était arrivé à votre pauvre frère la nuit dernière.

Fidelma se tourna vers le jeune homme :

— Vous êtes revenu ici directement après avoir quitté le château ?

— Je me suis arrêté à la taverne de Rumann, sur la place, juste le temps d'un gobelet d'ale.

— Vous ne fermez pas votre porte à clé ? demanda Eadulf à Della.

Elle laissa échapper un joli rire.

— Les serrures et les verrous sont pour les nobles, frère. Nous autres rustres ne nous compliquons pas la vie avec de tels embarras. Qui voudrait nous voler ?

— Le chien n'a pas réagi lorsque vous êtes entré ? demanda Fidelma au jeune guerrier.

— Il a dû sentir que c'était moi, mais... à vrai dire, d'habitude il gronde jusqu'à ce que je l'appelle et qu'il reconnaisse ma voix.

— Mais pas la nuit dernière ?

— Il dormait profondément.

— Il n'a pourtant pas l'air commode, remarqua Eadulf. J'ai déjà vu de ces races croisées qui donnent de bons chiens de chasse.

— Comment était votre chien, hier soir ? demanda pensivement

Fidelma à Della. Alerte ou plutôt somnolent ?

— Il avait passé l'après-midi à courir partout. J'ai cru qu'il était épuisé...

Elle se rembrunit soudain.

— À quoi venez-vous de penser ? la pressa Fidelma.

— Ma foi, à un détail étrange. Alors que je préparais mon repas du soir, il est revenu avec un os. J'ai supposé qu'il s'était servi parmi ceux que mon voisin donne à ses chiens. Il est parti se coucher dans son coin. D'habitude, il vient me réclamer un bout de viande quand j'en cuisine pour moi...

— Et, hier soir, vous aviez de la viande pour souper ? s'enquit Eadulf.

— Oui. Je lui en ai jeté un petit morceau, mais il n'y a même pas touché.

— Où dort-il ?

Della les conduisit sur le perron et désigna une pièce de jute disposée dans un coin, bien au sec. Le chien trotta devant eux et ramassa un relief de viande qu'il entreprit de mâcher en grognant tout bas. Toutefois, Fidelma avait repéré un os sur la toile, qu'elle ramassa. Elle huma le lambeau de viande qui y était encore accroché avec circonspection, puis tendit l'os à Eadulf, une question au fond des yeux.

Il le renifla à son tour et grimaça à cause de l'odeur, forte et désagréable. Le nom irlandais lui vint immédiatement :

— *Caerthann curraig*.

— Qu'est-ce donc ? interrogea Della.

— De la racine de valériane, que les apothicaires emploient pour soulager la douleur et l'insomnie. Elle a sur l'esprit un effet apaisant.

— Oui, sauf que cela semble plus fort que la valériane que je connais, fit observer Fidelma.

— On a voulu empoisonner mon chien ? se récria Della, atterrée.

— Probablement pas, la rassura Eadulf. Juste l'endormir pour l'empêcher d'aboyer. C'est ainsi que l'intrus a pu introduire le cheval dans l'enclos et se changer sans être importuné.

Fidelma ne semblait pas convaincue.

— À quoi bon se donner tant de mal ? Le meurtrier serait déjà arrivé et le chien aurait eu le temps d'alerter la maisonnée avant d'absorber le soporifique.

— C'est à n'y rien comprendre, dit Gormán.

— Je n'ai pas d'explication pour le moment, répondit Fidelma. Voyons maintenant si nous trouvons le harnachement du cheval et les vêtements laissés par son cavalier.

— Lady, nous avons déjà cherché chez nous en vain, rappela Della.

— Il a peut-être utilisé un autre abri pas trop loin d'ici, suggéra Gormán.

— À quoi pensez-vous ? demanda Eadulf.

Gormán indiqua aussitôt la lisière du bois, à l'extrémité du champ.

— Il y a une hutte de bûcheron parmi ces arbres. Je ne connais pas d'autre endroit où il aurait pu laisser ses effets.

— Allons voir ça de plus près.

Gormán se chargea de les guider vers le petit champ, passant devant les chevaux qui broutaient, indifférents. À courte distance au-delà de la clôture, la forêt s'étendait vers le sud. Elle n'était pas profonde et s'achevait presque aussitôt sur une vaste étendue herbue dite la plaine de Femen, associée, Eadulf l'avait appris, à maintes légendes séculaires – dieux et déesses, héros et héroïnes du peuple de Fidelma. Cette forêt offrait toutefois nombre d'essences de bois qui permettaient aux habitants de Cashel d'alimenter les feux de leur logis. Les anciennes lois d'Irlande punissaient l'abattage illégal, associant avec précision des amendes à chaque espèce d'arbre. Eadulf remarqua autour de lui des ormes et des bouleaux, assez répandus, mais aussi plusieurs ifs de haute taille, qui possédaient une grande valeur.

Gormán suivit son regard.

— Ce lieu abondait en ifs quand j'étais petit, comme le montre la présence de cette vieille hutte. Ce bois-là se travaille difficilement ; on dit qu'il requiert autant d'habileté qu'il a d'utilisations possibles.

— J'ai remarqué qu'on l'apprécie pour la fabrication des lits et des banquettes, ainsi que d'ornements pour les nobles demeures.

— L'ancien droit prévoit des dispositions spéciales pour la protection des objets en if, intervint Fidelma. Il énumère les amendes encourues pour tout dommage causé par des visiteurs. Ainsi, pour peu que tu te rendes chez un parent, prends garde à ne pas détériorer de meubles en if ou il t'en coûtera.

Gormán leur fit descendre une courte sente à travers les arbres. Ils débouchèrent sur une petite clairière où se trouvait une hutte juste assez haute pour y tenir debout, et juste assez large pour toucher les murs en se plaçant au centre les bras tendus. Ils ne purent voir en quel

bois elle était construite tant elle disparaissait sous le lierre.

Eadulf s'apprêtait à ouvrir la porte quand un bruissement à l'intérieur le fit s'interrompre. N'était-ce que le vent dans les feuillages ?

Une main se plaqua sur son épaule. Gormán, derrière lui, posait l'index sur ses lèvres, il avait donc entendu lui aussi. Le jeune guerrier dégaina son épée et leur fit signe de rester en arrière. Il demeura immobile devant la porte, puis la défonça d'un vigoureux coup de pied. Le craquement s'accompagna d'un cri de terreur provenant du dedans. L'épée au clair, Gormán entra et, un instant plus tard, en tirait le frêle occupant qui hurlait et se débattait. Il l'envoya mordre la poussière et s'assit sur lui à califourchon, inclinant vers le bas la pointe de sa lame.

— Ton nom, garçon ! ordonna-t-il durement.

L'autre se retourna à demi et le foudroya des yeux.

— Vous vous trompez, Gormán, dit Fidelma avec amusement. Il ne s'agit pas d'un garçon mais, sans le moindre doute, d'une jouvencelle.

1. Voir *La Cloche du lépreux*, 10/18, no 4280. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

CHAPITRE III

Gormán dévisagea la fille avec stupéfaction.

Ses cheveux d'un noir bleuté étaient coupés court, contrairement à la mode habituelle. Sales et ébouriffés, ils étaient mêlés de feuilles mortes et de fétus de paille. Sous les traînées de boue séchée qui maculaient son visage apparaissaient des traits harmonieux et séduisants – des joues piquetées de taches de rousseur, des yeux sombres, brillants de défi, et des lèvres pleines qui n'avaient pas besoin d'être colorées au jus de baies rouges. Pour l'heure, ces lèvres se retroussaient de rage sur de jolies dents blanches. Ses hardes étaient souillées et déchirées, et elle avait les pieds nus.

— Cesse donc de béer et lâche-moi, grande brute !

Gormán sursauta, saisi qu'on s'adresse à lui en ces termes, puis rangea lentement son épée au fourreau avant de se lever et de tendre la main pour l'aider.

Elle l'ignora, roula sur le côté et se releva prestement. Ils virent alors qu'elle n'avait pas même vingt ans.

— Qui êtes-vous ? lui demanda Fidelma avec douceur.

La jeune fille la toisa, hostile.

— En quoi ça vous regarde ?

— Tu as devant toi Fidelma de Cashel, qui est *dálaigh*, déclara Gormán, outré. Quand un juge de la cour des brehons te demande ton nom, tu le lui donnes.

Elle posa les poings sur les hanches, goguenarde.

— Mon nom est à moi et je le garde.

— Surveille tes manières ! riposta-t-il avec colère. Sache que tu t'adresses à la sœur du roi.

La jeune fille plissa légèrement les yeux sans rien perdre de sa pugnacité.

— Quelle différence, si moi je n'ai pas envie de dire mon nom ?

— Que je sois la sœur du roi ? Aucune, répondit Fidelma, d'une voix dangereusement calme. En revanche, que je sois membre des cours de justice, qualifiée au niveau de... mais je doute que vous en compreniez le sens. Qu'il vous suffise de savoir que ma fonction m'autorise à vous interroger et vous place sous l'obligation de répondre.

— Vous utilisez de bien grands mots.

— Ça signifie que tu as intérêt à dire ton nom. Et avec déférence, traduisit Gormán, indigné devant tant d'aplomb.

— De la déférence ? Encore un mot dont je n'ai que faire.

— Et le mot « correction », tu en as à faire ? rétorqua le jeune homme, l'attitude menaçante.

La fille se ramassa sur elle-même, presque accroupie. Dans sa main était apparue une petite dague luisante.

— Essaie de me toucher et tu es mort !

Gormán recula, stupéfait.

Eadulf, qui les avait observés en silence, s'élança derrière elle et lui tordit légèrement le poignet, si bien que l'arme tomba dans l'herbe. Il l'écarta aussitôt d'un coup de pied. La jeune fille lui fit face, les yeux étincelants, serrant et desserrant les poings, comme prête à se jeter sur lui.

— Chat sauvage ! siffla Gormán, recouvrant son sang-froid.

Fidelma leva la main pour l'arrêter.

— Pourquoi avez-vous si peur, petite ? demanda-t-elle avec douceur.

La fille se redressa, le menton crânement relevé.

— Qui a dit que j'ai peur ?

— Dans le cas contraire, vous ne vous comporteriez pas de cette manière.

— Oh ! je vois. On est intelligente.

— Pas besoin d'être très intelligente pour le deviner. Cependant, je ne peux comprendre ce qui vous afflige à moins que vous ne me l'expliquiez.

Inconnue conserva un silence plein de défi. Fidelma soupira. L'autorité était de peu d'utilité lorsqu'elle n'était pas librement reconnue.

— Gormán, fouillez la hutte.

Avant d'obtempérer, il lança un regard soupçonneux à la jeune fille. Fidelma sourit à celle-ci d'un air encourageant.

— Eadulf, ramasse le couteau, veux-tu, et rends-le-lui.

Il faillit protester, haussa les épaules, puis s'exécuta tandis que l'adolescente les observait avec méfiance. Elle saisit l'arme qu'Eadulf lui tendait, la garde tournée vers elle, et la replaça dans l'étui de cuir usé accroché à une cordelière qui marquait sa taille. Elle continua de fixer Fidelma sans rien perdre de sa défiance.

Un cri de triomphe monta de la hutte et Gormán en ressortit, tenant une sacoche d'un côté, une selle et des rênes de l'autre.

— J'ai découvert les vêtements ! annonça-t-il avec un sourire satisfait. Nous avons vu juste, c'est bien là que le meurtrier s'est changé.

Eadulf, qui scrutait la jouvencelle, vit l'ébahissement se peindre sur ses traits.

— Espérons qu'ils nous apprendront quelque chose. Jeune fille, dit Fidelma, saviez-vous que ces affaires étaient là-dedans ?

L'expression combative réapparut de plus belle.

— Pourquoi, je devrais ?

— On t'a demandé si tu savais qu'elles y étaient, alors arrête de faire la maligne, gronda Gormán. La réponse est évidente, puisqu'on t'a trouvée à l'intérieur.

— Non, je ne le savais pas.

— Depuis combien de temps étiez-vous là ? interrogea Fidelma.

— Je suis arrivée juste après l'aube. Je voulais dormir.

— Vous n'y étiez pas durant la nuit ?

— C'est bien ce que j'ai dit, non ?

— En effet. Et puisque vous êtes venue juste après l'aube, où avez-vous passé la nuit ?

— J'ai marché.

— Marché ? Dans la nuit, toute seule ?

— Vous avez vu beaucoup de monde avec moi ? ironisa la fille.

— Ça ne prouve pas que tu marchais toute seule cette nuit, s'exaspéra Gormán. Qui a laissé cette sacoche ici ?

— Je ne me doutais pas qu'elle était dans la hutte. Combien de fois faut-il te le répéter ?

— Ne t'inquiète pas, va, nous finirons par apprendre la vérité. Quoi qu'il en soit, tu t'es attiré de sérieux ennuis.

Pour la première fois, elle parut hésiter.

— Pourquoi ça ?

— Il y a eu un attentat contre le roi, cette nuit. C'est ici que

l'assassin s'est abrité. Et voilà qu'on t'y trouve avec toutes ses affaires.

Fidelma, qui observait attentivement la jeune fille, remarqua un changement subtil dans son expression – une pointe d'appréhension, à mesure qu'elle comprenait dans quel guêpier elle s'était fourrée.

— Tout ça n'a rien à voir avec moi. Je suis arrivée au petit jour. Il n'y avait personne.

— Et vous vous appelez... ? reprit Fidelma d'un ton qui ne souffrait plus de refus.

— Aibell, puisque vous tenez tant à le savoir.

— D'où venez-vous ?

— De l'ouest.

Fidelma sourit, un peu narquoise.

— Une bien vaste région.

— Je suis d'An Mháigh, le « fleuve de la plaine ».

— Un bien long fleuve, remarqua Eadulf.

La fille lui jeta un regard agacé.

— J'ai grandi près de Dún Eochair Mháigh.

— « La forteresse au bord de la Mháigh », traduisit Gormán. La principale place forte des princes Uí Fidgente.

— Et alors ? répliqua-t-elle, à nouveau sur la défensive.

Il sembla à Fidelma que cette jeune personne ne connaissait pas d'autre mode d'expression, qu'elle livrait une constante bataille contre le monde qui l'entourait. Elle lança un regard de dissuasion à Gormán.

— Mais les Uí Fidgente... Mungairit n'est pas loin, protesta le guerrier.

Le coup d'œil que Fidelma lui jeta fut cette fois assez expressif pour lui imposer silence. Elle reporta son attention sur la jeune fille.

— L'attentat contre le roi est une affaire grave, Aibell. Dans votre propre intérêt, mieux vaut nous raconter l'entière vérité.

— J'ai dit la vérité.

— Donc, vous avez voyagé toute la nuit et parcouru à pied le long chemin depuis la forteresse des Uí Fidgente ?

Sous cette ironie acerbe, Aibell se mordit la lèvre, puis esquissa un haussement d'épaules.

— Pas exactement.

— Alors, quoi... exactement ?

— J'ai quitté la maison de mon père dès que j'ai atteint l'âge du choix.

— Quand je vous ai demandé d'où vous veniez, je ne parlais pas du lieu où vous êtes née ni même de celui où vous avez grandi, mais de l'endroit dont vous êtes partie hier soir, déclara Fidelma avec autorité.

— J'ai rencontré un marchand qui se rendait par ici. Il m'a offert une place dans son chariot. J'ai accepté.

— Un marchand voyageant de nuit ? C'est peu habituel, releva Gormán, sceptique.

— Il a dit qu'il devait arriver à destination avant l'aube, précisa-t-elle, prenant la peine pour la première fois d'expliciter ses réponses laconiques.

— Ce marchand, où l'avez-vous rencontré ? interrogea Fidelma.

— Sur la berge d'un grand fleuve, à l'ouest. Je m'étais résignée à dormir près d'un gué quand j'ai vu ce chariot traverser.

— Connais-tu le nom du gué ? intervint Gormán.

— Comment le pourrais-je ? Je suis une étrangère, rien par ici ne m'est familier.

— Parlez-nous de ce marchand. Avez-vous appris son nom ?

— Oui, il me l'a dit. Un nom ridicule pour un marchand... Dignité ou Honneur.

Fidelma resta perplexe, mais Gormán comprit de qui elle parlait.

— Ordan, lady. Il pratique souvent son négoce vers l'ouest. « Dignité » est bel et bien la signification de son nom.

— Oui, c'est ça : Ordan, confirma Aibell. Il était gros et repoussant, pour ce que j'ai pu en voir à la lumière de la lanterne.

— Il possède un domaine à l'est, pas très loin d'ici, indiqua le jeune guerrier.

— Oui, Rathordan – je vois où c'est. Donc, Ordan le marchand vous a prise en chemin.

— Il m'a offert une place dans son chariot. Il m'aurait proposé bien plus si j'avais été d'accord, ce porc !

— Quand l'avez-vous rencontré ?

— Vers le milieu de la nuit.

— Et pourquoi vous a-t-il laissée, à l'aube, à l'entrée de la cité ?

— Parce que c'est ce que je voulais.

— Vous ne préféreriez pas qu'il vous dépose sur la grand-place ?

— Non, parce qu'il ne pensait qu'à me mettre dans son lit. Dès que j'ai distingué les faubourgs, j'ai exigé qu'il me laisse descendre. En fait, j'ai dû sauter du chariot en marche.

Gormán était plongé dans ses réflexions.

— La route qui part du gué de l'Âne – qui est, je présume, celui qu'Ordan a pris pour traverser la Suir – passe tout au bout de ce champ. Il n'y a pas d'autre gué à proximité, seulement le pont plus loin au nord... Donc, lança-t-il, railleur, à Aibell, tu voudrais nous faire croire que tu es tombée sur cette hutte au fond des bois par le plus grand des hasards ?

— Je n'ai jamais prétendu ça.

— Il est vrai, convint Fidelma. Nous sommes curieux de savoir comment au juste vous êtes arrivée ici.

— Rien de plus simple. On m'a dit qu'il y avait une cabane dans la forêt.

— Qui donc ?

— Un homme qui s'en allait aux champs de bon matin.

Fidelma secoua la tête, exaspérée.

— Quoi, avant l'aurore ? Vous espérez qu'on va vous croire ?

— Je n'espère rien. C'est la vérité.

— Pourquoi êtes-vous ici, Aibell ?

La jeune fille éclata de rire pour la première fois.

— Il faut une raison ?

— Qu'êtes-vous venue faire à Cashel ?

— Une halte pour me reposer. Si on m'avait laissée en paix, j'aurais été loin lorsque le soleil sera au zénith.

— Frère Lennán ! lâcha soudain Eadulf. Qu'est-il pour vous ?

La jeune fille se tourna vers lui, l'air impénétrable, et le dévisagea en silence avant de hausser les épaules.

— Je suis lasse de toutes ces questions.

— Et nous d'obtenir des réponses sans queue ni tête, riposta Gormán avec irritation.

— Je donne les réponses que je veux. Qu'elles vous plaisent ou non n'est pas mon affaire.

— Bien sûr que si, lui opposa Fidelma. Vous resterez avec nous jusqu'à ce qu'on ait vérifié vos dires...

Elle fut interrompue par un éclat de rire moqueur et décida de ne plus perdre de temps.

— Eadulf, aide-moi à emporter les effets trouvés dans la cahute. Gormán, chargez-vous de cette damoiselle. Nous nous sommes trop attardés, retournons chez Della afin de tout examiner.

La fille protesta, mais Gormán l'empoigna vigoureusement par le bras.

— Sur ordre de la sœur du roi, *dálaigh* des cours de justice, tu vas nous accompagner. Je te laisse le choix : soit tu viens de ton plein gré, soit j'emploie la force.

— Tu n'oserais pas.

— Oh, que si ! Et ne t'avise pas de te servir de ton coutelas sinon, cette fois, tu le regretteras.

Sous le regard impérieux de Gormán, elle feignit l'indifférence et lui emboîta le pas avec une fausse désinvolture. Il garda la main posée sur la garde de son épée.

Eadulf et Fidelma ramassèrent la sacoche de selle et l'équipement, puis rebroussèrent chemin vers la chaumine. Della, qui les avait vus approcher par l'enclos, vint leur ouvrir la barrière en considérant la jeune fille avec surprise.

— Nous devons solliciter votre hospitalité pour une courte durée, expliqua Fidelma. Je vous présente Aibell.

— Vous êtes tous les bienvenus, lady.

Eadulf déposa le harnachement sur le perron et ils pénétrèrent dans la pièce spacieuse où un feu de bûches dispensait une vive chaleur. Une marmite de ragoût au fumet appétissant mitonnait au-dessus. La lumière matinale se déversait à flots par les fenêtres orientées au sud, malgré la pâleur de l'astre du jour.

La maîtresse du logis les invita à s'asseoir et leur proposa de quoi se sustenter. Fidelma avait remarqué que la fille gardait les yeux rivés sur la marmite et passait sa langue sur ses lèvres sèches.

— Aibell n'a pas encore rompu le jeûne de la nuit. Elle aimerait avoir à boire et à manger, si cela ne vous dérange pas.

— Bien sûr que non !

Touchée dans sa fibre maternelle, Della s'assura que la jeune fille était confortablement installée au bout de la table, puis lui apporta une petite cruche d'ale et, dans une écuelle de bois, de la viande froide, du fromage et du pain frais. Aibell hésita mais, dès que Della se retourna pour demander si quelqu'un d'autre désirait se restaurer, elle attaqua sa collation. Fidelma, qui l'observait du coin de l'œil, songea qu'elle dévorait comme si elle mourait de faim depuis des jours. Pourvu qu'aucun de ses compagnons ne l'embarrasse en la regardant ! Elle fit en sorte de détourner leur attention :

— Pour commencer, voyons ce que contient cette sacoche.

Eadulf posa le sac sur la table et en tira les vêtements un à un. D'abord, un *bratt*, un manteau long jusqu'aux genoux, de forme ample, bordé de castor à l'encolure et sur les deux pans de devant. Il était bleu uni et se portait sous une cape sans col, arrivant à mi-cuisse. Puis vinrent des *triubhas*, parfois appelées *ochtrath*, qui étaient d'étroits hauts-de-chausses de cuir fin descendant jusqu'aux pieds. Un *criss* en cuir retenait une bourse contenant un peu d'argent.

Eadulf vérifia que rien n'était resté à l'intérieur du sac et des habits, puis il secoua la tête.

— Tout cela ne nous livre aucun indice sur l'identité de l'assassin.

— Et les vêtements eux-mêmes, qu'en fais-tu ? remarqua Fidelma.

Eadulf les souleva à nouveau un à un, dubitatif.

— Quel homme, à ton sens, s'habillerait ainsi ? insista-t-elle.

— Oh ! Je vois... Eh bien, ce n'est ni la vêtue d'un noble ni celle d'un gueux ou d'un laboureur.

— En effet. C'est pourtant celle-ci que notre homme a troquée pour une robe de bure.

— Ce qu'étaye en outre l'absence de souliers dans la sacoche, alors que ceux du meurtrier sont assortis à cette tenue. Il n'y a pas non plus de sous-vêtements, toutefois la tunique en satin s'accordait mieux à ces vêtements-ci qu'à l'habit d'un humble religieux.

— Nous sommes donc certains que ce sont les affaires du meurtrier, commenta Gormán.

— Elles correspondent, confirma Eadulf. Ni un noble ni un guerrier, ni un travailleur de force ni un artisan... Elles corroborent les déductions que j'ai tirées de l'examen du corps.

— Et la tonsure ? s'enquit Gormán.

— Rasée de frais ? Elle montre bien que ce n'était pas un homme d'Église, mais qu'il s'était travesti. Je pencherais pour un poète, un copiste ou un enlumineur.

— Ton argumentation est valable, estima Fidelma. Mais pourquoi penses-tu qu'il exerçait ce genre de métier ?

— Ses mains n'étaient pas déformées par un dur labeur, les ongles étaient soignés et, surtout, son pouce et son index droits étaient tachés d'encre. Qui manie souvent la plume, sinon un érudit ? Il venait peut-être d'un collège ecclésiastique ou même d'une école séculière, cependant ce n'était pas un moine.

— Excellent, Eadulf.

Gormán, qui détaillait les vêtements d'un air maussade, laissa soudain échapper un cri. Il retourna la sacoche de cuir dans tous les sens comme s'il tentait d'en percevoir le secret.

— Ce n'est qu'une simple sacoche, mon ami, le raisonna Eadulf. De bonne qualité et bien cousue, mais...

Il fut interrompu par l'exclamation de triomphe du jeune homme qui avait soulevé un des rabats et en montrait la face cachée.

— Le cuir a été marqué à l'aiguille chauffée au rouge.

— Qu'est-ce que cela représente ?

Fidelma lui prit le sac des mains et plissa les yeux.

— Un serpent enroulé autour d'un glaive... Mais, c'est la marque...

— ... des princes de Uí Fidgente, acheva Gormán avec emphase.

— Quand avez-vous quitté Dún Eochair Mháigh ? demanda Fidelma à Aibell, qui terminait son repas.

— Je vous l'ai dit, lorsque j'ai atteint l'âge du choix, il y a quatre ans.

— Donc, vous en avez dix-huit à présent. Où avez-vous vécu, entre-temps ?

— Je suis restée longtemps au pays des Luachra, répondit la jeune fille avec réticence.

— Qu'y faisiez-vous ?

— Je servais dans la demeure de Fidaig.

— Fidaig ? Le seigneur ?

— Oui, aux cuisines.

— Pourquoi êtes-vous partie ?

— Puisqu'il faut tout vous dire, je me suis enfuie, répondit-elle sur un ton de défi. Je lui avais été vendue comme esclave.

Fidelma haussa les sourcils d'étonnement.

— Pourtant, vous êtes née dans la capitale des Uí Fidgente. Qui était votre père ?

— Un pêcheur, un *iascaire*, qui menait sa barque sur la Mháigh.

— À quelle classe appartenait-il ?

— C'était un *saer-ceile*, un homme libre, qui louait sa cabane et sa partie du fleuve au prince des Uí Fidgente.

— Comment alors avez-vous pu être vendue aux Luachra ? Pourquoi un homme libre des Uí Fidgente permettrait-il que sa fille soit esclave dans la tribu voisine ?

— Mon père a déclaré que j'étais une *daer-fudir* et m'a vendue.

Fidelma ne dissimula pas sa surprise. Le statut de *daer-fudir*, le plus vil de la société, désignait surtout les criminels qui refusaient de régler amendes et compensations, les prisonniers de guerre – souvent des étrangers – et les bandits. Leur destin laissait toutefois place à l'espoir car le droit encourageait leur émancipation. S'ils montraient du zèle et de la persévérance, ils pouvaient s'élever et même accéder au statut d'hommes libres du clan.

— Comment êtes-vous devenue une *daer-fudir* ?

— Il m'a vendue pour payer ses dettes.

— Mais c'est illégal ! se récria Fidelma.

— Mon père ne se souciait pas de la loi.

— Quel était son nom ?

— Escmug.

— L'« Anguille »... On peut difficilement faire mieux, pour un pêcheur, marmonna Gormán.

— C'était un monstre. Au début, je me suis réjouie de lui échapper. Si vous êtes aussi instruite que vous le semblez, vous saurez de quoi je parle : il ne valait pas mieux qu'Oenghus Tuirbech dans les histoires qu'on raconte à la veillée.

Eadulf nota que Gormán paraissait tout aussi intrigué que lui. Fidelma, en revanche, était visiblement émue par ce qu'elle venait d'entendre.

— Vous avez mené une bien triste existence, Aibell. À présent, je commence à comprendre votre amertume.

— Jamais ! (Le mot claqua tel un fouet.) Personne ne pourra jamais imaginer ce que j'ai enduré. Mais c'est fini ! Si vous essayez de me renvoyer là-bas, je ne me laisserai pas faire.

— On ne vous renverra nulle part. Si vous aviez l'âge du choix, votre père enfreignait autant la loi en vous vendant que Fidaig en vous achetant. Tous deux auront à en répondre, je vous le promets.

— Mon père est mort, et qui punira Fidaig ? Il est puissant et règne sur les monts de Sliabh Luachra.

Della ne put s'empêcher de se mêler à la conversation.

— Jeune fille, quels que soient vos ennuis, sachez ceci : lady Fidelma n'a qu'une parole.

Sa voix fervente parut ébranler Aibell, qui se détourna toutefois avec un mouvement d'épaule.

— Gormán, ne quittez pas de vue notre jeune amie, recommanda posément Fidelma. Eadulf, accompagne-moi à l'enclos. Je voudrais ton conseil.

Celui-ci, voyant son expression, la suivit sans répliquer. Ils se dirigèrent côte à côte vers le portail.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il enfin.

Ils s'accoudèrent sur la barrière de bois et regardèrent les chevaux qui broutaient toujours paisiblement.

— Cette affaire est si compliquée qu'elle me plonge dans un abîme de perplexité, dit-elle avec un soupir.

— Et tu l'admetts ? C'est un jour à marquer d'une pierre blanche, commenta-t-il, un peu taquin.

— Quand nous avons découvert cette fille, j'ai cru que nous arriverions très vite au bout de notre enquête.

— Et ce n'est pas le cas ? Nous savons que l'assassin est venu à cheval. Il a imprégné d'un soporifique un os destiné au chien de Della pour l'empêcher de donner l'alarme et il a fait entrer sa monture dans l'enclos. Ensuite, il a revêtu l'apparence d'un moine de Mungairit, a laissé ses effets dans la cabane et s'est présenté au château. Sa sacoche de selle porte l'emblème des Uí Fidgente – pas celui d'un membre quelconque du clan, mais celui des princes de sang. Ils sont, depuis des générations, les ennemis jurés des Eóghanacht et derrière toute tentative de rébellion qui se produit dans le royaume.

— Non, pas toujours. Et sûrement pas depuis que mon frère les a défaits à Cnoc Áine.

Quatre années plus tôt, Colgú avait écrasé un soulèvement mené par Eoganán, prince des Uí Fidgente, sur les pentes de Cnoc Áine. Ses fils belliqueux, Torcán et Lorcán, avaient eux aussi péri sur le champ de bataille. Alors la principauté était passée aux mains de Donennach, fils d'Oenghus, qui avait conclu la paix avec Cashel. Depuis, un calme relatif prévalait.

Le motif de discorde était que, depuis toujours, les Uí Fidgente prétendaient appartenir à la lignée des chefs légitimes du royaume et contestaient que seuls les Eóghanacht, descendants d'Eóghan Mór, eussent cette prérogative. Ils revendiquaient cette ascendance en remontant jusqu'à Cormac Cass, frère aîné d'Eóghan Mór, et se faisaient parfois appeler les Dal gCais, ou descendants de Cass. Mais en dehors de leurs propres terres, ils jouissaient de peu d'appuis.

— Justement, ton frère les a vaincus : la vengeance pourrait être le motif de cet attentat. Leur capitale est Dún Eochair Mháigh, d'où cette fille dit venir. On l'a trouvée dans la hutte même utilisée par l'assassin. Elle est agressive et butée. Que te faut-il de plus ?

Fidelma secoua la tête.

— Non, cela n'a de sens qu'en apparence.

— Comment ça ?

— Tous les points que tu as mis en avant sont corrects, néanmoins il leur manque un lien logique.

— Cette logique me paraissait assez claire.

— Mettons-nous à la place du meurtrier. Il vient se venger du roi. Sa rancœur est liée à une femme appelée Liamuin – nom qui, incidemment, ne signifie rien pour mon frère. L'assassin semble être un érudit plutôt qu'un guerrier.

— D'accord.

— Nous présumons qu'il arrive, à l'insu de tous, dans les faubourgs de Cashel. Pour quelle raison vient-il ici ? La nuit est déjà tombée, comme c'est naturel en cette période de l'année. Il s'arrange pour endormir le chien de Della. Comment sait-il seulement qu'elle en a un ? Ensuite, il desselle son cheval et le laisse dans l'enclos. Pourquoi ? Il est évident qu'on le découvrira au lever du jour. Puis il doit encore repérer son chemin jusqu'à cette hutte dont moi-même j'ignorais l'existence. Il se change, enfle un costume de religieux. Il attend la fin de l'averse et se rend au château sous prétexte de remettre un message urgent de Mungairit. Là, il tente de tuer mon frère.

Des plis avaient creusé le front d'Eadulf à mesure qu'il l'écoutait.

— Présenté de cette façon, cela suscite en effet des interrogations. Une réponse pourrait être qu'il était déjà venu dans cette région. Cela expliquerait qu'il ait pu nourrir le chien sans que celui-ci donne l'alarme.

— Mais pourquoi ne pas laisser sa monture dans les bois ?

— Peut-être qu'il aimait son cheval et voulait le protéger des bêtes sauvages. Les loups et les ours rôdent dans ces parages.

Fidelma sourit d'un air sceptique.

— Il y a trop de bizarreries dans cette histoire.

— Je suis sûr que ce n'est pas une simple coïncidence si la fille se cachait dans la hutte choisie par l'assassin, dit fermement Eadulf.

— Elle nous en a appris assez pour que l'on puisse s'assurer de sa

sincérité. Nous devons interroger Ordan, puis nous chercherons l'homme qui lui a indiqué cette cabane. Ils ne sont sûrement pas légion à partir aux champs d'aussi bonne heure en cette période de l'année.

— Elle a peut-être pensé qu'on la croirait sur parole ?

— Elle ne serait pas à ce point naïve, surtout si elle a subi ce qu'elle prétend. Nous allons l'emmener au château et la tenir sous bonne garde pendant toute la durée de l'enquête.

— Ajoutes-tu réellement foi à son histoire ? Son propre père, la vendre à ce chef...

— Fidaig ? On a déjà rencontré de telles pratiques, bien qu'elles aillent contre la loi. Sliabh Luachra est un lieu sombre et inquiétant, une étendue de marécages au milieu des montagnes. Tu as peut-être aperçu les pics jumeaux, au loin, lors de tes voyages vers l'ouest ? Ils marquent les confins du territoire Luachra. On les appelle « les Seins de Danu », qui était la déesse-mère de notre peuple avant l'avènement de la nouvelle foi.

Eadulf réprima un léger frisson.

— Oui, je les ai vus lorsque je traquais Uaman, le seigneur des passes de Sliabh Mis, quand il a enlevé notre petit Alchú. Un aubergiste m'a affirmé que les divinités anciennes résident toujours là-haut, dans les marécages.

— Certains le prétendent. Je n'ai traversé ce territoire qu'une seule fois, mais j'ai dû passer la nuit dans une petite vallée, sous des montagnes qu'on appelle le « vallon des corbeaux ». On dit que c'est l'antre des déesses de la mort et des batailles – il ne convient certes pas d'y traîner quand on est d'un tempérament impressionnable.

— Nous avons évité ce lieu durant nos voyages, alors que nous sommes allés presque partout dans le royaume. Qu'en est-il de ce chef, Fidaig ?

— Pour ce que j'en sais, c'est un homme fruste et retors. Il est venu rendre hommage au roi lors de notre festin de mariage. Tu ne te souviens pas de lui ?

— Son souvenir m'échappe. Nombre d'événements se sont succédé à l'époque. Entre autres péripéties, le meurtre de l'abbé Ultán. Mais, dis-moi, Fidaig devait être l'allié des Uí Fidgente à Cnoc Áine ?

— Curieusement, non. J'ai ouï dire qu'une petite bande de Luachra combattait là-bas sous les ordres d'un des fils de Fidaig, mais ce vieux renard a prétendu qu'ils s'étaient rassemblés sans son consentement et

que par conséquent il n'était pas responsable.

— À mon avis, la fille joue un rôle dans tout ça, persista Eadulf.

— Nous aurait-elle révélé qu'elle a été esclave chez le chef des Luachra si elle avait participé à un tel complot ?

— Je suis certain qu'elle nous cache quelque chose. Mais, j'y pense, de quoi parlait-elle quand elle a fait allusion à Oenghus Tuirbech ? Tu avais l'air de comprendre, cependant cela ne paraissait pas aussi évident pour Gormán – pas pour moi, en tout cas.

L'expression de Fidelma devint grave.

— Selon la légende, Oenghus Tuirbech était un roi, descendant de la race d'Eremon. On le surnommait Oenghus le Honteux parce qu'il avait violé sa propre fille. Elle lui donna un fils, Fiachaidh Fear Mara, qu'Oenghus fit déposer dans une barque et envoyer vers le large, prétendant ainsi ne pas avoir le sang de son enfant sur les mains.

— Donc, Aibell voulait dire que son père... ?

Fidelma poussa un profond soupir.

— Retournons auprès des autres. Nous la garderons au château, ensuite nous nous emploierons à vérifier sa version des faits.

— Nous avons promis au petit une promenade à cheval, lui rappela-t-il, contrarié.

Fidelma se rembrunit et faillit répliquer avec colère, mais elle se reprit.

— La propriété d'Ordan n'est pas à une très grande distance. Alchú pourra nous accompagner quand nous irons l'interroger.

— Bonne idée ! approuva Eadulf, soulagé. Je ne voudrais pas le décevoir une fois encore.

Elle lui lança un regard pénétrant. Sa réflexion contenait-elle un reproche implicite ? Devant son expression indéchiffrable, elle préféra ne pas insister.

Il la touchait là où le bât blessait. Elle avait conscience que la vie qu'ils menaient depuis la naissance de leur petit garçon les obligeait à le négliger. Sans Muirgen, qui faisait office de mère de substitution pour lui, elle aurait été désespérée.

Ils regagnèrent la chaumine. Gormán parut soulagé à leur entrée. La fille s'était enfermée dans un silence maussade tandis que Della nettoyait les écuelles, ayant tenté à plusieurs reprises d'engager la conversation avec Aibell, sans succès.

— Et maintenant, lady ? demanda le jeune garde en se levant.

— Nous retournons au château pour avoir des nouvelles de mon frère, puis nous reprenons notre enquête. Merci, Della, pour votre hospitalité. Je demanderai à notre *táisech scuir*, notre responsable des écuries, d'envoyer un palefrenier chercher le cheval afin que vous n'ayez plus à le nourrir.

— Merci, lady. Avez-vous trouvé la réponse à ce que vous cherchiez ?

Fidelma secoua la tête et Eadulf avoua :

— Concernant Liamuin, nous sommes complètement dans l'impasse.

Ses paroles provoquèrent une réaction inattendue.

— Liamuin ? s'écria Aibell, se levant d'un bond, les yeux emplis de haine. Alors vous saviez ? Vous saviez depuis le début ! Comment, mais comment avez-vous su ?

CHAPITRE IV

Ils restèrent abasourdis. Enfin, Fidelma s'éclaircit la gorge et exigea posément :

— Parlez-nous de Liamuin.

Aibell était saisie d'un tremblement incontrôlable. Della alla lui chercher un gobelet de *corma*, de la liqueur d'orge, et lui fit signe de se rasseoir en lançant un regard de reproche à Fidelma.

— Tiens, petite, reprends-toi, puis réponds, la réconforta-t-elle. Il ne t'arrivera rien de mal.

— Que pouvez-vous nous apprendre sur elle ? demanda à nouveau Fidelma.

— Vous qui connaissez son nom, vous devez aussi savoir qu'elle était ma mère.

Fidelma et Eadulf échangèrent un coup d'œil stupéfait. Fidelma s'assit en face de la jeune fille.

— Liamuin était l'épouse d'Escmug, votre père ?

— Que savez-vous d'elle ? interrogea Aibell en reniflant.

— Seulement ce que vous nous direz. Vit-elle encore ?

— Je n'en suis pas sûre.

— Voilà qui requiert une explication, commenta Fidelma, étonnée.

La jeune fille rit avec amertume.

— La réponse est simple. Je venais d'avoir l'âge du choix et je travaillais aux champs, pas très loin de la maison. En rentrant, j'ai découvert que ma mère avait disparu. Plus tard, quand mon père est revenu de la pêche, elle n'était toujours pas là. Je ne l'ai jamais revue.

— Et, depuis, vous ignorez ce qu'elle est devenue ?

— Je pense qu'elle n'en pouvait plus qu'il la batte quand il avait bu. Elle a dû s'enfuir.

— En vous abandonnant ? se récria Fidelma, incrédule. Elle vous aurait laissée sans protection, sachant l'homme qu'il était ?

Aibell garda le silence.

— Donc, c'était peu après que vous avez atteint l'âge du choix ?

— Je me rappelle le jour, car c'est le lendemain qu'on a appris la terrible défaite du prince Eoganán à Cnoc Áine.

— L'écrasante victoire de Colgú sur les rebelles Uí Fidgente, rectifia Gormán.

— Mon père était furieux qu'elle soit partie. Il est allé chez le *bóaire*, le magistrat de la région – ça n'a servi à rien. Ma mère avait un frère, mais on n'avait pas le droit de parler de lui parce que mon père le détestait. Je ne connais pas même son nom. Il y avait aussi un parent éloigné qui possédait un moulin, pas très loin de chez nous. Un jour, mon père est rentré et m'a dit de préparer mes affaires car on allait rejoindre ma mère.

— Vous disiez pourtant que vous ne l'avez jamais revue ?

— Il mentait. Nous avons voyagé vers le sud en direction des monts de Sliabh Luchra. Après, on s'est retrouvés devant une bande de gens et mon père m'a donnée... Ils lui ont remis de l'argent... Il m'a vendue !

La voix d'Aibell se brisa.

— Et vous avez été forcée d'aller avec eux ? s'enquit Fidelma d'une voix douce.

— C'étaient des Luachra. Je suis restée leur esclave jusqu'à la semaine dernière, où j'ai pu enfin m'échapper.

— Où comptiez-vous aller ?

— Le plus loin possible à l'est. À présent, je soupçonne mon père... Je pense que le jour où elle a disparu, en fait, il l'avait tuée, puis qu'il a feint d'être en colère.

— D'où vous vient cette idée ? demanda Eadulf.

— Au moment où je rassemblais mes affaires, je suis allée chercher quelque chose que j'avais oublié dans une des dépendances. J'y ai découvert des vêtements tachés de sang. Je n'ai compris ce que cela voulait dire que pendant les longues années où je n'ai cessé de penser à ma mère.

— Quel motif votre père aurait-il eu de la tuer ? poursuivit Eadulf.

— Il n'en manquait pas. Je vous l'ai dit, c'était un *colach*, cracha-t-elle.

Eadulf dut se remémorer le nouveau vocabulaire qu'il avait acquis avant de comprendre que ce terme désignait celui qui s'adonnait à la perversion.

— Ma mère s'en était rendu compte. Elle essayait de me défendre, mais il la frappait. Finalement, elle s'est enfuie et m'a laissée avec lui. Ou alors, comme je le crois maintenant, il s'est débarrassé d'elle.

— Dites-moi, Aibell, votre mère avait-elle des liens quelconques avec Cashel ?

— Je ne comprends pas...

— Vous a-t-elle parlé, pour une raison ou une autre, de mon frère, le roi Colgú ?

— Pourquoi m'aurait-elle parlé de lui ?

— Je prendrai cette réponse pour un « non ».

— Notre famille était pauvre. Le père de ma mère s'était retiré dans une abbaye une fois devenu veuf. Mon père était un pêcheur. Nous n'avons jamais côtoyé les gens de la noblesse.

— Vous ne viviez pas très loin de la forteresse des princes Uí Fidgente. Votre père a-t-il pris part au soulèvement du prince Eoganán ?

— Ce couard ? Non, il est resté bien en sécurité, sur le fleuve.

Fidelma se plongea dans ses réflexions.

— Éclairez-moi sur le point suivant, alors : pourquoi l'homme qui a tenté d'assassiner mon frère a-t-il crié, en le frappant de son couteau, « Rappelle-toi Liamuin » ?

La surprise se mêla à l'incompréhension sur les traits de la jeune fille.

— Je n'en ai pas idée. Maintenant que vous m'avez expliqué d'où vous connaissez ce nom, pourquoi pensez-vous que cette Liamuin-là était ma mère ?

— Ce prénom n'est pas très répandu, remarqua Gormán d'une voix rude. De plus, c'est tout de même singulier que tu sois arrivée à Cashel la nuit de l'attentat.

— Tout ce que je sais, c'est que maman s'est enfuie il y a quatre ans, que j'ai été vendue aux Luachra et que je n'ai rien à voir avec Cashel.

Fidelma poussa un léger soupir de résignation.

— Il va falloir que nous vous emmenions voir le corps de l'assassin. Vous serez peut-être en mesure de l'identifier.

Ils regagnèrent le château. Fidelma escorta Aibell à la chapelle et l'observa avec attention tandis qu'Eadulf écartait le drap de la dépouille mortelle. Elle ne vit sur ses traits aucune lueur de reconnaissance et, quand la jeune fille eut secoué négativement la tête, Fidelma ressortit avec elle.

— Vous allez devoir rester ici le temps que nous tirions certaines choses au clair.

À son grand étonnement, la jeune fille ne protesta pas. Elle contemplait les immenses corps de bâtiment, visiblement impressionnée. Fidelma se mit en quête de la digne Dar Luga, l'*airnbertach* ou femme de charge du palais. Son rôle différait de celui de l'intendant Beccan. Pour sa part, elle veillait à l'exécution des besognes domestiques, au confort des invités et de la famille de Colgú. Fidelma aperçut Caol qui sortait par une porte de service et le héla :

— Avez-vous vu Dar Luga ?

Caol se retourna.

— Elle est...

Il se figea, avisant la jeune fille avec surprise.

— Une nouvelle invitée, Aibell, qui va séjourner quelque temps avec nous, expliqua Fidelma.

Le commandant de la garde eut grand-peine à détacher son regard de la jolie fille aux cheveux sombres.

— Qu'alliez-vous dire ? insista Fidelma.

— Oh, Dar Luga ? Passez cette porte, vous la trouverez de l'autre côté.

Pendant qu'elles suivaient la direction indiquée, Fidelma eut conscience du regard de Caol fixé sur elles.

Elle s'assura que Dar Luga comprenait bien ses instructions : Aibell devait être traitée avec la courtoisie de mise envers les hôtes, mais n'était pas autorisée à quitter le château sans l'accord formel de Fidelma. Laissant alors la jeune fille aux soins de la femme de charge, elle se mit en quête de frère Conchobhar.

Eadulf était parti préparer Alchú à la promenade tant attendue, Gormán s'assurait que leurs montures étaient prêtes et les escorterait.

Frère Conchobhar accueillit Fidelma avec bonté, mais secoua la tête.

— Peu de changement depuis ce matin, mon enfant.

— Quand saurons-nous qu'il est hors de danger ?

— Avec pareille blessure, on n'est jamais sûr de rien. Au moins, la lame n'a pénétré qu'une fois dans la chair, même si la plaie est profonde. Ç'aurait été bien pire sans le pauvre brehon Áedo et sans Caol.

— Vous me tiendrez informée ?

— Naturellement. Alors comme ça, vous avez ramené une

prisonnière, ajouta-t-il alors qu'elle s'apprêtait à partir.

— Vous avez des yeux et des oreilles partout ! Je viens à peine de rentrer. Comment l'avez-vous appris ?

Frère Conchobhar pouffa de rire.

— Je serais un piètre serviteur si, vivant dans ce palais depuis le temps du roi Cathal, fils d'Áedo Flainn, je ne savais ce qui se passe dans le moindre recoin. Même une pensée murmurée aux écuries ne peut m'échapper. Cette jeune fille serait la complice du meurtrier ?

— Aucune idée, mon vieil ami, répondit Fidelma. Je pressens un rapport que je ne peux encore définir. Tout ce que je sais, c'est que sa mère se nommait Liamuin...

— Tiens, tiens ! souffla frère Conchobhar, les yeux ronds. Voilà qui est intéressant !

— Toutefois, celle-ci a disparu il y a des années. Aibell soupçonne son père de l'avoir tuée. Quelle relation cela peut-il avoir avec mon frère ?

— Plus intéressant encore, déclara le vieil apothicaire. Il vous faudra approfondir cette question, à coup sûr. La fille vient-elle de très loin ?

— C'est une Uí Fidgente. Son père vivait de la pêche sur la Mháigh, près de la principale forteresse des princes du clan.

— Ah ! Alors évitez de sauter aux conclusions, si logiques qu'elles paraissent. Veillez bien à ce qu'elle ne soit pas condamnée juste à cause du prénom de sa mère.

— N'ayez crainte. Elle ne sera pas confinée dans sa chambre, mais j'ai recommandé à Dar Luga de ne lui accorder qu'une liberté restreinte. Elle ne peut quitter le château et ne doit pas approcher des appartements du roi. Certains aspects de ses explications, la raison de sa venue à Cashel demandent à être vérifiés. Surtout, recommanda-t-elle avant de tourner les talons, avertissez-moi si le moindre changement survenait dans l'état de mon frère.

En entrant dans leurs appartements, Eadulf avait trouvé Alchú assis sur une chaise ; la nourrice lui indiquait différents objets que l'enfant devait nommer. Dès qu'il aperçut son père, il courut vers lui en ouvrant les bras. Eadulf l'attrapa et le fit tourner dans les airs, ce qui le fit glousser de joie.

— Quand est-ce qu'on va se promener ? demanda l'enfant une fois

calmé.

— Tout de suite. Dès que ta mère reviendra de sa visite à son frère.

— Le roi Am-Nar ?

Eadulf fut enchanté. Alchú avait réussi à comprendre que Colgú était à la fois le roi et son oncle maternel. Le mot désignant l'oncle du côté de la mère était *amnair*, aussi avait-il eu l'idée de l'appeler ainsi.

— Il est très malade ?

— Il ne va pas très bien, mon garçon, éluda Eadulf.

— Mais il ne va pas mourir ?

Eadulf le posa à terre et prit un siège.

— Toute chose doit mourir un jour.

— Le chat est mort la semaine dernière. Mère a dit qu'il était vieux.

Le roi Am-Nar est très vieux ?

Muirgen toussa bruyamment et jeta un regard d'avertissement à Eadulf. À l'évidence, elle estimait préférable d'éviter ce genre de sujet. Il réprima un soupir.

— Tu avais l'air de bien savoir reconnaître les objets quand je suis entré, Alchú.

Le petit garçon fit la moue.

— Oh ! Facile. Table, chaise, coffre... Je connais d'autres choses. Écoute, père, je sais compter dans le langage !

Eadulf eut un sourire attendri. Alchú avait coutume d'appeler la langue maternelle de son père *berla*, « le langage », pour la distinguer de l'irlandais de Fidelma qui accompagnait son quotidien.

— Vas-y, alors.

— *An, twegan, thrie, feower, fif, six, seofon...*

Le petit s'interrompit en fronçant les sourcils. Eadulf allait commettre l'erreur de l'aider quand il reprit avec un grand sourire victorieux :

— *Eachta, nigon, tiene.*

— Magnifique ! approuva Eadulf en l'applaudissant. Bientôt tu seras capable de converser couramment.

Muirgen renifla d'un air réprobateur.

— Je ne vois pas à quoi ça sert de lui farcir la tête avec ces bêtises. À quoi ça lui sera utile, tout ce galimatias saxon, pour acheter du bétail sur le marché de Cashel ?

Eadulf secoua tristement la tête.

— Ma foi, Muirgen, vous devriez adopter des vues moins étriquées.

Non seulement c'est un immense avantage que de pratiquer plusieurs langues, mais cela ouvre l'esprit. De surcroît, c'est le langage de mon peuple.

— Cela est bel et bon pour vous, frère Eadulf, mais vous ne vivez plus au pays des Angles. La vie du petit est ici, et ça ne l'aidera pas. À coup sûr, il n'y a pas tant de place dans l'esprit d'un enfant pour l'encombrer au détriment de sa propre langue. Il s'embrouillera, confondra les mots. Trop de savoir gâte l'intelligence.

Eadulf éclata de rire.

— Suggérez-vous que mon intelligence, ou même celle de lady Fidelma, est gâtée par l'excès d'érudition ?

Muirgen s'empourpra et rétorqua d'un air résolu :

— Je n'ai jamais dit ça.

— Pourtant, lady Fidelma parle, outre l'irlandais, le latin, le grec et aussi un peu l'hébreu – les trois langages de la foi. Elle maîtrise également ma propre langue, ce qui lui confère une assez bonne connaissance de celle des Francs et, d'ailleurs, des Bretons. Selon votre philosophie, elle ne devrait pas être en mesure d'assimiler ces langages, car ils gâtent son intelligence.

— Lady Fidelma est d'une sagesse exceptionnelle, répliqua Muirgen sans se laisser démonter. Mais les prêtres ne nous ont-ils pas mis en garde contre la confusion des langues, avec la tour de Babel ? C'est la volonté de Dieu que nous parlions tous un seul langage, et c'est le Diable qui les a multipliés.

— Dans la version que j'ai apprise, c'est Dieu qui dispersa les habitants de Babel aux quatre coins de la terre et confondit les langages, rectifia Eadulf.

— Ce n'est pas ce que le prêtre m'a dit. Après, notre grand roi Fenius Farsaid envoya des érudits à travers le monde et, par la grâce de Dieu, ils acquirent la connaissance des soixante-douze langues issues de la dispersion et rassemblèrent l'essentiel de chacune afin de recouvrer la toute première, la vraie. Cette langue fut nommée d'après l'enfant adoptif de Fenius, Gaedheal Glas. C'est pourquoi la nôtre s'appelle le gaélique – parce que c'est lui qui l'amena dans ce pays.

— Mais alors, quel langage Dieu voulait-il que nous parlions, Muirgen ? dit Eadulf d'un ton compassé tout en contenant son envie de rire.

La nourrice se détourna avec contrariété. Aussitôt, Eadulf se sentit

contrit : il n'aurait pas dû railler les convictions d'autrui.

— Je ne voulais pas vous manquer de respect, Muirgen. Tout ce que j'ai dit, c'est que plus on connaît de langues, mieux on peut comprendre les autres, surtout nos voisins. Je redoute le triste jour où les langages disparaîtraient faute d'être appréciés. Pensez à tout ce qu'on perdrait si, au fil du temps, celui des rois d'Éireann et leur culture tombaient dans l'oubli...

Muirgen partit d'un grand éclat de rire.

— Allons, vous plaisantez, frère Eadulf ! Les montagnes s'écrouleront avant que ça puisse arriver. Mais je vous accorde que, si sa mère y consent, Alchú peut parler les langues qu'il aime car lady Fidelma est de sang noble, conclut-elle comme si cela expliquait tout.

— N'est-il pas mon fils, à moi aussi ?

Il était blessé et sa peine perçait dans sa voix. Il s'en voulut à nouveau de sa rudesse envers cette âme simple et sans malice. Selon la loi du pays, il était un *cú glas*, littéralement un « renard gris », expression qui désignait un exilé d'au-delà des mers, dépourvu de droits et de prix d'honneur. Lors de son mariage, sa belle-famille l'avait élevé au statut de *deorad Dé*, « exilé de Dieu ». Il s'était donc vu décerner la moitié du prix de l'honneur correspondant au rang de Fidelma, mais non le droit d'éduquer ses propres enfants. Le dernier mot en la matière revenait à son épouse. Muirgen ignorait peut-être ces détails, cependant il était difficile pour Eadulf, étranger en ce royaume, de se sentir tout à fait en sécurité.

Il allait réitérer ses excuses quand Fidelma entra.

— Prêts, vous deux ? demanda-t-elle, pleine d'entrain.

— Oui, oui, oui ! s'exclama le garçon. On va monter à cheval ? On y va ?

— On y va.

Fidelma s'assura qu'il portait des vêtements appropriés, puis ils descendirent dans la cour.

Gormán les y attendait déjà avec leurs montures : un petit poney à robe pie pour l'enfant et le rouan d'Eadulf, qu'il finissait par apprécier en dépit de ses piètres talents de cavalier. Fidelma monterait son cheval favori, issu d'une ancienne race gauloise à l'encolure robuste, qu'elle appelait Aonbharr, le « magnifique », comme celui de Mannanán Mac Lir, le dieu des Océans. Gormán les escorterait sur son étalon.

— Où allons-nous ? s'enquit Alchú, dont l'aisance en selle

provoquait l'admiration muette de son père.

— Vers l'est, jusqu'à un lieu nommé le rath d'Ordan, répondit Fidelma d'un air joyeux.

— Qu'est-ce que c'est, un rath ?

— Ce mot désigne beaucoup de choses : des marchandises, des biens mobiliers, des objets donnés en gages...

Son fils la regarda sans comprendre et Fidelma s'en voulut d'avoir laissé parler la juriste plutôt que la mère. Gormán prit la relève :

— Un rath, ce sont aussi les remparts qui entourent la résidence d'un chef. Une maison fortifiée.

— Chic ! se réjouit Alchú. On va voir une forteresse ?

— Rathordan est loin de ressembler à ça, marmonna le garde, et Ordan n'a assurément rien d'un chef.

Soit le garçonnet n'entendit pas, soit il s'appliquait trop à diriger son poney tandis qu'il cheminait entre ses parents. Gormán constituait l'arrière-garde.

Ils étaient descendus du rocher et avaient rejoint la route qui menait vers les collines à l'est quand ils distinguèrent un berger qui montait vers le château – le mari de Muirgen.

— Ohé, Nessán ! appela Fidelma.

Le petit Alchú agita sa menotte, un large sourire aux lèvres.

— Nees-awn, Nees-awn ! chantonna-t-il.

Le berger toucha son front pour saluer le groupe. Il paraissait toujours nerveux en présence du couple, même si son épouse était la nourrice de l'enfant. Il n'oubliait pas que, lorsque celui-ci avait été enlevé, encore nourrisson, ils l'avaient reçu des mains du ravisseur afin de l'élever tel un berger. La motivation avait été la vengeance : Nessán et Muirgen devaient cacher l'enfant sans jamais savoir qui étaient ses parents. Fidelma et Eadulf s'étaient lancés sur les traces de leur fils et, loin de les punir pour le rôle qu'ils avaient joué à leur insu, ils les avaient pris à leur service. Nessán veillait sur les troupeaux de Colgú.

Il se racla la gorge.

— Je suis très peiné pour votre frère, lady. A-t-on de meilleures nouvelles de sa santé ?

— Aussi bonnes qu'on peut s'y attendre.

— Je prie pour sa guérison.

— Merci, Nessán. Cette rencontre tombe à point nommé. Vous pourrez peut-être nous renseigner.

— Je l'espère, lady.

— Êtes-vous sorti de bonne heure, ce matin ?

— Non, lady. La nuit dernière, j'ai traîné à la taverne de Rumann, si bien que l'aube était déjà levée quand j'ai été garder les moutons de votre frère. Ils paissent dans les pacages du nord, derrière le rocher.

— Du côté d'An Screagán... Je connais l'endroit.

Elle fut d'abord déçue, car le lopin de terre de Della se trouvait presque à l'opposé, puis une idée lui traversa l'esprit.

— Connaissez-vous les autres bergers ? Ceux qui mènent paître leurs troupeaux à l'ouest de la ville ?

— Bien sûr ! On se retrouve tous pour l'agnelage et pour la tonte, et, en dehors de ces époques-là, on se voit chez Rumann.

— L'un d'eux serait-il allé du côté de chez Della avant le point du jour ?

La réponse fut presque immédiate :

— Peut-être bien Spelán. Il garde son troupeau près de la route des rochers, à l'ouest de chez elle. À la taverne, hier soir, il se faisait du souci pour une brebis. L'inquiétude l'aura poussé à y aller de bon matin.

— Spelán... Hum, je ne pense pas le connaître.

Du regard, elle consulta Gormán, qui hocha la tête.

— Oui, je sais de qui il s'agit. S'il n'est pas monté avec ses troupeaux, on le trouvera à cette taverne, qui est la préférée des bergers par ici.

Après avoir adressé un geste amical à Nessán, Fidelma donna le signal du départ.

Comme Gormán l'avait annoncé, la propriété d'Ordan ne méritait assurément pas le titre de rath. En fait de forteresse, les remparts se limitaient au fossé. Le portail témoignait en revanche d'une certaine recherche, avec ses deux piliers de pierre par lesquels on accédait à une vaste cour avant d'atteindre une maison en pierre, de plain-pied. Au sommet de chacun des piliers, une statue d'oie, bec ouvert et ailes déployées, semblait menacer le visiteur. Cela parut à Eadulf un choix singulier de la part d'un marchand. L'édifice au-delà, en dépit des prétentions de son propriétaire, ne soutenait pas la comparaison avec les nobles demeures qu'il avait pu voir à travers le pays. Le bâtiment était flanqué de grandes réserves où, sans doute, le marchand entreposait ses biens, et devant lesquelles étaient rangés deux chariots.

De l'autre côté, une étable et une porcherie montraient qu'Ordan pratiquait son propre élevage, avec des cochons et des vaches laitières dans un enclos.

Trois ou quatre domestiques vaquaient à leurs occupations. L'un d'eux, remarquant leur arrivée, courut vers la maison en informer son maître.

Quelques instants plus tard, un homme apparut sur le seuil et vint à leur rencontre tandis qu'ils s'arrêtaient devant la demeure. Le front dégarni, il était robuste avec une forte tendance à l'embonpoint, et ses yeux disparaissaient presque dans les replis de son visage lunaire. Ses lèvres épaisses, même closes, avaient une forme disgracieuse entre les bajoues marbrées d'un rouge malsain. Ses vêtements, quoique de bonne qualité, ne pouvaient embellir sa silhouette mal tournée. Il s'approcha en se frottant les mains.

— Lady Fidelma, frère Eadulf ! Quel honneur ! Soyez les bienvenus dans mon humble demeure.

Le petit Alchú, sur son poney derrière son père, déclara à haute et intelligible voix :

— Qui est ce gros bonhomme si laid, mère ?

Fidelma pinça ses lèvres où frémissait l'ombre d'un sourire. Ordan émit une exhalaison sifflante qui voulait passer pour un rire.

— Le petit prince dit sans timidité ce qui lui passe par la tête.

— Ah ! Si seulement tous les humains étaient aussi candides ! murmura Eadulf avec componction.

— Entrez, entrez ! Mon intendant va s'occuper de vos chevaux.

— Nous ne faisons que passer, répondit Fidelma. Nous resterons donc en selle et n'abuserons pas de votre hospitalité. Nous avons juste une brève question à vous poser.

Ordan, qui échafaudait déjà dans son esprit l'histoire de la visite que lui avait rendue la sœur du roi, eut peine à cacher sa déception.

— À votre aise, lady... Mais sachez que ma demeure est la vôtre et que vos désirs sont des ordres, déclara-t-il tout en exécutant une série de courbettes.

— Pourquoi il se plie en deux comme ça ? dit la voix flûtée d'Alchú. Il est amusant, ce bonhomme.

— Gormán, emmenez-le voir les animaux. Va avec Gormán, Alchú, et, quand tu reviendras, tu me raconteras ce que tu as vu.

Ils attendirent que le garde entraîne le poney et son petit cavalier

vers les resserres. Ordan gardait ses mains replètes pressées l'une contre l'autre sur son estomac.

— Il paraît que vous étiez en voyage et n'êtes rentré que la nuit dernière, commença Fidelma.

Ordan répondit par l'affirmative, soudain mal à l'aise. Ses yeux s'étrécirent encore, si toutefois pareille chose était possible.

— Et, dès mon retour, j'ai appris les terribles nouvelles – l'attentat contre votre frère, la mort de mon bon ami le brehon Áedo... La peste soit de l'assassin ! Mais, par un effet de la Providence divine, le roi a survécu... Comment se porte votre frère, lady ? Mieux, j'espère ?

— Un peu, répliqua sèchement Fidelma pour endiguer ce flot de paroles mielleuses. Il paraît aussi que vous aviez une passagère.

— Qu'a-t-elle été raconter à mon propos ? demanda-t-il avec anxiété.

— Parce qu'il y avait quelque chose à raconter ? s'enquit innocemment Fidelma.

— Non, certes. Seulement...

Le marchand s'interrompit, gêné.

— Vous êtes arrivé à Cashel peu avant l'aube, n'est-ce pas ?

— Oui, et j'ai à peine dormi depuis car j'ai rendez-vous avec un forgeron de Magh Méine pour une affaire en cours. Quand on vous a annoncés, j'ai cru qu'il arrivait...

— C'est votre passagère qui m'intéresse.

La contrariété se peignit sur les traits bouffis.

— A-t-elle formulé une plainte contre moi ? Je l'ai ramassée en chemin par pure sollicitude, je le jure. Elle était acrimonieuse, cette fille. Je l'ai fait descendre aux abords de la ville, et bon vent ! Maudite soit la bonté qui m'a poussé à la prendre dans mon chariot.

— Où l'avez-vous trouvée ? questionna Fidelma.

Le marchand écarta les bras en un geste d'impuissance.

— Trouvée ? C'est plutôt elle qui m'a trouvé et a cru pouvoir abuser de ma générosité...

— Où, et à quel moment ? insista Eadulf d'un ton sec.

— Au gué de l'Âne, mon frère, sur la Suir.

Fidelma hocha la tête : la supposition de Gormán se révélait fondée.

— Ce devait donc être vers minuit, ou peu après ?

— En effet, lady.

— Que faisiez-vous en rase campagne à cette heure tardive ? N'est-il

pas dangereux pour un marchand de voyager seul la nuit ?

— Je devais rencontrer un négociant en miel des champs.

— D'où veniez-vous ?

— De chez mon très cher ami Congal, prince de Iar Muman, des Eóghanacht Locha Léin. Votre cousin, lady.

La jeune femme le regarda fixement.

— Et qu'avez-vous fait à la forteresse de Congal ?

— J'ai acheté des peaux de blaireau et de renard, j'ai troqué du miel, et donc...

Une fois de plus, Fidelma l'interrompit :

— Il y a plusieurs jours de route entre la contrée de Locha Léin et la Suir. Vous avez dû traverser le territoire des Uí Fidgente, ou même celui des Luachra ?

— Il est vrai.

— Vous n'avez pas eu peur du danger ? interrogea Eadulf.

— Je n'ai peur ni des uns ni des autres, mon frère. Je connais bien le pays. La paix règne entre nos peuples, désormais, c'est pourquoi je fais souvent affaire avec eux.

— Mais vous n'avez rencontré cette fille qu'en arrivant à la Suir ?

— Comme je vous l'ai dit. Je tombais de sommeil et j'avais grande envie de faire halte, toutefois je serais un médiocre marchand si j'avais renoncé à un marché lucratif avec le forgeron de Magh Méine. J'ai donc continué malgré la nuit.

— Et vous êtes arrivé au gué. Que s'est-il passé ensuite ?

— Je traversais le fleuve quand j'ai vu la fille qui s'abritait sous un arbre et je me suis arrêté.

— Je croyais que c'était elle qui vous avait trouvé ? contra Eadulf, narquois.

— Ah ! En effet, mon frère, en effet, rectifia Ordan sans vergogne. Elle m'a prié de l'emmener à Cashel. Ce que j'ai fait, obéissant à mon bon cœur.

— Vous a-t-elle expliqué ce qu'elle faisait là au milieu de la nuit ?

Le gros marchand haussa les épaules.

— J'ai supposé que c'était une vagabonde. De ces gens qui cherchent un travail d'un endroit à l'autre et auxquels on ne peut se fier.

— Ah bon ? Mais si elle ne vous inspirait pas confiance, pourquoi l'avoir fait monter dans votre chariot ?

Un sourire sournois étira les lèvres d'Ordan.

— En homme généreux, je déteste voir de pauvres hères privés d'une simple paillasse pendant que les bonnes gens dorment bien au chaud.

— C'est pour ça que vous l'avez fait descendre avant d'entrer en ville, et dans le noir ? N'était-elle pas étrangère à cette région ? La générosité dont vous vous prévaluez n'aurait-elle pas dû vous dicter de la déposer à la porte d'un *bruden*, une taverne ?

— C'est elle qui a insisté pour rester dans les faubourgs. Franchement, ça m'arrangeait. Elle avait un caractère volcanique. Pensez, frère Eadulf, elle aurait pu m'attaquer et me voler, car elle avait un couteau bien aiguisé.

— Comment le savez-vous ? S'est-il produit quelque chose pour qu'elle sorte ce couteau ?

Les plaques rouges sur les joues de leur hôte virèrent au cramoisi.

— Rien du tout, et elle ment si elle soutient le contraire. Je suis un commerçant respectable. J'ai des amis en haut lieu. J'étais bien content d'être débarrassé de cette gueuse.

— Vous ne l'aviez jamais vue, avant le gué de l'Âne ? le pressa Fidelma.

— Jamais.

— Pas même au pays des Luachra ?

Le marchand sursauta.

— Des Luachra ? Pourquoi ?

— Le moyen le plus rapide de venir de chez les Eóghanacht Locha Léin, c'est de passer par les monts de Luachra.

Il hésita, puis répondit :

— Je vous l'ai dit, en toute vérité, je ne l'ai jamais vue avant de traverser la Suir.

Fidelma sourit soudain.

— En ce cas, nous ne vous retiendrons pas plus longtemps, d'autant que je vois approcher un chariot. Sans doute le forgeron que vous attendez.

Elle fit faire demi-tour à sa monture, imitée par Eadulf, tandis que le marchand restait planté à les regarder.

— Je pense qu'il a dit vrai pour l'essentiel, commenta son époux, excepté...

— Excepté qu'avec un homme tel que lui, mieux valait qu'Aibell ait

une arme pour se protéger, termina Fidelma d'un air sombre.

Elle fit signe à Alchú et à Gormán de les rejoindre.

— Apparemment, cette jeune fille nous a dit la vérité, reprit son compagnon.

— Au sujet de son arrivée à Cashel ? J'en conviens, cependant il importe de tout vérifier point par point. Je ne crois pas aux coïncidences.

— Il s'en produit pourtant quelquefois.

— Il serait stupide de le nier. Néanmoins, une bonne méthode d'investigation ne peut reposer sur des suppositions.

— Alors, cherchons le berger dont Nessán nous a parlé.

— D'accord. Si c'est bien lui qui a indiqué la cabane à Aibell, cela confirmera encore une partie de son histoire. Pour le reste, d'autres questions demeurent.

Ils trouvèrent Spelán à la taverne sise sur la place principale de la ville. Quand Rumann, le tenancier, le leur eut indiqué, le berger se leva d'un air emprunté du siège qu'il occupait au coin du feu de tourbe. Fidelma lui fit signe de se rasseoir.

— Il paraît qu'une de vos brebis vous cause du tracas, commença-t-elle, prenant place en face de lui.

— Plus maintenant, lady.

— Ah non ?

— Elle est morte ce matin.

— J'en suis désolée. De quoi souffrait-elle ?

— Depuis quelques jours, elle avait du mal à respirer, elle secouait la tête et éternuait. Un écoulement suintait sur son muflle. Quand je suis allé la voir, ce matin, elle était déjà raide. J'ai peur que ce soit des parasites, les *cuili biasta* – une sorte de mouche qui pond dans les naseaux. Elle a dû en attraper en paissant dans les marais.

Fidelma émit un claquement de langue compatissant.

— Alors, vous vous êtes levé tôt aujourd'hui ? Avant le point du jour ?

— C'est sûr, lady.

— Vous gardez votre troupeau à l'ouest de la route des rochers ?
L'homme acquiesça avec méfiance.

— Avez-vous croisé quelqu'un en chemin, ce matin ?

— Il faisait sombre. Je venais de longer l'enclos de Della quand j'ai

vu le gros Ordan sur son chariot qui brinquebalait le long de la route. Je ne crois pas qu'il m'ait aperçu car il venait de passer. Mais j'ai vu quelqu'un d'autre, en fait.

— Qui donc ?

— Une jeune fille.

— Comment l'avez-vous remarquée ?

— N'avais-je pas une lanterne ?

— Et ensuite, qu'est-il arrivé ?

— Elle cherchait un endroit où se mettre au sec et se reposer car elle avait voyagé toute la nuit, m'a-t-elle dit. J'ai répondu qu'il y avait un *bruden* en ville, mais elle préférait une grange ou une remise où on ne la dérangerait pas. Ça m'a paru bizarre, car elle ne ressemblait ni à une vagabonde ni à une mendicante. Lorsque j'ai parlé de la grange de Della, toute proche, la fille a voulu savoir s'il y avait un chien et quand j'ai dit oui, elle a préféré un autre endroit. Alors je me suis rappelé la vieille cahute de bûcheron, dans la forêt, à quelques toises d'ici. Je l'ai accompagnée jusqu'à l'orée du bois, qui était sur ma route, et je lui ai indiqué le chemin. C'était facile.

— Et elle est partie dans le noir à travers la forêt ? s'enquit Fidelma, révoltée.

Spelán rit tout bas.

— Non, la pauvrete ! Je lui ai prêté ma lanterne. Je connais bien la route et l'aube n'était pas loin. Elle avait plus besoin que moi de lumière pour suivre le sentier. Je lui ai recommandé d'y laisser la lanterne, que j'irais chercher plus tard dans la journée. Ai-je mal fait ?

Fidelma secoua la tête.

— Non, Spelán. Vous l'avez quittée ensuite pour vous occuper de votre brebis. Avez-vous revu cette jeune fille ?

— Non. Vous ne croyez pas qu'elle aurait emporté ma lanterne ? s'inquiéta-t-il.

— Non, vous la récupérerez dans la cabane, le rassura-t-elle avec un sourire.

Elle se leva et le remercia, avant de lancer à Rumann :

— Apportez à Spelán un gobelet de ma part, pour lui donner meilleur moral.

Eadulf et elle quittèrent l'auberge, les remerciements du berger résonnant derrière eux. Alors qu'ils rejoignaient Gormán et Alchú à l'extérieur et montaient à cheval, Eadulf fit observer, dubitatif :

— Eh bien, tout ce que nous avons appris, c'est que là encore la fille disait vrai.

— En effet.

— On la laisse poursuivre sa route ?

— Pas du tout ! Notre tâche commence à peine. Non, décidément, je ne crois pas aux coïncidences. À présent, il nous faut donc en apprendre davantage sur Liamuin.

CHAPITRE V

L'obscurité régnait déjà, en cet après-midi d'hiver, quand six personnes s'assirent en cercle dans la petite chambre du conseil, conscientes de la gravité de l'instant. Finguine, l'héritier présomptif, occupait le trône en l'absence de Colgú. À côté de lui, Aillín assumait la fonction de chef brehon temporaire depuis le décès d'Áedo. Caol, le commandant de la garde, avait pris place auprès de lui. De l'autre côté du cercle était assis Beccan, l'intendant. Le grand absent était l'abbé Ségdæ d'Imleach, archevêque du royaume, auquel un messenger avait été dépêché pour l'aviser de la situation. Fidelma et Eadulf, par contre, participaient à ce conseil restreint. Les serviteurs avaient allumé les lampes, puis s'étaient retirés.

Les membres du conseil écoutèrent en silence le rapport de Fidelma. Comme par un accord tacite, ce fut le brehon Aillín qui, le premier, la questionna ensuite.

— Vous croyez donc que cette Aibell est bien ce qu'elle prétend ?

— Il semblerait, à condition d'admettre les deux coïncidences improbables que je vous ai exposées : le fait que nous l'ayons trouvée dans la cabane où l'assassin avait laissé ses affaires et le fait que sa mère, disparue après la bataille de Cnoc Áine, se prénommaient Liamuin.

Le brehon eut une grimace désenchantée.

— Gardons à l'esprit les paroles de Cicéron : *Vitam regit fortuna non sapientia* – le hasard, non la sagesse, régit la vie humaine. Chance, coïncidence, quel que soit le nom qu'on lui donne, le destin a son rôle à jouer ; il est souvent écarté à tort.

— Je vous l'accorde, Aillín, répondit Fidelma d'une voix douce. En l'occurrence, toutefois, ce principe ne nous aidera pas à déterminer la part de responsabilité de cette jeune fille. Il nous faut des preuves.

— Celles dont vous disposez déjà, quoique circonstanciellles, n'en sont pas moins valables.

— N'avons-nous pas un ancien dicton selon lequel une certitude vaut mieux qu'un peut-être, brehon Aillín ?

— Bien sûr, bien sûr, interrompit Finguine, impatienté. Mais comment établir les faits véritables ?

Le silence se fit, puis le brehon lança avec un sourire ironique :

— Nul doute que la jeune *dálaigh* a des suggestions à nous faire.

Son intonation soulignait de façon appuyée la jeunesse et le statut hiérarchique de Fidelma. Il n'avait pas oublié que, quelques mois plus tôt, elle s'était présentée devant le conseil des brehons de Muman en vue de succéder au chef brehon Baithen, qui venait de s'éteindre à un âge avancé¹. Le conseil avait cependant porté son choix sur Áedo et sur le très conservateur Aillín en tant que suppléant.

Ce fut Beccan qui répondit :

— Sœur Fidelma... Ou plutôt lady Fidelma, ainsi qu'elle souhaite être appelée désormais même si pour maints d'entre nous elle reste notre sœur, a toujours servi la justice et les Eóghanacht avec compétence. Je pense que son point de vue et ses propositions méritent notre attention.

— Loin de moi le désir d'insinuer le contraire, protesta le brehon Aillín en s'empourprant.

— Je n'ai aucun doute quant à vos intentions, répliqua l'intendant, sarcastique. Je me borne à souligner que son opinion nous importe.

Finguine se tourna vers sa cousine, soucieux d'éviter une dispute.

— As-tu idée de la façon dont nous devrions procéder, Fidelma ?

— Nous disposons de certains indices concernant le meurtrier. Ce sont autant de pistes qui doivent être explorées jusqu'au bout.

— Et ces indices, quels sont-ils ? s'enquit le brehon d'un air condescendant.

— En premier lieu, l'assassin s'est présenté comme étant frère Lennán de Mungairit. Je soupçonne que ce n'était pas son nom et qu'il ne venait pas davantage de Mungairit. Toutefois, même ce qui semble une évidence doit être réfuté ou confirmé. En deuxième lieu, nous savons avec certitude qu'il s'est changé avant de se rendre au palais. Il montait un bon cheval, n'était pas un guerrier mais, d'après nos déductions, un lettré. Plus important encore, sa sacoche de selle était marquée du glaive et du serpent, symboles des Uí Fidgente.

Tous opinèrent du chef, reconnaissant le bien-fondé de ses arguments.

— Quant à Aibell, deux témoins différents – le marchand et le berger – attestent de la véracité de ses dires. En foi de quoi nous pouvons accepter sa parole.

Elle marqua une brève pause, rassemblant ses idées.

— Néanmoins, elle a aussi déclaré qu'elle est originaire de Dún Eochair Mháigh, principale forteresse des princes Uí Fidgente. Son père, Escmug, aurait été un simple pêcheur. Un dépravé, qui l'a vendue à Fidaig de Luachra bien qu'elle ait atteint l'âge de la maturité.

Le brehon Aillín ne put s'empêcher de l'interrompre d'un reniflement.

— C'est peu probable. Même aux yeux des Uí Fidgente, une telle transaction serait contraire aux lois.

— Telle est pourtant l'affirmation qui nous est soumise. Or, étant donné que notre assassin possédait un sac marqué de l'emblème des princes Uí Fidgente et que la jeune fille vient de leur principale forteresse, nous sommes confrontés à une autre coïncidence troublante qui demande réflexion. Nous devons rassembler plus de faits.

Finguine se renversa contre le dossier de son siège, les sourcils froncés.

— De quelle façon t'y prendrais-tu ? Tu comptes interroger de nouveau la fille ?

Le brehon remarqua avec dédain :

— Si elle a menti une fois, elle peut mentir encore.

— Ce n'est pas à cela que je pense, précisa Fidelma. Il n'y a, je le crains, qu'un seul moyen d'obtenir une quelconque confirmation.

Ce fut Caol qui comprit son intention.

— Vous songez à enquêter au pays des Uí Fidgente ?

Aillín abaissa ses lèvres minces en une grimace réprobatrice.

— Ce territoire est dangereux pour ceux de votre sang, surtout depuis que votre frère a maté la rébellion d'Eoganán.

— Vous vous rappelez peut-être que frère Eadulf et moi avons passé quelque temps parmi eux quand nous sommes allés à l'abbaye d'Ard Fhearta², souligna-t-elle rapidement.

— Si ma mémoire est bonne, répondit le brehon d'un ton pédant, vous y étiez sur l'invitation et sous la protection personnelle de Conrí, fils de Conmáel, leur seigneur de guerre.

— Il est vrai, approuva Finguine. Depuis lors, bien des troubles ont ravagé ce pays.

— Des troubles ? répliqua Fidelma. Ceux-ci étaient principalement causés par le fanatisme d'Étain d'An Dún³, et sans aucun rapport avec les Uí Fidgente. Malgré la réticence de son peuple, le prince Donennach respecte nos accords de paix.

Finguine, rembruni, répugnait à cette proposition.

— Un tel voyage serait l'unique moyen de résoudre cette affaire ?

— L'examen du corps ne nous révélera plus rien. Or je suis convaincue qu'on peut en savoir plus mais, hélas, pas à Cashel.

Finguine se tourna soudain vers Eadulf, qui était demeuré silencieux.

— Vous ne dites mot, mon ami. Quel est votre avis sur ce chapitre ?

— Je me garde d'intervenir par respect pour cette assemblée, car je n'en ai pas le droit, étant étranger.

— Quelle ineptie ! Notre roi a toujours fait grand cas de vos conseils. Il en est de même pour moi et, à présent, je sollicite votre opinion.

Caol l'approuva d'un murmure et même Beccan hocha la tête en signe d'assentiment.

— Fort bien.

Eadulf se pencha en avant.

— Vous conviendrez tous, je pense, que depuis le début de notre collaboration, Fidelma et moi avons passé plus de temps au loin que dans ces parages. Vous savez peut-être aussi que je préférerais rester à Cashel jusqu'à ce que notre fils atteigne l'âge de ce que vous appelez *áilemain*, l'éducation. Personnellement, j'aurais aimé être moi-même son professeur, toutefois ce n'est pas dans vos usages.

Le brehon Aillín ne put s'empêcher de bougonner :

— En quoi cela répond-il à la question du *tánaiste*, l'héritier présomptif ?

— Ce préambule vise à souligner que je ne parle pas à la légère.

— Continuez, ordonna Finguine, jetant un coup d'œil sévère au brehon.

— J'ai la conviction que Fidelma et moi devrions demeurer ici autant que possible pour veiller sur Alchú. Mais dans le cas présent, ajouta-t-il très vite en voyant l'expression de la jeune femme s'assombrir, nous n'avons d'autre choix que de partir. C'est la seule piste qui s'offre à nous. Si vous entrevoyez la moindre alternative, je vous écoute.

Le silence parut assourdissant. Il fut enfin rompu par Aillín.

— Voilà une déclaration pour le moins arrogante.

Fidelma redressa la tête, un éclat menaçant dans ses yeux verts.

— Je me suis borné à répondre à une question, dit Eadulf sans se départir de son calme. Je ne vois nulle arrogance dans mes propos.

— Peut-être le terme est-il trop fort, concéda le brehon avec un mince sourire. Cependant, l'opinion exprimée sous-entend que seuls lady Fidelma et vous-même seriez capables de mener l'enquête parmi les Uí Fidgente.

Remarquant le front orageux de son épouse, Eadulf posa la main sur son bras. La repartie de Finguine fusa :

— Vous avez raison au plus haut point, brehon Aillín, et je vous sais gré de nous rappeler que vous êtes l'autorité suprême en la matière.

Ses yeux bleus brillaient d'une lueur malicieuse tandis qu'il écartait de son front la chevelure flamboyante des Eóghanacht.

— En sa qualité de brehon émérite, Aillín souhaitera peut-être mener lui-même ces investigations chez les Uí Fidgente afin de faire éclater la vérité au grand jour.

Même si sa voix ne recelait pas la moindre trace de sarcasme, Fidelma sut qu'en son for intérieur il riait du vieux juge acariâtre, qui avait pâli à cette suggestion.

— Ce serait un honneur... Bien entendu, je le pourrais... Mais... mais étant donné les responsabilités qui m'échoient par suite de la mort du pauvre brehon Áedo, il m'incombe d'être là en permanence, Finguine, pour vous conseiller, jusqu'à ce que le roi recouvre la santé. Il pourrait être à la portée d'un *dálaigh* de récolter, s'il y en a, de nouvelles preuves ?

— Naturellement, approuva Finguine sans sourciller. Et puisque Fidelma a jusqu'à présent obtenu des résultats notables, je propose qu'elle poursuive cette enquête avec, comme toujours, notre ami Eadulf à ses côtés.

Fidelma inclina la tête afin de dissimuler son amusement.

— J'exécute les désirs de mon cousin le *tánaiste*, répondit-elle d'une voix solennelle. Et je ne doute pas qu'Eadulf, en dépit de la réticence dont il a fait part avec franchise, sera heureux de m'accompagner.

— Mais vous ne pouvez pas y aller seuls ! protesta Caol, qui en appela à Finguine avec inquiétude. Il leur faut la protection d'une

escorte.

Fidelma n'était pas du même avis :

— Si nous pénétrons sur les terres des Uí Fidgente entourés de guerriers, cela passera pour une provocation, voire une agression. Puisque la paix est conclue entre nos royaumes, mieux vaut nous y rendre à deux, tels de simples voyageurs.

— Je connais bien ce peuple et je sais qu'on ne peut se fier à lui, répliqua le chef de la garde. Votre sécurité, princesse Eóghanacht, est sous ma responsabilité. N'oubliez pas que l'abbé Nannid de Mungairit, où vous devrez enquêter, est l'oncle du prince Donennach. Je ne peux permettre...

— Vous ne « pouvez permettre » ? releva Fidelma, glaciale.

Finguine leva la main pour imposer le silence.

— J'ai tendance à approuver Caol, cousine. En fait, maintenant que j'y pense, le moment choisi pour l'attentat n'est pas anodin.

— Pourquoi donc ?

— Nous attendons justement le prince Donennach avant la prochaine lune. Il vient négocier un nouveau traité, qui se substituera à celui conclu après le soulèvement de son peuple, il y a quatre ans.

— Je l'ignorais, avoua la jeune femme, surprise. J'ai ouï dire qu'il allait rendre hommage au haut roi, à Tara, non qu'il passerait par Cashel au retour.

— On a préféré ne pas trop l'ébruiter. Dès la fin de la visite officielle, il viendra avec sa suite directement ici.

— Donennach est un habile stratège, marmonna Caol. Je devrais y aller pour veiller sur vous.

— Nous saurons très bien nous débrouiller.

Finguine intervint à nouveau :

— Ton frère a réchappé de peu à un assassinat. Qui sait quels dangers vous guettent en pays Uí Fidgente ? Non, il convient d'assurer votre protection. En revanche, Fidelma, j'apprécie ta remarque à sa juste mesure : il serait malavisé que vous soyez escortés d'une troupe armée. De plus, cela attirerait l'attention et nuirait à votre enquête.

— As-tu un compromis à suggérer ?

— Je souhaite vous adjoindre un seul guerrier du Nasc Niadh.

— Très bien, céda-t-elle après une hésitation.

— La chose est donc entendue.

— Je veillerai à votre sécurité, tout comme au bon vieux temps, dit

Caol, qui se réjouissait à l'avance.

— Je ne pensais pas à vous pour cette mission, rectifia Finguine. En tant que commandant, vous vous devez de rester à mes côtés en ces temps troublés. Si la rumeur que le roi est entre la vie et la mort venait à se répandre parmi ceux qui le jalourent, nous aurions besoin de vous à Cashel.

La figure de Caol s'allongea.

— Mais je connais mieux que personne la fourberie des Uí Fidgente ! J'appartenais à l'armée qui partit avec Uisnech, seigneur d'Áine, afin de les pacifier après leur défaite. Ils l'ont assassiné avant d'accepter la paix de Cashel. Vous devez vous en souvenir, Finguine. N'était-il pas votre parent, à vous qui êtes des Eóghanacht Áine ?

L'héritier présomptif demeura intransigeant.

— Ma décision est prise, Caol. Le devoir vous retient ici. Qui recommandez-vous pour escorter lady Fidelma ?

Le commandant parut sur le point de discuter, mais, devant la détermination du *tánaiste*, il se résigna. Fidelma répondit à sa place :

— Que Gormán nous accompagne. Son expérience nous sera fort précieuse.

— Excellent choix ! approuva Finguine. Y voyez-vous la moindre objection, Caol ?

— C'est un guerrier de valeur, admit celui-ci à contrecœur.

— Sais-tu déjà quand vous partez, Fidelma ?

— Demain, aux premières lumières du jour.

— Comment procéderez-vous ?

Fidelma consulta Eadulf du regard, puis répondit avec assurance :

— D'abord, nous nous rendrons à Mungairit. Là-bas, on aura peut-être quelque chose à nous apprendre au sujet de frère Lennán. La route n'est pas très difficile au-delà du puits d'Ara. Deux jours de cheval devraient nous permettre d'arriver sains et saufs à l'abbaye.

— Et si vous n'y rencontrez pas la réussite escomptée ?

— Alors nous pousserons vers le sud-ouest. Nous suivrons le cours de l'An Mháigh jusqu'à Dún Eochair Mháigh, et nous verrons ce qu'on peut découvrir sur Aibell et sur sa mère. Ce n'est guère qu'à une journée de cheval de Mungairit. Une journée supplémentaire nous conduira en territoire Luachra si nos investigations nous y forcent. De là, nous serons de retour à Cashel en deux à trois jours tout au plus. Bien sûr, tout dépend du temps que nous devons passer à chaque étape afin de

mener notre mission. Notre absence durera au moins une semaine.

Finguine se livra à un rapide calcul.

— Je ne serai pas tranquille, mais si c'est inévitable...

— Il le faut, ne serait-ce que pour savoir si d'autres dangers nous menacent, insista Fidelma.

Le *tánaiste* acquiesça du menton et jeta un regard circulaire sur l'assemblée.

— Nous sommes donc d'accord ?

Un à un, ils répondirent par l'affirmative, même si Caol manifestait encore une certaine contrariété de ne pas les accompagner.

Lorsqu'ils furent sortis de la petite salle, Fidelma s'excusa auprès d'Eadulf.

— De quoi donc ? s'étonna-t-il.

— Une fois de plus, nous devons laisser Alchú.

Eadulf lui sourit avec douceur.

— Dans le cas présent, cela semble indispensable. Espérons que notre voyage sera de courte durée ! Ce petit a l'esprit vif et je trouve dommage de le négliger. Il joue avec les chiffres et le vocabulaire. Il a même appris quelques mots de ma propre langue, au grand dam de Muirgen.

Fidelma éclata de rire.

— Ne prends pas ombrage de son attitude. L'essentiel, c'est ce que, nous, nous en pensons. En vérité, il a l'âge idéal pour l'apprentissage des langues. Nous devrions en parler à frère Conchobhar, il dit toujours que plus tôt l'enfant commence, plus vite il acquiert une maîtrise naturelle.

— Je suis vraiment impressionné par sa facilité d'élocution, même si ses commentaires sur le physique d'Ordan m'ont presque fait rougir. Il sait assembler une phrase de manière cohérente, il connaît la différence entre des notions telles que « hier » et « la semaine dernière » et il exprime ses sentiments, tant la joie que la déception.

Fidelma secoua la tête avec tendresse.

— En somme, notre petit Alchú montre qu'il est un enfant comme les autres.

— Il associe les mots prononcés aux objets, fit valoir Eadulf.

— De même que tous les enfants de son âge.

Eadulf comprit qu'il se laissait un peu trop emporter par sa fierté paternelle.

— Allons trouver frère Conchobhar, proposa-t-elle. Comme ça, nous serons sûrs qu'il s'occupera d'Alchú en notre absence. Muirgen est bien intentionnée et le petit est entre de bonnes mains avec elle, mais à présent il apprend si vite qu'elle a besoin de renforts. Ce qui lui suffisait quand elle grandissait à Gabhlán, à l'ombre du Sliabh Mis, ne convient pas à un prince Eógh... hum, à un enfant aussi éveillé.

Elle s'était reprise de crainte d'offenser Eadulf, qui feignit de ne rien remarquer.

Ils traversèrent la cour pavée jusqu'à la petite échoppe de l'apothicaire où une maigre lumière filtrait à travers la fenêtre. Fidelma toqua à la porte de chêne foncé avant d'actionner la poignée. Aussitôt, Eadulf et elle furent submergés par de puissants effluves de plantes et de fleurs séchées, dont l'odeur combinée les fit suffoquer. Il leur fallut quelques instants pour s'y accoutumer.

De la pénombre émergea frère Conchobhar, une lampe à la main. Il poussa une exclamation de plaisir en les reconnaissant.

Il posa la lampe sur un établi et s'employa à allumer une lanterne.

— Toujours pas de changement dans l'état de votre frère, Fidelma, déclara-t-il sans ambages. Je viens de le quitter. Aucune évolution majeure, dans un sens ou dans l'autre, n'est à prévoir avant demain. Au moins, le cœur est solide et le saignement s'est arrêté. Ce n'est pas la première fois qu'il est grièvement blessé.

— Il a déjà reçu une grave blessure ? Je n'en ai pas souvenir...

— Vous étiez à l'abbaye des Trois Sources⁴ à cette époque, lady, si je ne m'abuse. Cela se passa à Cnoc Áine, alors qu'il combattait les Uí Fidgente ; il fut blessé, mais je ne me rappelle pas les circonstances exactes.

— Je l'ignorais.

— Il en conserve une cicatrice au flanc droit. Un ennemi a fait voler son bouclier et a réussi à entamer la chair d'un coup d'épée. On a emporté le roi, à peine conscient, quelques instants avant que les Uí Fidgente s'avouent vaincus. Il a promptement recouvré ses forces, comme, j'en suis certain, ce sera le cas cette fois-ci.

— Merci, Conchobhar, dit Fidelma tout bas. Nous prierons pour que vous ayez raison.

— Nous sommes venus au sujet d'une autre question, expliqua Eadulf, brisant le lourd silence.

— Une autre question ?

— Fidelma et moi sommes obligés de quitter Cashel. Il nous faut découvrir qui était le meurtrier et s'il faisait partie d'une conspiration.

L'expression de frère Conchobhar était mi-résignée, mi-réprobatrice.

— Je présume que vous partez pour le pays des Uí Fidgente ?

— Gormán nous accompagne, précisa Fidelma, et, voyant que le vieillard ne manifestait aucun soulagement, elle ajouta : Avez-vous déchiffré un avertissement dans le ciel ?

Frère Conchobhar n'était pas seulement un excellent apothicaire ; il avait un don pour observer les astres et en prédire les événements, les pires comme les meilleurs. Cet art avait aidé Fidelma plus d'une fois dans le passé et il lui avait recommandé de développer ce talent.

En la circonstance, il se borna à hausser les épaules.

— La roue du soleil peut signifier maintes choses, certaines claires, d'autres obscures. Tout ce que je vois pour l'instant, c'est qu'arrive un temps où le jugement peut être faussé.

Eadulf sourit.

— Je n'ai jamais eu vent d'une époque où l'on serait à l'abri de l'erreur.

— Bien parlé, ami Eadulf ! Cependant la jument rouge est associée au guerrier et la jument claire s'abreuve au déversoir du ciel. En revanche, l'étoile de la connaissance apparaît en compagnie des abeilles, tandis que la défenderesse se trouve dans le signe du double crochet.

Perplexe, Eadulf tenta d'interpréter ces termes peu familiers et de leur associer les étoiles correspondantes.

— Cela signifie, continua doctement le vieil apothicaire, que cette époque est marquée par l'agitation, l'impatience et l'emportement, ce qui risque d'induire des jugements hâtifs et des conclusions erronées.

— Je n'entends rien à ces paroles, bougonna Eadulf.

— La jument rouge est ce que nous appelons parfois le soleil ; la jument claire est la lune. Ce que vous connaissez sans doute comme le Sagittaire est pour nous le guerrier ; notre déversoir du ciel est votre Verseau et l'étoile de la connaissance est...

— Mercure, je sais. Et la défenderesse est Mars, interrompit Eadulf avec irritation.

— L'un est dans le signe du Scorpion et l'autre dans celui du Lion, précisa Fidelma.

— Exactement, mes jeunes amis. Non que cela soit forcément

l'unique influence, mais gardez-vous des décisions impulsives.

— Nous serons vigilants, assura Fidelma.

— Quoi qu'il en soit, ce n'est pas pour cela que nous venions vous voir, reprit Eadulf.

L'apothicaire écarquilla les yeux.

— Pour quoi, alors ? Ah ! Au sujet de la jeune fille ? N'ayez crainte, je garderai l'œil sur elle. J'en ai déjà parlé à Dar Luga et vous pouvez tous deux être tranquilles : elle restera en lieu sûr.

— Non, ce n'était pas non plus à ce propos, dit Fidelma. Nous voulions vous parler d'Alchú.

— Un petit garçon vif et intelligent, ajouta Eadulf.

— Quoi de plus naturel, avec de tels parents ? observa le vieillard d'un ton bonhomme.

— Il aime apprendre et a besoin qu'on pique sa curiosité pour progresser, poursuivit Eadulf. Nous avons pensé qu'en notre absence vous accepteriez peut-être de vous occuper de lui. De lui parler, de lui inculquer du vocabulaire et des connaissances. Il sait déjà compter dans ma langue, dit-il avec fierté.

Le sourire du moine s'élargit.

— Hélas, mon ami, je ne connais de la langue des Angles que les premiers rudiments.

— Nous souhaitons juste que vous bavardiez avec lui de temps en temps de manière à lui éveiller l'esprit, résuma Fidelma.

— Voyons... Je pourrais lui enseigner un peu de grec, de latin et aussi ma langue maternelle.

— Nous l'apprécierions infiniment, déclara Eadulf. C'est que...

— ... vous vous rendez compte qu'à cet âge il assimile très vite, acheva Conchobhar. Bien que Muirgen ait beaucoup à lui apprendre, elle ne possède pas assez d'instruction. Il est temps pour lui de se familiariser avec des notions qu'elle ne peut lui transmettre.

Eadulf acquiesça, non sans un pincement de culpabilité car Muirgen avait joué un rôle essentiel, surtout après la naissance. Alors Fidelma avait été saisie d'un abattement inexplicable.

— N'ayez pas d'inquiétude, mes amis, je comprends. En fait, j'ai récemment fait une intéressante acquisition dans votre ancien collège, Eadulf, dont j'allais vous parler avant... avant...

Il laissa sa phrase en suspens avec un geste désabusé de la main.

— Quel genre d'acquisition ? s'enquit Fidelma, intriguée.

— De celles qui sont utiles pour l'éducation des jeunes. C'est un manuscrit qui fut copié à Tuaim Drecaïn et dont une grande partie est attribuée à Cenn Fáelad – l'un de ses meilleurs enseignants. D'aucuns disent toutefois que c'est Longarad de Magh Thuathat qui conçut l'ouvrage entier. Le titre en est *Auraicept na n-Éces*, « Le premier livre de l'érudit ». Il traite de grammaire, de rimes et du sens de l'ancien alphabet qui tire son nom d'Ogma, le dieu des Lettrés. Il intègre le nouvel alphabet et favorise la mémorisation en associant chaque lettre à un arbre.

— Je ne comprends pas, dit Eadulf.

— C'est assez simple : A comme *ailm*, pin ; B comme *beith*, bouleau, C comme *coll*, noisetier, et ainsi de suite.

— Ah ! Chez moi on enseigne parfois aux jeunes enfants de cette façon : A comme abeille, B comme balle, C comme canard.

— Cela m'a l'air d'être une bonne idée, approuva Fidelma. Espérons que personne, dans les siècles futurs, n'ira y voir des allusions secrètes au lieu d'un simple moyen pour que les enfants se rappellent leurs lettres.

Frère Conchobhar gloussa à cette idée.

— Rien à craindre de ce côté, je crois.

Il se retourna et tira d'une étagère un livre en vélin qu'il montra à Eadulf.

— Je le laisserai à la *tech screpta*, la bibliothèque, pour quand vous reviendrez. Ainsi vous serez au fait de ce que j'aurai enseigné à votre fils.

— C'est parfait. Je pars tranquille, sachant que vous veillez sur lui. Il est digne de votre attention, car il a l'esprit aiguisé de sa mère.

Fidelma lui donna une petite tape espiègle sur le bras, pas mécontente du compliment.

— Maintenant, nous devons avertir Gormán que nous entamons ce voyage demain.

Alors qu'Eadulf allait sortir derrière elle, frère Conchobhar le tira par la manche et pressa un objet rond et froid dans sa paume. Il lui souffla à l'oreille :

— Fidelma a laissé derrière elle le monde religieux et croit pouvoir s'en passer. Une situation surviendra peut-être où vous aurez à vous réclamer de lui, surtout là où vous allez. Je vous confie le sceau de Ségdæ d'Imleach, dont l'autorité est respectée à travers Muman. Il me

l'a donné, et je le remets maintenant entre vos mains – faites-en le meilleur usage.

Sur quoi, d'une voix sonore, il souhaita à Eadulf bonne chance pour ce périple.

Ils quittèrent l'apothicaire sans que Fidelma eût remarqué cet échange et traversèrent la cour enténébrée, où l'on avait allumé quelques torchères. Des ombres dansantes accompagnaient les allées et venues des sentinelles de faction.

Aux écuries, Gormán vérifiait l'équipement. Il releva la tête à leur entrée, un sourire radieux aux lèvres. Sa belle humeur faisait plaisir à voir.

— Caol m'a appris que nous voyagerons ensemble, leur lança-t-il. Il n'avait pas l'air des plus réjouis à l'idée de rester.

— Il doit s'en vouloir de n'avoir pu sauver le roi et brûle de le venger, commenta Eadulf.

— Oui, c'est probable, acquiesça le jeune guerrier. Il voudrait avoir l'occasion de reconquérir votre estime.

— Il n'a pas à se sentir coupable, répondit Fidelma. C'est arrivé trop vite, de manière trop inattendue pour qu'on ait pu réagir avant qu'il soit trop tard.

— Tout est paré pour demain ?

— Les chevaux vous attendront dans la cour avant l'aube, ami Eadulf.

— Nous cheminerons avec lenteur, annonça Fidelma en souriant, sachant que son époux appréhendait toujours les grandes cavalcades.

— J'ai déjà chevauché jusqu'à Mungairit en une journée, remarqua Gormán, mais c'était en plein été et je me suis à peine arrêté de l'aube au crépuscule. N'ayez crainte, par ces courtes journées d'hiver nous ne passerons que la moitié du temps en selle. Sinon, le froid et l'obscurité auraient raison de nous ! Demain, nous pourrions dormir à Ulla, dans les collines rondes. Il y a là-bas une excellente taverne, si je me souviens bien. Nous pourrions y être avant la nuit et, le lendemain, nous serions en sécurité à Mungairit.

— Retenons cette suggestion, mais laissons les circonstances guider notre allure au jour le jour, recommanda Fidelma. Inutile de nous presser, puisque nous ne pourchassons personne... En revanche, au pays des Uí Fidgente, il faudra nous tenir sur le qui-vive.

— Compris, lady. Toutefois, il ferait beau voir qu'un guerrier du

Collier d'or tremble de traverser Muman à cause d'un clan rebelle à qui on a infligé une bonne raclée.

— Même ainsi, comme disent les philosophes, *in omnia paratus* – soyez prêts à tout.

— Alors, nous nous tiendrons prêts quoi qu'il advienne, lady.

-
1. Voir *Un calice de sang*, 10/18, no 4632.
 2. Voir *Maître des âmes*, 10/18, no 4319.
 3. Voir *La Septième Trompette*, 10/18, no 4732.
 4. Voir *La Ruse du serpent*, 10/18, no 3788.

CHAPITRE VI

Le givre du petit jour s'était dissipé rapidement après leur départ de Cashel. Ils avaient emprunté la route de l'ouest. Le soleil levant, derrière eux, répandait une douce chaleur dans un ciel serein, surprenant en cette période de l'année. Afin de ménager leurs montures, Fidelma avait décidé qu'ils iraient au petit trot sauf en cas d'urgence. En milieu de matinée, ils suivaient donc une piste frangée de joncs flétris à travers les marécages, vers le lieu dit du puits d'Ara. Quelques propriétés isolées s'étaient implantées au petit bonheur sur les berges du fleuve.

Fidelma franchit la première le gué peu profond vers une bâtisse de belle taille, toute proche d'une forge et de dépendances. Un vieil homme se chauffait au soleil, sur le pas de la porte, en polissant du cuir. Au bruit de sabots sur le sentier bourbeux, il leva les yeux et aussitôt, jetant le morceau de cuir sur le banc, il s'avança à leur rencontre tandis qu'ils faisaient halte. Un sourire de bienvenue s'épanouit sur ses traits.

— C'est bien vous, lady ?

— Oui, Aona, c'est moi, et Eadulf m'accompagne.

Elle se laissa glisser gracieusement au bas de son cheval. Les deux hommes mirent pied à terre et Gormán rassembla les rênes.

Le tavernier, car telle était la profession d'Aona, prit la main tendue de Fidelma avec un mélange de délicatesse et d'embarras, puis salua Eadulf.

— Ça fait belle lurette que vous n'étiez passée par ici, lady. Dieu soit loué, le temps nous a épargnés. Mais n'est-ce pas le jeune Gormán que voilà ? Comment vont mes vieux compagnons du Nasc Niadh ?

Autrefois, bien avant de tenir une taverne au puits d'Ara, Aona commandait un *catha*, bataillon entier de la garde d'élite des rois de Cashel.

— Vous paraissez toujours frais comme un gardon, Aona. Croyez

bien que cela m'attriste, mais je ne peux vous donner de nouvelles de vos anciens compagnons. D'autres générations leur ont succédé au service de Colgú.

— J'oublie parfois mon âge, avoua Aona avec une petite grimace de dépit. Ceux qui servaient avec moi au temps du roi Failbhe Flann sont depuis longtemps en retraite, quand ils sont encore de ce monde. Mais où ai-je la tête ? Entrez et prenez une *corma* avec moi.

Il se tourna et cria :

— Adag ! Adag !

De l'intérieur de la bâtisse, un adolescent accourut. Il s'arrêta net en les voyant et ses traits furent illuminés par un sourire espiègle. Adag n'avait que onze ans la dernière fois qu'ils l'avaient vu, pêchant sur la rive¹. Et voilà qu'il était presque aussi grand qu'eux.

— Lady Fidelma ! Frère Eadulf ! Quel bonheur de vous revoir !

Ils lui retournèrent son accueil chaleureux.

— Eh bien, tu ne dois plus être très loin de l'âge du choix ! remarqua Eadulf tandis que le garçon s'approchait des chevaux confiés à Gormán.

Aona se mit à rire.

— Plus qu'un ou deux ans avant que mon petit-fils soit responsable de ses actes, selon la loi. Non que cela m'inquiète. C'est un bon gamin, qui aime se rendre utile. Maintenant, entrez et narrez-moi les dernières nouvelles de Cashel.

Quelque temps plus tard, lui ayant relaté les récents événements, ils étaient installés devant le feu, sirotant la *corma* faite maison. Aona était préoccupé.

— Si les Uí Fidgente y sont mêlés, alors, lady, il faut s'attendre au pire. Pourquoi tenez-vous tant à vous enfoncer dans leur territoire, vous et vos compagnons ? Ça ne suffit donc pas, ce qui s'est passé l'autre mois, quand cette démente d'Étain d'An Dún s'est échappée de la vallée des fous et a rallié certains d'entre eux à sa cause ?

— Rares sont ceux qui l'ont suivie, argua Eadulf. Le prince Donennach nous a même envoyé une armée pour nous aider à les écraser, elle et sa bande hétéroclite.

Aona ne se berçait pas d'illusions.

— Vous connaissez cette sage sentence : « Quatre sont les choses auxquelles on ne doit pas se fier : la corne d'un taureau, le sabot d'un cheval, les crocs d'un chien et l'amitié des Uí Fidgente. »

— N'ayez crainte, Aona, nous redoublerons de prudence, promit Fidelma. Nous espérons atteindre Cnoc Ulla avant le soir, et il n'y a aucun danger le long de la vallée qui nous en sépare.

— C'est la suite qui me tracasse, lady. Les Uí Fidgente nous nuiront tant qu'ils ne seront pas anéantis.

— Rien ne prouve qu'il s'agisse d'un complot. D'ailleurs, notre incursion dans leur territoire a précisément pour but d'en avoir le cœur net.

— Vous êtes bien placé pour savoir si quelque chose se trame, fit observer Eadulf. Les marchands qui reviennent de là-bas se répandraient en commérages.

Aona esquissa un sourire.

— Les marchands ont la langue bien pendue, frère Eadulf. Le problème, c'est de faire la part entre vérité et invention. Je vous le jure, certains d'entre eux surpasseraient un barde dans l'art du récit.

— Un auditeur attentif comme vous sait discerner un mensonge, non ?

Le tavernier admit avec modestie :

— Si fait. Prenez Ordan, par exemple...

— Ordan de Rathordan ? interrogea Fidelma.

— Lui-même. Il accomplit de fréquents trajets vers le pays des Uí Fidgente et des Luachra. Lorsqu'il en est revenu, la dernière fois...

— Quand était-ce ? l'interrompit-elle.

— Il y a trois jours, vers midi.

— Cela concorde ! s'exclama Eadulf. Midi ? N'était-ce pas plutôt minuit ?

— J'ai pris de l'âge, mais pas au point de confondre le jour et la nuit.

— Qu'alliez-vous dire ? l'encouragea la jeune femme.

— Ma foi, il est arrivé, annonçant qu'il venait de chez les Uí Fidgente et voulait manger. J'avais l'impression... Oui, je peux me tromper, mais je l'ai trouvé fort préoccupé. Vous le connaissez : vaniteux et grandiloquent, à faire l'important avec ses sempiternelles histoires. C'est à lui que je pensais en parlant de bardes. Eh bien, ce jour-là, il était muet comme une carpe, tout seul là-bas, ajouta-t-il en indiquant un sombre recoin près de la fenêtre.

— Pas auprès du feu ? Par ce temps de froidure et de pluie, on recherche pourtant la chaleur.

— Il est vrai. D'ordinaire, Ordan s'installe devant le foyer et jacasse comme une pie. Mais pas ce jour-là.

— Et ensuite ? le pressa Fidelma.

— Il buvait un coup à la fin du repas quand un autre voyageur est entré. Impossible de deviner quoi que ce soit de lui à sa tenue, car il portait un long manteau et un capuchon. Il était arrivé à cheval, et Adag est parti s'occuper de sa monture. Le nouveau venu a demandé de la *corma* et s'est assis entre le feu et Ordan.

— Vous n'avez rien noté de particulier ?

Aona secoua la tête.

— Son manteau était-il de belle étoffe ? Et ses bottes ? voulut savoir Eadulf, croisant le regard approbateur de Fidelma.

— Ah, je comprends ! Le manteau était en bon drap de laine épais bordé de castor. Il était fermé par une épingle en bronze poli – de quelle forme, je ne sais plus, et en tout cas je n'ai pu entrevoir ses habits. Il n'était pas chaussé de bottes, mais de souliers élégants, en cuir souple. Par contre, l'homme a gardé tout du long le capuchon rabattu sur sa figure.

— Vous croyez qu'Ordan attendait cette personne ? demanda Fidelma.

— Je n'en jurerais pas, lady.

— Se sont-ils parlé ?

— Rien qu'un échange bref et courtois quand l'homme est entré, comme c'est l'usage.

— Pourtant, vous avez eu l'impression qu'il se passait entre eux quelque chose de plus, devina-t-elle à l'intonation de sa voix.

— Le nouveau venu m'a prié d'aller voir si Adag s'occupait bien de son cheval. Malgré toutes mes assurances, il a insisté pour que j'aille vérifier. À mon retour, j'ai cru entendre des voix étouffées, mais je les ai trouvés assis au même endroit. Un peu plus tard, l'étranger est reparti.

— À quoi ressemblait son cheval ? Vous en souvenez-vous ? demanda Eadulf.

Le tavernier, surpris, répondit :

— En fait, oui. Il était gris, avec les jambes blanches au-dessus des jarrets. Même le jeune Adag l'a admiré. Un magnifique coursier, digne d'un chevalier.

Eadulf sourit avec satisfaction.

— Donc, l'inconnu est reparti. Et Ordan, qu'a-t-il fait ?

— C'est ça le plus étonnant. Il est resté à savourer son ale jusqu'à ce qu'il fasse sombre, puis, vu l'heure tardive, il a commandé un autre repas. Un peu avant minuit, il s'est décidé à payer son dû et m'a annoncé qu'il regagnait Cashel. Je lui ai demandé si c'était très prudent de voyager de nuit. Après tout, son chariot était lourdement chargé et plus d'un marchand est tombé dans un guet-apens au pont de la Suir, sur la route de Cashel. Il y a de jeunes racailles parmi les Múscraige Breogain qui résident par là.

— Qu'a-t-il répondu ? le pressa Eadulf, le sentant hésiter.

— Il ne semblait pas inquiet le moins du monde. Il a prétendu que, grâce à la protection des guerriers du roi, personne ne le molesterait.

— Ordan attache souvent notre bannière à son chariot, expliqua Gormán, prenant la parole pour la première fois. Il se sert de l'emblème du Nasc Niadh pour intimider les brigands. C'est souvent efficace en raison de notre réputation, ajouta-t-il avec fierté.

— Pardi, c'est exactement ce que je voulais dire ! renchérit Aona. Le marchand se vante souvent de son amitié personnelle avec le roi de Cashel et de la protection que lui accordent les gardes du Collier d'or. Du vent, bien entendu.

Ces précisions laissèrent Fidelma rêveuse.

— Ainsi, il se dirigeait vers le pont de la Suir, sur la route principale qui mène à Cashel ?

— Non, justement.

— Non ? fit Eadulf en écho.

— Il comptait passer par une route plus sûre, vers le sud, et emprunterait le gué de l'Âne.

— Et plus longue aussi, souligna Gormán. Vous disiez qu'il était près de minuit lorsqu'il est parti ?

— Quelle distance sépare le pont du gué ? s'enquit Fidelma.

Gormán comprit aussitôt où elle voulait en venir.

— Il faut beaucoup s'éloigner de la piste principale. Cela impose un détour considérable, et avec un chariot lourdement chargé...

— En tout cas, cela explique qu'Ordan ait trouvé la fille là-bas et soit arrivé à Cashel peu avant l'aube, constata Eadulf.

Ils restèrent silencieux, puis Fidelma poussa un soupir.

— Vous m'avez rapporté une bien curieuse histoire, Aona. Auriez-vous autre chose à m'apprendre sur votre mystérieux client ?

— Hélas, lady, si seulement... ! Mais j'ai beau me creuser la

cervelle... Comme je l'ai dit, il a gardé son capuchon. Je n'ai entraperçu qu'un menton pointu qui avait grand besoin d'être rasé. J'ai eu une impression de maigreur. Rien de plus.

Eadulf pouffa de rire et posa la main sur le bras du tavernier.

— Eh bien, ami Aona, ce n'est pas mal pour quelqu'un qui assure ne rien avoir vu du tout.

Fidelma, qui s'était plongée dans ses réflexions, secoua la tête et se leva d'un air décidé.

— Il est temps de partir. Nous devons atteindre Cnoc Ulla et la nuit tombe tôt. Évitions d'épuiser nos montures en chevauchant à fond de train.

Pendant qu'Aona allait avertir son petit-fils de préparer les chevaux, Fidelma conféra avec ses compagnons.

— Bon ! Nous savons qu'Ordan est venu ici et a rencontré le meurtrier. On ne peut avoir la certitude qu'ils se connaissaient, mais Aona soupçonne qu'ils ont échangé quelques paroles. Qu'ont-ils pu se dire ? Ensuite, l'assassin a continué sa route vers Cashel. Pourquoi Ordan est-il resté jusqu'à minuit et a-t-il choisi le chemin le plus long ? Savait-il ce qui devait se passer au château ce soir-là ? En tout cas, Eadulf a raison : nous avons confirmation qu'Aibell a rencontré le marchand au gué de l'Âne.

— Pourquoi ne pas retourner à Cashel interroger Ordan ? suggéra Gormán.

Fidelma soupesa cette possibilité, puis répondit par la négative :

— Cela attendra notre retour. Trop d'autres questions demandent à être élucidées.

La route, Eadulf le savait, les conduirait directement à la célèbre abbaye d'Ailbe à Imleach, cependant ils bifurquèrent bientôt vers le nord, le long d'une rivière qui alimentait l'Ara au fond d'une vallée. Eadulf, qui avançait côte à côte avec Fidelma, Gormán allant devant, revint sur le sujet qui le taraudait.

— As-tu songé qu'Ordan a pu faire ce détour parce que la fille était sa complice ?

— Pour l'instant, nous ne sommes pas sûrs de l'existence d'un complot. Si Ordan et Aibell sont des conspirateurs, ils ont l'esprit bien retors pour concocter une fable qui le dépeint sous un mauvais jour.

Eadulf demeura silencieux et ils continuèrent à cheminer.

Le temps fraîchissait à mesure que le soleil descendait vers le cercle

de collines à l'occident. Des nuages noirs s'amoncelèrent et d'âpres rafales balayèrent la vallée encaissée où ils longeaient toujours le courant. S'ils avaient progressé dans les hauteurs, le froid eût été cinglant. Ils refermèrent plus étroitement leurs manteaux.

— Pourvu que le vent continue à souffler, murmura Fidelma.

— Pourquoi ?

— S'il chasse cette nappe de nuages, il ne pleuvra pas. Elle annonce l'orage et je n'ai pas envie qu'on soit trempés avant de trouver un abri.

— À quelle distance est situé le lieu où nous comptons passer la nuit ?

— Plus très loin. En maintenant la même allure...

Ils s'aperçurent que Gormán s'était immobilisé et scrutait un bosquet, de l'autre côté de la piste.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta Fidelma alors qu'ils arrivaient à sa hauteur.

Il tendit le doigt sans un mot et ils suivirent des yeux la direction qu'il indiquait. Au milieu des arbres, une ombre noire oscillait au vent. Ils ne mirent guère de temps à comprendre : c'était une silhouette humaine pendue à une haute branche. Le guerrier avait dégainé son épée.

— Attendez ici, ordonna-t-il, et il pressa les flancs de son cheval.

Il entra dans le bois, s'arrêta et regarda alentour, à l'affût du moindre danger. Puis il se tourna et leur fit signe de le rejoindre.

La scène se passait d'explication. Un cadavre était pendu à un arbre, la corde au cou, et il était clair qu'il n'y était pas arrivé par ses propres moyens. Eadulf remarqua la peau marbrée sur les bras et les mains, les traits d'une pâleur livide.

— Il n'est pas là depuis longtemps. Un jour ou deux tout au plus.

L'homme était jeune. Encadrant des joues glabres, ses cheveux longs, blonds comme les blés, étaient parsemés de terre et de brindilles. Ses vêtements aussi étaient sales, couverts de boue et de sang séchés. La chemise de lin sous la courte veste ajustée avait été déchirée brutalement, les attaches arrachées. Il portait les *triubhas*, pantalons moulant des hanches aux chevilles et maintenus en place par des sous-pieds. On ne voyait pas trace de souliers ; ses pieds étaient ensanglantés. Il était difficile de se rendre compte de la qualité de ses habits, mais ils avaient été de couleurs vives et, semblait-il, de bonne coupe. Il n'avait sur lui aucun bijou.

Alors que Fidelma et Eadulf se perdaient dans la contemplation du

pendu, Gormán s'impacienta.

— Est-il sage de s'attarder, lady ? Nous sommes à la frontière du territoire des Uí Fidgente.

— Je doute qu'ils nous attaquent pour la simple raison que nous regardons ce malheureux. S'ils ne voulaient pas que les voyageurs le voient, ils ne l'auraient pas laissé à cet endroit.

Pas tranquilisé pour autant, Gormán garda l'épée au clair et darda des regards de tous côtés.

— Hum... Je me demande qui était ce jeune homme.

Elle se pencha sur l'encolure de son cheval et souleva la main gauche du défunt, observant la paume et les doigts. Elle étudia également les doigts de la main droite, qu'elle lâcha avec un soupir.

— Qu'as-tu appris ? demanda Eadulf.

— De son troisième doigt, qu'il portait un anneau qui a imprimé son empreinte. De ses paumes douces, qu'il n'exerçait pas d'activité manuelle. De ses ongles, cassés et incrustés de sang, soit qu'il a opposé une vive résistance, soit qu'il a tenté de s'échapper d'une prison.

— Ce serait un noble, selon toi ?

— D'autres dans la société ne travaillent pas de leurs mains.

— Que ce voyage est donc irritant ! se plaignit Eadulf. Nous allons de mystère en mystère sans progresser vers une quelconque solution.

Un léger sourire flotta sur les lèvres de Fidelma.

— Si les mystères de la vie étaient faciles à élucider, je me languirais d'ennui.

Ils avaient atteint la région marécageuse qui entoure Ulla. Son coteau, Cnoc Ulla, s'élevait à peine à vingt-cinq toises au-dessus d'eux et se détachait pourtant, singulier, dans ce paysage par ailleurs sans relief. Au-dessous se nichait le petit bourg où Fidelma proposait de passer la nuit avant de poursuivre vers Mungairit. Ils approchèrent, baignés dans la lumière grisâtre qui précède le crépuscule. C'est ainsi, dans ce demi-jour irréel, que Gormán qui allait toujours en tête découvrit l'état des édifices.

— Il ne reste que des ruines, marmonna-t-il quand ils arrivèrent à sa hauteur. Prudence...

Fidelma examina les maisons à son tour.

— Quoique récente, la destruction ne date pas d'hier. Elle s'est probablement produite pendant les raids d'Étain d'An Dún et de ses partisans.

Gormán se détendit un peu.

— Vous avez raison, j'oubliais qu'ils avaient sévi dans la région. Quelle dévastation !

Les demeures, essentiellement de bois, avaient été presque toutes consumées par le feu. Il ne restait pas grand-chose, même pas – à leur profond soulagement – d'ossements humains. Ceux-ci avaient dû être enterrés par les survivants ou d'autres gens venus plus tard. Étain d'An Dún, dans sa tentative de provoquer la guerre, avait semé malheur et désolation. Néanmoins, elle n'était plus de ce monde et le royaume était censé connaître la paix.

— Quelle tristesse... dit Fidelma, les yeux sur les décombres.

— Où se trouve le prochain groupe d'habitations ? demanda Eadulf. On ne peut pas rester ici.

— Il n'y en a pas d'autre à ma connaissance, répondit Gormán. Du moins, aucun d'assez proche pour qu'on y arrive avant la nuit.

— Alors, nous n'avons plus qu'à dénicher une maison à peu près intacte et à nous y installer aussi confortablement que possible.

— Au moins, nous ne manquerons pas de combustible, ironisa Eadulf.

Tout au bout de ce qui avait été une bourgade, ils découvrirent les vestiges d'une construction plus imposante. Elle avait été bâtie en pierre, à l'exception des huisseries de la porte et des fenêtres, qui avaient brûlé.

— Une chapelle... observa Eadulf. Je me demande où sont passées les ouailles.

— Ou s'il y a eu des rescapés, commenta Fidelma, les mâchoires crispées. Regardons à l'intérieur si nous pouvons la rendre habitable pour la nuit.

Une partie de l'édifice en pierre sèche se révéla étonnamment préservée. Le toit composé de planches de bois s'était effondré sur une poutre qui le maintenait à bonne distance du sol, si bien que l'on pouvait y tenir debout. Mis à part la poussière, les dalles étaient relativement propres et offraient un espace acceptable pour dormir.

— On peut faire du feu par ici, dit Fidelma en montrant un coin à proximité. Cela nous tiendra chaud.

Eadulf alla ramasser du petit bois, Gormán installa les chevaux dans un enclos derrière la chapelle – peut-être jadis un jardin. La palissade n'était pas trop endommagée et le jeune homme n'eut qu'à en redresser

les lattes pour fermer l'enceinte, où les avoines folles fourniraient aux chevaux une pâture suffisante.

Fidelma avait demandé à Gormán de localiser un ruisseau – jamais on ne construisait de village loin d'un point d'eau. Il se munit donc des outres en peau de chèvre et partit explorer les ruines calcinées. Ne repérant aucun signe immédiat d'un cours d'eau parmi les habitations qui entouraient l'église, le jeune guerrier en déduisit qu'il devait couler au-delà des murs noircis. En bonne logique, s'il y avait un ruisseau, il viendrait du coteau. Il se dirigeait dans cette direction quand un bruit inattendu parvint à son oreille. Une fois de plus, il tira son épée et s'avança à pas feutrés, restant à couvert le plus possible. En approchant, il distingua des jappements aigus et des grognements de chiens.

À l'autre extrémité du village bouillonnait le ruisseau qu'il cherchait. Il dévalait le flanc de Cnoc Ulla, puis serpentait à travers la plaine. Quatre minuscules chiens gris y folâtraient, grondant et se mordillant avec espièglerie. Gormán sourit et allait enfin se détendre quand il aperçut une silhouette majestueuse. Assise, immobile, sur un rocher arrondi, la mère louve couvait sa progéniture de ses yeux obliques, d'un vert bordé de rouge. Sa fourrure était blanche autour de son museau ; ses crocs jaunes acérés claquaient d'un coup sec quand un de ses loupeteaux roulait trop près d'elle.

Gormán ne bougea plus, sachant combien il était périlleux d'approcher une louve protégeant ses petits. Il frissonna devant la férocité et la puissance de ces mâchoires, la force de ces muscles. Il osait à peine respirer de peur que son souffle parvienne à l'ouïe aiguisée de la bête. Le sang se glaça dans ses veines quand il la vit dresser l'oreille et humer l'air. Un instant plus tard, un hurlement monta de la colline. La louve se leva, la crinière hérissée, et montra les dents. Au-dessus d'eux leur parvint un nouvel appel, porté par la brise : le hurlement de la meute. L'animal laissa échapper de petits cris brefs avant de s'éloigner vers le haut de la pente. Les loupeteaux cessèrent leur jeu et, dociles, partirent en gambadant.

Il fallut un bon moment à Gormán pour se remettre de ses émotions. Encore tendu à l'extrême, il se dirigea à pas lents vers le ruisseau, le remonta un peu avant de plonger les mains dans l'eau et de la goûter, là où elle était propre. Surveillant les alentours du coin de l'œil, il remplit les outres. Le ciel était presque noir quand il retourna à la chapelle où Eadulf avait fait du feu. Bientôt, la nuit glacée serait sur

eux. Ils sentaient déjà la bise chuchoter autour de la butte sous laquelle ils s'abritaient.

— Des ennuis, Gormán ? Vous avez tardé, s'inquiéta Fidelma en le voyant.

Elle avait préparé un repas froid.

— Je suis tombé sur une louve et ses petits à l'autre bout du village. J'ai préféré ne pas me montrer. Ils sont partis, mais il serait avisé de s'assurer que le feu tiendra toute la nuit. La meute n'est pas loin.

— Sage précaution. Avez-vous vu quelque chose qui explique ce qu'il s'est passé ici ?

— Non, il n'y a plus rien. Étain et ses rebelles se sont livrés à une destruction systématique.

— Au moins, nous n'avons pas à nous inquiéter d'eux, dit Eadulf en ajoutant du bois dans le feu – il en avait apporté une généreuse réserve.

— Peut-être pas, répondit Gormán, laconique.

Fidelma fut intriguée par ce commentaire.

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'ai réfléchi. L'attentat contre le roi doit être un geste de représailles parce qu'il a écrasé Étain et ses alliés à Osraige, il y a quelques semaines, avant de s'emparer de la forteresse de Cronán à Liath Mór.

— Un point de vue intéressant, reconnut Fidelma. Toutefois, ce n'est que pure spéculation et...

— ... en l'absence de tout fait solidement étayé, une perte de temps, acheva Eadulf à sa place.

Agacée, elle se borna à hausser les épaules.

— Exactement ce que je dis toujours.

— Quelquefois, de telles idées découlent de la logique, protesta Gormán.

— Je ne le nie pas. Cependant, il est dangereux de fonder une ligne de conduite uniquement sur des hypothèses. Sans en sous-estimer l'importance, elles ne suffisent pas.

— D'accord, prenons un exemple : j'ai acheté un morceau de viande bien tendre pour mon souper et je l'ai posé sur la table. On m'appelle au-dehors. À mon retour, la viande est par terre et mon chien juste devant. On peut en déduire logiquement qu'il l'a volée, même si on ne l'a pas vu la prendre sur la table. C'est de la pure spéculation.

— Bel exemple d'argutie juridique ! gloussa Eadulf. Mais, si j'ai bien

compris vos lois, un témoin est appelé *fiadu*, celui qui voit. Ce qui n'a pas eu lieu sous ses yeux n'est pas recevable.

— Mes compliments, Eadulf ! approuva Fidelma, admirative. Tu as manifestement lu le *Barrad Airechta*, notre texte de référence à ce sujet. Il déclare qu'une personne ne peut témoigner que de ce qu'elle a réellement vu et entendu, à l'exclusion de toute spéculation.

Eadulf ne dissimula pas sa satisfaction. Durant toutes ces années aux côtés de Fidelma, il avait tenté d'assimiler les règles de son pays, passant des heures sur les textes de loi des *tech screpta*.

La jeune femme nuança toutefois son propos.

— Gormán, vous avez choisi une parfaite illustration, car il est aussi admis que des preuves indirectes peuvent être présentées s'il y a matière à suspicion. Mais ce n'est pas parce que votre chien a de la viande posée devant lui que cela suffit à l'incriminer. Les portes et les fenêtres étaient-elles closes ? Le chien était-il enfermé dans la pièce quand vous êtes parti ? Un autre animal aurait-il pu entrer et le chien l'aurait-il chassé, le forçant à abandonner son larcin ? Vous voyez, les hypothèses doivent être poussées jusqu'au bout. Une fois toutes les autres possibilités éliminées, un juge a le droit d'accepter la seule explication plausible à l'instar d'une preuve directe, ce qui, en temps normal, serait inadmissible. Et pourtant, je serais encore contrariée de cette décision.

Le jeune guerrier, qui l'écoutait avec attention, demanda :

— Contrariée ? Pourquoi ?

— Faute de preuve, on laisse place à l'erreur, or la vérité reste la vérité et doit prévaloir. Maintenant, mangeons et reposons-nous. En partant à la première heure, nous arriverons à Mungairit peu après midi.

Ils s'installèrent devant le feu et dînèrent de pain, de fromage, de viandes froides et de pommes, qu'ils accompagnèrent d'eau fraîche. Pour frugal qu'il fût, ce repas ne leur parut pas moins délicieux après leur longue chevauchée. Eadulf attisa le feu.

— Faut-il monter la garde ? s'enquit Gormán.

— Ce n'est pas nécessaire, répondit Fidelma.

Ses paroles furent ponctuées par les hurlements lointains des loups sur la colline. Ils commencèrent par une longue plainte solitaire qui devait provenir du chef de la meute, après quoi les autres membres se joignirent à lui. Ce chœur irréel alla crescendo, puis cessa brusquement.

Eadulf réprima un frisson. Un bruit le fit sursauter – le froissement d’aile d’une chouette, perchée sur le mur en ruine au-dessus de lui. Fidelma pouffa de rire. Il lui fit la grimace et se mit en quête d’un endroit confortable pour s’étendre.

Il lui semblait qu’il venait de s’allonger sur son manteau quand ses yeux s’ouvrirent à la froide grisaille du matin. Il se redressa, les paupières encore lourdes. Le feu s’était amenuisé et fumait – Gormán avait ajouté dessus du bois humide de rosée et, accroupi, s’employait à le ranimer. Près de lui, Fidelma s’agitait. Eadulf se leva, s’étira et étouffa un bâillement.

Il s’apprêtait à faire une remarque à Gormán quand un hennissement retentit. Les sourcils froncés, le guerrier se redressa prestement et tendit l’oreille. Fidelma l’avait imité en échangeant un coup d’œil avec lui. Pour la plupart des gens, rien ne ressemble plus à un hennissement qu’un autre. Mais ceux qui ont passé leur vie auprès des chevaux sont capables de déceler des différences, comme chez les humains.

À cet instant, une voix dure retentit au-dehors de leur refuge improvisé.

— Sortez, étrangers ! Et jetez vos armes, si vous en avez. Mes archers ont bandé leur arc. Si nous décelons la plus petite menace, cette aube aura salué votre dernier matin.

1. Voir *Le Sang du moine*, 10/18, no 3962.

CHAPITRE VII

— Posez vos armes, Gormán, ordonna tout bas Fidelma, voyant le guerrier empoigner son épée. Qui que soit celui qui se trouve à l'extérieur, il ne plaisante pas.

Le jeune homme dégaina sa lame et la posa à terre non sans réticence. Fidelma l'approuva d'un signe de tête avant d'aller écarter la barricade qu'ils avaient dressée contre la porte pour se protéger des animaux de proie durant la nuit.

— Nous sortons... et nous sommes sans armes, cria-t-elle.

— Allez-y ! invita la voix.

— Pas de geste inconsidéré, recommanda-t-elle à ses compagnons, puis elle émergea au grand jour.

L'homme n'avait pas menti : cinq cavaliers formaient un demi-cercle devant la chapelle, avec, à chaque extrémité, un archer bandant son arc. Deux autres brandissaient leur épée. Seul celui qui se tenait au centre adoptait une attitude désinvolte, sans arme au poing.

Fidelma songea machinalement que, jadis, cet homme avait dû être beau. Grand, musclé, il avait une crinière bouclée et une barbe blond-roux. Malheureusement, une cicatrice blanche, du front à la joue gauche, déparait ses traits. On ne savait si l'œil, pâle et opaque, était aveugle, mais il contrastait de façon saisissante avec l'autre à l'iris bleu. Il les fixait presque avec indifférence. Impossible de dire s'il souriait car la barbe épaisse dissimulait le bas de sa figure.

— Voyons un peu, qu'avons-nous là ? marmonna-t-il comme Fidelma, Eadulf et Gormán sur ses talons, franchissait le seuil. Un guerrier ? Tu as été sage d'abandonner ton épée. Lève bien haut les mains, au cas où tu serais tenté de t'emparer de la dague que je vois à ta ceinture. Vite !

Serrant les dents de rage, Gormán s'exécuta.

L'homme hocha le menton.

— Archers, tenez celui-là à l'œil. Ce cercle d'or autour du cou, vous savez ce que ça signifie ? Il est du Nasc Niadh, dont les soldats se considèrent comme l'élite des guerriers. Ils ne se rendent que contraints et forcés, et ils ont plus d'un tour dans leur sac. Alors gare : s'il bouge ne serait-ce que le petit doigt pour se gratter le nez, tirez.

Fidelma s'avança.

— Puisque vous reconnaissez un guerrier de la garde du roi, vous savez que vous prenez des risques. Nommez-vous !

Cette fois, impossible de douter de la réaction du cavalier, barbe ou pas : un rire profond et rauque monta de sa poitrine. Il secoua la tête en concentrant son regard sur la jeune femme.

— Je n'ai nul désir de me nommer. Au cas où cela vous échapperait, je suis le ravisseur et vous, les captifs. Dites-moi plutôt, vous qui voyagez en compagnie d'un moine étranger et d'un guerrier du Collier d'or, qui êtes-vous ?

Fidelma releva le menton d'un air de défi.

— Je suis Fidelma de Cashel, sœur de Colgú, votre roi.

— Oh que non, femme, pas mon roi ! répliqua-t-il, amusé. Et que fait Fidelma de Cashel dans cette tenue ? C'est bien connu, la sœur de Colgú est entrée dans les ordres. Tout le monde parle bien de sœur Fidelma, pas vrai ?

Une lueur dangereuse passa dans les prunelles de la jeune femme.

— Le monde parle beaucoup. Mais, puisque vous en savez tant, vous devriez être informé que j'ai quitté la foi pour assumer mon rôle de *dálaigh* à la cour de mon frère.

Le chef grommela une réponse indistincte et son regard se déplaça.

— Qui est l'étranger ?

— Je peux parler en mon nom. Je suis Eadulf de Seaxmund's Ham, de la terre de South Folk.

— Serait-ce une pointe d'arrogance dans ta voix, Saxon ? fit l'homme, narquois.

— Je suis un Angle.

— Angle, Saxon, quelle importance ? Tu es un étranger.

— Maintenant que vous savez qui nous sommes, identifiez-vous ! ordonna Fidelma sans se laisser intimider.

L'homme la considéra, pensif, puis fit non de la tête.

— Je n'en vois aucune raison. Ceux-là n'ont pas besoin de chevaux, dit-il à un de ses compagnons. Libère-les.

L'autre s'éloigna vers l'enclos improvisé où Gormán avait laissé leurs montures. Peu après, ils entendirent ses cris, suivis du martèlement des sabots sur le sol meuble. Puis le cavalier revint.

— En des temps plus difficiles, dit le chef avec nonchalance, ces chevaux auraient pu nous être utiles. Nous nous en passerons. En l'occurrence, ils ne feraient que nous encombrer.

Il adressa un signe à ses deux compagnons immédiats qui, tandis que les autres tenaient toujours les prisonniers en joue, mirent pied à terre l'épée à la main. Ils s'approchèrent des captifs.

— Ça peut se faire en douceur, sans effusion de sang, ou par la force avec moult souffrances, avertit le chef.

— Que voulez-vous de nous ? l'interrogea Fidelma.

— Seulement vos objets de prix. Ensuite, nous partirons.

Les yeux de Fidelma s'agrandirent de surprise.

— Vous n'êtes que des bandits ?

— Vous nous preniez pour de preux chevaliers ? s'esclaffa l'homme. Je suis au regret de vous décevoir. Hélas, vous n'avez devant vous qu'un modeste brigand, qui va vous délester un peu... par exemple de ce torque d'or que notre ami du Nasc Niadh a au cou.

À ces mots, ses deux hommes entreprirent de fouiller Gormán à la pointe de l'épée, s'emparant de sa dague, du cercle d'or symbole de son rang, d'un anneau et de quelques babioles qu'ils jetèrent en tas sur le sol. Puis ils dépouillèrent Eadulf de sa croix d'argent et de quelques autres effets de valeur, y compris le sceau confié par frère Conchobhar.

Ses yeux lançant des éclairs, Fidelma déclara avec fougue :

— Vous pourriez bien le regretter un jour !

L'homme eut un geste blasé de la main.

— Peut-être, en effet. Mais « vous pourriez bien » laisse place à de l'incertitude. Je peux le regretter comme ne pas le regretter. Seuls l'avenir et les devins sont à même de le dire.

Couvert par les archers à l'expression farouche, les deux brigands fouillèrent Fidelma avec détachement, s'appropriant le cercle d'or fin qui ornait son cou. Dans son *marsupium*, ils découvrirent sa bague de sorbier ornée d'une figurine d'or représentant un cerf, emblème de son autorité lorsqu'elle agissait au nom de son frère. Ils l'ajoutèrent à leur butin sous le regard impuissant de leurs victimes. Lorsqu'ils eurent fini, un des hommes rassembla leur prise dans un sac qu'il fixa à sa selle, pendant que l'autre entrait dans la chapelle en ruine. Il en ressortit peu

après, muni de l'épée de Gormán qu'il remit au chef de la bande. Celui-ci la soupesa avec un sifflement admiratif.

— Une belle lame, guerrier ! Nul doute que tu en as fait un usage expert. Ça me changera agréablement de la mienne.

Gormán serra les dents. Il tenait tout particulièrement à cette arme.

Le meneur jeta un coup d'œil à son camarade, qui secoua la tête.

— C'est tout. Mais rien qu'avec les torques d'or on a bien employé la journée.

— Assurément. Estimez-vous heureux, messeigneurs, déclara-t-il à Fidelma et à ses compagnons. Je suis d'humeur magnanime, aussi vous laisserons-nous la vie sauve. Avant-hier, nous avons croisé un jeune marchand qui ne l'entendait pas de cette oreille et nous a donné du fil à retordre. C'est pourquoi nous l'avons pendu.

Les brigands remontèrent en selle, les deux archers silencieux continuant à tenir le trio en respect. Puis l'homme à la crinière blonde s'écria :

— En route !

Avant que Fidelma et ses compagnons aient pu esquisser un geste, la bande traversait le village dévasté à bride abattue, en direction des collines.

Gormán proféra un chapelet de jurons. Fidelma exhala un soupir et alla s'asseoir sur un rocher.

— Et maintenant ? demanda Eadulf d'un ton résigné.

Gormán les rejoignait quand il aperçut sa dague, qui avait atterri à l'ombre du rocher. Il s'empessa de la récupérer.

— Il a fallu qu'ils chassent nos chevaux ! maugréa-t-il avec fureur.

— Sur ce point, ils ont commis une erreur magistrale, répondit Fidelma avant de se relever.

— Laquelle ?

— Ils auraient dû les chasser devant eux ou même s'en emparer. Ils ont agi inconsidérément.

Sous le regard intrigué de Gormán et d'Eadulf, Fidelma s'approcha de la chapelle et escalada un pan de mur épais avec agilité. Abritant ses yeux de l'éclat du soleil levant, elle aperçut son Aonbharr qui broutait à quelque distance et modula une longue série d'appels sonores. Le cheval leva la tête, les oreilles pointées en avant, puis agita sa crinière. Il se cabra en hennissant et revint au trot vers les ruines.

Satisfaite, Fidelma descendit de son perchoir et, dès que l'animal

arriva, elle alla à sa rencontre pour lui caresser le bout du nez.

— Manifestement, nos voleurs ignorent les liens qui se nouent entre un cheval et son cavalier. On ne chasse pas Aonbharr comme ça.

— Très touchant, commenta Eadulf, cependant je doute que nos montures nous portent la même affection.

— Regarde derrière et tu verras qu'Aonbharr n'est pas venu seul. Les chevaux ont l'instinct grégaire : les deux autres l'ont suivi. Mais, avant de les seller, je pense que nous devrions rompre le jeûne de la nuit et voir ce que ces brigands nous ont laissé.

Cela se résumait à peu de choses, toutefois Fidelma conservait toujours quelques pièces d'or en cas d'urgence et celles-ci avaient échappé à l'attention des voleurs. Le plus terrible était la perte des symboles de leur fonction – sa baguette de sorbier blanc et les torques prouvant que Gormán et elle appartenaient à l'ordre du Collier d'or, qu'on ne pouvait remplacer aussi aisément que des bijoux.

— Nous voilà réduits à rebrousser chemin, déclara Gormán, dépité. Nous ne pouvons entrer en territoire Uí Fidgente démunis de la moindre preuve de notre autorité.

— Nous irons à l'abbaye de Mungairit, répliqua Fidelma. Maintenant qu'elle est à moins d'une journée de route, nous en retourner serait insensé.

— Je n'ai plus d'épée, plus aucun moyen de vous défendre.

— Une épée ne peut-elle être remplacée ?

— Vous ne comprenez pas, lady. Celle-ci était spéciale.

— Une épée ne vaut que par la main qui la tient, riposta-t-elle avec assurance.

Gormán savait quand il était vain de discuter.

Ils rassemblèrent leurs maigres effets, mangèrent avec frugalité – cette rencontre matinale leur avait coupé l'appétit. Le jeune garde alla remplir les outres, puis ils se remirent en selle et reprirent la piste vers le nord-ouest. Le plus clair du temps, ils progressèrent dans un morne silence, parcourant les froides collines ondoyantes, traversant nombre de ruisseaux et cours d'eau. Ils passèrent près d'un fleuve que Fidelma désigna comme l'An Mhaoilchearn. Il naissait dans les montagnes de l'Est et coulait vers l'ouest avant de s'incurver légèrement vers le nord.

Même Gormán, tout accablé qu'il fût par la perte de son torque et de son arme – déshonneur suprême pour un guerrier du roi de Cashel –, sortit de sa torpeur.

— Personne ne peut mourir de faim sur ces rives, assura-t-il à Eadulf, qui désirait en savoir plus. Les saumons et les lamproies marines y viennent au moment du frai. Les loutres y abondent. Plus au nord, il rejoint un fleuve immense, la Sionnan¹. Vous a-t-on déjà conté comment celle-ci fut créée ?

Avant que le moine pût répondre, Fidelma remarqua avec sécheresse :

— Il existe plusieurs versions à ce propos. L'une affirme même que sous l'estuaire s'étend la cité des Fomorii, le peuple sous-marin. Elle remonte à la surface tous les sept ans et nul mortel ne peut la contempler et rester en vie.

Gormán secoua légèrement la tête.

— Je pensais plutôt à l'histoire de la fille de Lodan, fils du dieu marin Lir. Elle n'en faisait qu'à sa tête et, un jour, elle alla boire au puits de Ségaïs, la source défendue de la connaissance. Comme elle avait enfreint un interdit, l'eau du puits déborda et la poursuivit jusqu'à la mer où la jeune fille se noya. Les eaux du puits creusèrent le lit du grand fleuve qui porte son nom.

— Oui, c'est une deuxième version, convint Fidelma. Une autre encore raconte qu'un énorme dragon, nommé Oilliphéist, fut pourchassé par le bienheureux Patrick. Le passage de la bête créa la gorge où l'eau s'engouffra pour devenir le fleuve.

Eadulf avait conscience que cet échange avait surtout pour but de passer le temps.

— Ma foi, ma préférence va à l'histoire de Sionnan. Un sale caractère, sans doute, mais quelle intrépidité ! En voilà une qui n'avait pas peur de chercher le savoir jusque dans les endroits les plus périlleux, conclut-il, impassible.

Fidelma lui coula un regard en biais, commença à froncer les sourcils, puis éclata de rire. Il ne l'avait pas vue réagir ainsi depuis longtemps et fut réconforté de constater qu'elle était encore capable d'humour.

— Dites-m'en plus sur ce puits de la connaissance.

— À vous l'honneur, Gormán ! dit Fidelma.

— Le puits de Ségaïs ? Il court bien des légendes à son sujet. Deux sont associées à la formation de rivières. On dit que ce puits était entouré par neuf noisetiers qui portaient les fruits du savoir, et que ceux-ci tombèrent dans l'eau où évoluait un saumon. Il dévora les

noisettes et devint Fintan l'omniscient.

Ils continuèrent à deviser ainsi, mais il était clair que l'incident du matin préoccupait Fidelma davantage qu'elle ne voulait l'avouer. Eadulf lui-même savait l'importance que possédaient les symboles du pouvoir dans les cinq royaumes. En dépit de sa détermination affichée, elle aurait du mal à affirmer son autorité sur les Uí Fidgente à l'esprit rebelle.

Bien après midi, ayant tourné plein ouest, ils débouchèrent dans de basses terres marécageuses – une tourbière envahie de joncs.

— Quel aspect sauvage et désolé ! remarqua Eadulf.

— Bien dit, l'ami ! Cette région s'appelle *Fasagh Luimneach*, l'étendue sauvage et déserte. C'est aussi pourquoi l'abbaye que nous cherchons est ainsi nommée.

— Mungairit ? Il va me falloir une explication plus précise !

— Mun vient de *moing*, haute herbe de tourbière, et *gairit* de *garidh*, un mont qui se dresse au-dessus de marécages.

Bientôt, ils virent se dessiner les contours de l'abbaye du bienheureux Nessán, immense, grise et rébarbative aux yeux d'Eadulf. Il compta six chapelles nichées dans l'enceinte.

— Je ne l'imaginais pas si grande.

— C'est un important centre d'érudition, dit Fidelma.

— Quand fut-elle fondée ?

— Nessán y mourut voilà plus d'un siècle. C'est une des principales abbayes des Uí Fidgente, qui affirment être les descendants de Cass.

Suivant toujours le sentier, ils passèrent devant une ancienne pierre dressée et atteignirent l'enceinte. Les champs alentour étaient déserts mais il était évident que, en des temps plus cléments, les frères les cultivaient afin d'approvisionner leur communauté.

Ils franchirent le portail ouvert et se retrouvèrent sur un vaste parvis, où des religieux passaient à pas pressés, vaquant à leurs occupations. Un membre de la congrégation, dont la stature imposante évoquait davantage le physique d'un guerrier que celui d'un moine, s'avança vers eux en souriant. Il avait un visage plaisant avec ses cheveux noirs et ses yeux verts, perçants et perspicaces.

— Soyez les bienvenus, pèlerins. Je suis frère Lugna le *táisech scuir*, le responsable des écuries. En quoi puis-je vous être utile ?

— Où pouvons-nous trouver le *rechtaire*, l'intendant de cette

abbaye ? s'enquit Gormán.

Frère Lugna se tourna et indiqua l'une des nombreuses dépendances.

— Vous trouverez frère Cuineáin dans ce bâtiment-ci. Voulez-vous que je m'occupe de vos chevaux pendant que vous le consultez ?

— Ne vous donnez pas cette peine, frère, répondit aimablement Fidelma. Gormán prendra soin d'eux.

— Bien. Si vous avez besoin de fourrage, je serai aux écuries, là-bas, indiqua-t-il. Vous n'aurez qu'à demander après moi.

— Nous apprécions infiniment votre aide, frère Lugna.

La jeune femme prit la tête du groupe et s'arrêta devant l'édifice désigné par le moine. Eadulf et elle mirent pied à terre et confièrent les rênes à Gormán. Un lointain carillon parvint à leurs oreilles lorsque Eadulf actionna la corde qui pendait en haut de la porte. Un assez long moment s'écoula avant que celle-ci pivote sur ses gonds, et un moine au visage lugubre apparut devant eux. À voir son expression fermée, qui contrastait avec celle du responsable des écuries, ils n'étaient pas les bienvenus.

— *Pax tecum*, déclara Fidelma. Êtes-vous le *rechtaire* de cette abbaye ?

L'homme les dévisagea tour à tour, puis fixa un regard un peu hostile sur Fidelma.

— *Pax vobiscum*, répondit-il. Je ne suis pas le *rechtaire*. Qui désire le voir ?

— Je suis Fidelma de Cashel et mes compagnons sont frère Eadulf et, là-bas avec nos chevaux, Gormán du Nasc Niadh.

Le religieux, son hostilité plus prononcée, hésita avant de s'écarter, prononçant avec froideur la formule consacrée :

— Entrez en paix.

Ils pénétrèrent dans une sombre antichambre. Le moine referma la porte, les pria d'attendre qu'il informe l'intendant de leur arrivée et disparut d'un pas rapide par une petite porte sur le côté.

L'antichambre était nue – pas un siège, pas même un feu de cheminée – et il en émanait une atmosphère inhospitalière. À l'exception d'une croix de bois qu'ils distinguaient à peine, sur un des murs, aucun ornement, aucune tapisserie ne venait rompre la grise monotonie de la pierre. Eadulf se mit à aller et venir avec nervosité.

— Pas très chaleureux, comme accueil ! marmonna-t-il.

— À quoi t'attendais-tu ?

— Frontières ou pas, il n'en reste pas moins que nous sommes sur des terres soumises au royaume de Muman et que tu es la sœur du roi.

— Je n'ai pas besoin de te rappeler les différends qui opposent les Uí Fidgente aux Eóghanacht, dit-elle tout bas. Maintenant, nous nous trouvons sur leur territoire et nous devons accepter le fait qu'ils ne nous aiment pas.

La porte s'ouvrit soudain sur le moine à la mine revêche, dont la lampe à huile éclaira chichement l'antichambre. Derrière lui apparut un homme bien bâti quoique trapu, en robes sombres, qui arborait la tonsure de saint Jean. Sur le pourtour de son crâne chauve, au-dessus du visage charnu, des bouclettes grises hirsutes frisottaient dans toutes les directions. Il frottait son poignet droit de sa main gauche en un geste apparemment coutumier.

— Je suis frère Cuineáin, l'intendant de cette abbaye, annonça-t-il d'une voix sans timbre, puis il les contempla, dans l'expectative, de ses yeux clairs dont ils ne purent distinguer la couleur exacte.

— Je suis Fidelma de Cashel, et voici Eadulf de Seaxmund's Ham, mon époux. Notre compagnon qui attend dehors, avec nos chevaux, est Gormán du Nasc Niadh.

Frère Cuineáin inclina la tête et recommença à les examiner de ses yeux pâles.

— Que cherchez-vous ici ? fit-il avec aussi peu de chaleur que le religieux qui leur avait ouvert.

— Je souhaite m'entretenir avec l'abbé Nannid.

— Nous vivons une époque étrange, lady. Il y a à peine quelques mois, cette abbaye a subi le siège des rebelles d'Étain d'An Dún. Or, j'ai bien entendu parler – comme tout le monde, n'est-ce pas ? – de Fidelma et d'Eadulf, cependant il était question d'une sœur Fidelma et d'un frère Eadulf. Bien que cet Eadulf-ci arbore la tonsure de saint Pierre, vous venez vêtue de nobles atours... pas de l'habit d'une religieuse. Peut-être pouvez-vous me présenter une preuve que vous êtes bien celle que vous prétendez ?

— Frère Cuineáin, répondit-elle avec patience, vous formulez une requête raisonnable mais que nous ne pouvons satisfaire. Durant notre voyage, sur la colline d'Ulla, nous avons été attaqués par des brigands qui nous ont dérobé les symboles de notre autorité, ainsi que tous nos objets précieux.

L'intendant les dévisagea, puis soupira en se frottant l'aile du nez d'un index boudiné.

— Voilà qui me met dans l'embarras. Sans preuve, je n'ai pas la liberté de vous croire et ne puis donc vous offrir ni refuge ni assistance. Les ennemis viennent parfois sous des dehors amicaux. Nous sommes bien obligés de nous protéger.

La jeune femme le foudroya des yeux.

— Moi, Fidelma, sœur de Colgú, roi de Cashel, j'exige de voir l'abbé Nannid.

— Exigez tant que vous voudrez, lady, répliqua l'intendant avec indifférence. Jusqu'à ce que vous soyez en mesure de me prouver votre identité, j'accomplis mon devoir envers l'abbé en refusant de vous laisser entrer.

— Je viens à lui pour une affaire de la plus extrême gravité.

L'intendant secoua la tête.

— Cela ne peut être autorisé. L'abbé Nannid ne reçoit pas d'inconnus, surtout lorsqu'ils ne peuvent montrer qu'ils sont bien ce qu'ils prétendent.

Eadulf, dans son exaspération, se retint de justesse de s'avancer sur le moine. Frère Cuineáin plissa les yeux.

— Les menaces ne vous seront d'aucune utilité, mon ami. La nuit va bientôt tomber : je vous suggère de poursuivre votre chemin.

— Vous nous faites grande injustice, frère Cuineáin, remarqua Fidelma d'un ton posé.

— Je me vois forcé d'appliquer la règle.

— N'est-il pas dit que le sot applique les règles quand le sage se laisse guider par elles ?

L'intendant pinça les lèvres.

— Il faut donc croire que je suis soit un sot, soit un sage. La preuve de l'une ou l'autre clause est difficile à discerner pour l'instant.

— De toute évidence, nous devons revenir ici une fois en possession de cette preuve, rétorqua Fidelma, maîtrisant son impatience. Alors, nous débattons de la réponse.

Frère Cuineáin les suivit dans la cour afin de s'assurer qu'ils partaient. Ayant jeté un coup d'œil à Gormán, qui les attendait patiemment, il constata sur un ton sarcastique :

— Votre compagnon qui, selon vos dires, serait du Nasc Niadh, ne porte pas le Collier d'or et ne semble pas avoir d'épée à son fourreau.

Fidelma ne répondit pas.

— Je le savais ! grommela le guerrier. Nous aurions dû rentrer et nous munir de quoi prouver notre identité avant d'aller en terre Uí Fidgente.

— Les « aurions dû » sont aussi stériles que les « si seulement », répliqua-t-elle, cinglante. Il faut affronter les conséquences de ses choix, même s'ils se révèlent peu judicieux, au lieu de se lamenter.

— Et maintenant ? s'enquit Eadulf.

— Je ne vois pas d'autre recours que de trouver un abri pour la nuit toute proche, puis de requérir l'aide de mon cousin des Eóghanacht Áine, à plus d'un jour de chevauchée.

Fidelma s'apprêtait à remonter en selle quand un cri résonna de l'autre bout de la cour.

— Sœur ! Sœur Fidelma !

Un religieux accourait vers eux en agitant la main, loin de la componction associée à sa vocation.

Fidelma le scruta, puis s'avança vers lui, radieuse.

— Frère Cú-Mara !

Le jeune homme la rejoignit, un peu essoufflé, et prit les mains qu'elle lui tendait. Ses traits juvéniles étaient tout animés.

— Il me semblait bien vous reconnaître ! Que faites-vous ici ?

Il se tourna vers son compagnon.

— Et frère Eadulf ? Je ne m'attendais pas à vous retrouver dans ce coin du monde.

— C'est un plaisir de vous revoir, frère Cú-Mara, répondit Fidelma, charmée de ces effusions. Puis-je vous renvoyer la question ? Vous voici bien loin d'Ard Fhearta.

Le jeune ecclésiastique rit de bon cœur.

— J'ai apporté une copie d'un manuscrit de notre *tech screptra* pour la leur. Je reprends la route demain.

Frère Cú-Mara était l'intendant de l'abbaye d'Ard Fhearta. Il avait naguère étudié l'art de la calligraphie sous la férule du cousin de Fidelma, l'abbé Laisran de Darú. C'était lors d'un séjour là-bas que le couple avait réussi à contrer le malfaisant Maître des âmes.

— Nous avons de la chance de vous rencontrer à temps, avant votre départ pour la côte, observa Eadulf.

— Pourquoi, mon frère ?

Eadulf jeta un coup d'œil vers le seuil du bâtiment où ils avaient

laissé frère Cuineáin et fut saisi de le découvrir juste derrière lui, les yeux rivés sur Cú-Mara.

— Dois-je comprendre que vous connaissez ces gens et que vous vous portez garant de leur identité ? demanda l'intendant d'une voix caverneuse.

Le jeune moine surmonta sa stupéfaction.

— Bien sûr ! J'aurais cru d'ailleurs que tout le monde les connaissait, au moins de nom, sinon en chair et en os. Leur réputation s'étend à travers les cinq royaumes. Je me suis lié d'amitié avec eux il y a quelques années, alors qu'ils séjournèrent dans notre abbaye. Ils ont évité au royaume de basculer à nouveau dans la guerre.

Une expression gênée se peignit sur les traits de l'intendant.

— En ce cas, il m'incombe de vous présenter mes excuses, maugréa-t-il à l'adresse de Fidelma. Je répète qu'en vous refusant l'accès à notre abbaye j'agissais avec la meilleure intention du monde. Je vous offre à présent notre hospitalité.

— Nous acceptons les excuses et l'hospitalité, répondit gracieusement Fidelma, et vous en savons gré, car l'épreuve que nous avons subie pendant la dernière partie du voyage nous a épuisés.

Le frère Cú-Mara tâchait non sans mal de suivre la conversation. Eadulf se montra compatissant.

— Nous avons été détroussés par des bandits de grand chemin. Ils nous ont pris tous nos objets de valeur, y compris ceux qui nous permettaient de nous identifier.

— Ah ! Je commence à comprendre. Pas étonnant que l'intendant se soit montré réticent à vous laisser entrer ! Vous vous rappelez, l'abbaye a été récemment attaquée par Étain d'An Dún. Mais nous en discuterons plus tard, car je dois retrouver le *leabhair coimedach*, le bibliothécaire, afin de mettre un terme à ma mission. Retrouvons-nous au repas du soir.

Après un dernier signe de la main, il s'en fut.

Frère Cuineáin avait donné des ordres pour qu'on mène leurs montures aux écuries, une fois ôtées leurs sacoches de selle. Il les invita à le suivre.

— Je vais m'assurer que vous ne manquiez de rien. Encore une fois, veuillez me pardonner d'avoir fait passer en premier les règles de cette maison, sœur Fidelma.

La jeune femme rougit un peu.

— J'ai renoncé à l'exercice de la foi. À présent, j'assume les fonctions de *dálaigh*. Je sers la justice au nom de mon frère, Colgú de Cashel.

— Dans quel dessein requérez-vous un entretien avec le père abbé, lady ?

Par la seule altération du titre de civilité, il marquait qu'il respectait son changement de statut.

— On a attenté aux jours du roi. Le meurtrier a prétendu venir de cette abbaye, porteur d'un important message de l'abbé Nannid, et c'est pourquoi nous sommes ici.

— Je vous conduis auprès de l'abbé sur-le-champ.

On eût dit que toute autorité l'avait soudain déserté, le laissant déconfit et effrayé. Il courait presque le long des couloirs obscurs qu'ils enfilèrent à la suite – c'est à peine s'il avait pris le temps d'allumer une lanterne pour les guider. Enfin, hors d'haleine, il s'arrêta devant une porte de chêne sombre.

Il marqua une pause pour se ressaisir, frappa trois coups rapides et, sur un laconique « Attendez ici », ouvrit et disparut au-delà sans penser qu'il les abandonnait dans le noir. Assez rapidement, toutefois, la porte se rouvrit, versant un rai de lumière, et frère Cuineáin leur fit signe d'entrer.

Les appartements de l'abbé étaient éclairés par plusieurs lanternes. Spacieuse, les murs réchauffés par des tapisseries, la pièce renfermait une écritoire en if délicatement ouvragé dont le socle formait une sorte de trépied. Une étagère d'angle permettait au scribe de poser son livre, son vélin ou même ses *taibhli filidh*, ses tablettes – des encadrements en bois de hêtre ou de bouleau dans lesquels était coulée de la cire ; on prenait des notes à l'aide d'un stylet, puis on lissait la cire pour un futur usage. D'un côté était suspendue une multitude de sacoches de livres. Quelques chaises et une large table surmontée de deux lampes à huile complétaient la scène. Un homme élancé se leva, un peu gauche, de derrière la table.

Il portait une longue robe et un crucifix d'argent ciselé incrusté de pierreries qui proclamait son rang d'abbé. Pâle, les joues creuses, il avait opté pour la tonsure de saint Jean, indiquant qu'il souscrivait à la doctrine en vigueur dans les cinq royaumes d'Éireann plutôt qu'à celle de Rome. Malgré les ombres, Fidelma remarqua que ses sourcils se rejoignaient pour n'en former qu'un sur le front, signe, disait-on, d'un

caractère acerbe. Elle nota aussi les lèvres fines, retroussées par un pli à l'une des commissures, mais aussitôt elle se tança en son for intérieur, les paroles de Juvénal lui revenant à l'esprit : *Fronti nulla fides* – ne jamais se fier aux apparences. Après tout, son frère connaissait l'abbé de Mungairit et le tenait en bonne estime.

— Je suis l'abbé Nannid. Mon intendant vient de m'informer des terribles nouvelles que vous apportez de Cashel. Comment va le roi ?

— Il est vivant. Votre intendant a dû également vous informer que je suis *dálaigh*.

L'homme la fixa, après quoi il hocha lentement la tête.

— Voici mon époux, Eadulf de Seaxmund's Ham. Notre compagnon, Gormán, appartient à la garde d'élite des rois de Muman, poursuivit-elle. Vous nous excuserez de nous présenter devant vous sans disposer des marques de notre autorité. Comme votre intendant vous l'aura appris, nous avons été détroussés par des brigands.

Il fut clair que le moine avait déjà fait part de cette information. L'abbé eut un petit claquement de langue compatissant et leur indiqua des sièges.

— Asseyez-vous et confirmez-moi que j'ai bien compris : l'assassin serait un frère de notre communauté ? Lequel ?

— « Était » serait plus juste, rectifia Fidelma d'un air grave. Il a été tué, non sans avoir d'abord gravement blessé mon frère et occis le chef brehon.

— Si le meurtrier est mort, comment sait-on qu'il venait d'ici ? interrogea l'abbé, sur la défensive.

Eadulf se demanda si cette attitude était due à un sentiment de culpabilité ou au fait que, en tant que « père » de cette congrégation, si l'un des membres venait à commettre un acte criminel, il serait tenu de payer amendes et compensations. Pour peu que Colgú trépasse, ces dernières correspondraient à la valeur de quarante-huit vaches laitières. La mort du chef brehon de Muman imposait quant à elle une amende équivalente à quarante-deux vaches à lait. Il se ressaisit, se reprochant ses réflexions.

— Cet homme est entré dans la salle du banquet en se présentant comme un moine de cette abbaye, porteur d'un message de votre part. Son nom, a-t-il dit, était Lennán.

— Frère Lennán ? s'écria l'intendant.

— Ce nom vous est donc connu ? questionna vivement Fidelma.

Labbé se renversa contre le dossier de son fauteuil, une expression énigmatique sur les traits.

— Son nom nous est connu, en effet. Frère Cuineáin, allez quérir frère Ledbán, voulez-vous ? Ne lui révélez pas la raison de cet appel.

L'intendant hocha la tête et s'en fut exécuter l'ordre.

Dès qu'il fut sorti, l'abbé se pencha en avant et demanda avec un sourire contraint :

— Pouvez-vous me relater précisément les circonstances ? J'aimerais que vous me décriviez ce frère Lennán.

Fidelma échangea un regard perplexe avec Eadulf, puis exposa les faits rapidement, en phrases succinctes. Elle venait de terminer quand des coups à l'huis signalèrent le retour de frère Cuineáin, qui s'écarta pour laisser entrer deux personnes.

En la première, ils reconnurent aussitôt frère Lugna, l'affable responsable des écuries qui les avait accueillis à leur arrivée. La seconde était un vieillard chancelant, qui s'appuyait d'un côté sur le bras de son compagnon et, de l'autre, sur une lourde canne en prunellier. Son dos était voûté, sa peau parcheminée toute tendue sur les os et ses joues hâves. Frère Lugna le guida jusqu'à la table de l'abbé, puis leur adressa un sourire d'excuse.

— Frère Ledbán a récemment fait une mauvaise chute, c'est pourquoi je dois l'aider. Jadis, il était *echere*, palefrenier, dans mes écuries.

— Voici Fidelma de Cashel, dit l'abbé, élevant la voix car le vieil homme était dur d'oreille. Elle est *dálaigh*, et il faut répondre à ses questions.

Le vieux moine tourna vers elle des yeux délavés et attendit. Ce fut l'abbé qui, finalement, entama l'interrogatoire.

— Dites-lui votre nom.

— Je suis frère Ledbán, chevrota-t-il d'une voix fêlée. Je suis venu ici pour travailler aux écuries. En ce temps-là, on m'appelait Ledbán le plaintif, mais c'était... c'était...

Il plissa les paupières et devint songeur.

— C'était il y a bien des années.

— Parlez-lui de frère Lennán, poursuivit l'abbé.

— Lennán ? Mais... c'était mon fils.

— Votre fils ? se récria Fidelma, étonnée, tandis que, près d'elle, Eadulf réprimait une exclamation.

Le vieillard continua à fixer l'abbé et ajouta, sans un regard pour elle :

— Mon fils, qui m'était aussi précieux que la vie. La chair de ma chair et le sang de mon sang.

— Connaissez-vous les circonstances de sa mort ? demanda l'abbé avec douceur.

— Il a été tué, vous le savez.

Fidelma allait de surprise en surprise.

— Qui vous l'a appris ?

Cette fois, le vieillard reprit conscience de sa présence et tourna la tête vers elle.

— C'était mon fils... Pourquoi m'aurait-on dissimulé sa mort ? répondit-il comme si elle avait posé une question dénuée de sens.

— Mais... commença Fidelma.

L'abbé l'interrompit, s'exprimant avec lenteur.

— Vous devriez peut-être préciser au *dálaigh* quand et à quel endroit votre fils, frère Lennán, a été tué.

— Je ne saurais dire combien d'années ont passé, depuis. Quatre, je crois. Il est tombé à la bataille de Cnoc Áine, quand les Eóghanacht ont vaincu nos jeunes guerriers Uí Fidgente.

1. Le Shannon.

CHAPITRE VIII

Une fois remise de sa stupeur, Fidelma suggéra calmement à frère Lugna :

— Frère Ledbán ferait mieux de s'asseoir.

— Merci, lady, dit le responsable des écuries, qui aida son compagnon à s'installer.

Alors Fidelma, avec bonté, demanda au vieil homme de leur parler de sa vie.

— Ma vie ?

— Vous n'avez pas toujours été moine, je présume.

— Ah ! Non, j'étais palefrenier dans un rath situé sur les rives de la Mháig, au sud d'ici. Quel bonheur que ce temps-là... des jours heureux. Ma femme et moi menions une vie agréable et nous élevions nos enfants à l'ombre du Dún Eochair Mháigh, le fort au bord du fleuve.

— Quand avez-vous décidé de vous retirer dans cette abbaye ?

— Quand elle est morte.

— C'était à quelle époque ?

— Pendant l'épidémie de peste jaune – c'est ça qui l'a tuée. Notre Lennán était déjà entré ici pour étudier la médecine. Je suis venu le rejoindre, j'espérais que cela nous rapprocherait. Plus rien ne me retenait à Dún Eochair Mháigh.

— Nous avons été ravis d'accueillir frère Ledbán dans notre communauté, remarqua l'abbé. Nous possédons de belles écuries. Frère Lugna, qui les dirige depuis nombre d'années, avait trouvé en lui un excellent assistant, qui ne rechignait jamais à la besogne.

— Excellent, oui, jusqu'à ce que je devienne sénile et impotent ! J'ai eu trop d'accidents. Maintenant, je ne suis plus qu'un fardeau.

— Pas du tout ! protesta frère Lugna d'une voix de stentor en posant sa grande main réconfortante sur l'épaule du vieillard. Un accident peut arriver à tout le monde. Je me suis bien fait mordre par un cheval

vicieux.

Il montra brièvement une cicatrice sur son poignet droit, estompée par le temps.

— Quand votre fils, Lennán, a-t-il rejoint cette abbaye ? reprit Fidelma.

— C'était mon aîné. Il est venu ici quelques années avant que sa mère ne soit victime de ce terrible fléau de Buidhe Conaill... ce mal qui jaunissait la peau, cette fièvre à laquelle nul ne résistait.

Longtemps la peste jaune avait ravagé un pays après l'autre, n'épargnant ni princes ni prélats. Deux hauts rois des cinq royaumes d'Éireann n'y avaient pas survécu.

— Et ensuite ? persévéra-t-elle.

— Eh bien, mon fils, qui étudiait déjà ici, résolut de consacrer tous ses efforts à trouver un remède contre cette pestilence.

— Un de nos médecins les plus prometteurs, confirma l'abbé Nannid. Puis vint le jour où notre prince, Eoganán, envoya la *crois tara*, la croix de feu – l'appel aux armes – à tous les *septs*, les clans Uí Fidgente. Il proclama que son lignage, celui des Dál gCais, était le seul en droit de régner sur Muman. Il leva une armée et marcha sur Cashel après que votre frère fut monté sur le trône.

Gormán s'agita et lança un regard inquiet à Fidelma, qui se contenta de commenter :

— Tels sont les faits. Savoir s'ils étaient justifiés ou non relève d'un autre débat.

— Exactement, approuva l'abbé avec diplomatie.

— Que se passa-t-il quand l'appel aux armes vous parvint ?

— Mon fils quitta l'abbaye pour accompagner l'armée du prince.

— Comprenez bien que frère Lennán y allait en tant que médecin, souligna hâtivement l'abbé. Son dessein n'était pas de combattre, mais de prodiguer ses soins aux blessés.

— Mon pauvre fils ! soupira le vieillard. Quand j'ai appris qu'il avait été tué dans l'ardeur de la bataille, je n'ai pas pu y croire. Il ne songeait qu'à soulager les blessés... Maudit soit celui qui lui porta ce coup fatal ! D'après les survivants, il avait au cou le torque d'or. Le Diable les emporte, tous autant qu'ils sont !

L'abbé se pencha et secoua la tête d'un air de reproche.

— Votre affliction est compréhensible, frère Ledbán. Cependant, rappelons-nous les enseignements du Christ et pardonnons à nos

ennemis.

Il adressa à Fidelma un petit sourire d'excuse.

— Nous comprenons votre peine et y compatissons, dit-elle au vieux moine. Qui identifia le corps de votre fils ?

Il parut décontenancé.

— Je ne comprends pas... Pourquoi toutes ces questions ?

— Quelqu'un a usurpé le nom de frère Lennán, expliqua l'abbé. Je pense que lady Fidelma tient à s'assurer qu'il est réellement mort.

— N'ai-je pas contemplé son cadavre de mes yeux ? demanda frère Ledbán, empli d'amertume.

— Permettez-moi d'éclaircir un point, intervint frère Lugna. Je connaissais le malheureux Lennán, comme tout le monde ici. Quand la rumeur nous est parvenue qu'il était au nombre des victimes, j'ai chevauché jusqu'à la colline d'Áine, je l'ai trouvé et l'ai ramené moi-même afin qu'il repose à l'abbaye.

— Quelqu'un voit-il pour quelle raison un homme irait à Cashel en se faisant passer pour le défunt ? interrogea Fidelma.

— J'ai peine à imaginer que ce soit arrivé, répondit l'abbé. Notre malheureux frère est mort depuis quatre ans.

— Pourtant, non seulement c'est arrivé, mais cet homme prétendait apporter un message de votre part, père abbé, observa-t-elle.

Frère Ledbán redressa la tête et la regarda droit dans les yeux.

— Tout ce que je peux dire, c'est qu'on a profané la mémoire de mon fils, qui a donné sa vie parce qu'il voulait guérir. Tuer était à l'opposé de sa nature.

— N'avait-il pas un ami qui aurait pu vouloir le venger ? avança Eadulf.

Une fois de plus, l'abbé décida de répondre au nom de tous :

— Frère saxon, puis-je vous rappeler l'épître de Paul aux Romains ? *Sed date locum irae scriptum est enim hili vindictum ego retribuam dicit Dominus...* « Car il est écrit : "C'est moi qui ferai justice, moi qui rétribuerai", dit le Seigneur. »

— Certes, néanmoins l'observance de cet enseignement n'est pas universelle, vous le savez sans doute, répliqua Eadulf avec froideur. L'une de vos propres lois énumère les raisons pour lesquelles, sous certaines conditions, les meurtres par vengeance peuvent être admis. Par ailleurs, je ne suis pas saxon, mais angle.

Fidelma le tança du regard. Eadulf avait découvert cette loi

ancienne alors qu'ils enquêtaient sur la mort de frère Donnchad à Lios Mór¹, cependant le moment était mal choisi pour en débattre avec l'abbé.

— L'argument de frère Eadulf est valide, concéda-t-elle. Si nous cherchions un proche de frère Lennán que l'émotion aurait poussé à oublier les enseignements de la foi et qui se serait senti conforté dans ses entreprises par l'ancienne loi, quelqu'un vous viendrait-il à l'esprit ?

Elle ne quittait pas le vieillard des yeux, toutefois il répondit avec candeur :

— Personne n'était aussi proche que moi de mon pauvre Lennán. Assurément, j'ignore qui commettrait un tel crime.

— Fort bien. Ah ! Une dernière question. Ces mots auront peut-être un sens pour vous... En assenant le coup, le meurtrier a crié : « Rappelle-toi Liamuin ! » Est-ce que cela...

Elle s'interrompit net. Une expression d'effroi s'était peinte sur le visage du vieillard, qui la regardait fixement. Soudain, ses yeux se révélsèrent. D'une pâleur mortelle, les lèvres presque exsangues, il glissa à terre.

Frère Lugna poussa un cri et s'élança, mais Eadulf le prit de vitesse.

— Il s'est évanoui. De l'eau !

Frère Cuineáin alla chercher un pichet et voulut emplir un gobelet, mais il tremblait si fort que l'eau se renversa. Frère Lugna lui prit le tout des mains, termina à sa place et tendit l'eau à Eadulf. L'intendant se confondit en excuses :

— Je suis désolé... C'est un mal auquel je suis enclin et qui me fait parfois perdre prise sur les objets.

Eadulf se concentrait tout entier sur la silhouette inerte. Tous, formant un cercle, l'observèrent avec inquiétude pendant qu'il tentait de ranimer le vieil homme en insinuant de l'eau entre ses lèvres. Frère Ledbán toussa, mais ne reprit pas totalement connaissance.

— Mieux vaudrait le transporter dans sa chambre, dit l'abbé, surmontant son désarroi.

— Je m'en charge, mon père, déclara frère Lugna.

— Frère Cuineáin vous aidera. Ensuite, recommanda-t-il à son intendant, faites appeler le médecin de l'abbaye à son chevet.

Les deux moines soulevèrent le vieillard hébété et l'emmenèrent. L'abbé hocha tristement la tête.

— Pauvre frère Ledbán ! Nous avons ravivé trop brusquement des

souvenirs douloureux. Heureusement qu'il a un ami plein de patience en frère Lugna.

— Il semble être d'une grande bonté, acquiesça Fidelma.

— Frère Lugna travaille dans nos écuries depuis l'âge de dix-sept ans, cela fait donc plus de vingt ans. Une âme généreuse et emplie de pitié. Il a rompu tous liens avec sa famille – une famille de renom – pour entrer dans les ordres. Enfin, espérons que frère Ledbán se sentira mieux au matin, après une bonne nuit de repos.

— Il aura peut-être la force de répondre à ma question, alors. Restons-en là pour l'instant.

Labbé ne se le fit pas dire deux fois.

— Ce sera bientôt l'heure de l'office et du repas du soir. On va vous accompagner à l'hôtellerie des invités.

Labbé agita une clochette. Quelques instants plus tard, on toqua à la porte et un religieux entra, auquel l'abbé donna ses instructions.

— On sonne la cloche pour annoncer les services qui ont lieu juste avant le repas. Suivez sa direction ou demandez à n'importe lequel de nos frères de vous conduire au réfectoire.

Labbaye de Mungairit était florissante. En dépit de l'austérité de l'antichambre où frère Cuineáin les avait accueillis, une fois à l'intérieur sa richesse devenait évidente. Le fait qu'elle disposât de ses propres écuries était un signe en soi. Nessán l'avait fondée sous le patronage de Lomman, fils d'Erc, prince des Uí Fidgente. À sa mort, Mungairit avait reçu une dotation du prince Manchin, fils de Sedna, qui affirmait descendre de Cormac Cass. Selon lui, son peuple avait préséance sur les Eóghanacht dans l'ordre de la succession, ce que, bien sûr, ces derniers contestaient.

Labbaye avait vu croître son influence. Elle abritait plusieurs écoles réputées pour leur enseignement, qui lui avaient apporté prestige et prospérité. Alors qu'on les menait, à travers salles et corridors, jusqu'à leurs appartements, Fidelma et ses compagnons ne pouvaient qu'être frappés par l'opulence du décor. De larges tapisseries murales dépeignaient toutes sortes d'épisodes religieux, mais aussi des scènes de chasse, de courses et de batailles, ou encore la vie quotidienne du pays. Les statues raffinées, les icônes d'or et d'argent auraient fait pâlir d'envie l'intendant d'un palais royal.

Fidelma disparut dans la salle de bains des invités où l'attendait le

traditionnel *dabach*, ou baquet, pour le bain chaud du soir, pendant qu'Eadulf rejoignait Gormán en vue d'une toilette plus spartiate dans la section des frères de l'abbaye.

Plus tard cette nuit-là, dans leur chambre de l'hôtellerie, Fidelma et Eadulf se retrouvèrent seuls pour la première fois.

— Frère Ledbán a-t-il vraiment perdu connaissance ?

— Son évanouissement n'était pas feint, si c'est à cela que tu penses. Elle poussa un soupir résigné.

— Bon... Impossible d'en savoir davantage avant demain matin.

— Je n'ai pas vu frère Cú-Mara au réfectoire, ce soir, fit-il observer.

— En effet. Il aura été retenu auprès du bibliothécaire. Quelle chance qu'il se soit trouvé là au moment opportun !

— Oui, encore un de ces innombrables concours de circonstances ! Et ce n'était peut-être pas le dernier.

— Qu'entends-tu par là ?

— Que dis-tu du fait que frère Ledbán vienne de la même région qu'Aibell ? N'avait-elle pas mentionné que son grand-père maternel s'était retiré dans une abbaye ? J'y pense, se pourrait-il que le vieux Ledbán ne soit autre que le père de Liamuin ?

Fidelma rit tout bas.

— Tu vois des coïncidences partout.

— On devient aisément soupçonneux quand on vit avec un *dálaigh*, dans ce pays.

Fidelma lui fit la grimace. Puis, pensant à son frère, elle éprouva une pointe de culpabilité de pouvoir malgré tout se sentir le cœur léger.

— Il est vrai que bien des points demandent réflexion, concéda-t-elle.

— Mieux vaut nous y atteler après un sommeil digne de ce nom. Une nuit dans des ruines, suivie d'une attaque au point du jour puis d'une longue étape à cheval, n'est guère propice au raisonnement.

— Tu as raison, Eadulf, murmura-t-elle avant de se tourner pour souffler la chandelle près de leur lit.

Au matin, quand elle se leva, Eadulf était déjà éveillé, lavé et habillé. Elle se nettoya le visage et les mains comme c'était l'usage, puis ils se rendirent au réfectoire. Ils furent rejoints à la porte par frère Cuineáin.

— Voudriez-vous m'accompagner ? demanda-t-il sans préambule.

Il était à l'évidence préoccupé, cependant il refusa de s'expliquer et

ce fut l'abbé qui leur annonça la nouvelle dès qu'ils entrèrent dans ses appartements.

— Frère Ledbán nous a quittés cette nuit, dit-il d'un air recueilli. Il connaît désormais le repos éternel.

— Il était très âgé, ajouta frère Cuineáin comme s'il tenait à fournir une explication. Peut-être le souvenir du sort infligé à son fils a-t-il causé une détresse insupportable.

Fidelma se garda bien de montrer sa déception et sa méfiance. Elle demanda sèchement :

— Votre médecin confirme-t-il que c'est la cause du décès ?

L'abbé Nannid cligna des yeux avant de répondre.

— Bien sûr. Frère Ledbán était fragile et...

— J'aimerais que frère Eadulf l'examine, coupa-t-elle.

L'abbé prit une profonde inspiration et répliqua, agacé :

— Je ne vois aucune raison...

— La raison en est que je suis *dálaigh* et que le chef brehon suppléant s'attendra à ce qu'on ait procédé à cette formalité. Frère Ledbán est mort alors que j'avais entrepris de l'interroger.

— L'exigence de la loi prime avant tout. Toutefois, je déplore que l'avis de notre médecin ne soit pas jugé digne de confiance.

— Je n'ai jamais rien dit de tel. Je suis chargée d'enquêter sur une tentative d'assassinat contre le roi et j'aurai à répondre de la conformité de la procédure.

— Montrez à frère Eadulf la chambre de notre frère défunt, ordonna l'abbé à son intendant avec un geste las.

Fidelma décida de les suivre. Ils empruntèrent plusieurs couloirs de pierre, traversèrent une cour donnant sur un bâtiment proche des écuries et des enclos, et pénétrèrent dans une cellule exiguë, qui n'offrait guère de place que pour un lit.

Le corps du vieillard y était étendu. On n'avait pas encore procédé à la toilette, il n'était donc pas enveloppé du *racholl* ou suaire en prévision de l'aire, la veillée qui durerait jusqu'à minuit, heure traditionnelle des enterrements.

Frère Cuineáin demeura en retrait, observant presque avec détachement Eadulf qui se penchait sur la dépouille et pratiquait un rapide examen.

— Il a certainement expiré dans la nuit, car le corps est froid et raide. Quand le médecin a-t-il été appelé ?

L'intendant prit le temps de réfléchir.

— Au petit jour. J'allais assister aux prières du matin quand frère Lugna est venu me prévenir que notre vieux frère avait rendu l'âme. Il s'est beaucoup inquiété, hier soir, et a décidé d'aller voir à l'aube comment se sentait notre malade. C'est alors qu'on a fait chercher le médecin, qui a confirmé la mort.

— Dans quel état était le corps ?

— Je ne comprends pas.

— Montrait-il des signes de crispation, d'une souffrance qui parfois étreint une personne jusque-là privée de connaissance ? Ou reposait-il paisiblement comme à présent ?

— Oh ! Il avait l'air aussi paisible que maintenant. Je ne crois pas qu'il ait pris conscience que la vie le quittait. Il est parti sereinement, dans son sommeil.

— Très bien. Plus rien ne nous retient ici.

Fidelma remarqua l'expression résolue d'Eadulf, mais s'abstint de l'interroger.

Frère Cuineáin soupira de manière audible.

— En ce cas, je propose que nous retournions auprès de l'abbé.

À la surprise de la jeune femme, son époux répondit par la négative.

— Nous sommes encore à jeun après la nuit, c'est pourquoi je suggère plutôt que nous allions nous sustenter au réfectoire. Nous quitterons l'abbaye peu après ; une longue chevauchée nous attend.

Le soulagement détendit fugitivement les traits de l'intendant, vite recomposés en une expression compassée.

— Vous avez raison, frère Eadulf. J'aurais dû vous laisser le temps de vous restaurer avant de vous apprendre la nouvelle. Je m'en vais rapporter à l'abbé que vous confirmez le diagnostic de notre médecin et que vous reprenez la route.

Il les raccompagna jusqu'à la porte du réfectoire où ils trouvèrent Gormán, qui faisait les cent pas. Il leur exprima son inquiétude :

— Je me demandais ce qu'il vous était arrivé. Il paraît que quelqu'un est mort, cette nuit, mais je n'ai pu obtenir d'autres détails.

— Notre principal témoin, le vieux frère Ledbán, est passé de vie à trépas, expliqua Fidelma. Eadulf, où voulais-tu en venir ? Malgré ce que tu as déclaré à l'intendant, j'ai l'impression que tu n'étais pas d'accord avec les conclusions du médecin.

— D'abord, je pense vraiment que nous devrions nous restaurer,

répondit-il en souriant. Ensuite, quel que soit mon point de vue, je ne peux rien prouver. Le vieil homme est bien mort pendant la nuit, mais...

— Mais... ?

— J'ai relevé des détails troublants. Des traces de sang au coin des yeux et également dans les narines, presque imperceptibles car on les a nettoyées – seule une observation minutieuse permet de s'en rendre compte. Il y en a aussi d'infimes aux commissures des lèvres. J'ai déjà vu de tels symptômes.

— Que signifient-ils ?

— D'habitude, ils apparaissent dans le cas d'une attaque, qui produit un saignement des orifices. En l'absence de crise, cela implique qu'il a été asphyxié.

— Vous voulez dire qu'on l'a tué ? chuchota Gormán.

— Je ne peux établir cette conclusion de façon définitive, du fait qu'il aurait pu être victime d'une attaque.

— Pourtant, dans cette seconde hypothèse, le corps aurait conservé des séquelles, des marques de souffrance, comme le laissaient entendre tes questions, fit valoir Fidelma.

— Exactement. Par conséquent, si nous nous rangeons à la théorie du meurtre, quelqu'un, dans cette abbaye, a voulu éviter qu'il nous en apprenne davantage.

— Il s'est effondré sitôt que vous avez prononcé le nom de Liamuin, rappela Gormán.

Eadulf jeta un regard à la ronde.

— Allons nous installer au lieu de rester plantés là à la vue de tous, comme des conspirateurs.

Ils entrèrent dans le réfectoire presque désert et on leur distribua du pain, du poisson bouilli, des pommes et une cruche d'eau. Quand ils furent assis dans un coin, Fidelma reprit la conversation.

— Tu as annoncé notre départ. S'il s'agit d'un meurtre et que le coupable est ici, nous avons l'obligation de le découvrir.

— Je doute que ça nous serve à grand-chose. Pire encore... Il n'y avait que trois personnes dans la pièce, à part nous, quand le vieux Ledbán a réagi si violemment.

— L'abbé Nannid, frère Cuineáin et frère Lugna...

— Or si l'un d'entre eux est derrière ces derniers événements, combien de temps resterons-nous ici sans être molestés ? On nous

tolère uniquement parce que frère Cú-Mara s'est porté garant de notre bonne foi. Mais, rappelle-toi, nous n'avons aucun moyen d'affirmer notre autorité. Il nous sera difficile de poursuivre nos investigations au sein d'une communauté située en plein territoire Uí Fidgente, au milieu d'une population hostile. Par contre, le ou les coupables n'auraient aucun mal à nous faire « disparaître ».

— Non ! Tu insinues que l'abbé bafouerait la loi et ma position de juge des cours de justice ?

Ce fut Gormán qui répondit :

— L'ami Eadulf a raison, lady. Aux yeux de ceux pour qui la vie d'un roi ou d'un chef brehon ne vaut pas cher, que pèserait celle d'un juge ? Sans vouloir vous offenser.

— Vous suggérez donc que nous abandonnions cette enquête ? demanda-t-elle avec dureté.

— Non, que nous opérons un repli stratégique, rectifia Eadulf. Laissons le meurtrier jouir d'un sentiment de sécurité pendant que nous portons ailleurs nos recherches. Nous reviendrons plus tard, investis de notre pleine autorité.

— Excellent argument, ami Eadulf ! approuva Gormán.

— Par où proposes-tu de continuer, alors ?

— Où serions-nous allés ensuite, si rien ne s'était passé ?

— Je ne suis pas sûr de comprendre... commença Gormán, puis il soupira. Je vois, vous comptez pousser vers le sud, jusqu'au Dún Eochair Mháigh ?

— Exactement, confirma Eadulf. Nous avons plusieurs pistes intéressantes, qui semblent toutes mener là-bas.

— Donc, nous partons comme si tout était normal. Parfait. Dois-je préparer les chevaux ?

— Il nous faut prendre officiellement congé de l'abbé, répondit Fidelma à contrecœur.

Une voix les héla à travers la salle, et frère Cú-Mara vint rapidement s'asseoir à leur table, saluant Eadulf et Gormán d'un geste du menton.

— Je me demandais si nous nous reverrions, lady. J'avais à faire avec le bibliothécaire, hier soir, et je n'ai pu venir au réfectoire. Combien de temps restez-vous ?

— Nous repartons, répondit Fidelma avec aplomb. Quelle chance que vous ayez été là pour confirmer que nous étions bien ceux que nous prétendions !

L'intendant d'Ard Fhearta protesta avec chaleur :

— Ce fut un plaisir de vous aider. Vous avez été d'une grande assistance pour notre abbaye, Eadulf et vous. Comment pourrais-je l'oublier ?

Fidelma lui sourit, puis demanda avec intérêt :

— Dites-moi, ce frère Cuineáin, vous le connaissez depuis longtemps ?

— Je pense qu'il a rejoint cette communauté à l'époque de la rébellion contre Cashel. Non, c'était un peu après. J'ai à plusieurs reprises servi d'intermédiaire entre mon abbé et l'abbé Nannid, c'est d'ailleurs la raison de ma présence en l'occurrence. Nos copistes viennent d'achever un exemplaire de l'*Aipgitir Chrábaid*, l'*Alphabet de la pitié*, sur la requête du bibliothécaire de Mungairit, et je suis venu apporter le manuscrit.

— Heureusement pour nous ! Frère Cuineáin avait la ferme intention de nous refuser l'entrée.

— Certains moines de cette congrégation diraient qu'il pêche par excès de zèle. Comprenez-moi bien : il excelle dans les tâches administratives, toutefois d'aucuns trouvent qu'il manque d'une réelle dévotion envers la foi.

Fidelma ne cacha pas sa surprise.

— Vraiment ? De quelle manière s'expriment ces manquements ?

— Je ne devrais peut-être pas colporter des ragots, qui sont le lot inévitable des communautés repliées sur elles-mêmes, comme celle-ci.

— « Celui qui répand la calomnie dévoile les secrets », déclara Eadulf sur un ton vertueux.

— Je suis sûre que ce verset des Écritures vaut d'être cité en temps et heure, mais, dans le cas présent, j'aimerais entendre le motif de grief des frères.

— Eh bien, ils ressentent comme une injustice que frère Cuineáin ait été nommé intendant avant des moines qui servaient l'abbaye depuis plus longtemps.

— Je ne suis pas sûre de comprendre. D'ordinaire, les frères désignent leurs dirigeants parmi les candidats les plus aptes, en conformité avec la loi.

Frère Cú-Mara sourit.

— C'est l'abbé Nannid qui l'a nommé. Il a pris pour argument que la mort du prince Eoganán à Cnoc Áine et la défaite des Uí Fidgente ont

précipité ce pays dans la tourmente. La stabilité était indispensable, et Mungairit ne faisait pas exception. D'où la nécessité de choisir un frère rompu aux tâches administratives, au moins provisoirement.

— Parce que frère Cuineáin était chargé d'administrer l'abbaye, auparavant ?

L'intendant d'Ard Fhearta secoua négativement la tête.

— D'après ce que j'ai compris, il était nouvellement arrivé ici.

— Mais d'où venait-il ?

— Cela, personne n'en est certain. À part l'abbé lui-même, bien sûr. La fin de la guerre a été une période pénible pour nous tous. Elle a changé nos vies, jusqu'à notre façon d'être. Par exemple, frère Lugna, le responsable des écuries, était beaucoup plus joyeux avant. Il est affable, certes, mais plus réservé. Il ne raconte plus de plaisanteries comme autrefois.

— L'abbé a choisi l'intendant... répéta Fidelma, songeuse. Il est déjà inhabituel de désigner quelqu'un sans l'approbation de la confrérie, mais plus encore quand cet individu n'est pas même de l'abbaye et que son passé semble entouré de mystère. Personne n'a questionné frère Cuineáin à ce propos ?

— Il affirme qu'il a œuvré dans le royaume de Neustrie, en Gaule. Il y a des années, un missionnaire nommé Fursa a fondé une abbaye en un lieu qui s'appelle Latiniacum... Cela vous évoque-t-il quelque chose, mon frère ? demanda-t-il, voyant Eadulf faire un mouvement involontaire.

— Rien qui ait trait à cette affaire. Mais c'est Fursa qui vint dans mon pays, le royaume des Angles de l'Est, et le convertit à la foi.

— Ainsi, frère Cuineáin a séjourné en Neustrie, puis il a accédé à de hautes fonctions dès qu'il a mis les pieds ici ? Cela a dû créer en effet bien du ressentiment.

— Oui, à ce que j'ai entendu dire. Mais ce n'est pas tout : d'autres histoires encore circulent à son sujet.

— Lesquelles, par exemple ?

— La Gaule, ses œuvres là-bas – tout ça serait pur mensonge. Comme il est arrivé à Mungairit peu après Cnoc Áine, selon certaines rumeurs il serait en fait le cousin favori du prince Eoganán, qui aurait commandé une compagnie de guerriers pendant la bataille et, après la défaite, aurait trouvé refuge auprès de Nannid, qui est l'oncle du prince Donennach.

— Je suis informée du lien de parenté entre l'abbé et les princes Uí Fidgente.

— Il est logique que tous leurs nobles soient apparentés, je suppose, intervint à nouveau Eadulf.

Si Ledbán avait été assassiné pour l'empêcher de révéler qui était Liamuin, à ses yeux, des trois suspects, frère Cuineáin était pour l'instant le plus probable.

Une cloche tinta au loin. Frère Cú-Mara se leva.

— J'imagine que vous reprenez la route du sud, vers Cashel ?

— Pas tout de suite, répondit Fidelma. Nous irons vers l'ouest jusqu'à l'An Mháigh, car nous comptons nous rendre à Dún Eochair Mháigh avant notre retour.

— J'ai appris l'attentat contre le roi Colgú. Tout se sait, à l'abbaye... Pensez-vous vraiment que les Uí Fidgente trament une autre conspiration ? interrogea le jeune intendant à voix basse.

— C'est ce que nous espérons bien découvrir.

— Je n'ai rien entendu à ce sujet pendant mes voyages à travers le territoire. Le prince Donennach est allé rendre hommage au haut roi, à Tara. Les blessures laissées par la guerre sont trop profondes pour qu'on veuille les rouvrir, à mon avis, surtout à Mungairit.

— Pourquoi ne le voudrait-on pas surtout ici ? releva Eadulf.

— J'ai bavardé avec un des copistes, voilà un peu plus d'une semaine. Maolán, c'est ainsi qu'il s'appelait. Il m'a confié que l'abbé conserve une petite chambre en souvenir de la défaite de Cnoc Áine. Elle est remplie d'épées et de boucliers, de lances et de casques de combat, même d'enseignes ramassées sur le champ de bataille.

— Une bien étrange initiative, estima Fidelma. Qu'est-ce donc ? Un sanctuaire où l'on voue un culte au passé ?

— Ce n'est pas le mot, car, paraît-il, l'abbé a ordonné de le tenir fermé, et seuls l'intendant et lui en possèdent la clé. Ces reliques ont été rassemblées pour rappeler à l'abbaye les conséquences néfastes de la guerre.

— Comment ce Maolán en connaissait-il l'existence, dans ces conditions ?

— Ça, je l'ignore.

— J'aimerais m'entretenir avec lui.

— Il est parti un ou deux jours après mon arrivée. Il allait, je crois, quelque part à l'est, où l'on requérait ses talents de calligraphe. Il ne

comptait pas revenir.

— Eh bien, espérons qu'il n'y a aucun complot en vue ! Néanmoins, il demeure que mon frère est entre la vie et la mort et que le chef brehon de Muman n'est plus. Qu'il s'agisse d'un acte isolé ou d'une machination ambitieuse, nous devons élucider cette affaire.

— Je ne doute pas que vous y parviendrez. Mais, ajouta-t-il d'un air réjoui, puisque vous allez vers l'An Mháigh, nous emprunterons la même route, au moins jusqu'au fleuve. Nous pourrions voyager de conserve. Une fois arrivé au gué, je continuerai en direction d'Ard Fhearta.

Fidelma hocha la tête en se levant.

— Il est toujours plaisant de cheminer en bonne compagnie. Eadulf et moi devons prendre congé de l'abbé. Gormán préparera nos chevaux.

— Alors je l'accompagne, car je dois reprendre ma monture. Un simple baudet, précisa-t-il avec enjouement. Les humbles moines comme moi n'ont pas le privilège de monter à cheval, sauf par dispense spéciale.

Sa remarque ne sous-entendait aucune critique : le jeune homme se bornait à énoncer une réalité.

Fidelma et Eadulf se rendirent auprès de l'abbé, qu'ils trouvèrent en plein conciliabule avec frère Guineáin. Nannid semblait nerveux et préoccupé.

— Nous venons prendre congé.

— Comment, vous nous quittez déjà ?

Son regret était si manifestement hypocrite qu'Eadulf eut honte de faire semblant d'y croire.

— Il le faut, j'en ai peur.

— Où allez-vous maintenant ? s'enquit frère Guineáin.

— Vers l'ouest, avec frère Cú-Mara, indiqua Fidelma sans plus de détail.

— Je croyais que vous ignoriez qu'il était là, avant votre arrivée ?

— C'était bien le cas. Nous avons eu de la chance de le rencontrer. Il vous a probablement appris qu'Eadulf et moi sommes restés quelque temps à Ard Fhearta, il y a plusieurs années.

— En effet. Quelle coïncidence !

— Veuillez transmettre nos condoléances à toute la congrégation pour la mort du pauvre frère Ledbán. Il a mené une vie longue et active, aussi, je suppose, fallait-il s'y attendre.

— La mort est le seul événement que nul d'entre nous ne peut éviter, déclara l'abbé Nannid d'un ton sentencieux. Cependant, nous avons été navrés d'apprendre la mort du chef brehon Áedo et la tentative d'assassinat contre le roi, votre frère. Ils ne seront pas oubliés dans nos prières.

— Acceptez notre gratitude pour votre hospitalité, déclara la jeune femme, solennelle.

— Puisse Dieu vous assister tout au long de votre voyage, répondit l'abbé.

Ainsi congédiés, ils suivirent frère Cuineáin jusque dans la cour où Gormán les attendait déjà avec les chevaux ainsi que frère Cú-Mara et son âne.

Frère Cuineáin se montra moins chaleureux que son supérieur et, alors qu'au sortir des portes de l'abbaye ils tournaient vers l'ouest, Eadulf eut la désagréable sensation que son regard pesait sur eux. Enfin, les arbres et les fourrés les dissimulèrent à sa vue.

1. Voir *Un calice de sang*, op. cit.

CHAPITRE IX

Engourdis par le froid et l'humidité, Fidelma et ses compagnons progressaient à travers un plat pays de marécages au-dessus duquel pesaient des nuages sombres. De temps à autre, ils dépassaient des maisons fortifiées solitaires, mais ils rencontraient peu de signes d'activité humaine.

— À quoi vous attendiez-vous ? repartit frère Cú-Mara à Eadulf, qui lui en faisait la remarque. C'est l'hiver, les moissons sont rentrées et il y a peu à faire à part donner du fourrage aux bêtes, dans la grange, puis rester au chaud en attendant que les jours rallongent.

Ce morne paysage sous une immensité de ciel gris rappelait à Eadulf son pays natal. Par ici, où rien n'évoquait une véritable colline et encore moins une montagne, cela ressemblait beaucoup aux tourbières du royaume des Angles de l'Est. Une succession de terres gorgées d'eau douce ou salée, souvent inondées par les marées de l'estuaire de la Sionnan à courte distance au nord. Un entrecroisement de torrents et de rivières, puis quelques étangs entourés de tourbières.

Ce fut Gormán qui, soudain, exprima à haute voix les pensées d'Eadulf :

— Que cette terre inhospitalière s'accorde bien aux Uí Fidgente !

Frère Cú-Mara soupira.

— N'oubliez pas, guerrier, que les Uí Fidgente revendiquent le même lignage que les Eóghanacht. Depuis l'époque de Fiachu Fidgenid, il y a trois siècles, ils affirment être les descendants de Cormac Cass, frère aîné d'Eóghan Mór.

— Nos généalogistes ont réfuté cette allégation, lui opposa Fidelma. Le débat est clos depuis la victoire de mon frère à Cnoc Áine.

— La seule chose que Cnoc Áine ait réglée, c'est la rébellion du prince Eoganán contre Cashel, répliqua le jeune frère.

Fidelma se rappela qu'il appartenait aux Uí Fidgente. Elle tenait à

éviter toute querelle avec le religieux, qu'elle respectait sans réserve.

— Oui, nous sommes en paix maintenant.

Frère Cú-Mara lui sourit.

— C'est vrai, lady. Quant à ces questions abstruses – qui avait tort, qui raison –, laissons à ces vieillards chenus le soin de trancher et évitons que se répande le sang de la jeunesse.

Ils rencontrèrent enfin un large fleuve venant du sud, qui virait brusquement vers l'ouest.

— Est-ce la Mháigh ? s'enquit Eadulf, se demandant pourquoi ils n'avaient pas tourné pour la remonter jusqu'à sa source.

— Ça, c'est la Bearna Coill, le fleuve de la trouée des bois, d'où elle émerge très exactement, expliqua frère Cú-Mara. Plus loin, elle se jette dans la Mháigh, qui est beaucoup plus large.

Il avait dit vrai. Bientôt, ils entendirent un écho tumultueux et parvinrent à la confluence des deux fleuves. Cela ressemblait presque à un petit estuaire où les eaux turbulentes déferlaient et se heurtaient en gerbes d'écume blanche et tourbillons, puis se renforçaient avant de poursuivre vers le nord où elles se mêlèrent à la puissante Sionnan.

Frère Cú-Mara ouvrit les bras et déclara avec emphase :

— Et voici An Mháigh, le fleuve de la plaine !

Certes, Eadulf avait rarement vu des flots aussi impressionnants. Les berges étaient ponctuées de quelques maisons, dont l'une, à en juger par les deux bateaux qui dansaient sur leurs amarres, devant, était celle d'un passeur.

— C'est là que je traverse pour continuer ma route, indiqua le jeune frère. Le moment est venu de nous séparer.

Ils attendirent qu'il conduise son baudet sur le bac, qui était halé au travers du fleuve, au moyen d'une série de cordes, par deux équipes d'hommes et d'ânes postées en vis-à-vis sur les rives. N'importe quelle embarcation propulsée à coups de rames aurait été emportée par la violence du courant. Néanmoins, peu de temps s'écoula avant que frère Cú-Mara fasse grimper sa monture sur la berge d'en face. Il l'enfourcha, puis se retourna et agita la main avant de disparaître le long de la piste.

Fidelma, Eadulf et Gormán rebroussèrent chemin vers un pont de bois qui enjambait la Bearna Coill, dépassé peu auparavant, et qui les mènerait au sud, sur la rive orientale d'An Mháigh. Le ciel ne cessait de s'assombrir. Au loin montait un léger grondement de tonnerre.

— Je doute qu'on arrive au gué des Chênes avant l'orage, murmura

Gormán. C'est le prochain bourg en suivant le fleuve, ajouta-t-il au profit d'Eadulf.

Ses craintes furent rapidement confirmées. De grosses gouttes se mirent à crépiter de plus en plus fort.

— Là, devant nous, une chaumière ! cria-t-il en tendant le doigt. On dirait une ferme. Allons nous y réfugier.

Tête baissée contre le vent mugissant qui rabattait la pluie sur eux avec violence, leurs chevaux affolés par la foudre et le tonnerre, ils poussèrent vers les contours brouillés des bâtiments.

— Abritez-vous dans la chaumière avec Eadulf, lady. J'emmène les chevaux à l'écurie, dit Gormán en montrant la silhouette sombre d'un édifice.

Fidelma et Eadulf mirent pied à terre dans la boue et, essuyant son visage, elle tambourina à l'huis. Ils entendirent une exclamation et aussitôt la porte s'ouvrit.

Un homme de haute taille et de belle carrure se découpa dans l'embrasure, éclairé à contre-jour par une lanterne. Bien qu'on ne fût qu'en milieu de journée, l'orage plongeait le monde dans les ténèbres.

L'homme se montra aussi prompt à comprendre qu'à réagir. Il leur fit signe d'entrer, fermant la porte derrière eux.

— Couché, Failinis ! ordonna-t-il.

Le gros chien qui avait quitté sa place près du foyer et les flairait avec curiosité obéit aussitôt, sans les quitter de ses yeux vigilants.

— Notre compagnon a emmené nos chevaux dans votre écurie, expliqua Fidelma en tamponnant son visage trempé. Nous espérons que vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Je ne refuserai asile à personne par un temps pareil. La place ne manque pas, à l'écurie. Aura-t-il besoin d'aide ?

— Non, c'est inutile. Merci de votre hospitalité.

L'homme les observait, la lumière de la lanterne se reflétant telles des pointes de feu dans ses prunelles. Dans la force de l'âge, le corps sec et tanné, il conservait la trace de sa beauté passée, mais les plis durs qui marquaient les commissures de ses lèvres lui donnaient un air las et désabusé. Malgré ses habits de paysan, son port de tête et son maintien n'allaient pas avec l'idée qu'on se faisait d'un simple cultivateur.

— Mon nom est Temnén, annonça-t-il, puis il regarda ses visiteurs en levant des sourcils interrogateurs.

— Je suis Eadulf de Seaxmund's Ham, de la terre des South Folk.

— Saxon ?

— Angle, corrigea Eadulf avec patience.

L'homme parut soudain fouiller dans sa mémoire.

— Frère Eadulf... ?

Il fut interrompu par des coups précipités à la porte, ouvrit rapidement et Gormán entra, ruisselant et crotté de boue.

— Merci !

Il referma bien vite derrière lui et s'adossa contre le battant, essoufflé d'avoir couru sous l'orage.

Temnén lui adressa un bref signe de tête et désigna une table où étaient posés une cruche et des gobelets d'argile.

— Un peu de *corma* pour vous réchauffer ?

Ils acceptèrent avec empressement.

— Nous étions au milieu des présentations, reprit-il, le dos tourné, en les servant. Si c'est frère Eadulf, vous, lady, vous êtes...

— Fidelma, et voici Gormán.

Temnén fit volte-face, un gobelet dans chaque main, et les examina tour à tour avant de leur tendre leur boisson. Il se retourna vers la table afin d'en remplir deux autres pour Gormán et lui-même, puis éleva sa *corma* à leur santé, sans mot dire, pendant qu'ils buvaient. D'un geste, il les invita à s'asseoir autour de l'âtre central où fumait un feu de tourbe.

— La chaleur aura tôt fait de sécher vos vêtements, toutefois vous devriez ôter vos manteaux. Vous êtes trempés jusqu'aux os.

Ils suivirent son conseil avec gratitude.

— Ainsi, commença Fidelma, votre nom est Temnén. Vous êtes cultivateur ?

L'homme inclina la tête.

— C'est mon lot à présent. Je m'occupe de ce petit lopin de terre avec pour compagnons quelques vaches et cochons, deux chevaux et mon chien.

— Vous n'avez pas l'air d'un paysan, commenta Eadulf, dubitatif.

— De quoi un paysan est-il censé avoir l'air ? demanda leur hôte avec un bon rire.

— Tout ce que je peux dire, c'est que je sais reconnaître un fermier quand j'en vois un. Vous n'avez pas passé votre vie à biner un champ ou à garder du bétail.

Temnén le considéra en silence, puis répliqua :

— Que font une princesse de Cashel et son époux en terre Uí

Fidgente ?

Gormán se rembrunit et chercha le regard de Fidelma. Temnén tourna légèrement la tête vers lui.

— N'ayez crainte, guerrier... Vous êtes de la garde de Cashel, je suppose ? Bien qu'il soit rare de voir vos guerriers d'élite aller le fourreau vide et le cou nu. Néanmoins, il ne peut exister qu'un seul frère Eadulf et une seule sœur Fidelma dans cette partie du monde. Vos aventures sont narrées à l'envi dans plus d'un foyer, le soir à la veillée.

— Vous nous flattez, répondit la jeune femme. Je me dois de préciser que j'ai quitté la vie monastique.

— J'ai ouï dire que vous préférez la loi à la foi. Alors, qu'est-ce qui vous amène dans ces parages... à part la nécessité de vous abriter de l'orage ?

— Vous semblez fort bien renseigné pour un simple fermier, observa Eadulf.

— J'ai pour règle de vie de me tenir aussi bien informé que possible. Une ancienne maxime n'affirme-t-elle pas que savoir et pouvoir ne font qu'un ?

— Tout dépend du genre de pouvoir que vous recherchez, mon ami, fit valoir Eadulf.

— Celui qui me permet de subvenir à mes besoins et de protéger les miens.

Fidelma lança un rapide regard circulaire, que l'homme surprit. Il se mit à rire.

— Vous cherchez les traces d'une épouse et d'enfants, lady ? Hélas ! Vous n'en trouverez pas. J'ai perdu ma femme il y a plusieurs années, ainsi que notre fils. Ce n'était qu'un nourrisson, et il est mort faute de pouvoir téter le lait maternel. Ce furent des jours terribles.

Pas de rancœur dans sa voix, aussi détachée que si les faits qu'il énonçait n'avaient en quelque sorte aucun rapport avec lui.

— Était-ce au temps de la peste jaune ? s'enquit Fidelma.

— Non, à l'époque qui suivit notre défaite à Cnoc Áine. Ah, oui ! Des jours terribles. Mieux vaut les oublier, pour ceux qui le peuvent.

— Beaucoup d'innocents périrent dans cette guerre inutile, souligna-t-elle.

— Trop, assurément, convint Temnén avec cette fois une pointe de ressentiment. Moi, j'ai eu de la chance.

— Vous vous êtes battu ?

— Pas par choix.

— Mais vous étiez là-bas ?

— J'ai parcouru cette maudite colline parmi les morts et les agonisants. Un coup à la tête m'avait fait perdre connaissance et quand je suis revenu à moi la bataille était finie. Je les revois, les charognards, dépouiller ceux qui étaient tombés, même ceux qui n'avaient pas encore rendu l'âme. Épées, bijoux, torques, boucliers, tout ce sur quoi ils mettaient la main, ils l'emportaient comme un glorieux butin. Et, je l'admets, ce pillage n'était pas que le fait des vainqueurs. J'ai vu bien des Uí Fidgente rafler tout ce qu'ils pouvaient avant de s'enfuir. Quelle tristesse !

— Beaucoup trouvèrent la mort dans les deux camps, à Cnoc Áine, soupira Fidelma.

— Et beaucoup d'autres encore après, répliqua Temnén sur un ton amer.

— Après ? Comment cela ?

— Nombreux sont ceux qui, comme ma femme et mon enfant, furent tués alors que nous avions déposé les armes et accepté la reddition.

— Mon frère ne l'aurait jamais permis ! protesta-t-elle, outrée.

— Qui votre frère a-t-il envoyé pour pacifier notre peuple ? demanda leur hôte d'un ton las, comme s'il rabâchait une leçon facile à une tête dure.

— Uisnech, prince des Eóghanacht Áine, répondit Gormán, qui ajouta, sarcastique : Il tomba dans une embuscade et fut pourfendu par vos guerriers qui, disiez-vous, avaient rendu les armes.

— Il le méritait mille fois. Il avait dévasté cette terre, pillé et incendié jusqu'à ce que les gens n'en puissent plus. Ils le surprirent sur un coteau isolé et le taillèrent en pièces. Ce n'est pas ça qui m'a ramené ma femme et mon enfant, soupira-t-il.

Fidelma gardait le silence. Elle sentait que cet homme ne racontait pas de chimères. Elle n'avait rencontré Uisnech qu'en deux occasions, mais elle avait eu le sentiment qu'on ne pouvait se fier à lui.

— J'ignorais tout cela, et je suis sûre que mon frère aussi. Après la bataille, il avait délégué le commandement à Uisnech des Eóghanacht Áine, qui devait seulement mater les derniers rebelles. Plus tard, Donennach est venu à Cashel et a accepté un traité au nom des Uí Fidgente. Nous savions, bien sûr, qu'Uisnech avait péri lors d'une

attaque, juste avant que la paix soit signée.

Temnén hocha lentement la tête.

— Des jours terribles, et difficiles à oublier.

Il plongea dans ses pensées, puis rejeta les épaules en arrière avec un rire cynique.

— Je dirai quand même une chose en faveur d’Uisnech, si toutefois c’est vrai : il a capturé et tué Lorcán, fils d’Eoganán, qui était vicieux et cruel bien que prince des Uí Fidgente.

— J’ai connu un autre fils d’Eoganán, Torcán, confia Eadulf, se rappelant en quelles circonstances il avait rencontré ce dernier alors qu’il était lui-même captif, avant la bataille¹.

— Eoganán en avait trois. Torcán était l’aîné, expliqua Temnén. Les deux autres étaient...

Il utilisa le mot *emonach* qu’Eadulf n’avait encore jamais entendu. Fidelma traduisit rapidement pour lui :

— Jumeaux.

— Ils se ressemblaient comme deux gouttes d’eau, continua Temnén. Mais pour ce qui était du caractère, ils auraient aussi bien pu naître de parents différents. Lorcán était dénué de toute conscience et immoral même envers son propre peuple. Personne n’a versé de larmes, à sa mort. À Cnoc Áine, il connut son heure de gloire quand on crut qu’il avait occis le roi Colgú. Il parcourait le champ de bataille en brandissant le bouclier du roi et en affirmant qu’il l’avait passé au fil de l’épée. Il apparut très vite que c’était un mensonge.

— Donc, Lorcán a été tué ?

— Oui, mais après Cnoc Áine. Uisnech l’a surpris et l’a massacré, comme tant d’autres de notre peuple.

— Pourquoi avez-vous pris part à cette bataille ? demanda Eadulf avec douceur.

— J’étais un *bó-aire*, un jeune noble, et quand un cavalier d’Eoganán est arrivé avec sa croix flamboyante pour convoquer tous les clans à ses côtés, j’ai pris mes armes et mon cheval, embrassé ma femme et mon fils, et je suis parti. Nous étions jeunes, l’amour de notre pays coulait dans nos veines comme une liqueur enivrante. Nous nous sommes laissé griser.

— Vous ne doutiez pas du bien-fondé de cette cause ? insista Eadulf.

— Comment un simple guerrier évalue-t-il la justesse d’une cause ? La morale est l’affaire des philosophes et des rois, pas celle des soldats.

Et vous, apostrophait-il Gormán, vous arrive-t-il de débattre avec votre roi, ou même avec votre capitaine, lorsqu'il vous donne un ordre ? Quand on vous dit de faire quelque chose, vous restez assis à supputer si c'est juste et moral ?

Gormán serra les lèvres et jeta un regard oblique vers Fidelma. Temnén s'en aperçut et se tapa sur la cuisse avec un rire cynique.

— Mon ami, vous venez de prouver que j'ai raison. Vous n'êtes même pas certain de pouvoir me répondre sans recevoir l'aval de votre supérieur. Bien sûr que vous ne remettez jamais un ordre en question ! Vous l'exécutez et, à supposer que vous ayez une conscience, tant pis pour vous si plus tard elle vous tourmente pendant les longues nuits d'insomnie où vous tentez de trouver une justification à vos actes.

— C'est ce que vous avez vécu, Temnén ? demanda Fidelma avec sollicitude.

Son visage furieux se détendit peu à peu.

— Vous êtes une femme d'une grande sagesse, Fidelma de Cashel.

— Dites-moi, Temnén, comment se prénommaient votre épouse ?

— Órla, répondit-il, les yeux embués. Mais vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous venez faire ici.

— Nous nous rendons à Dún Eochair Mháigh.

— Vous perdez votre temps si vous comptez rencontrer le prince Donennach. Il est à Tara.

— Nous le savons, intervint Eadulf, qui le regretta immédiatement car l'homme se tourna vers lui, l'air intéressé.

— Donc, vous n'êtes pas ici pour voir notre prince. Quel est votre dessein, dans ce cas ?

— Vous l'apprendrez bientôt, Temnén, aussi il n'y a rien de mal à vous le dire. Mon frère risque de mourir, d'ailleurs il n'est peut-être déjà plus de ce monde. On a tenté de l'assassiner à Cashel. Áedo, le chef brehon de Muman, a sacrifié sa vie pour le protéger.

— Et vous cherchez l'assassin ? Comment a-t-il pu s'échapper de la forteresse ?

— Je n'ai jamais dit qu'il s'était échappé. Son geste lui a été fatal.

— Alors que cherchez-vous ici ?

— Il se faisait appeler frère Lennán de Mungairit.

Temnén en resta pantois.

— Lennán le médecin ? Mais on m'a dit qu'il avait péri sur les pentes de Cnoc Áine !

— C'est ce que nous avons découvert en parlant à son père, à l'abbaye.

— Le vieux Ledbán ? Il est encore vivant ? Autrefois, il dirigeait les écuries de Codlata, du côté de Dún Eochar Mháigh. Codlata était l'intendant du prince Eoganán. Après la bataille, on n'a plus entendu parler de lui. Quant à Ledbán, il s'était retiré au monastère quelques années plus tôt. Tout de même, je ne comprends pas. Si Lennán a trouvé la mort à Cnoc Áine, comment a-t-il pu être tué à Cashel ? Ah !

Une lueur de compréhension éclaira son regard.

— Vous projetez de découvrir qui était réellement ce soi-disant Lennán, et pourquoi il a usé de ce nom-là.

— Ainsi, vous avez connu Ledbán... Que savez-vous de lui ?

Temnén se frotta pensivement le menton.

— Peu de chose, excepté qu'il était naguère au service de Codlata, dont le rath se trouvait au gué des Dalles de pierre. Ledbán doit être très âgé à présent. Frère Lennán était son fils. De lui, je sais seulement que c'était un médecin de Mungairit qui avait voulu soigner les blessés pendant la bataille. Ce n'était pas un guerrier. Il n'aurait jamais dû mourir.

— Vous ne possédez pas d'autres informations au sujet de Lennán ou de son père ?

— Il me serait difficile de vous en donner de plus sûres et de plus complètes que Ledbán lui-même.

— Il s'est éteint la nuit de notre arrivée, expliqua Fidelma.

Après un silence, Temnén remarqua, dubitatif :

— C'est fâcheux.

— Au plus haut point. Donc, vous n'avez pas grand-chose de plus à nous apprendre à propos de Lennán et de sa famille ?

— Pas grand-chose, non, à part ce que je vous ai déjà dit. Mais il se peut que d'autres, à An tAth Leacach, le gué des Dalles de pierre, se rappellent encore le vieux Ledbán. Il était réputé pour son savoir-faire avec les chevaux.

— Dès que l'orage sera fini, nous irons là-bas, déclara-t-elle.

Ses paroles furent ponctuées par un nouveau roulement de tonnerre. Temnén leva les yeux au plafond, comme s'il était capable de voir au travers la tempête qui se déchaînait au-dessus d'eux.

— Il n'est pas près de passer. Partagez donc l'*eter-shod* avec moi.

La coutume voulait qu'on prît une légère collation entre le repas du

matin et celui du soir. Temnén ne manquait pas de provisions. Il leur servit des tranches de porc froid, appelé *saille* – le terme, dérivé de « sel », s'appliquait à toute viande accommodée selon ce mode de conservation –, dont la saveur était rehaussée par des baies de sorbier. Il y avait aussi des *indrechtan* – des saucisses à base de boyaux de porc farcis de viande hachée, de *creamh*, c'est-à-dire d'ail, de *folt-chep*, ou oignons, et d'*inecon*, de carotte, le tout cuit puis mariné. Des gâteaux à l'orge, l'inévitable panier de pommes et une cruche d'ale vinrent clôturer ces agapes.

— Vous tenez une excellente table, Temnén, pour un homme seul, observa Fidelma.

— Je tire parti de ce qui m'entoure.

— Vous vous occupez de cette terre sans aucune aide ?

— Pendant les mois d'été, mes voisins et moi nous partageons parfois tâches et récoltes.

— Je n'ai pas vu de clôture autour de votre propriété, observa Eadulf.

— Pour quoi faire ? Tant qu'un terrain ne comporte ni forêt ni tourbière, il appartient au clan. Du fait que j'étais *bó-aire*, je n'avais pas besoin de délimiter le mien. Il est vrai, nuança-t-il après une hésitation, que depuis Cnoc Áine certains d'entre nous posent des clôtures sur ce qui était jadis propriété commune.

— En effet, confirma Fidelma, depuis que le labourage se développe, le conseil des brehons a introduit de nouvelles règles concernant l'érection de barrières entre les terres cultivées. Les lois définissent maintenant comment elles doivent être construites et, si elles ne sont pas conformes, le propriétaire est responsable dans l'éventualité où des bêtes en souffriraient. Par exemple, si les pieux de sa barrière, trop pointus et placés de biais, viennent à causer une blessure, il aura des ennuis.

— À n'en pas douter, Cashel enverra un brehon pour inculquer ces nouvelles lois à nos juristes arriérés, dit Temnén, sarcastique.

— Seulement s'ils ont besoin d'être instruits, répondit Fidelma sans s'offusquer d'une attitude à laquelle elle trouvait des circonstances atténuantes. Cependant, cette législation ne vient pas de Cashel. Vous savez que, tous les trois ans, les brehons se réunissent pour débattre des lois et les adapter. Elles sont ensuite promulguées au nom du chef brehon des cinq royaumes.

Temnén se détendit soudain et sourit.

— Cette terre est rude, lady, et je suppose que j'en suis le fruit. Il est malaisé de se montrer équitable quand on voit son pays dévasté par la défaite et l'occupation.

Fidelma jeta un regard d'avertissement à Gormán, qui avait peine à se maîtriser.

— Nous ne discuterons pas de ce qui était bien ou mal. À Cashel, nous avons le sentiment que le prince Eoganán a eu tort de pousser ses gens à se révolter contre nous. Une fois vaincus, les Uí Fidgente ont récolté ce qu'ils ont semé. Malheureusement, la guerre fauche les innocents autant que les coupables. C'est une triste leçon de vie, que nous devons tous accepter.

Temnén découpa de nouvelles tranches de porc et son chien, qu'ils avaient presque oublié tant il était calme, se mit à gémir, la queue battant le sol. Il était toujours allongé dans son coin, mais son regard alerte ne quittait pas son maître, qui s'esclaffa.

— Au moins, j'ai un ami fidèle.

Il trancha encore un peu de viande puis montra l'os au chien, qui se redressa aussitôt et poussa un grondement sourd.

— Ici, Failinis !

Il jeta l'os, le chien l'attrapa au vol dans un grand claquement de mâchoires, puis retourna le ronger près du feu.

— Failinis... C'était le chien magique de Lugh à la longue main, qui était adoré dans les temps anciens.

— Je ne me prends pas pour un dieu ni même pour un grand guerrier, contrairement à ce qu'on disait de Lugh. J'ai choisi ce nom parce que Failinis était un compagnon et un gardien de toute confiance.

— Il vous faut un bon chien de garde pour protéger une belle propriété comme celle-ci, dit Eadulf.

— Belle ? Elle n'est classée que de troisième qualité, d'après la loi. Elle est bien irriguée grâce à la rivière, cependant, pour l'essentiel, elle n'est arable que sous les bosquets et entre les taillis où je peux semer un peu de blé, d'avoine et d'orge.

— Mais vous avez du bétail ?

— Quelques vaches à lait.

— Qui les traite ? s'enquit Eadulf.

— Moi, répondit l'ancien guerrier. C'est étonnant, ce à quoi on s'habitue quand il le faut. Au moins, les cochons ne demandent pas de

travail.

— Ah ! Oui, vous disiez que vous en aviez.

— Ça me rappelle que je vais bientôt devoir aller les rassembler. Je les lâche dans la forêt où ils se nourrissent de glands et de tout ce qu'ils peuvent trouver. Aux beaux jours, ils y restent même la nuit. En hiver, je les ramène ensuite dans l'enclos que j'ai derrière.

— Vous possédez donc le terrain boisé ?

— Ce terrain appartenait à la communauté et tout le monde l'utilisait. Néanmoins, nous avons eu un litige avec le seigneur de la région – nul autre que feu Lorcán, de mémoire maudite. Dans son arrogance, il avait décrété que le bois était sa propriété et avait réclamé un lourd tribut à tous les voisins qui en tiraient une quelconque utilité. Nous avons refusé et allions en appeler au brehon du prince Eoganán quand la guerre a éclaté. Toutes ces préoccupations ont été balayées par l'appel au combat.

— Et donc, la question a été remise à plus tard, résuma Fidelma.

Temnén eut le rire sans joie dont il était coutumier.

— Elle a été réglée définitivement à la mort de Lorcán. Notre nouveau prince, Donennach, a assigné la terre au frère de ce dernier, qui en a accordé la jouissance à l'abbaye de Mungairit. Ainsi, nous payons un tribut modique aux moines, et tout le monde est satisfait.

— Tout est bien qui finit bien, alors ?

— C'est une chance que le frère de ce Lorcán soit un homme pieux, approuva Gormán. Qui est-ce ? Sûrement pas Torcán, qui fut tué à Cnoc Aíne ?

— Mais, puisque vous êtes allés à Mungairit, vous l'avez rencontré ! s'exclama Temnén, surpris.

— De qui parlez-vous ?

— Du responsable des écuries, frère Lugna.

— Il porte bien mal son nom, remarqua Fidelma. « Petite clarté »... Pourtant c'est un grand et robuste gaillard.

— Comme l'était son frère jumeau. Je vois que vous connaissez la signification des noms, lady ?

— Oui, je m'y intéresse grandement. Le nom des gens devrait toujours avoir un sens.

— Alors vous comprenez peut-être le mien.

— « Le ténébreux », répondit-elle. C'est approprié, sans doute, puisque nous nous sommes rencontrés par temps d'orage.

— Et plus encore à cause de la tristesse qui m’habite.

Il alla ouvrir la porte et contempla le ciel. Les nuées avaient disparu, la foudre et le tonnerre s’étaient éloignés vers les montagnes, très loin à l’est.

— Le temps s’est éclairci.

Il traversa la pièce et éteignit la lampe.

Fidelma se leva et s’étira.

— C’est signe qu’il est temps pour nous de partir.

— Vous n’atteindrez jamais Dún Eochair Mháigh avant la nuit, mais vous devriez pouvoir trouver le gîte et le couvert au gué des Chênes, conseilla Temnén. Il y a là-bas une auberge tenue par Sitae – un brave homme, très enclin aux bavardages.

Pendant que Gormán allait chercher les chevaux, Fidelma déclara avec délicatesse à leur hôte :

— On dit que le temps guérit toutes les blessures. Nous espérons que ce sera vrai pour vous et que, par-dessus tout, vous vous résignerez au fait qu’un avenir existe. Il faut s’obstiner à vivre le présent dans l’espoir de rendre cet avenir meilleur. On ne peut effacer le passé, toutefois on se doit d’en tirer la leçon afin d’avancer.

— Vous êtes décidément une femme d’une grande sagesse, répondit Temnén. Et vous, Eadulf de Seaxmund’s Ham, vous êtes véritablement digne d’envie.

Quittant la propriété, ils reprirent la piste principale en direction du sud. Le mauvais temps n’était plus qu’un souvenir et les oiseaux pépiaient en chœur comme pour saluer son départ.

— Que cet homme est donc triste ! commenta Gormán, qui chevauchait juste derrière, rompant enfin le silence.

— La vie est triste, lui retourna Eadulf. Pourtant, on ne peut se complaire dans l’affliction ; il faut continuer. Notre ami semble ériger sa tristesse en vertu.

— C’est un jugement bien dur, Eadulf, rétorqua Fidelma. Il a perdu sa femme et son enfant.

— Loin de moi l’idée de minimiser son malheur. Toutefois, il devrait aller de l’avant comme tu l’as si bien suggéré.

Il aborda ensuite le sujet qui le préoccupait.

— Frère Lugna était le frère de Lorcán et de Torcán, ce qui fait de lui...

— Le fils du sinistre prince Eoganán. Pourtant, il ne ressemble ni à

son père ni à ses frères. D'après l'abbé Nannid, il a quitté sa famille à l'âge de dix-sept ans pour travailler aux écuries de Mungairit. Cela montre à quel point, au sein d'une même famille, les tempéraments peuvent être dissemblables.

— Quant à celui qui a étouffé le vieux frère Ledbán, commença Eadulf, j'ai pensé...

— Non, tu as conjecturé !

À ce moment-là, ils tombèrent en arrêt devant un pilier fait d'une haute pierre percée d'un orifice circulaire.

— On approche d'une ville, expliqua Gormán, qui ne cessait de scruter les alentours avec nervosité.

— En effet, c'est le *gallan* qui signale une frontière territoriale.

— Un *gallan* ? interrogea Eadulf. Je connais plusieurs noms pour désigner ces bornes, mais celui-là est nouveau pour moi.

— On raconte qu'ils sont ainsi nommés parce que c'était une colonie gauloise qui s'établit sur cette terre dans les temps anciens. Ils furent les premiers à ériger ces pierres pour démarquer leur territoire. Allons ! Il faut arriver au gué des Chênes avant la nuit.

— Lady... Ne tournez pas la tête, on nous observe. Pas un geste, Eadulf !

Fidelma se pencha pour flatter l'encolure de son cheval et demanda d'une voix unie :

— Qu'avez-vous remarqué, Gormán ?

— Je n'en étais pas sûr, sans quoi je l'aurais dit plus tôt, mais j'avais le sentiment qu'on nous suivait depuis peu après notre départ, quand la forêt s'est épaissie, sur la gauche. J'ai cru plusieurs fois distinguer un mouvement parmi les arbres.

— Encore des brigands ? On nous a déjà dérobé tous nos objets de valeur !

— Non, ils auraient déjà eu largement le temps de nous attaquer. Comme je regrette de n'avoir pas pu remplacer mon épée !

— Ignorons-les. Ils ne s'en prendront pas à nous si près d'une ville.

Elle avança la première, dépassant le pilier de pierre, et ils allèrent au pas sur la piste. La lisière des bois descendait jusqu'à la route et bloquait leur vue sur la gauche, tandis qu'ils longeaient le fleuve sur la droite. Soudain, trois cavaliers surgirent devant eux au milieu de la voie, les forçant à tirer sur les rênes. L'un d'eux tenait une bannière de soie rouge palpitant au vent et arborant l'emblème d'un loup ravissant,

le *meirge*, ou étendard des Uí Fidgente.

— Laisse ton arme où elle est, guerrier ! cria le chef à Gormán, qui avait instinctivement porté la main à son fourreau. Ne sois pas assez stupide pour perdre la vie inutilement. Une flèche est pointée sur ton cœur.

Un archer se détacha du couvert des arbres. Le cavalier n'avait pas menti, l'homme bandait son arc de tous ses muscles et le visait. Le bruit d'une cavalcade, derrière eux, les fit se retourner. Six autres cavaliers les avaient pris à revers, l'arme au poing.

Gormán étouffa une exclamation de rage et de désespoir et leva les mains.

— Je n'ai pas d'armes. Mon fourreau est vide.

Celui qui commandait le groupe parut sceptique, mais un de ses hommes confirma rapidement qu'il disait vrai.

— Bienvenue au pays des Uí Fidgente, Fidelma de Cashel, déclara alors le chef. Nous vous attendions avec impatience.

1. Voir *La Ruse du serpent*, op. cit.

CHAPITRE X

Fidelma fixa son regard pénétrant sur le guerrier.

— Je vous connais, dit-elle, cherchant dans ses souvenirs, puis elle eut une illumination. Vous êtes Socht !

Le chef taciturne sourit de toutes ses dents.

— Je suis flatté que vous ne m'ayez pas oublié, lady. Des années ont passé, depuis Ard Fhearta.

Eadulf commençait lui aussi à se remémorer le guerrier Uí Fidgente.

— Vous oublier ? répondit Fidelma. Vous semblez en grande forme pour quelqu'un qui a eu le crâne fracassé par le pommeau d'épée du chef des Corco Duibhne.

— J'ai eu des jours durant un mal de tête à rendre fou, mais, grâce à vous, Slébéne et ses alliés ont eu ce qu'ils méritaient.

— Nous retrouvons-nous pour le meilleur, Socht, ou pour le pire ? s'enquit-elle en désignant du menton ses compagnons en armes.

— Tout sera révélé en son temps. J'ai pour mission de vous conduire à la forteresse d'Ath Dara, le gué des Chênes.

Sans plus un mot, il fit demi-tour et, intimant aux autres l'ordre de le suivre, partit au trot. Sa troupe les encercla et les força à adopter la même allure, qui peu à peu passa au petit galop. Bientôt, ils longèrent une courbe du fleuve, et passèrent entre quelques habitations, puis franchirent un gué étroit niché entre les grands chênes auxquels il devait son nom.

Le village s'étalait sur les deux rives. La partie principale se trouvait sur la berge d'en face qui, en raison de la boucle formée par le fleuve, correspondait au côté sud. La Mháigh ondulait et sinuait tel un serpent géant, donnant l'impression de couler dans toutes les directions. La rive sud formait une légère éminence, sans doute la raison pour laquelle les habitants l'avaient choisie. Ainsi, ils se trouvaient plus à l'abri des crues. S'y dressait une immense palissade entourant une forteresse de bois

flanquée d'une tour de garde carrée.

Lorsqu'ils furent en vue, plusieurs brèves sonneries de cor s'élevèrent à l'intérieur du fort.

L'escorte de Fidelma ne marqua pas la moindre hésitation au bord du fleuve, mais plongea en avant, sûre de l'existence d'un gué. La jeune femme s'aperçut que ce passage avait été renforcé, au fil des ans, par des dépôts de pierres et de cailloux qui créaient un chemin aquatique de quelques mètres de large. L'eau arrivait à peine au-dessus du jarret des chevaux.

Socht fit décrire un mouvement circulaire à ses guerriers en direction de la forteresse de bois dont les portes étaient ouvertes, bien que leur approche fût observée par des sentinelles postées sur le mur d'enceinte. Il marqua un brusque arrêt dans la petite cour d'entrée et hurla des ordres à ses guerriers, puis il se retourna vers le trio.

— Mes hommes mèneront vos montures aux écuries, donc, lady, si vous voulez bien me suivre...

Elle faillit rétorquer qu'on ne leur laissait pas d'autre choix, mais préféra s'abstenir.

Socht s'éloigna d'un pas vif vers le corps de bâtiment principal. Un garde s'étant empressé de leur ouvrir la porte, il les guida à l'intérieur. Ils pénétrèrent dans ce qui semblait être une salle de festin à la mode d'autrefois, pauvrement meublée. La fumée du foyer central s'échappait par la pointe du toit de chaume conique, soutenu par des poutres et de puissantes solives. Quelques écus étaient accrochés aux murs en guise de décoration. Derrière le fauteuil ouvragé placé sur le côté était tendue une bannière de soie rouge, semblable à celle que brandissait un des hommes de Socht.

Et du fauteuil se leva un jeune homme au physique musculeux et à l'abondante chevelure noire, les yeux gris pétillants de malice. La cicatrice blanche en travers de sa joue gauche lui aurait donné un air sinistre si elle n'avait été contrebalancée par un sourire amical alors qu'il se dirigeait vers Fidelma, les bras ouverts.

— Conrí, le roi des Loups ! s'écria-t-elle avec plaisir. Bien sûr ! En voyant Socht, j'aurais dû me douter que vous n'étiez pas loin.

— Fidelma, Eadulf ! Quelle joie de vous revoir tous deux, déclara le chef de guerre des Uí Fidgente avec une chaleur qui n'était pas feinte. Nous ne nous étions pas revus depuis Ard Fhearta.

— Il est vrai. Et la coïncidence jalonne décidément notre voyage car

nous étions à Mungairit, où nous avons rencontré frère Cú-Mara.

— Le jeune intendant, à Mungairit ? s'étonna Conrí.

— Oui, pour un bref séjour, de la façon la plus fortuite.

Conrí considéra Gormán qui restait en arrière, l'air gauche.

— Gormán du Nasc Niadh, présenta Fidelma. Conrí a été désigné comme chef de guerre des Uí Fidgente après que Donennach est devenu leur prince.

— Bienvenue, Gormán. Vous n'arborez pas les insignes du Nasc Niadh, et Socht a murmuré à mon oreille que vous ne portiez pas d'arme lorsqu'il vous a rencontrés, ce qui est inhabituel, pour un guerrier du Collier d'or. Nous ne vous en accueillons pas moins avec plaisir. Asseyez-vous près du feu et acceptez mon hospitalité.

Sans attendre de réponse, il frappa dans ses mains et un domestique vint leur servir des boissons pendant qu'ils prenaient place. Socht se campa à côté du fauteuil de son chef.

Fidelma n'avait pas envie d'expliquer qu'ils avaient été détroussés et, d'ailleurs, Conrí changeait déjà de sujet, détendu, son gobelet à la main.

— Quand nous sommes-nous rencontrés pour la première fois ? s'interrogea Conrí.

— Il y a trois ans, si je me souviens bien, quand nous enquêtons sur les terribles meurtres de Rath Raithlen¹.

Conrí se rembrunit.

— Oui, lorsque mon frère, Dea, et ses hommes furent assassinés. Si vous n'aviez prouvé que les Cinél na Áeda étaient innocents, ces effusions de sang auraient pu provoquer une nouvelle guerre entre nous.

Il soupira en secouant la tête.

— À présent, soyez mes hôtes. Vous le savez, nous ne sommes qu'un petit peuple appauvri sur qui pèse le joug de la défaite. Ma forteresse est loin de pouvoir offrir les fastes du grand château de Cashel, néanmoins, telle qu'elle est, vous y trouverez l'hospitalité.

— Nous comptons nous rendre à Dún Eochair Mháigh, mais nous avons été retardés par l'orage. Nous acceptons votre proposition avec reconnaissance.

— Exprimez le moindre désir, et nous tâcherons de l'exaucer dans la mesure de nos moyens. Nous espérons même être capables d'offrir un divertissement digne d'un noble guerrier du Nasc Niadh, dit-il

affablement en regardant Gormán.

— Je ne suis pas de sang noble, grommela celui-ci, peu convaincu qu'un Uí Fidgente, tout seigneur fût-il, méritât de la courtoisie.

— Alors, mon ami, le fait que vous soyez du Nasc Niadh est forcément la preuve d'une autre sorte de noblesse.

Gormán porta la main à son cou, où manquait le collier d'or de la garde d'élite. Il fronça les sourcils. Y avait-il de la goguenardise dans le sourire que son geste avait inspiré à Conrí ?

— Le gué des Chênes est un coin magnifique, s'empressa de dire Fidelma, percevant la tension du jeune garde. Votre demeure est élégante, vous ne devriez pas la dénigrer. Mieux vaut sentir à son réveil l'odeur du bois que de la pierre froide et sans âme. Tu n'es pas de mon avis, Eadulf ?

Son époux, plongé dans ses pensées, sursauta.

— Hein ? Ah ! Oh, oui !

Il fit un effort pour retrouver, dans sa mémoire, l'écho de la dernière remarque prononcée par son épouse.

— J'ai grandi dans une demeure en bois qui, par certains côtés, ressemblait à celle-ci. C'était aussi dans un petit village au bord d'un fleuve. Mon père était le *gerefa*... le *bó-aire*, comme vous dites par ici, et...

— Donc, vous voyez, dit Fidelma, coupant court à ces épanchements nostalgiques, tout le monde n'est pas né dans un palais de pierre, et rien ne vaut les fraîches senteurs de la campagne.

Conrí souriait.

— Je serais assez d'accord avec vous, lady, mais je crois qu'Eadulf est préoccupé.

Elle se tourna vers son époux, l'air interrogateur.

— C'est à cause d'une réflexion de Socht quand il nous a interpellés sur la route.

— Laquelle ? s'enquit Conrí.

— « Nous vous attendions avec impatience. » J'ai douté d'avoir compris correctement car, quelquefois, je ne saisis pas toutes les subtilités de votre langue. Mais plus j'y pense... oui, c'est bien ce qu'il a dit. Comment savait-il que nous serions sur cette route ?

Fidelma se rendit compte qu'il avait raison et qu'elle n'y avait pas prêté suffisamment attention.

Conrí sembla échanger avec Socht un rire silencieux, puis il

expliqua :

— Pour être honnête, nous ignorions par où vous arriveriez. J'avais envoyé des cavaliers au sud, à Dún Eochair Mháigh, cela étant le lieu le plus probable vers lequel vous vous dirigeriez. J'avais oublié que l'abbaye de Mungairit pouvait être pour vous une destination naturelle.

Fidelma paraissait éberluée.

— Mais comment saviez-vous que j'étais en territoire Uí Fidgente ?

— Pardonnez-moi, lady – pardon, ami Eadulf. Je savourais la supériorité de ma situation. En réalité, Fidelma, j'espérais que vous élucideriez aussi ce mystère afin d'ajouter encore à votre renommée. Une histoire de plus prouvant qu'on ne peut rien vous cacher.

Elle s'efforça de dissimuler son agacement.

— Dans le cas présent, je dispose de trop peu d'informations pour trouver la solution de votre devinette, Conrí.

— Je vais vous donner des indices.

Le seigneur de guerre se leva et appela à nouveau ses serviteurs en claquant des mains. Sur son invite, Fidelma et ses compagnons le suivirent jusqu'à une table placée à l'extrémité de la salle. Le plateau était recouvert d'une grande pièce de toile qui masquait manifestement des objets au-dessous. Les domestiques accoururent et soulevèrent l'étoffe.

Tout était là, tout ce dont on les avait dépouillés alors qu'ils campaient sur la colline d'Ulla – n'était-ce seulement que l'avant-veille ? Les torques d'or du Nasc Niadh, la baguette de sorbier blanc, le crucifix d'Eadulf et les divers bijoux – il fut particulièrement soulagé à la vue du sceau confié par frère Conchobhar. L'épée si précieuse aux yeux de Gormán. Tout ce qu'on leur avait dérobé se déployait à présent devant eux.

Surmontant le premier sa stupéfaction, le jeune guerrier se retourna contre Conrí, les yeux plissés de fureur.

— Ces brigands, c'étaient vos hommes ? C'est vous qui les avez envoyés nous détrousser ?

Socht s'interposa, la main sur son épée, prêt à parer à toute menace.

— Prends garde, guerrier de Cashel ! avertit-il sans hausser le ton. Si tu ne voyageais pas en compagnie de lady Fidelma, tu aurais à répondre de cette insulte.

Conrí leva la main.

— Paix ! Paix ! Je ne pensais pas provoquer tant de colère par ce

petit jeu. Non, Gormán, ces bandits n'étaient pas mes guerriers.

— Ce serait bien mieux de nous expliquer... commença Fidelma.

— Et mieux encore de vous montrer.

Il leur fit signe de l'accompagner et, traversant la salle, franchit une porte donnant sur l'arrière de la forteresse. Socht fermait la marche, gardant un regard prudent sur Gormán. Ils passèrent par les cuisines, puis par une cour, et arrivèrent sur le périmètre de la citadelle, où, semblait-il, les guerriers de Conrí avaient leurs quartiers.

— Préparez-vous, lady, car les Uí Fidgente ne sont pas aussi pusillanimes que vous autres, gens de Cashel. Nous avons la conviction qu'à un crime extrême doit s'appliquer une punition extrême. La mansuétude était certes l'ancienne règle des brehons, mais on nous en a récemment préconisé une autre.

— Je ne comprends pas, dit Fidelma, décontenancée par ce prélude.

Sans répondre, il les guida à travers un bosquet qui débouchait sur une clairière. Quelques hommes y étaient rassemblés, toutefois ce ne fut pas sur eux que se fixa leur attention. Sur un côté de la clairière se dressait un grand chêne et à l'une des branches pendait un cadavre. De la tête, au cou tordu dans le nœud coulant, retombait une crinière blond-roux. Fidelma n'eut pas à chercher la cicatrice livide en travers du visage pour savoir de qui il s'agissait.

— Nous sommes tombés sur lui et sa bande de détrousseurs dans la forêt, expliqua enfin Conrí. En inspectant leur butin, nous avons reconnu votre baguette blanche et les emblèmes du Nasc Niadh. Avant qu'il meure, nous l'avons persuadé de nous raconter ce qui était arrivé à ses victimes. Il vous a décrite, et nous avons su que c'était vous. Il a juré qu'il vous avait laissés partir sans vous faire de mal.

— Vous n'êtes pas les premiers voyageurs qui ont souffert de ces vauriens, ajouta Socht. On les recherchait depuis un bout de temps. Leurs crimes sont nombreux.

— C'est ainsi que nous en sommes venus à vous attendre, conclut Conrí.

— Donc, le chef a été pendu, constata Eadulf. Et ses quatre comparses, que sont-ils devenus ?

— On leur a laissé le choix : la reddition ou le combat à mort. Ils ont préféré mourir. On les a enterrés là où ils sont tombés. Celui-là a imploré pitié et a jeté son épée. Nous l'avons amené ici. Pour une telle canaille, la justice a été rapide. Trop, peut-être.

— Il aurait dû être entendu par un brehon, rappela Fidelma, la mine grave.

— Il l'a été, répondit Conrí à sa grande surprise.

— L'esprit de notre loi est la compensation pour les victimes et la réhabilitation pour le malfaiteur. On aurait pu l'asservir et le condamner à travailler le reste de sa vie en réparation de ses forfaits. Quel brehon approuverait la peine de mort comme châtement, sauf en des circonstances exceptionnelles ?

Conrí se tourna vers le groupe d'hommes et leur fit signe d'approcher. Le trio s'était trop concentré sur le supplicié pour prendre garde à un moine à la tête presque entièrement couverte par un capuchon. Lui aussi se dirigea vers eux. Pour ce que l'on pouvait voir de son visage, il paraissait jeune, mais ne s'était pas rasé depuis des jours. Toute son attitude exprimait la suffisance.

— Voici frère Adamrae, qui m'assiste provisoirement en tant que brehon, expliqua Conrí avant de présenter Fidelma.

— On me dit que vous avez approuvé cette pendaison, lança-t-elle d'un ton acide sans s'embarrasser des civilités d'usage.

Les yeux du jeune homme brillèrent dans l'ombre du capuchon.

— Parfaitement.

— En vous fondant sur quelles lois ?

Les mâchoires de frère Adamrae se crispèrent et il redressa le menton d'un air belliqueux.

— Les justes lois des pénitentiels, les canons de l'Église. Le canon quatre ne stipule-t-il pas qu'un voleur trouvé en possession de son larcin peut être mis à mort ?

Fidelma le contempla, stupéfaite.

— Vous avez permis qu'on ôte la vie à un homme d'après ces pénitentiels qui sont contraires à nos lois ? Dites-moi, jeune brehon, demanda-t-elle, narquoise, où avez-vous étudié et obtenu vos qualifications en matière de droit ?

— À l'abbaye du bienheureux Machaoi, sur l'île d'Oen Druim, répondit-il après une légère hésitation.

— Au pays des Dál nÁraide d'Ulaidh ? J'en ai entendu parler. Je ne décèle pourtant pas les inflexions du royaume d'Ulaidh dans votre voix. Vous semblez plutôt être de cette région.

Le jeune homme haussa les épaules.

— C'est parce que j'ai eu des Uí Fiachrach Aidne pour parents

nourriciers avant de retourner dans mon propre clan.

— Uí Fiachrach Aidne ? Leur territoire jouxte la frontière septentrionale de ce royaume. J'aurais dit que votre accent venait de plus loin au sud. Quoi qu'il en soit, c'est une bien longue distance, même pour des liens d'adoption.

— Tel a été le choix de ma famille.

Elle ne parvenait pas à définir s'il était aussi jeune que son allure le donnait à penser.

— À quel degré êtes-vous arrivé ?

Frère Adamrae parut à deux doigts de refuser de répondre, puis il déclara :

— Le niveau de *freisneidhed*.

— Vous n'avez étudié le droit que pendant trois ans ? se récria Fidelma, ouvrant de grands yeux.

— Cela suffit quand tant de lois restent à écrire pour soumettre notre société barbare aux enseignements de l'Église !

— Ah ! Parce que vous inventez au fur et à mesure ? fit-elle, de plus en plus sarcastique, après quoi elle s'en prit à Conrí, qui paraissait moins sûr de lui : Il serait avisé de choisir avec plus de soin vos conseillers légaux. Après trois années d'études, ce jouvenceau a encore beaucoup à apprendre sur les lois des Fénéchus.

— Qu'est-ce qui vous autorise à en décider ? protesta frère Adamrae, pris de colère.

Gormán, qui avait écouté en silence, s'approcha de lui d'un air menaçant.

— Vous vous adressez à Fidelma de Cashel, sœur du roi Colgú, *dálaigh* des cours des cinq royaumes, qualifiée au niveau de l'*anruth*. Voilà ce qui l'autorise à en décider.

La réaction de frère Adamrae fut spectaculaire. Presque comme s'il avait reçu un coup, il recula, les traits convulsés.

— Une Eóghanacht ?

— Cela vous pose un problème ? aboya Gormán.

— J'ignorais le rang de cette dame.

La qualification de l'*anruth* était tout juste inférieure au plus haut diplôme que pouvaient conférer les collèges séculiers ou ecclésiastiques.

— Qu'est-ce qui vous amène d'Ulaidh au pays des Uí Fidgente ? interrogea Fidelma.

— Je suis venu détourner le peuple de l'hérésie et enseigner la loi

de la vraie foi.

— Voyez-vous ça. Ne vaudrait-il pas mieux regagner l'abbaye d'Oen Druim et apprendre les lois de votre propre peuple avant de venir dévoyer les autres avec votre idée toute personnelle de la sagesse ?

Frère Adamrae rougit.

— Je proteste ! Les règles de la foi ont préséance sur les lois barbares. Nous devrions adhérer aux paroles de la religion authentique venant de Rome et...

— Même un étudiant de première année connaît l'introduction au premier de nos textes de loi, frère Adamrae, susurra Fidelma.

— Je ne comprends pas.

— Je vais la citer : « Ce qui n'était pas incompatible avec la parole de Dieu dans la Loi écrite et dans le Nouveau Testament, et avec la conscience des croyants, fut confirmé dans les lois des brehons par Patrick, par les ecclésiastiques et par les princes d'Éireann. Cela est retranscrit dans le *Senchus Mór*. » Ignorez-vous que Patrick et ses saints compagnons, les évêques Benignus et Cairnech, acceptèrent de confirmer ces lois au nom de la nouvelle foi ?

Frère Adamrae parut déconfit.

— Je vous suggère de vous retirer pour méditer là-dessus. Votre réflexion vous conduira peut-être à regagner un lieu d'études. Même si vous êtes à peine apte à prononcer un verdict, vous l'êtes assez, je crois, pour que vos joues se marbrent, ce qui, dit-on, est la marque de celui qui rend un faux jugement.

Le jeune homme porta la main à ses joues brûlantes de honte.

— Allez, frère Adamrae, et rappelez-vous que même un jugement rendu par ignorance peut entraîner des sanctions.

Le religieux tourna les talons, ulcéré.

Conrí considéra le pendu.

— Tout de même, Fidelma, la mort vaut souvent mieux que l'habitude du crime.

— Pas selon nos statuts, s'obstina-t-elle. Nos législateurs croient que celui qui tue un malfaiteur est aussi mauvais que lui. Ces pénitentiels adoptés par le monde religieux sont des idées étrangères, des lois de vindicte. Elles ne résolvent rien. Ceux qui les prônent sont les partisans fanatiques des nouveaux enseignements de Rome. Enfin ! Elles n'ont pas encore remplacé notre propre système judiciaire. Vous auriez été sage de trouver un brehon qualifié avant d'écouter ce jeune arrogant.

— Peut-être, admit pensivement le chef de guerre. Je crains pourtant que vous ne vous soyez fait un ennemi. Les jeunes gens prétentieux voient un affront dans toute remise en cause de leur compétence.

Fidelma eut un mince sourire.

— Si je m'inquiétais de qui je peux heurter par mes décisions et mon souci de protéger la loi, je ne serais pas devenue *dálaigh*. Comment ce jeune homme est-il arrivé là ? Et d'où vient que vous n'ayez pas de brehon qualifié ?

— Le prince Donennach est parti pour Tara la semaine dernière en emmenant dans sa suite notre brehon. C'est pourquoi, cette fois-ci, nous n'avions personne pour trancher selon la loi.

— Et comment frère Adamrae a-t-il fait son apparition ?

— Il y a une semaine environ, il s'est présenté pour assister frère Cronan dans notre petite chapelle. Celui-ci a été pris de fièvre peu après, et c'est donc frère Adamrae qui a dirigé les offices. Il prêche en faveur des idées venues de Rome. Il dit que les conciles réunissant les chefs de l'Église ont décidé que les moines cesseraient de porter la tonsure de Jean et adopteraient universellement celle de Pierre ; ils suivraient les nouvelles règles formulées par Rome, qui est au cœur de la foi. Il a expliqué maintes nouveautés pour nous, Fidelma.

— Avec l'approbation de frère Cronan ? interrogea Eadulf.

— Notre frère est confiné dans sa chambre à la chapelle. Il est contagieux, dit-on. Ainsi, frère Adamrae tombait à point nommé.

Fidelma poussa un profond soupir.

— Il est vrai que de nombreux conciles se sont réunis, ces dernières années, et que les avocats des nouvelles règles adoptées à Rome l'ont emporté dans les débats sur les Églises des cinq royaumes, celles de l'île de Bretagne et celles de Gaule. J'ai assisté à l'un d'eux, à Streonshalh, où le roi de Northumbrie a été persuadé de suivre Rome. Tous nos religieux ont dû quitter le royaume. Plus récemment, le grand concile d'Autun, en Neustrie, a exigé que tous les monastères et les abbayes se conforment aux nouvelles règles. Hélas, il a raison à cet égard.

— Pourtant, la religion est une chose, la loi en est une autre, souligna Eadulf.

— Assurément. Il a dit avoir étudié le droit à l'abbaye de Machaoi, or j'avais besoin qu'on juge notre prisonnier. Je n'ai pas cherché à savoir jusqu'où il avait poussé ses qualifications. Je l'aurais dû, peut-être. Que

faire, à présent ? Le chasser de cette ville ?

— Parlez-en à votre brehon à son retour. Si Adamrae prêche simplement sa propre interprétation de la foi, il peut rester, mais s'il dénigre notre loi et tente de régenter nos vies au nom de principes qui ne sont pas les nôtres, on ne peut lui accorder cette latitude. Il y a deux siècles, quand la foi a été officiellement acceptée parmi les cinq royaumes, quand nos lois ont dû être inscrites, elles ont été examinées et approuvées par les plus grands clercs du pays. Elles demeurent nos fondements juridiques.

— Fort bien, lady. Nous nous assurerons qu'il n'outrepasse pas son autorité.

— Maintenant, je décrocherais cet homme et je permettrais qu'il soit inhumé. À présent, ses compagnons et lui n'ont plus la possibilité de réfléchir à leurs méfaits et de donner une compensation à ceux qu'ils ont lésés. Cependant, Socht, nous vous devons tous nos remerciements pour avoir recouvré nos biens. J'espère qu'aucun de vos hommes n'a été blessé dans l'affrontement ?

— Rien de plus méchant que quelques bleus et quelques égratignures, lady, répondit-il avec bonne humeur.

Ils rebroussèrent chemin jusqu'à la salle et furent heureux de savourer la *corma* que leur apportèrent les serviteurs. Quoique souvent confrontée à des morts violentes, Fidelma était toujours révoltée quand on tuait au nom de la justice. Cela, ce n'était pas de la dissuasion, mais de la vengeance pure et simple. Les anciens avaient raison de souligner que la punition devait être associée au dédommagement de la victime. La mort était trop facile. Nul n'en tirait un quelconque avantage, pas plus les vivants que les morts.

Gormán rassembla les objets sur la table et rendit à chacun ce qui lui revenait. Ils éprouvèrent tous un sentiment de sécurité en récupérant les emblèmes de leurs fonctions.

— Alors, que faites-vous au pays des Uí Fidgente ? s'enquit Conrí quand ils furent installés.

— Vous n'avez pas entendu les nouvelles de Cashel ? demanda Fidelma.

— Nous sommes au courant d'une attaque contre votre frère, où le chef brehon Áedo a été tué. Mais on nous a dit que le roi Colgú a survécu.

Quand Fidelma eut relaté l'affaire en détail, Conrí fut attristé.

— Frère Lennán était connu et respecté parmi notre peuple.

— Il venait des faubourgs de Dún Eochair Mháigh, intervint Socht. Je me rappelle le temps où il était jeune, avant que nous partions étudier chacun de notre côté.

— Sa mort sur le champ de bataille, où il était allé pour soigner les blessés, a causé ici un véritable scandale, se remémora Conrí. Si on s'est servi de son nom, c'est sans doute qu'on connaissait l'histoire. On a peut-être tué pour se venger.

— C'est ce que nous sommes venus découvrir. Nous avons parlé brièvement à son père, Ledbán, à Mungairit. En pure perte.

— Ledbán ? répéta Socht, plongé dans ses souvenirs. Il dirigeait les écuries d'un nobliau, puis son épouse a succombé à la peste jaune, alors il a rejoint son fils à l'abbaye. Il doit être très âgé ?

— Il a rendu l'âme peu après notre arrivée à Mungairit, dit Eadulf de but en blanc.

— Il avait atteint un âge vénérable, je suppose, continua le guerrier. Mais quelle déplorable coïncidence qu'il soit mort à ce moment-là !

— Si coïncidence il y a. Il était assez vaillant pour nous parler ce soir-là, c'est au cours de la nuit qu'il a trépassé, indiqua Fidelma, ne souhaitant pas aborder les circonstances exactes avant d'être sûre de son fait. Mais, dites-moi, Socht, vous les connaissiez donc bien ?

— Comme tout le monde de ce côté du fleuve, à l'époque de mon enfance.

— Quand Ledbán a-t-il perdu son épouse ?

— Il y a huit ans, lorsque la peste jaune a dévasté le pays.

— La peste jaune ! répéta Conrí, frémissant à ce souvenir. Cette pestilence a emporté plusieurs des nôtres. Dieu merci, ça n'a pas été aussi terrible qu'en maints autres endroits, mais nul n'en réchappait quand elle frappait.

— Tout me revient, à présent, murmura Socht. Triste histoire que celle de cette famille. Ledbán haïssait son gendre, c'est pourquoi il a décidé de finir ses jours à Mungairit, auprès de son fils.

— Un gendre ? releva la jeune femme, intéressée. Ledbán avait donc une fille ? Comment s'appelait-elle ? Que s'est-il passé ?

— Je crois qu'elle avait épousé un pêcheur qui parfois servait de passeur, et...

— Il avait son bateau à Dún Eochair Mháigh, interrompit Conrí. Ce n'est pas sa femme qui s'est enfuie ? Et lui dont, plus tard, on a retrouvé

le cadavre dans le fleuve ?

Socht s'anima :

— Mais si ! Je crois qu'il se nommait Escmug.

— Que lui est-il arrivé ? interrogea Fidelma, tâchant de masquer son impatience.

— Il s'est peut-être noyé, mais comme c'était à l'époque de Cnoc Áine, personne ne s'en est vraiment soucié. On voyait trop de cadavres, dont aucun n'était mort de cause naturelle.

— Cette fille de Ledbán, vous rappelez-vous son nom ? demanda Eadulf.

— Ce n'était pas Liamuin ? demanda Fidelma, guettant leur réaction, mais cela ne sembla rien leur évoquer.

— Quelqu'un pourrait le savoir, à Dún Eochair Mháigh, avança Conrí.

D'un rapide regard aux fenêtres, Fidelma se rendit compte que la nuit tombait.

— Je tiens à voir frère Cronan avant une heure trop avancée. J'aimerais qu'il réponde à quelques questions.

— Mais, la contagion... protesta Conrí. Personne ne lui a rendu visite depuis qu'il est souffrant, c'est bien pourquoi le jeune Adamrae l'a remplacé dans ses fonctions.

Fidelma se contenta de sourire.

— Dites-moi, où habite frère Cronan ?

— Dans une petite cellule, au fond de la chapelle. Mais soyez prudente, Fidelma, ça pourrait être risqué de l'approcher.

— Le bon frère Adamrae le soigne depuis une semaine, et évolue librement parmi vous ? Si le mal est contagieux, il est désormais trop tard pour éviter qu'il se répande. Quoique, vu que lui-même a survécu, je doute que nous ayons grand-chose à craindre.

— Je n'y avais pas pensé, admit Conrí, frappé par la justesse du raisonnement.

— Pas de mal à ça, répondit Fidelma avec entrain. Nous en reparlerons plus tard. La chapelle est-elle loin ?

— À quelques toises après avoir traversé la place, devant les portes de la forteresse. Vous ne pouvez pas la manquer. Prenez une lanterne, conseilla-t-il. J'allais proposer que mes serviteurs préparent le bain du soir avant le repas. Nous sommes peut-être pauvres, mais nous savons traiter dignement nos hôtes de marque. Vos appartements vous

attendront – vous devez absolument séjourner quelques jours parmi nous.

— Excellent ! Tout l'honneur est pour nous. Je ne serai pas longue, aussi n'hésitez pas à donner vos instructions dès que vous le souhaitez.

— Nous t'accompagnons, décida Eadulf, qui se leva, imité par Gormán.

— Inutile de se rendre à trois au chevet d'un malade. Je ne tarderai pas. Gormán et toi pouvez commencer vos ablutions afin de gagner du temps.

Bien qu'il fût déjà nuit noire, il était encore tôt. Le village du gué des Chênes était animé et des lumières brillaient alentour. Fidelma s'était munie de la lanterne, mais n'en avait pas réellement besoin alors qu'elle traversait la place en pente douce vers la chapelle de bois entourée d'un terrain herbu. De plus, une lanterne accrochée à côté de la porte éclairait le sentier jusqu'à l'entrée de l'édifice.

Elle poussa la barrière, dont le grincement provoqua le cri alarmé d'un engoulement, s'avança avec précaution sur le petit chemin bourbeux. De l'intérieur du lieu de culte, pas un bruit ne montait. Pourvu qu'elle ne dérange pas frère Cronan ! Toutefois, elle devait obtenir des réponses à ses questions.

Elle poussa la porte. Il faisait noir comme dans un four et, cette fois, elle se félicita d'avoir sa lanterne. Elle fit quelques pas, puis appela doucement :

— Frère Cronan ?

Elle remarqua une porte sur le côté. La chapelle n'était pas bien grande, ce devait donc être l'entrée de l'annexe habitée.

Au moins, frère Adamrae ne traînait pas dans les parages ! Mieux valait ne pas le rencontrer avant d'avoir discuté avec frère Cronan.

Ce fut un léger bruit de respiration qui mit ses sens en alerte. Un souffle, et le sentiment indéfinissable d'une présence derrière elle. Alors qu'elle se tournait, un gourdin s'abattit sur son bras ; elle lâcha la lanterne et la chapelle fut plongée dans les ténèbres. Si elle n'avait pas réagi, le coup l'aurait atteinte à la nuque – la douleur irradiait déjà jusqu'à l'épaule. Elle eut conscience d'une silhouette, d'un grognement de dépit et de l'ombre plus sombre d'un bras levé. Elle s'accroupit en un réflexe de défense.

Depuis son jeune âge, Fidelma pratiquait l'art du *troid-sciathaigid* – l'affrontement par la défense. Quand les missionnaires des cinq

royaumes étaient partis vers des contrées lointaines répandre la nouvelle foi et instruire les païens, ils ne pouvaient porter d'armes pour se protéger des maraudeurs et des brigands. Afin de se prémunir, ils eurent recours à une pratique qui remontait à des âges immémoriaux, où des hommes et des femmes pleins de sagesse voyageaient parmi les peuples des ténèbres. Elle permettait de se défendre sans retourner l'agression.

Fidelma se glissa sous le bras levé et voulut l'empoigner pour faire basculer l'assaillant en utilisant son propre élan. Au dernier moment, il parut deviner son intention et s'écarta d'un bond. Une parade intelligente... Connaissait-il aussi bien qu'elle l'art du combat ? Elle se trouva déportée en avant et il se remit en position plus vite. Pendant qu'elle tentait de retrouver l'équilibre, la silhouette brandit son arme. En une fraction de seconde, elle comprit ce qui allait arriver. Le gourdin la frappa à la tempe et tout devint noir.

1. Voir *Les Mystères de la lune*, 10/18, no 4199.

CHAPITRE XI

Fidelma reprit ses sens pour découvrir une forme sombre penchée au-dessus d'elle. Alors qu'elle esquissait un geste de défense, la voix rassurante d'Eadulf résonna :

— Tout va bien. Il s'est enfui.

Elle avait la bouche si sèche ! Elle toussa un peu.

— Heureusement que je ne voulais pas te laisser venir seule ! dit son mari en approchant la lanterne afin qu'elle voie mieux.

— Qui était-ce ? parvint-elle à articuler.

— Adamrae, qui d'autre ? répondit-il en l'aidant à se lever. Je l'ai vu rôder dehors, près de la porte de la chapelle. Intrigué par ses manières furtives, j'ai mouché ma lanterne et je l'ai suivi à l'intérieur. Je n'ai pas été assez rapide, je suis arrivé au moment où il t'assommait. Je tenté de le maîtriser mais, je te jure, il avait la force et l'agilité d'un guerrier. Il m'a écarté d'une simple poussée, puis il a détalé comme un lièvre.

Fidelma palpa sa tempe douloureuse avec circonspection. Ce contact poisseux, sous ses doigts, c'était du sang.

— Comment sais-tu qu'il a pris la fuite ?

— Un cheval attendait près de la palissade. Je n'ai eu que le temps de le voir déguerpir dans la nuit.

Eadulf examina sa blessure à la lumière de la lampe et secoua la tête.

— Allons baigner et soigner cette plaie.

Elle s'apprêtait à l'écouter quand elle se rappela ce qui l'avait amenée dans la chapelle.

— Chaque chose en son temps. Cherchons frère Cronan, s'il est encore ici.

Un peu chancelante, elle s'approcha de l'annexe, suivie par Eadulf qui tenait la lanterne. Elle actionna la poignée de fer : la porte ne bougea pas d'un pouce. Elle réessaya.

— Fermée... Va plutôt chercher Gormán pour t'aider. Ce bois est massif.

— En te laissant ici toute seule ? Après ce qui s'est passé ?

— Préfères-tu que je le ramène moi-même ?

Il hésita, puis lui donna la lanterne et partit à toutes jambes.

Il s'en retourna avec, non seulement le jeune guerrier, mais Socht et Conrí, qui avait les traits défaits.

— Je vous avais bien dit que les jeunes impudents acceptent mal les critiques ! Tout de même, je n'imaginais pas que ce serait au point de s'en prendre à vous.

— Il ne m'a pas attaquée parce qu'il se sentait offensé. Il y a quelque chose de plus grave là-dessous, que nous découvrirons derrière cette porte. Auriez-vous l'obligeance de la forcer ?

Gormán prit aussitôt son élan et y assena un grand coup d'épaulé, vite rejoint par Socht avec l'approbation de Conrí. Au bout de quelques tentatives vigoureuses, le pêne fut arraché de la gâche et la porte céda. Fidelma les suivit dans la cellule en élevant la lampe.

Une silhouette immobile gisait sur le lit, sous une couverture.

Eadulf se précipita et repoussa l'étoffe, découvrant un homme âgé, un bâillon en travers de la bouche.

— Frère Cronan ! s'écria Conrí.

L'homme était vivant, mais ligoté les mains dans le dos par une corde qui entravait également ses pieds, le courbant en arrière. Eadulf défit le bâillon puis, à l'aide de son couteau, trancha prestement les liens. Voyant le prisonnier livide et affaibli, il avisa une cruche d'eau à proximité et en versa dans un gobelet. Fidelma souleva la tête du moine pour l'aider à boire.

Frère Cronan, car c'était bien lui, se redressa, toussant et frottant ses poignets marqués de boursouflures sous la morsure de la corde. Il regardait ses libérateurs tour à tour, ébahi.

Fidelma s'était assise au bord du lit.

— Je suis *dálaigh*, frère Cronan. Fidelma de Cashel. Nous avons à vous poser quelques questions. Vous sentez-vous en état de répondre ?

— Combien de temps suis-je resté là ?

— Nous ne vous avons pas vu depuis cinq jours, répondit Conrí. Frère Adamrae affirmait que vous étiez malade et que vous deviez rester confiné dans votre chambre.

Frère Cronan pinça les lèvres, puis répéta avec amertume :

— Frère Adamrae... Cinq jours ? Oui, il est venu me nourrir cinq fois et m'a permis d'accomplir... d'accomplir mes fonctions naturelles... hormis cela, il me laissait ligoté comme vous m'avez trouvé. La faim m'a vidé de toute force et j'ai besoin d'un bain. Pardonnez-moi, lady, je dois terriblement offenser vos narines.

Elle le réconforta d'un sourire.

— Ne vous inquiétez pas, tout cela ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir. Mais d'abord, dites-nous comment vous vous êtes retrouvé dans cette pénible situation.

— Le jeune homme... où... ? s'enquit-il en regardant autour de lui avec inquiétude.

— Il a pris la fuite, répondit Eadulf.

— Nous allons envoyer des guerriers à sa poursuite, assura Conrí.

Le religieux soupira et se détendit un peu.

— Il est venu ici, donc, il y a cinq jours. Il prétendait être envoyé par l'abbé de Mungairit pour m'aider à veiller sur les fidèles du gué des Chênes.

— L'abbé Nannid ? le pressa Fidelma.

Frère Cronan hocha la tête.

— Il disait venir de l'abbaye. Je l'ai invité à entrer, et il a commencé à poser des questions sur le seigneur Conrí, le nombre de guerriers qu'il commandait ici. Cela m'a paru curieux. Ce qu'il a dit ensuite a renforcé mes soupçons.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il se flattait d'avoir étudié à l'abbaye de Machaoi, pourtant il n'avait pas l'accent du royaume du Nord.

— Moi aussi, je l'ai remarqué. Quand je le lui ai fait observer, il a répondu qu'il avait été adopté par des gens vivant près de cette frontière.

— Eh bien, je me suis rendu une fois à Iona, où Colomba fonda son monastère. En chemin, je suis resté à l'abbaye de Machaoi avant de traverser la mer étroite pour finir mon voyage. Lui, il ne savait même pas que l'abbaye est édifiée sur une île !

— Il le savait assurément quand nous lui avons parlé, indiqua Fidelma.

— Parce que j'ai eu la sottise de manifester mon étonnement, ce qui lui a fait comprendre, du même coup, qu'il avait éveillé ma méfiance. J'ai eu le malheur de lui tourner le dos et je me suis retrouvé ficelé sur

le lit.

— Il est venu me voir aussitôt après, relata Conrí, avec sa fable à propos d'une maladie contagieuse.

— Avez-vous une idée de qui il pouvait être, et de la raison pour laquelle il s'est installé ici ? interrogea Fidelma.

— Il me laissait plus ou moins seul, excepté quand il me détachait pour que je me nourrisse. D'habitude, c'était d'un simple bol d'avoine et d'eau. Puis il me laissait utiliser le seau, mais il restait là, l'épée à la main, pour que je n'aie pas l'idée de m'échapper. La plupart du temps, je restais entravé et bâillonné.

— Personne ne s'est avisé de vous rendre visite ? Il n'y a ici ni médecin ni apothicaire ? s'étonna Fidelma avec contrariété. Quelqu'un aurait dû venir voir de quelle maladie vous souffriez.

Ce fut Conrí qui répondit, l'air piteux :

— Je crains qu'Adamrae ait assassiné notre apothicaire, frère Lachtine.

— C'est la première fois que j'en entends parler.

— La conclusion vient seulement de s'imposer à mon esprit, expliqua-t-il avec embarras. Quand cet homme s'est présenté à moi, il m'a dit qu'il avait trouvé frère Cronan souffrant et qu'il avait envoyé chercher notre apothicaire. Cependant, lui non plus je ne l'ai pas revu depuis.

— Comment Adamrae a-t-il justifié cette disparition ?

— Le lendemain, j'ai pris des nouvelles de frère Cronan et je me suis enquis du diagnostic de Lachtine. Il m'a répondu qu'une potion avait déjà été prescrite et que personne ne devait rendre visite à frère Cronan pendant sept jours. Lachtine était parti dans la forêt en quête de simples qui renforceraient le traitement. C'est pourquoi je ne me suis pas inquiété de son absence. Il lui est souvent arrivé de disparaître plusieurs jours d'affilée dans les bois, à faire sa cueillette pour ses décoctions. Maintenant, je crains... je crains le pire.

— Lachtine n'a jamais mis les pieds ici, c'est sûr, murmura frère Cronan.

— Pourquoi Adamrae aurait-il tué l'apothicaire ? se demanda Eadulf. Et pourquoi garder frère Cronan prisonnier ?

— Si vous aviez ces réponses, nous saurions dans quelle intention il est venu à la forteresse, souligna Socht avec irritation.

— Eh bien, ce n'est toujours pas pour répandre la foi, répliqua

Eadulf sèchement.

— Ce qui m'inquiète, c'est qu'il a soutiré des informations sur mes effectifs à frère Cronan. Il est peut-être lié aux brigands qui sévissent dans les parages depuis quelque temps. Le gué des Chênes est un endroit stratégique pour les marchands, un point de rencontre sur la route est-ouest, et il offre une voie navigable vers le nord jusqu'au grand estuaire de la Sionnan.

— Mais si Adamrae était un brigand, pourquoi s'est-il arrogé le rôle de juge pour condamner à mort l'autre voleur ? objecta Gormán.

— Il pouvait faire partie d'une autre bande et aura saisi l'occasion de se débarrasser d'un rival ? avança Eadulf.

— Il s'intéressait de près à l'auberge locale qui accueille les marchands, remarqua Socht. Il y allait plusieurs fois par jour.

Conrí n'était pas convaincu.

— Attaquer les marchands ou ma forteresse serait vain, sauf à disposer d'une troupe nombreuse. J'ai cinquante hommes sous mon commandement.

— Quoi qu'il ait cherché, soit il a réussi, soit il était sur le point de le faire, dit Fidelma.

— Qu'est-ce qui t'amène à cette conclusion ? voulut savoir Eadulf.

— Il tenait à ce que personne n'approche frère Cronan pendant sept jours. Pourquoi préciser cette durée, à moins qu'elle n'ait un sens ? Je suppose que, passé ce délai, on se serait inquiété de l'absence de Lachtine et l'on aurait organisé une battue.

— C'est vrai, lady, l'approuva Conrí. Nous n'aurions pas tardé à nous poser des questions.

— Je propose qu'on entreprenne des recherches dès le point du jour. Hélas, je crains qu'il faille chercher un corps plutôt qu'un vivant. Vous ne vous souvenez de rien d'autre, dans ce qu'Adamrae a dit, qui éclaire ses motifs ? demanda Fidelma à frère Cronan, qui semblait recouvrer des forces.

Le moine secoua la tête.

— J'ai eu conscience que, au cours d'une ou deux nuits, il a reçu des gens. J'ai entendu des voix à travers la porte.

— Ces gens sont entrés dans la chapelle ? interrogea vivement Eadulf.

— A-t-on remarqué si quelqu'un y venait quand Adamrae y était ? demanda Fidelma à l'adresse des Uí Fidgente.

— Certains fidèles ont voulu assister aux offices, bien entendu, répondit Socht. Mais Adamrae les a renvoyés, sous prétexte que frère Cronan n'était pas en état d'officier. On ne m'a pas rapporté que des gens soient venus à la chapelle durant la nuit.

Fidelma se leva.

— Il est temps de laisser le frère se remettre de cette épreuve. Qui pouvons-nous vous envoyer, pour prendre soin de vous ?

— La vieille mère Muirenn. Elle vient nettoyer et laver par terre de temps en temps.

— Je m'en occupe immédiatement, déclara Socht.

Ils prirent congé du religieux épuisé, mais soulagé, et traversèrent la place en sens inverse sous la faible lumière des lanternes. Des serviteurs leur offrirent des boissons et leur rappelèrent qu'un bain chaud les attendait avant le repas du soir.

Ils ne dirent pas grand-chose avant d'être attablés. Ce fut Eadulf qui revint alors sur le sujet qui occupait la première place dans ses pensées.

— C'est tout de même curieux que personne, ici, n'ait vu qui allait voir cet Adamrae, ou ne veuille l'admettre.

— C'est surtout lui qui venait à nous, répondit Conrí. Tout le monde craignait d'être contaminé. Comment se douter que ce mal était imaginaire ?

— Adamrae aurait lui aussi été porteur d'une contagion, rappela Fidelma, lapidaire.

— Dites-moi, reprit Eadulf, portait-il toujours ce profond capuchon ramené sur son visage ?

— Toujours. Il disait que c'était la coutume de son ordre... Mais je comprends. Cela lui permettait de se dissimuler.

— Pourquoi s'intéressait-il aux effectifs de la garnison ? Pourquoi tuer l'apothicaire, séquestrer frère Cronan et se rendre fréquemment à la taverne ?

Ces questions laissèrent Conrí perplexe.

— À ma connaissance, aucune bande de brigands ne serait de taille à attaquer ma forteresse, et mes guerriers protègent les marchands qui traversent ce territoire.

— La seule autre place-forte importante, près d'ici, c'est Dún Eochair Mháigh, n'est-ce pas ? continua Eadulf. Est-elle bien gardée ?

— Ils ont moins de vingt hommes, je crois. Peu d'effectifs sont nécessaires, vu que...

Conrí s'interrompt.

— ... Vu que le prince Donennach est à Tara avec sa suite afin de conférer avec le haut roi, termina paisiblement Fidelma.

Eadulf soupesa les implications de cette révélation.

— Quand Donennach a succédé à Eoganán, qui était mort à Cnoc Áine, et qu'il a conclu le traité de paix initial avec Cashel, tout le monde a-t-il approuvé cette décision ?

— Bien sûr que non. Beaucoup pensaient que les Uí Fidgente devaient continuer la lutte et laver leur déshonneur.

— Mais pas vous ?

Conrí s'empourpra.

— Non. Après la défaite, nous avons été occupés par les armées de Cashel pendant des mois. Nous avons chèrement payé la folie d'Eoganán. Certes, nombreux sont ceux qui en ont éprouvé de la rancœur. Mais d'autres, comme moi, trouvaient que c'était une erreur de vouloir user de la force, alors que, à l'évidence, la question devait être réglée par les brehons des cinq royaumes. Les juges ont invalidé les prétentions d'Eoganán. Je m'incline devant leur décision.

— Permettez-moi de vous soumettre une idée, dit Fidelma. Alors qu'il va rendre hommage au haut roi, le prince Donennach a-t-il emmené la plupart de ses fidèles conseillers ?

— Je suis là, moi, pour préserver la paix, répliqua Conrí, sur la défensive.

— Qu'en est-il de son *tánaiste* ?

— Ercc ? Il est loyal et l'accompagne à Tara.

— N'est-il pas singulier que le prince et son héritier présomptif quittent en même temps le territoire ? observa-t-elle.

— Ils ont suivi le conseil de Uallach, le brehon de Donennach.

— Je n'ai aucun souvenir de lui.

— Il n'est pas à la cour depuis longtemps. Uallach a succédé au précédent conseiller, qui avait aidé Donennach à restaurer la paix. Il a trouvé la mort dans un accident de chasse.

— Quelle raison Uallach a-t-il avancée pour justifier qu'ils partent tous ?

— Après la visite au haut roi, le groupe devait pousser jusqu'à Cashel afin de négocier le nouveau traité. Pour le valider, Donennach et Ercc doivent être tous deux présents.

— Et le brehon Uallach les accompagne ?

— Bien sûr.

— Cet argument est pourtant très faible, car un prince a le pouvoir d'approuver un traité, que son héritier soit là ou non. Uallach est-il digne de confiance ?

— Son avis a été estimé pertinent et légal. Le contestez-vous ?

— Quand Donennach est-il parti pour Tara ?

— Il y a près d'une semaine.

Fidelma baissa la tête, pensive.

— Donc, vous êtes le seul qui protégerait le territoire en cas de rébellion ?

— J'espère que vous ne doutez pas de ma loyauté ! protesta Conrí, les yeux brillants d'indignation.

— Je dis que le moment est idéal pour quiconque projetterait de renverser Donennach. Voilà qui explique peut-être le comportement d'Adamrae.

— Un complot ? Mais pourquoi ici ? Des conspirateurs essaieraient sûrement de prendre le contrôle de la forteresse de Donennach, leur opposa Socht.

Les réflexions de Conrí allaient bon train.

— En cas de menace, mieux vaut se regrouper vers le centre du territoire. Il importe de rejoindre Dún Eochair Mháigh de toute urgence.

Une aube grise nimbait les cimes des frondaisons quand Eadulf et Fidelma descendirent dans la grand-salle au terme d'une nuit agitée. Conrí et Socht étaient déjà à table où les attendait le premier repas de la journée. Deux guerriers les croisèrent à leur entrée.

— Ce matin, les recherches ont permis de découvrir Lachtine, notre apothicaire, annonça Conrí d'un air lugubre. Vous aviez raison, lady.

— Mort ?

— Mort, confirma-t-il, leur faisant signe de prendre place.

— Où l'a-t-on trouvé ?

— Pas très loin. Il était presque enseveli dans un monceau de fumier, derrière la chapelle. Un des membres de la battue est passé par là en chemin vers la forêt et a distingué une main qui dépassait. L'apothicaire avait reçu deux coups de poignard dans la poitrine.

— On ne pouvait s'attendre à un miracle, dit tristement Fidelma. Cet Adamrae ne montre aucune pitié dans la poursuite de son plan.

— Et, selon vous, il a pour but de renverser Donennach ?

— Ce serait la conclusion logique, à un détail près.

Ils tournèrent tous des regards intrigués vers elle.

— Mais, hier soir, vous disiez... commença Conrí.

— Oh ! Simple spéculation, et je continue à penser qu'il faut l'explorer. Toutefois, si Adamrae avait la prétention de devenir prince des Uí Fidgente, à coup sûr les gens d'ici le connaîtraient, vous aussi, peut-être, puisqu'il devrait être apparenté au prince Donennach et à sa famille. Tout comme Donennach était un cousin d'Eoganán. Alors, on l'aurait reconnu sous son accoutrement.

Conrí comprit aussitôt ce qu'elle entendait. La succession d'un noble à une fonction devait être approuvée par la réunion du *derbhfine*, d'habitude trois générations de la famille du dernier chef, roi ou haut roi en titre. Celui qui revendiquait une charge devait donc non seulement pouvoir se prévaloir des liens du sang, mais recevoir l'approbation du collège électoral. Dans l'idéal, cela garantissait que le membre le plus digne de la famille occuperait le poste, sans risque d'usurpation possible ; le fils ou la fille aînés étaient le plus souvent exclus.

— Vous voudriez que l'on passe en revue les membres de la famille susceptibles de conspirer contre Donennach ?

— Ce serait une approche possible, convint-elle.

— Eh bien, il faudrait considérer un nombre de personnes assez important. Un fermier de ma connaissance est un cousin, de même que le responsable des écuries de Mungairit, observa Socht avec cynisme.

— Choix peu probable pour la succession, fit Conrí en riant. Avoir travaillé vingt ans aux écuries pour se trouver soudain élevé au rang de prince des Uí Fidgente, ce serait inouï. Moi aussi, je dois être compté au nombre des suspects, étant également au nombre des cousins, quoique éloignés. Comment, sinon, serais-je parvenu au rang de seigneur de guerre ?

— J'oubliais l'évidence, soupira Fidelma.

— Ce qui ne vous ressemble pas, lady ! remarqua Conrí, amusé. Non, j'ai peur que vous crouliez sous la kyrielle de suspects si vous considérez simplement la parenté d'Eoganán. Même le vieil abbé Nannid est l'oncle de Donennach. Les descendants des princes Uí Fidgente sont légion.

— En tout cas, vous m'avez remis en mémoire une autre remarque

évidente, mais intéressante, que vous avez formulée hier.

— Qui est ?

— Le gué des Chênes est un point de passage très fréquenté des marchands.

— En effet. Plus loin vers l'ouest, une grande auberge leur permet de se reposer tout en sachant leurs bêtes et leurs denrées en sûreté. Vous revenez à l'idée qu'Adamrae était un brigand, qui comptait attaquer les marchands ?

— J'avais presque oublié ses visites à la taverne. Vous avez bien dit qu'il s'y rendait souvent ? demanda-t-elle à Socht.

— Oui. C'est Sitae qui tient cette taverne.

— Allons nous entretenir avec lui.

— Je vous y accompagne, offrit Conrí. Ce n'est qu'à une courte marche.

Une grande animation régnait sur la place, où plusieurs personnes saluèrent Conrí avec respect, tandis que d'autres se contentaient d'un signe du menton ou d'un bonjour courtois.

Conrí avait dit vrai : l'auberge de Sitae n'était pas loin à pied de la lisière du village. Assez vaste, elle comportait un enclos où ils aperçurent quelques chevaux, des bêtes robustes et musclées convenant plus pour le trait que ceux utilisés par les guerriers ou les nobles. Plus loin s'alignaient des chariots, dont bon nombre étaient tendus d'une toile, appelée *breit*, pour protéger les marchandises. Devant le bâtiment, une lanterne éteinte pendait à un poteau. Il incombait au tenancier de l'allumer dès le soir venu afin d'informer les voyageurs que ce lieu était une auberge.

Conrí s'avança le premier vers l'entrée, mais à peine avaient-ils fait trois pas que la porte s'ouvrit à la volée. Un homme corpulent et court sur pattes, les cheveux blancs en bataille et les joues rouges comme des pommes, accourut à leur rencontre. À ses mouvements lestes et excessifs, il était difficile de l'imaginer dans un autre rôle que celui du maître de céans.

— Voici Sitae, annonça Conrí.

— Bienvenue, mylord, bienvenue, lady, bienvenue !

Il semblait rebondir au rythme de ses mots et adressa une courbette à Fidelma – la nouvelle de son arrivée s'était visiblement répandue.

— Pourquoi êtes-vous à pied ? La route est toute bourbeuse après

les pluies d'hier, vous allez abîmer vos souliers. Entrez, venez au sec, je vous en prie !

Pareil à une mère poule, il caquettait en les dirigeant vers son établissement, où il les invita à s'asseoir devant les flammes. Fidelma réprimait une furieuse envie de lui dire de ne plus bouger car l'aubergiste, outre qu'il balançait le cou de haut en bas, avait l'habitude déconcertante de se dandiner sur ses pieds comme s'il exécutait une petite danse.

— J'ai appris pour Lachtine, votre apothicaire, et pour frère Adamrae, commença-t-il en les regardant nerveusement tandis qu'ils s'installaient.

— On m'a dit que le frère fréquentait souvent cet établissement, dit Fidelma. Pour quelle raison ?

L'aubergiste écarta les mains et répondit sur un ton d'excuse :

— Pour l'expliquer, je dois d'abord vous relater une longue et curieuse histoire.

— Soit, pourvu que vous en veniez rapidement au fait, répliqua Conrí.

— C'est vraiment une anecdote très particulière que Lachtine m'avait confiée. Voici : c'était il y a environ un mois. Nous avons une belle arrière-saison qui ressemblait presque à l'été. J'étais ici quand Lachtine est entré, hors d'haleine, et m'a dit qu'il venait d'assister à une drôle de scène. Il ramassait des plantes dans la forêt, comme à son habitude, quand il fut témoin d'une rencontre dans la clairière entre deux hommes, dont l'un en robe de bure. Ils avaient de belles montures, ce qui n'est pas courant chez les religieux. Le moine était trapu et l'autre plus jeune. Au début, Lachtine crut que le premier était bossu, mais il apparut qu'il portait sous son manteau un sac très lourd. Il le donna au jouvenceau, mais le fardeau lui échappa des doigts si bien que le sac s'ouvrit dans sa chute, sur quoi le plus âgé cria de faire attention, que c'était un objet sacré. En fait, d'après Lachtine, ça ressemblait plutôt à une statue d'animal, à ce qu'il put en voir.

— Que faisait-il pendant cet échange ? demanda Conrí. Les deux hommes ne l'ont pas repéré ?

— Il s'était accroupi devant un buisson pour cueillir des baies et resta ainsi tout au long de leur singulière rencontre.

— Quel animal représentait la statue ?

— Il ne pouvait le distinguer de sa position. Un chien, peut-être. Le

moine mit pied à terre et s'assura qu'elle n'était pas endommagée, puis la rendit au jeune. Il dit qu'il devait s'en retourner, qu'il laissait à l'autre le soin de la transmettre au marchand – ils l'appelaient juste ainsi, sans prononcer de nom. Le jeune dit que « le marchand » arriverait sous peu à cette même clairière, alors le second remonta en selle et partit.

« Lachtine se tint coi. Le temps s'écoula. Le jeune homme s'était assis dans l'herbe et s'impatientait. Au bout d'un moment, une grosse carriole apparut sur le chemin de la forêt. Le jeune homme remit le lourd paquet au conducteur et dit : « Rappelez-vous, le meilleur travail possible ! » Puis le véhicule repartit, l'homme remonta à cheval et s'éloigna. Lachtine, s'apercevant qu'il avait beaucoup tardé, revint au gué des Chênes. Sur la route, il rencontra un groupe de paysans et se mit à discuter avec eux. À ce moment-là, un cavalier arriva au trot : le jeune homme de la clairière. Il ne s'arrêta pas, mais Lachtine eut l'impression qu'il gardait les yeux rivés sur lui en passant.

— Cette histoire n'a aucun sens, marmonna Conrí. Quel rapport avec Adamrae ?

— Je vais l'expliquer, s'empressa d'ajouter l'aubergiste. Lachtine avait reconnu, dans l'homme de la carriole, un marchand qui vient fréquemment par ici.

— Allez-vous nous dire de qui il s'agit ? demanda patiemment Fidelma.

— Bien sûr : Ordan de Rathordan.

Dans le silence stupéfait, Fidelma ne put s'empêcher d'échanger un regard avec Eadulf.

— Vous le connaissez ? s'enquit Sitae.

— Rathordan se trouve à côté de Cashel, expliqua Gormán.

— En quoi cela répond-il à ma question concernant les nombreuses visites de frère Adamrae dans votre établissement ? interrogea Fidelma.

Sitae sourit comme s'il allait soumettre une somptueuse pièce d'orfèvrerie à leurs yeux éblouis.

— Il est venu ici il y a cinq jours pour la première fois et a demandé après Ordan. Il m'a payé pour que ça reste entre nous, mais il a dit qu'ils avaient affaire ensemble. Il voulait être averti dès l'arrivée du marchand.

— Et c'est maintenant, cinq jours après, que vous vous décidez à nous le dire ? Pourquoi ? demanda Conrí.

— À cause de la mort de Lachtine.

— Expliquez-vous.

— Frère Adamrae, c'est le jeune homme que Lachtine avait vu dans la clairière.

— Il vous l'a dit ?

— Je suis parvenu moi-même à cette conclusion. Le premier jour où frère Adamrae est venu se renseigner au sujet d'Ordan, Lachtine est entré. Ils ne se sont pas parlé, mais j'ai eu l'impression qu'ils se reconnaissaient.

Eadulf nota qu'une lueur d'intérêt s'était allumée dans les yeux de Fidelma.

— Vous en êtes certain ? demanda-t-elle.

— Oui. Lachtine est reparti très vite. Frère Adamrae m'a demandé qui c'était, puis a quitté l'auberge.

— Vous ne l'aviez jamais vu, auparavant ?

— Non. En tout cas, je me suis méfié, car ce n'est pas souvent qu'un moine monte un destrier. Plus tard ce jour-là, j'ai entendu qu'il était censé venir de Mungairit pour aider frère Cronan à s'occuper des ouailles.

— Et vous n'avez averti personne ?

— Pour dire quoi, et à qui ? Je savais simplement que Lachtine était parti dans les bois et que le nouveau religieux allait aider frère Cronan.

— Revenons à Ordan de Rathordan, dit Fidelma. Donc, le marchand vient ici régulièrement ?

— Il est passé à plusieurs reprises l'an dernier. Tantôt il vient du nord, tantôt du sud, mais il fait toujours halte chez moi.

— C'est intéressant qu'il ne voyage pas d'est en ouest, ce qui serait plus habituel pour un marchand de Cashel. Frère Adamrae a-t-il indiqué quel genre d'affaires il menait avec Ordan ?

Laubergiste secoua la tête.

— Savez-vous avec qui Ordan fait commerce ?

— Avec l'abbaye de Mungairit, bien entendu. Et puis, comme il passe du temps dans le pays des Luachra, il doit aussi exercer son négoce avec les clans de là-bas. En vérité, lady, il a beau être loquace, il se montre réservé concernant ses affaires.

— Vous n'êtes pas curieux de savoir ce qu'il vend ?

— Je ne voudrais pas manquer de discrétion, répliqua l'aubergiste avec dignité.

— Pas même en jetant un petit coup d'œil sous la toile du chariot ?

intervint Eadulf, qui avait jaugé l'aubergiste à sa juste mesure.

L'homme grimaça, sur la défensive. Puis, comme Eadulf continuait à l'interroger des yeux, il concéda :

— Bon, il y a bien eu cette fois où je vérifiais que les chariots étaient à l'abri. Il soufflait un vent à décorner les bœufs, des bâches s'étaient soulevées et, de crainte que les marchandises de mes clients soient perdues, je suis allé les rattacher. J'étais bien obligé de voir ce qu'il y avait au-dessous.

— Et qu'y avait-il dans le chariot ? insista Fidelma.

— Des lingots. Des lingots de métal, comme ceux qu'utilisent les forgerons. Aussi de la ferraille. Des armes cassées, ce genre de chose.

— Des armes cassées ? Curieux articles pour un marchand !

— Je ne saurais dire au juste ce que c'était. Je n'ai jeté qu'un rapide regard au passage, en rattachant la toile.

— Vraiment ? ironisa Eadulf.

— C'est la vérité. Je n'ai rien vu de plus, assura l'aubergiste.

— Armes brisées, lingots de métal... répéta Fidelma, songeuse, puis elle se leva, forçant les autres à faire de même. Fort bien, Sitae. Merci pour vos informations.

Ils le quittèrent à la porte de l'auberge. Fidelma était taciturne et Eadulf la connaissait trop bien pour la questionner quand ce genre d'humeur la prenait. Conrí non plus ne rompit pas le silence, trop occupé à soupeser les risques d'une conspiration imminente contre le prince Donennach.

Ils approchaient de la forteresse quand un cavalier traversa la place dans leur direction.

— C'est un de ceux que j'ai envoyés à la poursuite d'Adamrae la nuit dernière, expliqua Socht en s'apprêtant à accueillir l'homme.

Le guerrier s'immobilisa devant eux, descendit lestement de selle et salua d'un geste le chef de guerre.

— Quelles nouvelles ? Vous l'avez trouvé ? demanda Conrí.

— Il a disparu, seigneur. Aucune trace de lui au nord...

— Je me demande s'il ne s'est pas rendu à Mungairit, dit Fidelma à son époux.

Le guerrier sourit en entendant sa remarque.

— Si c'est le cas, lady, alors il n'a pas choisi le plus court chemin. Un de mes hommes a repéré des signes montrant qu'il est parti vers le sud.

— Le sud ? s'étonna Conrí.

— Oúi, en direction de Dún Eochair Mháigh.

CHAPITRE XII

Pour la principale forteresse des princes Uí Fidgente, Dún Eochair Mháigh était étonnamment modeste, songea Fidelma. Dans leur arrogance, les dirigeants du pays l'avaient nommée *Brú Rí*, le domaine du roi, prétendant en faire l'égale de Cashel. Certes, la forteresse de pierre se dressait à une hauteur vertigineuse au-dessus de la rive et des habitations éparpillées sous ses murailles, mais, en dehors de sa position stratégique, elle était loin d'impressionner Fidelma autant qu'elle s'y était attendue. Si l'on faisait abstraction de la masse de pierre grise qui le dominait, le village avait des airs de petite communauté agricole paisible. Approchant par la rive opposée de la Mháigh, ils virent des barges qui faisaient la navette, entendirent les coups métalliques montant de la forge auxquels se mêlaient les cris du bétail – des bruits ordinaires et rassurants. Les gens allaient et venaient. Toutefois, il y avait peu de mouvement en haut des murailles et les portes étaient grandes ouvertes.

Socht amenait une compagnie de vingt-cinq guerriers en guise d'escorte et chevauchait à la tête de dix d'entre eux. La bannière de soie rouge à l'emblème de loup flottait bien haut, fièrement brandie par le porte-étendard. Ensuite venaient Conrí et Fidelma, Eadulf et Gormán, suivis du reste de la troupe. La route avait été facile depuis le gué des Chênes. Ils étaient restés du côté ouest du fleuve, ainsi que Conrí l'avait préconisé, plutôt que d'en suivre les méandres du côté est. Au-delà du gué, le courant semblait tourner et virer de plus belle.

Conrí sourit en examinant le bourg.

— Nous nous sommes inquiétés pour rien, lady. Le lieu paraît tranquille. S'il avait essuyé une attaque, nous le verrions.

— Mieux vaut être trop prudent que pas assez, fit valoir Eadulf.

Sans ajouter un mot, ils descendirent vers la berge. Un pont de bois, encore en construction, menait au centre du village. Il était déjà

suffisamment renforcé pour permettre le passage de chevaux.

Conrí se tourna vers Socht.

— Gardez la moitié des hommes et attendez de ce côté du fleuve. J'irai à la forteresse avec lady Fidelma et, si tout va bien, je vous ferai signe de nous rejoindre.

Ils s'engagèrent prudemment, les sabots de leurs montures résonnant en rythme sur les planches pendant que Socht dispersait ses hommes selon les instructions. À mesure qu'ils traversaient le village, certaines gens reconnaissaient Conrí et le saluaient de la main, d'autres les observaient avec curiosité, quelques-uns, même, s'arrêtèrent et échangèrent des commentaires étouffés en les regardant passer.

Ils empruntèrent directement le chemin escarpé qui conduisait aux portes et, de là, distinguèrent les sentinelles. Un jeune homme à la carrure massive les attendait au milieu du passage, jambes écartées et mains sur les hanches. Un large sourire éclairait son visage.

— Bienvenue, seigneur Conrí ! lança-t-il d'une voix puissante. Nous avons repéré votre bannière de l'autre côté du fleuve. Quel bon vent vous amène ?

Le chef de guerre sauta lestement de selle et étreignit l'homme tel un vieil ami.

— Salut à toi, Cúana. Nous venons vérifier que tout est en ordre. Voici lady Fidelma de Cashel et frère Eadulf.

Ces noms produisirent leur effet sur l'homme, qui les considéra avec surprise avant de les saluer.

— Je vous présente Cúana, intendant du prince Donennach, qui dirige la forteresse en son absence.

— Je n'ai qu'une vingtaine de guerriers, nuança Cúana avec un sourire en coin. Rien d'aussi imposant qu'à Cashel, lady.

Fidelma et son époux avaient mis pied à terre.

— Tout est-il calme, ici ? demanda-t-elle.

— Pourquoi en irait-il autrement ? riposta-t-il.

— Bien des événements inquiétants se sont produits, mon ami, expliqua Conrí. Lady Fidelma enquête sur une tentative d'assassinat contre son frère, le roi Colgú. Le chef brehon de Muman n'y a pas survécu.

Aussitôt l'intendant devint grave.

— Votre frère est-il hors de danger, lady ?

— Pour autant qu'on le sache.

— Alors, qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Un chemin tortueux dont nous reparlerons plus tard. Dans l'immédiat, avez-vous eu vent d'un complot contre le prince Donennach ? La rumeur court-elle qu'un de ses rivaux projetterait de s'emparer de la forteresse ?

Cúana jeta un regard incrédule à Conrí comme pour avoir confirmation qu'elle était sérieuse.

— Je n'ai rien entendu. La paix règne sur le territoire.

— Alors, nous en discuterons plus en détail tout à l'heure.

— Si quelqu'un cherche à discréditer les Uí Fidgente...

Conrí posa la main sur son bras.

— Quel moment plus propice pour un complot, mon ami ? Quand renverser le joug du prince plus aisément que lorsqu'il a quitté le pays ? Nous savons bien que certains, parmi nous, lui en veulent d'avoir conclu la paix avec Cashel. C'est pourquoi j'accours m'assurer que tout va pour le mieux.

— Le pays n'a jamais été plus calme.

— Dans ce cas, mon ami, je requiers officiellement l'hospitalité pour mes invités, ainsi que pour ma troupe.

— Elle vous sera accordée. Je me demandais pourquoi vous laissiez la moitié de vos hommes sur l'autre rive avec, si je ne m'abuse, Socht, le commandant de la garde. Ah ! Je comprends votre stratégie. Eh bien, vous pouvez leur faire signe de franchir le pont. Il y a de l'ale en abondance. Venez, lady, la forteresse est à vos ordres.

— Je suppose que toutes les dames de la cour accompagnent le prince ?

— Oui, cependant nous avons des servantes si vous souhaitez vous baigner après votre voyage. Soyez sûre que vous ne manquerez de rien.

Déjà, des palefreniers se précipitaient pour prendre leurs chevaux. Nombre des sentinelles qui arpentaient les murailles étaient connues de Conrí et de ses hommes, et de joyeux saluts furent échangés.

Cúana les précéda dans la grand-salle, beaucoup plus imposante de l'intérieur que du dehors. Les murs s'ornaient d'immenses tapisseries, d'épées et de boucliers aux armes de leurs possesseurs d'antan. Au fond, le trône princier, délicatement ouvragé, rappelait les emblèmes des Uí Fidgente. Devant, une longue table de chêne, avec des bancs de part et d'autre, pouvait accueillir les nobles réunis en conseil ou pour un festin. Quoique pas aussi grandiose que Cashel, c'était, remarqua

Fidelma, aussi majestueux que pouvait se le permettre un chef territorial.

À l'appel du jeune intendant, deux domestiques s'empressèrent de leur servir des rafraîchissements. Un autre s'employa à faire du feu dans la cheminée monumentale. Cúana fit signe à ses hôtes de s'asseoir avant de donner ordre qu'on prépare des chambres pour Fidelma, Eadulf et Conrí. Gormán, Socht et les autres seraient hébergés dans le long *laochtech* de bois – la maison des héros, comme on appelait les quartiers des guerriers.

Cúana paraissait d'humeur presque joviale pendant qu'on les servait.

— Les bains seront bientôt prêts.

Une fois de plus, Eadulf s'étonna de cette coutume quotidienne de se baigner le soir avant le repas. D'ordinaire, on allumait des feux, on faisait chauffer l'eau et l'on emplissait un grand baquet en bois ou *dabach*. Souvent, on parfumait le bain au moyen de suaves plantes odorantes. On utilisait parfois du savon ou *sléic*. De temps à autre, on chauffait des pierres rondes que l'on plongeait dans la cuve pour maintenir la chaleur. Fidelma lui avait conté l'histoire d'un roi mythique, Fergus mac Léti, dont la servante avait trop peu chauffé les pierres du bain, ou *cloch-fothraicthe*. Il en avait lancé une sur elle et l'avait tuée. Eadulf avait été élevé dans une culture où l'on n'accordait pas une telle priorité aux ablutions et où un plongeon occasionnel à la rivière suffisait amplement.

— Alors, s'enquit Cúana, comment la piste de l'assassin vous a-t-elle menés ici ? Et quelles sont ces rumeurs selon lesquelles on tenterait de renverser le prince Donennach ?

— Je n'ai pas dit que la piste du meurtrier menait ici, rectifia Fidelma paisiblement. Pour l'instant, nous ne savons ni qui il était ni d'où il venait.

— Mais alors, que...

— Laissez-moi plutôt poser les questions à ma façon. J'en ai la prérogative en tant qu'avocate à la cour.

Cúana, vexé, lui fit signe de continuer.

— Un passeur du nom d'Escmug vivait autrefois par ici. L'avez-vous connu ?

— Escmug ? Il est mort depuis longtemps. Il n'était pas seulement passeur, mais aussi pêcheur. Il faisait un peu de tout, en réalité... du

moment que ça lui payait de quoi lever le coude.

— Il buvait donc beaucoup. Que pouvez-vous me dire d'autre à son sujet ?

— Il n'était pas d'un commerce agréable, à en croire les on-dit. Je ne me rappelle pas grand-chose... Sa femme avait disparu. Une rumeur courait qu'il l'avait tuée. Lui affirmait qu'elle l'avait quitté.

— Vous souvenez-vous du nom de son épouse ?

— Liamuin, je crois.

— D'autres détails vous reviennent-ils ?

— Liamuin a disparu un soir. Escmug a dit qu'elle était partie à bord de son bateau. Il l'a cherchée, en vain. Alors, le bruit s'est répandu qu'il l'avait tuée.

— A-t-on retrouvé son corps ?

— Non, on ne l'a jamais revue.

— Ils avaient des enfants ?

— Une fille, si je me souviens bien. C'est ce qui a conforté les gens dans l'idée qu'il avait tué Liamuin, car il n'est pas dans la nature d'une mère d'abandonner son enfant. Pendant une courte période, la petite a vécu avec lui. Il la faisait trimer du matin au soir. Et puis elle aussi a disparu. Quelque temps plus tard, on a retrouvé le cadavre d'Escmug en amont. À nouveau, toutes sortes de ragots ont circulé. Nul n'a jamais revu la fille.

— A-t-on pensé qu'elle avait assassiné son père ? interrogea Fidelma.

— Personne ne l'en aurait blâmée, en tout cas. Mais celui qui a fait ça a réduit la tête d'Escmug en charpie, à ce qu'ont raconté les gens de là-bas. Quant à la petite, elle s'est évanouie dans les airs, comme sa mère.

— Escmug a-t-il encore des parents, par ici ?

— Je ne pense pas, mais je vais m'en informer...

Une cloche l'interrompt et il leur sourit.

— Vos bains chauds vous attendent. Nous reprendrons cette passionnante conversation à table.

Un peu plus tard, Fidelma et Eadulf étaient installés dans la chambre d'hôtes qu'on leur avait allouée. Après s'être baignés et changés, ils discutaient avant l'appel de la cloche ; le repas serait servi dans la grand-salle.

Eadulf réfléchissait.

— Je trouve que nous ne sommes guère plus avancés qu’au départ. On dirait qu’Aibell nous a dit la vérité... excepté qu’elle a peut-être tué son père.

— Je ne crois pas. Lorsqu’on l’a assassiné, il l’avait déjà vendue à Fidaig des Luachra, elle n’en avait donc pas la possibilité matérielle.

Eadulf en convint.

— Que les liens sont donc confus ! Ledbán avait deux enfants, frère Lennán et Liamuin. D’abord, quelqu’un usurpe le nom de Lennán pour tenter d’assassiner ton frère en criant « Rappelle-toi Liamuin ! » Puis Aibell, la fille de Liamuin, se retrouve dans la cabane utilisée par le soi-disant Lennán. Ensuite, le père du vrai Lennán et de Luamuin est assassiné pour l’empêcher de nous parler. Là-dessus vient se greffer l’histoire d’Ordan le marchand, qui mène d’étranges transactions avec le mystérieux Adamrae. Je n’ai jamais rencontré un tel embrouillamini.

— Parce que tous les éléments dont nous avons connaissance sont dans le désordre. Il existe un fil conducteur, j’en suis convaincue. Le problème, c’est de le discerner.

Une cloche retentit au loin et Eadulf se leva.

— Espérons qu’on mange bien, ici.

On frappa à la porte, qui s’ouvrit sur une jeune servante. Elle n’avait pas plus de vingt ans et était jolie, teint de lait et cheveux d’un noir de jais.

— Je dois vous escorter jusqu’à la grand-salle, annonça-t-elle.

Eadulf allait dire qu’ils trouveraient leur chemin quand Fidelma le devança.

— Comment vous appelez-vous ?

— Ciarnat, lady.

— Depuis quand servez-vous ici, Ciarnat ?

— Depuis que j’ai l’âge du choix – mes quatorze ans – mais, comme ma mère était une des *coic* de cette maison, je n’ai jamais connu d’autre endroit que Dún Eochair Mháigh.

Une *coic* était une cuisinière de métier, qui servait dans les nobles demeures.

— Alors, vous connaissez bien cette ville ?

— Oui, lady. J’y ai grandi depuis ma naissance.

— Vous rappelez-vous une jeune fille, Aibell, dont le père s’appelait Escmug ? Vous paraissez avoir à peu près le même âge.

Une ombre passa sur les traits de la jeune servante.

— Je l'ai bien connue, murmura-t-elle. C'était autrefois ma meilleure amie.

— Autrefois ?

— Son père et elle sont partis pour ne jamais revenir. Lui, on l'a retrouvé assassiné. J'ai peur que ce soit elle qui l'a fait.

— Pour quelle raison ? s'enquit Fidelma.

— C'était un méchant homme, qui la battait. Il battait aussi sa mère avant qu'elle ne se sauve. Par ici, il y en a qui disent qu'il l'a tuée.

La cloche résonna avec plus d'insistance et la jeune fille eut un regard craintif.

— Le repas du soir, lady. J'aurai des ennuis si je ne vous y conduis pas tout de suite.

— Tout va bien, Ciarnat, nous venons avec vous. Mais, dites-moi, reste-t-il un membre de la famille, dans les environs ?

— Son oncle Marban, qui est *saer-muilinn*.

— Un meunier ? traduisit Eadulf. Où le trouverons-nous ?

— Il a son moulin en amont, répondit-elle, baissant le ton et lançant un regard inquiet derrière elle. L'endroit s'appelle An Cregáin. Obliquez vers l'ouest avant d'atteindre l'endroit où le Lúbach rejoint la Mháigh. Un petit rapide qui vient de l'ouest se jette dans le fleuve. Remontez-le à travers une forêt, et c'est là que Marban habite. Maintenant, je vous en prie, il faut y aller.

— Dites-moi juste une chose : quel est le lien de parenté entre ce meunier et la famille d'Aibell ? Est-il le frère de sa mère ou de son père ?

— Le frère d'Escmug, mais les gens disent qu'il le détestait. Marban venait rarement à Dún Eochair Mháigh.

Elle tourna les talons et fila dans le couloir en direction de la grande-salle, Fidelma et Eadulf dans son sillage. Cúana et Conrí patientaient devant une belle flambée, déjà rejoints par Socht et par Gormán. La table était dressée.

Fidelma les pria de les excuser pour ce retard.

— J'avais besoin d'arranger ma coiffure et cette jeune servante m'a aidée.

Cúana acquiesça d'un air compréhensif et indiqua la table.

— Prenez place. J'ai demandé au harpiste de Donennach de nous distraire.

Un vieil homme était assis dans un coin, son *clarsach* devant lui. Sur

un signe de l'intendant, il se mit à en pincer les cordes de ses doigts agiles. La coutume voulait que des musiciens agrémentent ainsi le repas des nobles et, à l'évidence, Cúana ne dérogerait pas au rituel sous le simple prétexte que son prince était absent. Assumant son rôle à la perfection, il veilla d'abord à ce que chacun s'asseye selon l'ordre de préséance. Un *deochbhaire* s'assurerait que chaque gobelet resterait empli et un *dáilemain* trancherait et servirait les viandes.

Le menu, impressionnant, se composait pour l'essentiel de pièces de venaison enrobées de miel et de sel, puis rôties à la broche, de saucisses de porc et d'agneau, et d'œufs durs que, par tradition, on consommait froids. Il y avait aussi du poisson cuit au gril, ou *indeoin*, des petits plats de criste-marine ou *craobhraic*, ainsi que de la soupe aux herbes braisées. S'y ajoutaient encore divers légumes : oignons et cresson, chou à l'ail des ours. Plus tard viendraient des noix et des pommes. De la main droite, on tenait le couteau et, de la gauche, on se servait les aliments. Chaque fois que c'était nécessaire, un serviteur s'avavançait avec une bassine pour rincer les doigts et un *lambrat*, ou petit bout d'étoffe, pour les sécher. Si Cúana s'efforçait de les impressionner, il y avait réussi.

Il profita d'une pause du harpiste pour dire à Fidelma :

— Je me suis informé au sujet de ce qui vous intéressait. On m'a dit que plus personne ici n'a de liens familiaux avec Escmug ou Liamuin.

Eadulf haussa les sourcils, prêt à répondre. Fidelma le devança :

— Quel dommage ! Il semble donc que notre enquête au gué des Chênes n'ait abouti à rien.

Conrí hocha la tête d'un air distrait.

— Qu'avez-vous l'intention de faire à présent, lady ?

— Prendre la route du sud vers le territoire des Luachra.

— Vous allez chez les Luachra ? s'étonna Cúana. C'est un voyage périlleux.

— N'ayez crainte, je connais Fidaig pour l'avoir déjà rencontré.

Conrí lui-même exprima sa surprise.

— Mais pourquoi vous rendre là-bas ?

— Je tiens à poser quelques questions, voilà tout.

— Ils pourraient être mêlés à l'attentat de Cashel, d'après vous ? demanda Cúana.

— C'est ce que je compte découvrir. En attendant, je sais que le territoire où nous sommes est en de bonnes mains, grâce à vous deux.

Mais je vous conjure d'être vigilants.

Eadulf avait peine à dissimuler sa stupéfaction. Ce n'était pas dans le genre de Fidelma de renoncer aussi facilement, surtout après avoir appris qu'un parent d'Aibell vivait à proximité. À l'évidence, elle avait une idée derrière la tête !

— Bien entendu, répondit aussitôt Conrí. Quand quittez-vous Dún Eochair Mháigh ?

— Nous n'avons pas de raison de nous attarder, aussi nous remettons-nous en route demain matin.

— Nous pouvons vous fournir une escorte jusqu'à la frontière, proposa Conrí, immédiatement approuvé par Cúana.

— Inutile. Nous ne resterons pas longtemps sur leur territoire car notre absence de Cashel n'a que trop duré. À mon départ, mon frère était entre la vie et la mort. Je tiens à y retourner au plus vite.

— À votre gré, lady, répondit Conrí. Nous espérons que, si un malheur devait arriver, il ne viendrait à l'esprit de personne de soupçonner les Uí Fidgente qui sont loyaux envers le prince Donennach.

— On sait le peu d'estime qu'on nous porte dans certaines parties de ce royaume, renchérit Cúana. Peut-être l'assassin a-t-il tenté de vous induire en erreur, en vous lançant sur cette piste alors que le nid de vipères est plus près de chez vous.

— Plus près de chez nous ? répéta Eadulf, intrigué.

— Pourquoi pas ? persista Cúana avec un mince sourire. Les Eóghanacht Áine résident sur notre frontière de l'est. L'héritier de Colgú, Finguine, appartient bien à leur clan, non ?

Fidelma demeura d'un calme impassible face à cette insinuation perfide.

— C'est un argument intéressant dont je me souviendrai.

Gormán et Eadulf s'entrecroisèrent, ébahis, sachant en quelle estime Finguine était tenu à Cashel et combien il se montrait déjà le digne héritier de Colgú.

Fidelma étouffa un bâillement.

— Eh bien ! La journée a été longue et celle de demain s'annonce plus rude encore. Nous devons nous retirer si nous voulons partir de bon matin.

Elle se leva et tous l'imitèrent. Eadulf et Gormán déclinèrent une invitation à s'attarder près du feu et laissèrent les autres devant des cruches d'ale et de *corma*.

Une fois dehors, Fidelma fit une grimace réprobatrice.

— Nous serons loin d'ici avant qu'ils ne bougent, et c'est aussi bien. Gormán, vous êtes logé confortablement ?

— J'ai connu bien pire, dit le jeune guerrier en souriant. On m'a donné un bon lit dans un coin du *laochtech*.

— Je veux que nos chevaux soient prêts dans la cour juste avant le point du jour.

— Très bien, lady. Autre chose ?

— Pas pour l'instant. L'attitude de Cúana me paraît troublante, alors prenez garde, ne dormez que d'un œil.

Gormán acquiesça avant de tourner les talons.

Tandis qu'eux-mêmes regagnaient leur chambre, Fidelma vit qu'Eadulf voulait lui parler. Elle mit l'index sur ses lèvres, lui indiquant d'attendre qu'ils soient seuls.

Sitôt qu'ils furent à l'intérieur, Eadulf réclama une explication.

— Quelque chose m'échappe.

— À moi aussi. Si seulement je savais quoi !

Elle s'assit sur le lit, le front plissé de concentration.

— D'après la servante, Escmug avait un parent meunier tout près d'ici. Cúana le sait, c'est certain. Un moulin tient une place d'une extrême importance dans ce genre de communauté. Pourtant, il le nie.

— Finement observé, Eadulf. Alors, quelle peut être sa raison ?

— Il ne veut pas que nous le sachions.

— Mais pourquoi ? Toute la question est là.

— Et tout le mystère, aussi.

— Donc, on cherche à nous égarer. C'est étonnant que Cúana ait tenté de faire peser les soupçons sur Finguine. Il héritera le trône de mon frère, soit, mais il nous a maintes fois prouvé sa valeur. Quand Colgú a failli être trahi par Donndubháin, le précédent héritier présomptif, Finguine l'a sauvé, c'est pourquoi il a été désigné comme *tánaiste*. Depuis, il s'est montré d'une loyauté à toute épreuve. Il n'y a qu'à voir comment il a maté le récent complot d'Osraige.

— Combien de temps Donndubháin est-il resté fidèle, une fois héritier présomptif, avant que l'envie lui prenne de devenir roi ? lui opposa Eadulf, jouant l'avocat du Diable.

— Tu dis vrai. Ne t'inquiète pas, je sais que la perfidie porte un masque. Néanmoins, je ne vois pas pour quel motif notre cousin Finguine tremperait dans une conspiration. La jalousie ? Elle est

contraire à sa nature. Il se plaît à être l'administrateur de mon frère, à s'assurer que les nobles paient leur tribut, que les chefs remplissent leurs obligations en entretenant les routes, les hôtelleries et les hospices. Il aime faire en sorte que nul ne manque de rien dans le royaume. C'est plutôt lui qui doit s'attirer des ennemis !

Ils demeurèrent silencieux.

— Quoi qu'il en soit, conclut Eadulf, il se trame ici quelque chose.

— D'accord avec toi, et nous ne renonçons pas à trouver la clé de l'énigme. Simplement, il est temps de fausser compagnie à Conrí et à Socht, c'est pourquoi j'ai prétendu que nous irions tout droit chez Fidaig avant de retourner à Cashel.

— Cela ne va-t-il pas les alarmer, justement ?

— Ils s'inquiéteraient plus encore si nous feignons de rentrer au bercail. Ils devineraient alors que nous avons des soupçons. Laissons-les donc croire que nous nous rendons dans les montagnes de Luachra pour récolter d'autres informations.

— Nous verrons le meunier en cours de route ?

— C'est bien mon idée, confirma-t-elle en souriant. D'ici là, restons sur le qui-vive.

Un coup léger résonna à la porte. Tous deux échangèrent un coup d'œil surpris avant qu'Eadulf aille soulever la clenche.

C'était Ciarnat, qui paraissait nerveuse. Elle vérifia qu'elle n'était pas suivie avant de se faufiler à l'intérieur. Eadulf scruta à son tour le corridor et, le trouvant désert, referma la porte.

Fidelma adressa un sourire encourageant à la jeune servante.

— Vous vouliez me voir ? Venez vous asseoir et racontez-moi ce qui se passe, dit-elle en tapotant le lit à côté d'elle.

— Je n'aurais pas dû vous parler de Marban.

— Pourquoi ? C'est bien un parent d'Escmug, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas menti ?

— C'est que... Je ne veux pas d'ennuis, lady.

— Vous n'en aurez aucun si vous m'avez dit la vérité.

Ciarnat serra les lèvres d'un air embarrassé.

— Un de ceux qui servent à table m'a répété un bout de la conversation. L'intendant a fait comme s'il n'avait jamais entendu parler de Marban.

— Pourquoi, à votre avis ? demanda Eadulf, sautant sur l'occasion.

— Je l'ignore. Cúana le connaissait assez bien, pourtant. Je suis

malheureuse, maintenant, parce que j'ai l'air d'avoir menti.

— Mais si c'est l'intendant qui ment ?

Ciarat parut confuse.

— Cúana savait donc que Marban était de la famille d'Escmug ? la pressa Fidelma avec douceur.

— Tout le monde le sait ! Enfin... Je veux dire...

— Je comprends. Ne vous inquiétez pas, il n'apprendra pas par moi que vous avez mentionné son existence. D'ailleurs, puisque tout le monde le sait, n'importe qui aurait pu nous le révéler. C'est tout de même curieux que Cúana préfère que nous l'ignorions.

Ciarnat baissait la tête avec tristesse.

— Vous qui avez connu Aibell, voulez-vous nous parler d'elle ? l'invita la jeune femme.

— Il n'y a pas grand-chose à en dire. On était petites. On jouait et on explorait les alentours ensemble, mais seulement quand son père partait travailler. Il avait un bateau et il allait souvent pêcher, et parfois il s'absentait assez longtemps. C'étaient des moments de bonheur, car quand il était à la maison, il buvait.

— Et pendant les moments de bonheur, comment était-ce ?

Ciarnat sourit.

— C'était bien. Aibell était une gentille amie.

— Et sa mère, Liamuin ? Comment était-elle ?

— Très belle, mais toujours triste.

— Vraiment ? dit Fidelma, que cette remarque laissa songeuse. Elle était plus jeune qu'Escmug ? Je sais qu'il peut être difficile d'estimer l'âge des grandes personnes quand on est enfant.

— Non, pas si difficile que ça. Escmug était vieux et méchant. Liamuin était jeune, oui, et plus d'un aurait volontiers échangé sa place avec celle de son mari. J'entendais les hommes parler d'elle. Je ne comprenais pas, à l'époque, mais je me souviens de ce qu'ils disaient.

— Donc, elle était séduisante. Qu'est-ce qu'Aibell pensait de sa mère ?

— Elle l'adorait. Liamuin le lui rendait bien et était sa seule protection contre son père. On voyait souvent Aibell couverte de bleus. Quand sa mère a disparu, c'est devenu encore pire pour elle.

— Quand était-ce ?

— À peu près à l'époque où j'ai eu l'âge du choix. C'était... il y a quatre ans, après la grande bataille de Cnoc Áine.

— Ça vous a paru bizarre que Liamuin parte sans elle ?

— Oui ! Liamuin l'aimait tellement, la pauvre, jamais elle ne l'aurait laissée entre les mains d'Escmug ! Il buvait sans arrêt, et il traitait Aibell comme... comme...

La servante s'interrompit en frissonnant.

— Pourtant, sa mère s'est enfuie.

— C'est vrai. Tout le monde espérait qu'elle avait réussi à s'échapper et qu'elle était en sécurité. Mais peu d'endroits étaient sûrs, en ce temps-là.

— Que voulez-vous dire ? l'interrogea Eadulf.

— Pendant les six mois qui ont suivi la défaite, les guerriers du roi de Cashel ont campé sur les terres du clan et beaucoup de nos nobles, qui s'étaient ralliés à Eoganán, ont préféré se cacher plutôt que de vivre sous leur coupe. Ils ont continué à résister, en petits groupes. Pour finir, ils se sont résignés et le prince Donennach a signé un traité. La situation s'est améliorée ensuite.

— Mais, au début, c'était si terrible ?

La jeune fille parut très mal à l'aise.

— Sauf votre respect, lady, la plupart des Eóghanacht se conduisaient avec équité. Mais il y en avait un, le commandant, Uisnech d'Áine, qui croyait que les Uí Fidgente n'étaient que des bêtes et devaient être traités comme telles. Il a été tué dans une embuscade, et ensuite le traité avec Cashel a été accepté.

Ce fut Eadulf qui posa soudain la question :

— Et Colgú, le roi de Cashel, lui est-il arrivé de venir ici en ce temps-là ?

— Pour quoi faire ? demanda Ciarnat, effarée. Non, il ne venait jamais voir le prince Donennach. C'est toujours Donennach qui allait à lui.

Un craquement résonna dans le couloir. Ils se turent et entendirent des pas, le claquement de chaussures de cuir sur le plancher. La jeune fille se leva et attendit que l'écho s'évanouisse.

— Je dois partir. J'en ai dit plus que je n'aurais voulu et j'ai trop peur d'avoir des ennuis.

— Alors, plus un mot à personne, lui conseilla Fidelma avec un sourire rassurant. Nous serons partis au matin.

La servante se retourna juste avant de sortir.

— Si un jour vous découvrez ce qui est arrivé à Aibell, j'aimerais le

savoir. Elle était mon amie, autrefois.

Elle disparut, fermant sans bruit la porte derrière elle.

1. *De la ciguë pour les vêpres*, 10/18, no 4074.

CHAPITRE XIII

Si Ciarnat ne leur avait fourni des indications précises, jamais Fidelma et ses compagnons n'auraient trouvé le moulin de Marban. Ils avaient quitté la forteresse alors que l'aube rosissait les collines lointaines et suivi les méandres du fleuve, qui tantôt semblait venir du sud, tantôt de l'est. Grâce à Gormán, ils surent à quel moment obliquer vers l'ouest et remonter le long d'un petit cours d'eau qui se jetait dans la Mháigh.

— Maintenant, nous devons chercher un terrain rocailleux. Du moins, s'il porte bien son nom d'*An Cregáin*, expliqua-t-il avec une assurance tranquille.

Ils surent qu'ils approchaient avant que le moulin ne soit en vue, rien qu'à l'odeur du blé séchant dans les fours – étape préliminaire avant le passage sous la meule. La plupart des moulins comportaient de ces grands fours à bois, les *sorn-na hátha*. Il fallait de la compétence pour les faire marcher. Si celui qui les surveillait relâchait son attention, ils surchauffaient ou prenaient feu, alors tout le blé brûlait et était perdu. Dans certaines campagnes, Eadulf avait vu une méthode de séchage plus primitive où l'on rôtissait le blé en épis. On y mettait le feu et l'on attendait que l'enveloppe externe se consume sans toutefois atteindre le grain. Ensuite, on éteignait la paille brûlante et on battait le blé pour la séparer.

Le moulin était bien caché. Se fiant toujours à leur odorat, ils s'engagèrent sur une petite sente à travers les arbres, émergèrent sur un à-plat rocheux et l'aperçurent enfin. C'était un moulin à eau situé au bord la rivière, avec son bief devant et un ruisseau derrière. D'un côté étaient construits des resserres et, un peu plus loin, deux grands fours de pierre d'où s'élevaient des volutes de fumée. Plusieurs employés y plaçaient les épis ou les retournaient. Manifestement, ce moulin connaissait une forte activité.

Les cavaliers s'avancèrent. Un des hommes les repéra, posa sa fourche et vint à leur rencontre. Son regard vif les parcourut, observant les vêtements, s'attardant sur le torque d'or de Gormán.

— Est-ce là le moulin de Marban ? s'enquit Fidelma.

— Tout à fait, lady, répondit l'autre avec un salut courtois.

— Êtes-vous Marban ?

— Non, il est au moulin. Vous voulez que je le prévienne ?

— Non, nous allons le rejoindre, décida Fidelma en mettant pied à terre.

Gormán resta avec les chevaux pendant qu'Eadulf empruntait le chemin avec elle. Ils n'avaient pas atteint la porte qu'ils la virent s'ouvrir. Un géant apparut, torse nu, un tablier de cuir couvrant sa large poitrine mais révélant des bras bronzés et musclés. Il avait une grosse tête couverte d'une masse de cheveux cuivrés et une barbe broussailleuse. Sous les paupières tombantes, les yeux bleu clair au regard fier les détaillèrent de pied en cap.

— Êtes-vous Marban ? demanda à nouveau Fidelma.

Non seulement l'homme ne répondit pas tout de suite, mais son regard se fit plus scrutateur.

— Je suis Marban le meunier, daigna-t-il enfin admettre. Je ne vous connais pas, lady. Vous voyagez avec un moine étranger et un guerrier du Collier d'or, ajouta-t-il en désignant Gormán, encore à cheval derrière eux. Vous portez également le torque, ce qui vous désigne comme une Eóghanacht.

— Vous avez l'œil acéré, Marban le meunier. Mais nous venons en paix.

— Dans ce cas, vous partirez de même.

Les travailleurs n'avaient pas interrompu leur besogne, toutefois Fidelma avait conscience que leurs yeux ne les quittaient pas, guettant leur moindre geste.

— Vous êtes méfiant, mon ami. Qu'est-ce qui vous tourmente ? demanda-t-elle d'une voix posée.

Marban fit passer le poids de son corps d'un pied sur l'autre.

— Rappelez-vous que vous êtes en pays Uí Fidgente, lady. Je ne sais pas encore qui vous êtes, mais ce collier d'or m'apprend d'où vous venez.

— Sachez, alors, que je suis Fidelma de Cashel, sœur de Colgú.

L'homme plissa les yeux.

— Votre renom s'étend jusqu'ici. Vous êtes brehon. On dit aussi que vous avez épousé un étranger, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil sur Eadulf.

— Avec un peu de chance, vous aurez aussi entendu dire que je suis *dálaigh*, déclara Fidelma tranquillement. Et vous saurez que, quand je pose une question, on me répond.

La bouche de Marban était à peine visible à travers la barbe, mais un mouvement de ses muscles trahit qu'il souriait.

— Je ne crains pas les gens de loi. Ce moulin m'appartient. Je n'empêche personne d'accéder à la rivière, les cultivateurs alentour ont de l'eau tant qu'il leur en faut. Ma propriété a été évaluée conformément aux huit parties énumérées dans le *Senchus Mór*, et quiconque est blessé en travaillant au moulin est dédommagé selon les indications du *Livre d'Aicill*. Des accidents se produisent quelquefois. Alors, la compensation adéquate est versée en accord avec les instructions du brehon de la région.

Fidelma dissimula son amusement.

— Vous semblez connaître à merveille vos droits et vos obligations devant la loi. Vous êtes peut-être juriste, vous aussi ?

Le géant secoua sa crinière.

— Pas moi.

Voyant l'air médusé d'Eadulf, Fidelma lui expliqua brièvement :

— La loi énumère les huit composantes d'un moulin et la façon dont elles doivent être construites. Dites-moi, Marban, avez-vous souvent besoin d'un brehon ?

— Non, car le prince Donennach gouverne avec justice.

— Ah ? Vous l'approuvez donc ?

— Il a fait beaucoup pour sauver notre territoire de la dévastation, répondit le meunier d'un ton bourru.

— De la dévastation... causée par les guerriers de Cashel ? termina Fidelma, le poussant dans ses derniers retranchements.

— Je vous l'ai dit, vous êtes en territoire Uí Fidgente, lady.

— Je le sais.

— Je doute que vous compreniez bien, contra le meunier. Quand nos guerriers ont subi la défaite, notre peuple a été brisé. Les hommes de votre frère sont venus s'assurer que nous resterions assez faibles pour ne plus défier Cashel. La plupart des chefs qui avaient soutenu Eoganán et son rêve futile de reconquête étaient morts ou en fuite.

L'ordre et le droit avaient disparu, hormis ceux imposés par les guerriers de Colgú.

— Vous ne vous attendez pas à ce que nous compatissions ! intervint Eadulf. Les Uí Fidgente qui ont suivi Eoganán dans sa folie ont été vaincus selon les règles et, selon les règles, ils en ont payé le prix. J'ai moi-même été capturé à bord d'un navire en haute mer et envoyé comme esclave dans les mines de cuivre de Torcán, fils d'Eoganán. Ces deux-là ne montraient pas tant de mansuétude envers ceux qu'ils voulaient conquérir, aussi je n'aurai pas davantage de pitié à leur égard.

Marban l'écouta attentivement, puis poussa un soupir.

— Je vous comprends. Mais rendre injustice pour injustice n'est pas pour autant de la justice.

— Belle discussion philosophique, meunier, reprit Fidelma d'un ton distant. Cependant, nous ne sommes pas venus discuter de questions d'éthique.

Marban eut un reniflement ironique, puis répliqua :

— Je me demandais quand nous allions en venir au fait.

— Est-il exact que vous étiez apparenté à un passeur, ou pêcheur, du nom d'Escmug ?

Le meunier perdit contenance pour la première fois et réprima un mouvement de recul.

— Escmug ? Il est mort.

— Vous ne voyez par conséquent aucune objection à nous parler de lui ?

L'expression de Marban n'était plus que méfiance.

— Pourquoi ?

Une bruine s'était mise à tomber, aussi impalpable au début que de la rosée. Fidelma croisa les pans de sa cape sur ses épaules.

— Nous pourrions peut-être parler dans un endroit plus confortable ? À moins que l'hospitalité ne soit une coutume inexistante dans cette partie du monde.

Marban lui lança un regard de colère, puis tendit le doigt vers une vaste bâtisse dans laquelle les employés entraient précipitamment, le crachin se transformant en grosses gouttes de pluie.

— Votre escorte peut conduire vos chevaux à l'écurie, là-bas. Nous, nous allons dans le moulin.

Eadulf alla transmettre ces instructions à Gormán avant de rejoindre Fidelma et le meunier à l'intérieur. Il y faisait sombre mais chaud, et

l'atmosphère était chargée de poussière de farine. Marban leur indiqua un banc avant de se percher au pied d'un escalier qui montait vers l'étage.

— Escmug est mort, répéta-t-il. Que voulez-vous savoir à son sujet ?

— Vous étiez parents, m'a-t-on dit.

— Si on vous l'a dit, pourquoi le demander ?

— Je le demande afin d'en avoir confirmation. Vous avez le choix : nous pouvons rendre les choses faciles, ou alors y passer la journée – voire plus, à votre guise – si je dois vous arracher la vérité par bribes, déclara-t-elle, cassante. Vous connaissez la peine encourue pour tout refus de répondre à un *dálaigh* ou pour toute réponse mensongère, oui ? Alors, étiez-vous parents ?

Le meunier s'agita, mal à l'aise.

— Oui. C'était mon frère aîné. Je n'étais pas proche de lui et n'ai jamais cherché à l'être. Puisque vous tenez à le savoir, je le détestais. Je ne le voyais que lorsqu'il avait besoin d'assistance, et j'ai fini par en avoir assez de l'entretenir.

— Ne gagnait-il pas sa subsistance sur le fleuve ?

— Si, mais encore fallait-il qu'il soit sobre, et il ne l'était presque jamais. Cette brute-là battait sa femme et sa fille et les négligeait. Tant qu'elles ont vécu, elles étaient ma seule raison de lui procurer de l'aide. Tout ce que j'ai fait, c'était pour elles.

— Vous en parlez comme si elles étaient mortes.

— Ils le sont tous, à présent. On a retrouvé le corps d'Escmug dans le fleuve.

— Et son épouse ?

— Liamuin ? Elle a fui ses mauvais traitements et on a appris qu'elle était morte. Comment elle a pu accepter de l'épouser, ça dépasse l'entendement.

— Parlez-moi d'elle.

— Son père était Ledbán, qui tenait les écuries du seigneur Codlata au gué des Dalles de pierre, un peu plus au nord. À la mort de sa femme, il s'est retiré à l'abbaye de Mungairit où son fils était médecin.

— Donc, frère Lennán était le frère de Liamuin ?

— Vous connaissez l'histoire ? fit Marban avec surprise.

— Nous sommes passés par Mungairit il y a quelques jours et nous avons rencontré Ledbán. Il s'est éteint alors que nous y étions.

Marban exhala un long soupir tout en secouant la tête.

— Il était vieux et accablé par le destin des siens. Sa femme, emportée par la peste jaune, son fils, tué à Cnoc Áine en soignant les blessés, et sa fille... sa fille, mariée à une brute infecte. Pas étonnant qu'il ait cherché la tranquillité à Mungairit ! Si l'on en croit ce qu'on dit, Codlata aussi a trouvé refuge là-bas.

— Pourquoi Codlata se serait-il réfugié à Mungairit ? s'enquit Eadulf, intrigué.

— Il était le neveu du prince Eoganán, son intendant aussi. Il commandait une compagnie à Cnoc Áine. Les membres de la famille d'Eoganán furent nombreux à se cacher, après la défaite.

Eadulf jeta un regard troublé à Fidelma, mais elle avait l'esprit ailleurs.

— Dites-m'en plus au sujet de Liamuin.

— Une belle fille comme ça... Je n'ai jamais pu croire qu'elle ait été attirée par ce rustre.

— L'attirance entre homme et femme est un des grands mystères de ce monde, remarqua doucement Eadulf.

Le meunier acquiesça.

— On a raison de dire que les trois choses qu'on ne peut comprendre sont le travail des abeilles, le flux des marées et l'esprit d'une femme... sauf votre respect, lady.

— Ainsi, cette union n'avait pas l'approbation de la famille ?

— Tout le monde était malheureux et détestait Escmug.

— Vous ne ménagez pas votre frère.

— Dans chaque fratrie, il y a souvent une brebis galeuse.

— Cependant, Liamuin et lui ont eu une enfant.

— Aibell ? Quelle vie misérable elle a connue ! Quand Liamuin a quitté Escmug, et ce n'était pas trop tôt, la pauvrete a dû supporter la colère de son père. Et puis, pour finir, elle a disparu elle aussi.

— Et ensuite, qu'est devenu Escmug ?

— On a trouvé son corps dans le fleuve, pris dans un barrage de castors.

— Il aurait été assassiné, dit Eadulf.

Marban haussa les épaules d'un air éloquent.

— Certains ont pensé que, vu l'homme qu'il était, on l'a peut-être aidé à s'en aller vers l'autre monde. Quoi qu'il en soit, personne ne l'a pleuré.

— D'après la rumeur, il se pourrait qu'il ait tué sa femme, souligna

Eadulf.

Le meunier garda le silence.

— Vous disiez que son épouse et sa fille étaient mortes, rappela Fidelma. En avez-vous la certitude ? Escmug les a-t-il tuées ?

— Il ne faisait jamais rien à moins d'en tirer profit. Pourquoi tuer sa femme, qui travaillait comme une esclave dans sa maison ?

— Même l'esclave le plus humble peut se rebeller, fit valoir Eadulf.

— Liamuin est partie. J'ai entendu dire quelque temps plus tard qu'elle était morte.

— Elle se serait sauvée en abandonnant sa fille ?

— Elle n'en pouvait plus de cette vie-là. Elle l'aurait emmenée si elle en avait eu la moindre possibilité, mais les circonstances l'en ont empêchée. Il fallait qu'elle saisisse cette chance. Alors, elle s'est enfuie.

Fidelma, qui observait le meunier avec intensité, fut saisie par une inspiration.

— Elle est venue chez vous.

Il fut tenté de le nier, puis se résigna.

— Vers qui d'autre pouvait-elle se tourner ? Son frère venait de périr à Cnoc Áine et son père servait à l'abbaye. Elle n'avait plus personne pour la protéger. Oui, elle est venue.

— Vous aviez conçu de l'amour pour elle ? demanda vivement Eadulf.

— Cela se peut. Elle n'en a jamais eu pour moi.

— Quand est-elle morte ? Que s'est-il passé ? Est-ce que son mari l'a rattrapée ?

Même dans la pénombre, elle vit le chagrin déformer les traits du meunier.

— Quand elle est arrivée, nous avons su tous les deux qu'il ne tarderait pas à la suivre. Elle n'est pas restée longtemps. Pensant qu'elle serait plus en sûreté dans les collines, au sud, je lui ai proposé de se cacher chez un de mes clients qui possédait une maison fortifiée de ce côté. Personne ne penserait à aller la chercher là-bas.

— Visiblement, l'endroit n'était pas si sûr.

— Mais pas pour les raisons que vous supposez, rétorqua-t-il avec dureté.

— Qui était ce client ?

— Menma, un *bó-aire* qui m'envoyait son blé à sécher et à moudre. Son rath se trouve sur le versant nord des collines, sur la vieille crête,

près de la source d'un affluent du fleuve – An Mháigh. J'avais peur qu'Escmug la rattrape, aussi je l'ai emmenée moi-même chez Menma et il m'a promis de la protéger. À mon retour, j'ai trouvé mon frère, en rage, un fouet à la main. Il m'a craché tout ce qu'il lui ferait subir dès qu'il la retrouverait. J'ai prétendu que je ne savais rien et, finalement, il est retourné à Dún Eochair Mháigh.

— Et ensuite ?

— Les semaines ont passé. J'ai appris qu'Aibell avait disparu et j'espérais qu'elle s'était enfuie. Mais elle n'est jamais venue ici.

— On n'a rien fait pour sauver cette enfant et la réunir avec sa mère ?

— C'était ce qu'on projetait de faire, avec Liamuin, mais il devait se douter d'un coup de ce genre car il tenait la petite à l'œil en permanence.

— Mais vous disiez qu'elle était morte ?

— Un jour, Escmug est arrivé ici, souriant, calme et froid. J'ai redouté le pire.

— C'est-à-dire ?

— J'ai eu l'impression qu'il avait tué sa fille. Il m'a dit qu'il savait que j'avais aidé Liamuin à se cacher – on l'avait vue avec moi. Il allait la retrouver et le lui faire payer. J'avais le choix, soit lui dire où elle était, soit en assumer les conséquences. Alors, il s'est vanté d'avoir vendu Aibell à Fidaig, comme esclave. J'ai opposé qu'elle avait l'âge du choix, et ça l'a fait rire. La savoir réduite en servitude donnerait de quoi réfléchir à Liamuin quand il mettrait la main sur elle. Je ne pouvais pas permettre qu'il la trouve.

Marban se tut.

Fidelma se pencha légèrement vers lui.

— Avant que vous décidiez de ce que vous avez à me confier, Marban, je dois vous expliquer que la loi reconnaît ce que nous appelons *colainnéraic* – l'existence de circonstances où le meurtre est justifié et n'entraîne pas de châtement, parce qu'il est commis à seule fin de se défendre.

Le meunier, très pâle, ne montra aucune surprise.

— Vous saviez depuis le début que j'avais tué Escmug ? C'est pour cette raison que vous êtes venus ?

— Nous ne savions rien, jusqu'à ce que nous entendions votre récit. C'est vous qui avez placé son corps dans le barrage ?

— Non. Je l'ai tué, ça oui, pour me défendre. J'ai refusé de lui révéler où était Liamuin et j'ai dit que j'avertirais le brehon qu'il avait vendu sa propre fille. Ça l'a rendu fou. Il a empoigné une hache. J'ai saisi la première chose qui m'est tombée sous la main, une canne en bois, et j'ai frappé pour me protéger. Le coup a porté sur la tempe. Il est tombé et n'a plus bougé. Je l'ai examiné et j'ai vu qu'il était mort. Je l'ai porté jusqu'au fleuve et je l'ai poussé dans le courant, pensant qu'on le verrait en aval, mais il a été arrêté par le barrage et on l'a découvert beaucoup plus tard.

— Personne ne vous a aidé ? Vous étiez seuls tous les deux ?

— Oui. Il hurlait et vociférait. Ça le mettait hors de lui de savoir que j'avais aidé Liamuin à le berner depuis le début.

Fidelma hocha gravement la tête.

— La mort a donc été donnée à seule fin de se défendre.

— Et Liamuin ? demanda Eadulf. Vous devez bien savoir quel sort elle a connu. Expliquez-nous ce qui est arrivé.

— Je vous l'ai dit, cela s'est passé après la guerre, quand les soldats de Cashel sont venus nous pacifier. Ils ont occupé nos villes, nos campagnes. Cela n'a été une période facile pour aucun de nous.

— Continuez, l'encouragea Fidelma comme il marquait une pause.

— Menma m'a dit qu'un guerrier s'était présenté à son rath et avait exigé d'être hébergé.

— Qui était-ce ?

— Je l'ignore. Ce qui est sûr, c'est qu'il était de Cashel et qu'il avait au cou le même cercle d'or que vous.

— C'était donc un membre de la garde rapprochée de mon frère ?

— Je ne saurais vous le dire. Toujours est-il que mon ami Menma fut forcé de lui accorder l'hospitalité. Il avait pour mission de veiller à ce qu'aucun trouble n'éclate dans les contreforts qui bordent la limite de nos terres avec celles des Luachra.

Eadulf ne put s'empêcher de sourire.

— À lui tout seul ?

— Il commandait une troupe qui campait dans les collines entre Sliabh Luachra et le territoire des Uí Fidgente. Il allait entendre leur rapport de temps en temps pour s'assurer que les négociations pour la paix ne causaient pas de réaction violente.

— Et ensuite ? insista Fidelma, percevant sa réticence.

— Vraiment, l'esprit d'une femme est incompréhensible. Très vite,

Liamuin et ce guerrier de Cashel se lièrent de façon intime. On dit que l'amour est aveugle. Même si son propre frère avait été tué à Cnoc Áine, elle et lui devinrent amants. Menma essaya de l'avertir. Il m'envoya même chercher pour que je tente de la raisonner.

— Vous avez réussi ?

— Lorsque je suis arrivé, sa demeure n'était plus qu'une carcasse brûlée. Menma, mon ami, était mort, et avec lui son épouse, ses fils et presque toute sa maisonnée. Liamuin était du nombre.

— Et le guerrier de Cashel ?

— J'ai appris des voisins que, un jour, alors qu'on le croyait parti dans les collines, il était brusquement revenu avec ses hommes et, sans avertissement, ils avaient mis le feu à la maison forte. Ils avaient tout incendié avec leurs torches. Liamuin avait été abattu par un de leurs archers. Les habitants d'une ferme voisine les ont enterrés.

— Quelqu'un connaît-il le nom du guerrier qui a commis cette abomination ? demanda la jeune femme, la gorge nouée. Les voisins n'ont rien su de lui ? insista-t-elle quand il lui fit comprendre que non d'une mimique.

— Seulement qu'il était de Cashel et qu'il arborait le Collier d'or. Cela fait des années, à présent, mais il me semble qu'il y a eu une survivante. Elle s'était réfugiée dans la forêt pendant l'attaque. Les gens de la région pourront peut-être vous renseigner.

— Vous voulez dire que la maison de Menma fut la seule réduite en cendres ? s'étonna Fidelma. Toutes les autres furent épargnées ?

— Il semblerait. Mais ces choses-là constituaient notre ordinaire pendant les mois qui suivirent la défaite, ajouta-t-il, amer.

Il y eut un lourd silence.

— Je vous assure, Marban, que je mettrai tout en œuvre pour découvrir qui étaient ces hommes. Nous traquerons ce guerrier. Et quand nous le retrouverons, il aura à répondre de ses crimes devant la justice.

Le meunier émit un rire sans joie.

— Je suis un Uí Fidgente. Ce guerrier était un Eóghanacht, un des vôtres. Sérieusement, vous vous attendez à ce que je vous croie ?

— La loi est la loi. Si elle n'est pas appliquée, il n'y a pas de justice.

— J'ai eu mon compte de la justice de votre peuple.

— Vous verrez. Je vous en fais le serment.

— Sur ce que vous avez de plus sacré ?

— Sur tout ce qui m'est le plus sacré, je le jure, répondit-elle solennellement.

Chacun resta pensif, puis Eadulf reprit :

— Et sa fille, Aibell ? Pourquoi croyez-vous qu'elle soit morte ?

— Je suis allé trouver Fidaig, à qui Escmug prétendait l'avoir vendue. Fidaig a nié avoir connaissance de cette transaction. Soit il mentait, soit Escmug avait tué la petite, comme les gens le soupçonnaient. Mon frère était un homme abject et vindicatif. Enfin... Quoi qu'il en soit, Aibell était perdue. Sa vie ne valait pas mieux que la mort. Maintenant, je dois retourner auprès de mes hommes, conclut le meunier en se levant. Vous devez avoir hâte de continuer votre voyage.

— Certes, convint Fidelma. Cependant, recevoir et donner l'hospitalité est une obligation sacrée. Nous partagerons notre repas avec vous avant de poursuivre notre route.

Quand Marban fut parti, Eadulf lâcha un soupir.

— La vengeance serait donc le motif derrière l'attentat contre ton frère.

— La vengeance ? Assurément. L'assassin a pris mon frère pour cible parce que ce criminel était un de ses guerriers d'élite. La vengeance ? Mais par quelle entremise ? Qui était l'assassin ? Ni Lennán ni son père. Une autre personne avait-elle des liens avec Aibell ? Que savait-elle des circonstances entourant la mort de sa mère ? Souviens-toi que le meurtrier a crié « Rappelle-toi Liamuin ! » comme si ce nom revêtait un sens pour mon frère. Pourtant, Colgú a juré, au seuil de la mort, qu'il ignore de qui il s'agit. Non, Eadulf, le mystère demeure entier.

— Tu penses que le meunier en sait davantage qu'il ne veut bien l'admettre ?

— Je crois qu'il nous a appris tout ce qu'il pouvait.

— Alors que faisons-nous ?

— Nous n'avons qu'une seule piste : tâcher de retrouver la survivante de l'incendie. Notre priorité est d'identifier le guerrier qui a causé la mort de Liamuin.

La porte du moulin s'ouvrit et Gormán entra, un sourire d'excuse aux lèvres.

— Les chevaux vont bien, lady, la rassura-t-il d'emblée. L'envie m'a pris de venir voir ce qui se passe. Le meunier et ses hommes ferment les fours. Apparemment, la pluie a mis un terme à leur journée de travail.

Fidelma le fixait, les sourcils froncés.

— Avez-vous combattu à Cnoc Áine, Gormán ?

— Hélas non, lady ! J'essayais encore de persuader mon maître que j'avais l'adresse requise pour être un guerrier. J'étudiais à l'école du Múscraige Breogain, à l'époque.

— Vous ne savez pas, j'imagine, quels membres du Collier d'or sont allés au pays des Uí Fidgente ?

— Capa devait être le commandant. C'est bien après que j'ai été admis au sein de la garde d'élite de Cashel – en fait, seulement une fois que Caol lui a succédé. Comme vous le savez, Capa avait voulu convaincre le roi que j'étais responsable de l'enlèvement de votre enfant...

— Je me le rappelle très bien, Gormán. Je présume que Caol était à Cnoc Áine ?

— Comme la majeure partie des membres du Nasc Niadh. Ce fut une grande bataille. Enda, Aidan, Dego – tous y étaient.

— Ont-ils jamais évoqué les mois qui suivirent, quand leurs compagnies devaient veiller à ce que la paix prévale dans ce territoire ?

Gormán chercha dans sa mémoire.

— Je n'en ai pas souvenir. Tous préféraient se vanter de leurs hauts faits sur le champ de bataille plutôt que de l'exécution d'une mission de surveillance après la victoire.

— Pourtant, la plupart des guerriers du Collier d'or, qui étaient des commandants d'élite, avaient des territoires à superviser.

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Mais cela n'a pas duré longtemps, seulement jusqu'à ce que le nouveau prince parvienne à un accord avec votre frère. Le prince Donennach a accepté de répondre devant Cashel de toute violation du traité de paix. Il était donc dans son intérêt qu'il n'y ait plus de soulèvement.

— Serait-il difficile de savoir quels guerriers du Collier d'or ont été envoyés ici ?

— Je n'en suis pas sûr, lady. Néanmoins, nous sommes tout près de Dún Eochair Mháigh, la principale forteresse des Uí Fidgente. Ne serait-il pas logique que Colgú soit venu s'assurer de la paix ?

Fidelma se troubla et garda le silence.

— On nous a assurés du contraire, repartit aussitôt Eadulf, sachant quelles pensées traversaient l'esprit de son épouse. Le roi n'aurait pas passé des mois dans ce coin reculé. Ces contreforts mènent aux montagnes de Luachra. Nous cherchons un guerrier du Collier d'or qui

s'était établi par là-bas.

Soudain, des éclats de voix leur parvinrent. Gormán fit volte-face, la main sur la garde de son épée, tandis que Fidelma et Eadulf se levaient d'un bond.

Marban ouvrit la porte en trombe, et son expression ne présageait rien de bon.

— Montez tous en haut du moulin, et pas un bruit ! Des guerriers de Fidaig arrivent par ici.

— Fidaig ? Des Luachra ? murmura Fidelma. Ce n'est pas son territoire.

— L'heure n'est pas à discuter de frontières, lady. Ces guerriers ne sont pas enclins à parlementer. Le seul droit qui vaille à leurs yeux est celui de leur épée.

— Pourquoi devons-nous nous cacher ? demanda Gormán.

— En raison de ce que vous êtes, répondit le meunier avec simplicité. Les hommes de Fidaig sont difficilement contrôlables lorsqu'ils sentent qu'ils peuvent s'amuser, et leur conception du divertissement... vous ne l'apprécierez pas. Cachez-vous.

— Pourquoi nous aider, vous, un Uí Fidgente ? l'interrogea Fidelma.

— Je suis curieux de voir si vous avez dit vrai, à propos de la justice des Eóghanacht. Et, surtout, je veux que Liamuin soit vengée.

— Justice sera faite, je l'ai juré.

— Alors, montez et attendez leur départ.

Sur ce, il les quitta et ferma la porte. Sans plus tarder, ils gravirent les marches jusqu'à la minuscule soupente. Il y avait deux fenêtres, une surplombant la rivière et les portes d'écluse qui, ouvertes, déclenchaient le mouvement de la roue à eau en laissant passer l'onde dans le bief. L'autre dominait les fours et l'écurie.

Eadulf jeta un regard vif autour de lui.

— Ma foi, si nous sommes trahis, ils devront monter jusqu'ici un par un. Nous pourrions aisément défendre la place.

Gormán sourit.

— C'est vrai, ami Eadulf. Excepté qu'ils ne s'en donneront pas la peine. Ils attendront de nous cueillir au pied de l'escalier.

— Ils nous affameront ?

— Ils mettront le feu au moulin, et nous aurons le choix entre périr dans les flammes ou être passés au fil de l'épée.

— Que vous voici d'humeur réjouissante, jeune Gormán, murmura

Eadulf sans enthousiasme.

Fidelma réclama le silence et s'approcha avec circonspection de la fenêtre donnant sur le terrain.

— Baissez-vous, souffla-t-elle. Une dizaine de cavaliers arrive. Marban va au-devant d'eux.

Ils perçurent des bribes de conversation. Le chef des cavaliers posa une litanie de questions auxquelles le meunier répondit sur un ton obséquieux, se courbant et indiquant le nord-ouest. À leur extrême soulagement, l'échange ne dura pas longtemps et les cavaliers partirent. Quelques moments plus tard, ils entendirent le meunier grimper l'escalier et finalement sa tête apparut par l'ouverture du plancher.

— Vous pouvez descendre. La voie est libre.

Fidelma avait une expression indéfinissable.

— J'ai cru reconnaître le jeune guerrier qui les menait au ton de sa voix. Qui était-ce, Marban ?

— Un des fils de Fidaig. Il s'appelle Gláed.

— Gláed ? répéta-t-elle avec une moue ironique. Je dirais plutôt Adamrae.

CHAPITRE XIV

Ils avaient quitté le moulin et progressé vers l'amont du cours étroit et sinueux de la Mháigh. Sur l'instruction de Fidelma, Gormán avait, comme elle, ôté son torque d'or et ils avaient rangé les précieux emblèmes dans leurs sacoches de selle. Ils s'enfonçaient dans le territoire des clans les plus belliqueux des Uí Fidgente et de leurs voisins, les Luachra ; la prudence s'imposait. La région était couverte d'épaisses forêts. De temps à autre, ils rencontraient de grandes plaines sillonnées de rus et rivières. Par moments, ils avaient presque peine à suivre le fleuve tant étaient nombreux les cours d'eau qui venaient en grossir le flot.

La longue ligne vallonnée qui s'étendait au sud se fit plus haute à mesure qu'ils en approchaient. Gormán leur montra des maisons fortes semblables à des raths que l'on distinguait au sommet des collines.

— Celle que nous cherchons doit être une de celles-là.

— Nous sommes plutôt en quête de ruines calcinées, rappela Fidelma.

Ils guidèrent leurs montures sur le sentier en pente douce. L'herbe était rase par endroits et la raison n'en était guère difficile à deviner : ça et là paissaient des troupeaux de moutons noir et brun, à la toison drue et aux cornes recourbées. Fidelma s'étonnait qu'on n'ait pas conduit les bêtes vers des pacages plus abrités pendant les mois d'hiver. Elles broutaient, indifférentes aux trois voyageurs qui cheminaient lentement au milieu de fougères et d'ajoncs dont les fleurs jaunes exploseraient au printemps, mais qui n'étaient encore qu'une promesse de beauté.

Fidelma résolut de faire halte à la première petite exploitation agricole qu'ils trouvèrent sur leur chemin. On pouvait tout juste la qualifier de rath parce qu'elle était entourée d'une butte de terre et d'une barrière en bois. Une robuste fermière entre deux âges était assise devant son logis et plumait un poulet. N'ayant pas remarqué leur

approche, elle fut d'abord saisie et se leva en jetant la volaille sur le banc de bois. Ses yeux sombres parcoururent leurs habits avant de remonter vers leur visage, pour juger à qui elle avait affaire.

Elle répondit à la salutation de Fidelma d'un air soupçonneux et demanda rudement :

— Que cherchez-vous ici ?

— Ce qui était jadis le rath de Menma, lança Fidelma sans se démonter devant cet accueil peu amical.

— Ah oui ? Menma est mort depuis longtemps et son rath n'est plus qu'un amas de petit bois.

— C'est bien ce qu'on m'a dit. Dans quelle direction faut-il aller, d'ici ?

La femme fit un geste vague vers le sentier à l'ouest.

— Suivez cette route et vous y arriverez. Mais il n'y a plus rien, là-bas. Ils ont tous été tués il y a des années.

— Il n'y a eu aucun survivant ? s'enquit Fidelma.

À nouveau, elle eut droit à une réponse pleine de défiance.

— Pourquoi ça ?

— Si des gens ont échappé de cette tragédie, j'aimerais leur parler. Je suis *dálaigh*.

— Une juriste ? dit la femme en clignant des yeux. Il n'en passe pas souvent par ici.

Elle laissa échapper un grognement qui tenait lieu de rire.

— En fait, vous êtes les premiers étrangers que je vois depuis la moisson.

— Vous habitez ici depuis longtemps ?

— Je suis née sur la colline que vous voyez, tout là-bas. Mon mari, Cadan, dirige cette ferme. Il a mené paître les moutons.

— Donc, vous viviez là à l'époque où la maison de Menma a été incendiée ?

— Pourquoi toutes ces questions, lady ?

— Je veux savoir ce qui s'est passé.

— Ça, je ne peux pas vous le dire en détail. Un jour, on a vu de la fumée monter au-dessus du domaine. J'ai appelé mon homme. Lui et mon fils ont couru aider. Le temps qu'ils arrivent, il était trop tard. Il ne restait que des cadavres et des ruines fumantes.

— Vous connaissiez Menma, bien sûr ?

— Bien sûr.

— Et les gens de sa maisonnée ?

— Ils étaient nombreux. Lui, son épouse et deux fils qui exploitaient leurs terres – il possédait un champ de blé dans la plaine, en contrebas. Il y avait également deux servantes... Et aussi cette femme, qui était leur invitée. Une parente, je crois. J'ai oublié son nom.

— Quelqu'un d'autre se trouvait-il sur le domaine, ce jour-là ?

— Ce jour-là ? Non.

— Donc, le reste du temps, d'autres gens séjournèrent chez eux ou étaient de passage ? insista Fidelma, notant la nuance.

— Oui, un guerrier. Un de ces Eóghanacht qu'on nous avait envoyés pour ne pas qu'on bronche. Leurs guerriers avaient installé plusieurs campements aux alentours. Lui, c'était leur chef. Je l'ai aperçu seulement de loin, quand il chevauchait dans les collines avec ses hommes. Dieu merci, il n'avait aucune raison de venir chez nous.

— Vous ne savez pas quel était son nom, ou à quoi il ressemblait ?

— Toutes ces questions... éluda-t-elle en secouant la tête. Qui êtes-vous, lady ?

— Je vous l'ai dit, je suis *dálaigh* et je veux élucider les événements de ce jour-là.

La femme renifla d'un air de dérision.

— Un peu tard, après toutes ces années !

— Donc, personne n'en a réchappé ?

Une expression matoise apparut sur ses traits.

— Est-ce que j'ai dit ça ?

— Qui a survécu ?

— La vieille Suanach. Elle servait la famille depuis son plus jeune âge.

— Suanach ? Où la trouverons-nous ?

— Vous continuez après le rath en ruine jusque dans une forêt. Elle s'y abrite depuis ce temps-là. Mon mari et mon fils l'ont trouvée plus morte que vive et l'ont amenée ici, au début. On l'a soignée de notre mieux, avec l'aide de l'apothicaire, jusqu'à ce qu'elle décide d'aller vivre de l'autre côté de la colline. Le vieux Menma avait une cabane au fond des bois, où habitait un bûcheron qui travaillait pour lui. Une partie de la forêt lui appartenait aussi.

— Ces informations nous seront très utiles. Vous a-t-elle raconté ce qui s'était passé ?

— Des cavaliers Eóghanacht ont attaqué le rath, comme ça, pour

rien. Cadan en a vu les traces.

— Lesquelles au juste ?

— Mon mari s'y entend à relever une piste. Il a dénombré les traces de plusieurs chevaux. La plupart des habitants avaient été tués à coups d'épée. La femme qui vivait avec eux était percée de flèches, de même qu'une des servantes. La vieille Suanach aurait été abattue d'un coup à l'arrière du crâne, mais, le Ciel soit loué, ça l'a simplement assommée. La plaie a tant saigné qu'ils l'ont laissée pour morte.

— Vous nous avez beaucoup aidés. Comment vous appelez-vous ?

— Flannait.

— Tous mes remerciements, Flannait.

Fidelma fit faire demi-tour à sa monture et ouvrit la voie sur la piste à flanc de coteau.

Peu de temps après, ils pénétrèrent dans une lande envahie de végétation rabougrie et épineuse et virent, à demi cachés au milieu des ronces, les vestiges de bâtiments – une immense demeure et ses nombreuses dépendances, qui n'étaient plus que pierres noircies et bois calciné. Déjà la nature reprenait ses droits : fougères et arbrisseaux y déployaient leurs frondes. Les trois compagnons ne s'attardèrent qu'un instant avant de poursuivre vers la forêt.

C'était une grande étendue où une abondance de houx se mêlait à l'épine noire. Des arbres branchus se dressaient de toute leur taille, comme pour rivaliser avec les aulnes vigoureux, aux feuilles pointues et à l'écorce lisse et grise. Des sorbiers apparaissaient vers le bord de la colline. La mousse et le lichen tapissaient les troncs qui les cernaient, donnant l'impression d'un domaine impénétrable et sombre.

Pourtant, la forêt était vivante. Une bécassine s'envola à tire-d'aile vers la sécurité des bancs de vase, le long des cours d'eau en contrebas. Son départ provoqua la fuite affolée d'un couple de lagopèdes, mais leurs mouvements n'échappèrent pas à un petit volatile noir qui s'éleva rapidement vers le ciel. Le minuscule faucon merlin était un redoutable oiseau de proie.

Sous la conduite de Fidelma, ils firent avancer les chevaux au pas au milieu de la pénombre glauque. Bientôt, ils distinguèrent une cabane nichée entre les arbres. Elle était bien cachée, et ils seraient passés sans la voir s'ils ne l'avaient cherchée. Ils durent laisser leurs montures aux soins de Gormán sur la piste principale pour se frayer un passage à travers différentes espèces de fougères qui arrivaient presque

à hauteur d'homme, tendues vers les trouées du feuillage et le soleil.

Ils découvrirent, devant la cahute, un espace planté de quelques tubercules.

Fidelma appela :

— Suanach ! N'ayez pas peur. Nous désirons vous parler.

Ils perçurent un mouvement à l'intérieur, puis la porte s'ouvrit peu à peu.

Une femme se tint devant eux, les cheveux gris épars, la peau pâle et ridée. Son regard était vif, mais sa chair semblait flétrie par les intempéries autant que par les ans. Elle était enveloppée dans un châle de laine brute qui couvrait une robe d'épais lainage.

— Que voulez-vous ?

Décidément, songea Fidelma, la suspicion semblait être la réaction première dans ce territoire.

— Flannait, la femme du fermier, nous a dit où vous trouver.

— Pour quelle raison ?

— Je suis *dálaigh*, continua Fidelma sans se laisser perturber. J'ai cru comprendre que vous avez survécu à l'incendie du rath de Menma.

La femme plissa les yeux, redoublant de méfiance. Elle regarda tour à tour Fidelma et Eadulf, son expression devenant encore plus dure à la vue du moine.

— C'était il y a bien longtemps.

— Pas plus de quatre ans, m'a-t-on dit.

— Bien longtemps, répéta Suanach comme si elle n'avait pas entendu.

— Pouvons-nous parler à l'intérieur ?

La femme renifla et s'avança sur le seuil en fermant la porte derrière son dos.

— Non. Il y a à peine de la place pour moi et pas du tout pour les étrangers. Si vraiment vous voulez parler, cette bûche vous servira de siège. Moi, je m'assois sur le seuil.

Fidelma adressa à Eadulf un soupir résigné et s'installa comme la femme le lui avait indiqué. Il préféra rester debout.

— Je désire simplement que vous me rapportiez les détails de l'attaque.

— Les détails ? répéta la femme avec un rire rauque.

Elle détourna la tête et souleva ses longs cheveux pour dégager sa nuque marquée d'une cicatrice blafarde.

— C'est un détail suffisant, ça ? Menma et toute sa famille ont été tués. Je suis la seule survivante. Maudits soient les étrangers de Cashel !

Fidelma lança un regard d'avertissement à Eadulf avant de continuer.

— Relatez-moi ce qui est arrivé. Qui était au rath ce jour-là ?

Suanach eut un haussement d'épaules indifférent.

— À quoi bon ? Ça ne les fera pas revenir.

— Cela peut permettre de punir les coupables.

— Après toutes ces années ? J'en doute ! Et qui punira les Eóghanacht ? Néanmoins, je ne partirai pas vers le tombeau sans avoir transmis la vérité.

Elle s'interrompit le temps de renifler, puis continua.

— C'était un jour ordinaire. Le soleil était haut, et le guerrier était absent...

— Quel guerrier ?

— Depuis la défaite, pour prix de notre rébellion, nous devons supporter des bandes de guerriers de Cashel qui surveillaient notre territoire le temps qu'on accepte les termes de la paix. Leur commandant a demandé l'hospitalité au rath.

— Connaissez-vous son nom ? demanda Fidelma, se penchant avidement.

— J'ai oublié. Peut-être que ça me reviendra. Je me rappelle qu'il portait un collier d'or, un torque, autour du cou, et qu'il se vantait d'être un guerrier d'élite. Son nom, je ne m'en souviens pas. Il était grand et élancé.

— Cela vous reviendra peut-être pendant que nous discutons, en effet, répondit Fidelma, déçue. Continuons. Combien de temps est-il resté ici ?

— Longtemps. Des mois, mais pas des années. Assez longtemps pour faire semblant de tomber amoureux.

Fidelma passa sa langue sur ses lèvres sèches.

— De qui était-il censé être amoureux ?

— D'une femme de Dún Eochair Mháigh qui était sous la protection de Menma. Elle était venue chez nous quelques mois plus tôt. Elle était belle, avec des cheveux noirs comme la nuit. Au soleil, ils prenaient des reflets bleutés.

— Et son nom à elle, vous en souvenez-vous ?

— Oh ! oui. Elle s'appelait Liamuin. Il me semble qu'elle venait d'être veuve. Elle avait sollicité la protection de Menma. C'était un *bóaire*, un propriétaire de bétail, et il exerçait une forte influence par ici.

— Et ce guerrier de Cashel, vous dites qu'il s'est épris d'elle ?

— Il a fait semblant, corrigea-t-elle. Liamuin s'était amourachée de lui à cause de sa belle prestance et de sa langue trompeuse.

— Fort bien. Et ensuite ?

— Ce jour-là, Menma et ses fils tondaient les moutons. Ma maîtresse préparait le repas avec Comnait, la petite servante. Liamuin était dehors avec le *muide*, à baratter du beurre.

Voyant l'air interrogateur d'Eadulf, Fidelma expliqua à son intention :

— Un *muide* est une petite baratte à main.

Le terme courant qu'il connaissait était *cuinneóg*, mais cette appellation locale était visiblement familière à son épouse.

Suanach poursuivait sans prendre garde à l'interruption ;

— J'étais descendue jusqu'au mur qui marquait la limite de la propriété pour m'occuper des cochons et...

— Le guerrier au torque d'or n'était pas là ? coupa Fidelma.

— Non, il avait coutume de s'en aller après des intervalles de quelques jours. Il disparaissait sur son cheval, puis s'en retournait après avoir rendu visite à ses hommes qui campaient plus loin.

— Alors, que s'est-il passé ?

— Tout était paisible et soudain... Il est apparu avec une douzaine de ses hommes. Ils ont franchi la barrière à cheval et ils ont foncé droit sur Menma et ses fils, qu'ils ont passés au fil de l'épée. Ils ont lancé des torches enflammées dans la maison. J'ai vu Liamuin... Ses cheveux noirs luisaient sous l'éclat des flammes... Elle a saisi une faucille et s'est précipitée au secours de ma maîtresse et de Comnait, et elle a même réussi à blesser celui qui menait l'attaque, oui, son ancien amant, le guerrier au collier d'or...

— Elle l'a vraiment blessé ?

— Il a lâché son épée et le sang ruisselait de sa main. Alors deux de ses hommes ont lâché leur flèche et l'ont tuée.

— Et la femme de Menma ? Et Comnait ? interrogea Eadulf.

— Toutes deux fauchées d'un coup d'épée. Dieu me pardonne, j'ai pris mes jambes à mon cou. J'ai entendu qu'un des guerriers me poursuivait et j'ai voulu me cacher dans la forêt, mais, avant d'y arriver,

j'ai senti un coup à l'arrière de ma tête et tout est devenu noir. Je ne me rappelle rien de plus. Il paraît que j'ai déliré pendant une semaine, jusqu'à ce que je reprenne connaissance chez Flannait et son mari. Cadan et son fils m'avaient trouvée et m'avaient portée dans leur chaumière, qu'ils soient bénis. Ils ont réussi à faire venir l'apothicaire pour me soigner. C'est de Lachtine que j'ai appris qu'ils avaient tué tout le monde et brûlé le rath.

— Lachtine ! s'exclama Eadulf.

— C'était l'apothicaire. Il n'a pas demandé d'argent, vu que lui aussi était épris de Liamuin. Évidemment, c'était pas le seul. C'était le genre de femme dont les hommes sont fous. Quelle malédiction qu'elle soit tombée amoureuse de cet Eóghanacht !

— Vous disiez que Lachtine était l'apothicaire, releva Fidelma. Il n'est pas resté ?

— Il est parti quelque temps plus tard, je ne sais pour où.

— Et donc, les assaillants étaient menés par ce guerrier au collier d'or, dont le nom vous échappe ?

— Oui, c'est ce que j'ai dit.

— Vous l'avez identifié alors que vous vous trouviez face à face ?

— Non, j'étais assez loin, mais c'était le même homme.

— Comment le savez-vous ?

— Il portait le collier d'or qu'ont certains Eóghanacht. Aucun des Uí Fidgente n'en met de tel.

Fidelma expira doucement.

— Ainsi, vous l'avez reconnu parce qu'il avait un collier d'or au cou. Y avait-il autre chose ?

— Il avait un cerf rampant sur son bouclier, rehaussé de joyaux.

Fidelma tressaillit et porta la main à sa gorge.

— En êtes-vous sûre ? Un cerf rampant, rehaussé de joyaux ? Savez-vous ce que cela représente ?

— Tout ce que je sais, c'est qu'il portait l'ignoble emblème du collier d'or. Je ne connais rien aux armoiries et je m'en passe fort bien.

Fidelma s'accorda quelques instants pour se ressaisir, puis reprit ses questions :

— Liamuin a-t-elle montré qu'elle le reconnaissait quand elle l'a frappé de sa faucille ?

Suanach fronça les sourcils et secoua la tête.

— J'étais trop loin pour voir.

— Pourquoi cette attaque ? Savez-vous pour quelle raison ce guerrier, après avoir vécu si longtemps chez Menma, a marqué un tel revirement ? s'enquit Eadulf.

— Ce n'est pas à moi de donner des raisons. Je sais ce qui s'est passé ce jour-là, c'est tout, et j'en conserve la cicatrice.

— Donc, pour autant que vous le sachiez, il n'en avait aucun motif ?

— C'était un Eóghanacht ! Lui fallait-il un motif ? Ils répandent la mort et la destruction où qu'ils passent.

Fidelma ne répliqua pas. Eadulf la sentait crispée depuis que la femme avait mentionné le bouclier.

— Quelqu'un est-il venu enquêter sur cette affaire ?

— Pas à ma connaissance. J'ai bien entendu qu'un homme avait posé des questions sur l'attaque, par la suite, mais personne ne savait qui il était. J'étais encore alitée chez Flannait, pas en état de répondre si peu que ce soit. On m'a dit qu'on n'avait jamais revu le guerrier qui avait mené l'assaut. Bien sûr, entre-temps la paix avait été conclue. Pour le bien que ça nous a fait !

La vieille femme les prit au dépourvu en crachant à leurs pieds.

— Voilà ce que je leur dis, aux Eóghanacht de Cashel : puissiez-vous vous évaporer de la surface de la terre comme la neige au bord d'un fossé quand paraît le soleil. Que la pintade crie à chaque nouvelle naissance des reins de vos femmes. Que vos vieillards meurent en hurlant. Que vous n'ayez que des cendres dans l'âtre par le pire des hivers, et que vous ne connaissiez de repos ni dans ce monde ni dans l'autre.

Fidelma frissonna. Eadulf, furieux, admonesta la femme :

— Le Christ vous pardonne ! C'est mal, et c'est contraire à la foi de proférer de telles malédictions. Vous devrez faire pénitence.

— Le mal est à la racine de tout, marmonna la vieille, et l'on récolte ce qu'on a semé. Quant à vos pénitences, j'ai déjà fait ma part. À d'autres, maintenant.

Fidelma secoua la tête pour dissuader Eadulf de poursuivre sa sermon. Elle se leva et, à contrecœur, il la suivit.

— Je vous remercie de nous avoir raconté votre histoire, Suanach. Ce qui vous est arrivé est terrible, toutefois vous ne pouvez maudire un peuple entier pour un seul individu qui s'est mal comporté. Il n'est pas bon que l'amertume empoisonne la vieillesse.

— C'est cette amertume qui me soutient dans ce qui me reste de

jours, *dálaigh*.

Fidelma et Eadulf rebroussèrent chemin vers la piste principale.

— Où allons-nous maintenant, lady ? s'enquit Gormán quand ils l'eurent rejoint.

— Nous retournons à la ferme de Flannait. J'aimerais lui poser d'autres questions.

— Que de rancœur chez cette femme ! remarqua Eadulf après qu'ils eurent relaté leur échange à Gormán.

— Je n'arrive pas à croire qu'un guerrier du Nasc Niadh ait pu commettre une telle atrocité, déclara celui-ci. Cela va à l'encontre de toutes nos pratiques et de notre code d'honneur.

— Pourtant, ce doit être vrai, répliqua Fidelma. On a déjà vu des guerriers trahir non seulement leurs principes, mais ceux qu'ils avaient juré de servir jusqu'à la mort.

— C'est dur à admettre, mais si tout le démontre, alors il faut l'accepter, fit valoir Eadulf avec tristesse. Il nous restera donc à trouver le responsable et à nous assurer qu'il soit châtié.

— Si seulement Suanach se rappelait son nom ! déplora Fidelma. Son témoignage repose sur le fait qu'il menait l'attaque et qu'il arborait un collier d'or.

— Il y aussi le bouclier, souviens-toi, ajouta Eadulf. Il avait pour emblème un cerf rampant rehaussé de pierreries.

Gormán tira vivement sur ses rênes, arrêtant net son cheval. Soudain tout pâle, il remarqua d'un ton étonnamment sec :

— Vous n'aviez pas mentionné ce détail tout à l'heure.

— Cela a-t-il une signification particulière que j'ignore ? demanda Eadulf, mal à l'aise au souvenir de la réaction de Fidelma.

— Une seule personne est en droit d'arborer ce symbole sur ses armes, dit la jeune femme d'une voix atone.

— Le cerf rampant est l'emblème des Eóghanacht et ne peut figurer que sur le bouclier du roi de Muman, précisa Gormán sombrement.

Ils continuèrent à chevaucher dans un silence de mort.

— La vieille femme a dû le décrire à quelqu'un.

— Suanach ne connaissait pas la signification de ces armoiries, souligna Fidelma.

— Mais celui à qui elle l'a dit le savait et a cru qu'il s'agissait de ton frère. Donc, il suffit d'apprendre à qui elle en a parlé pour connaître l'assassin. On retourne le lui demander ?

— Tu crois que le meurtrier est venu à Cashel pour réclamer vengeance ? Je n'en suis pas sûre. Le fait qu'il ait crié « Rappelle-toi Luamin ! » et non « Menma » indiquerait qu'il cherchait à la venger elle, et nul autre. C'est logique, mais pourquoi attendre toutes ces années ?

— Une question d'opportunité ? Et ne dit-on pas que la vengeance est un plat qui se mange froid ? avança Gormán.

— Il est vrai, concéda-t-elle. Néanmoins, cette explication-là me paraît bancale à plus d'un titre. Sunanach ignorait qui était ce guerrier, qu'elle n'a décrit que par son torse et son bouclier. Or, je n'ai jamais vu mon frère mentir. Il a affirmé que le nom de Liamuin ne lui disait rien. S'il était demeuré des mois chez Menma, cela se serait su. Ses guerriers venaient de vaincre les Uí Fidgente. Qu'aurait-il fait là ? Comment pouvait-il se permettre de rester assez longtemps pour nouer une idylle avec Liamuin ? Et quel dessein aurait servi ce massacre ?

— Bonnes questions, admit Eadulf, pensif.

— Des réponses vaudraient mieux encore, maugréa Gormán.

— C'est pourquoi nous retournons voir Flannait.

— Il reste encore une autre question, remarqua son époux. Ce Lachtine dont elle a parlé, l'apothicaire qui a soigné Suanach et qui était épris de Liamuin... Est-ce une pure coïncidence s'il porte le même nom que celui du gué des Chênes ?

— Je ne l'ai pas oublié, le tranquillisa Fidelma. Espérons que nous en saurons bientôt davantage.

Alors qu'ils approchaient de l'exploitation, un homme sortit de la chaumière. Son teint basané faisait ressortir ses yeux d'un bleu très clair où la curiosité semblait se mêler à l'inquiétude – peut-être leur expression permanente. À peine les eut-il aperçus qu'il lança quelques mots en se retournant. Flannait le rejoignit et lui murmura à l'oreille avant de s'avancer pour les accueillir. Cette fois, Fidelma se laissa glisser au bas de son cheval.

— Eh bien, *dálaigh*, avez-vous trouvé Suanach ?

La jeune femme répondit par l'affirmative. Eadulf la rejoignit pendant que Gormán attachait les chevaux à la palissade de bois. L'homme aux traits basanés s'était campé près de Flannait.

— Mon mari, marmonna la femme en guise de présentations.

— Je m'appelle Cadan, lady. En quoi pouvons-nous vous aider ?

— Simplement en répondant encore à quelques questions, les rassura-t-elle gentiment. Si j'ai bien compris, après l'attaque survenue

chez Menma, votre fils et vous avez été les premiers à arriver là-bas et vous avez réussi à sauver Suanach ?

Le fermier inclina la tête, les bras ballants, serrant et desserrant les poings avec nervosité.

— On l'a portée jusqu'ici.

— C'est bien ça, donc. Voyez-vous une raison pour laquelle ils auraient brûlé la demeure de Menma ?

— C'étaient des Eóghanacht, répondit-il comme si cela expliquait tout.

— Mais pourquoi Menma ? Pourquoi les autres n'ont-ils pas été agressés ? Pourquoi ne s'en sont-ils pas pris à vous, par exemple ?

— Menma était un *bó-aire*. Il possédait le domaine le plus grand et le plus riche, se défendit Flannait. C'est sûrement pour ça.

— Est-ce qu'ils ont pillé les lieux ?

— Ils n'ont rien pris, pour autant qu'on ait pu s'en apercevoir, répondit le fermier.

— Dans ce cas, peu importait que ce soit le domaine le plus riche, fit observer Eadulf. Ils étaient mus non par la cupidité, mais par la volonté de détruire.

— Qui peut dire ce qu'ils voulaient ? Ils étaient menés par celui qui séjournait là-bas. Le guerrier.

— J'aimerais en savoir plus à son sujet. Que pouvez-vous me dire sur lui ?

— C'est trop loin...

— Vous disiez que votre fils était avec vous. Il se rappelle peut-être quelque chose, dit Fidelma, cherchant autour d'elle.

Cadan et Flannait eurent l'air embarrassé.

— Maolán ? Il ne vit plus ici, lady, indiqua Cadan. Peu après l'attaque, il nous a quittés pour entrer dans les ordres. Il était très...

Il hésita, pesant ses mots.

— Il avait un penchant pour la femme, celle qui vivait chez Menma.

— Liamuín ?

— Oui, c'était son nom. Il a très mal réagi à sa mort.

— Mais elle était amoureuse du guerrier.

— Oui, cependant Maolán vivait d'espoir, comme notre apothicaire, Lachtine. Lui aussi est parti peu après. Liamuín était si belle qu'aucun homme ne pouvait lui résister. Nous avons essayé de persuader notre fils de rester. Nous n'avons pas d'autre enfant. Qui veillera sur nous à

l'hiver de nos jours ?

— Savait-il que c'était l'homme qu'elle aimait qui avait mené l'attaque ? interrogea Eadulf.

— Oui, car il est parti une fois que Suanach a été suffisamment remise pour raconter son histoire.

— Où est-il allé ?

— Hélas, nous n'en savons rien ! Maolán avait du talent et voulait faire son chemin dans le monde. Il avait un œil, ce garçon.

— Un œil ? demanda Eadulf avec curiosité, ne comprenant pas l'expression.

— C'était un bon copiste, et il comptait utiliser ce talent pour gagner sa vie.

— Ainsi, vous ne pouvez rien me dire qui m'aiderait à identifier ce guerrier ? reprit Fidelma, découragée.

Elle fixait intensément Cadan qui, sous son regard scrutateur, tira sur sa lèvre inférieure.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Je ne l'ai vu qu'une ou deux fois, et de loin, encore. Tout ce que je sais, c'est qu'il portait le collier d'or des Eóghanacht.

— Était-il jeune ou vieux ? Blond ou brun ? intervint Eadulf.

— Ce n'était pas un adolescent, mais un homme jeune. C'est tout ce dont je me souviens.

— Et sûrement, aussi, s'il était blond ou brun.

— Blond.

— Pas roux ? demanda Fidelma. Par exemple, roux comme moi ?

Le fermier contempla ses tresses cuivrées et secoua la tête. Fidelma se détendit manifestement.

— Je présume que ce guerrier aux cheveux blonds avait un bouclier, insista Eadulf. Chaque guerrier y arbore son *suaicheantas*, l'emblème grâce auquel amis et ennemis le reconnaissent.

Cadan plissa le front.

— Son bouclier était simple, sans motif, excepté... Non, il était rouge avec une bande bleue étroite en travers.

Fidelma consulta Gormán du regard, mais celui-ci secoua négativement la tête.

Les guerriers du Collier d'or qui formaient le *Lucht-tighe*, la garde d'élite du roi, avaient chacun leur propre insigne. Ils étaient répertoriés comme les *ridire*, les champions. En outre, le roi pouvait faire appel à

des troupes plus nombreuses en cas de péril, mais il gardait habituellement un *catha*, ou bataillon, de trois mille soldats de réserve à travers le royaume. Ceux-ci étaient divisés en unités, chacune désignée par un emblème.

— N'y a-t-il aucun moyen d'identifier l'unité à laquelle cet emblème correspond ? demanda Fidelma.

Elle savait vaguement que la position de la bande sur l'écu avait de l'importance.

Gormán tira son épée et traça le contour d'un bouclier dans le sol humide.

— Vous dites que la bande bleue était placée ainsi ? demanda-t-il en traçant la ligne.

Le fermier l'observa et secoua la tête.

— Non, dans l'autre sens, à l'horizontale, comme si elle le découpait en deux.

— Je pense que c'était une des unités qui ont combattu à Cnoc Áine sous le commandement *amuís*.

Les *amuís* étaient des compagnies levées en temps de conflit et venant souvent des territoires situés en dehors de ceux du roi.

— C'est toujours une indication, soupira Fidelma, qui se tourna à nouveau vers le couple. Savez-vous s'il y avait qui que ce soit du côté du rath de Menma, lorsqu'ils sont arrivés ?

— Dès qu'on a vu la fumée, mon fils et moi avons couru jusque là-bas, répondit l'homme, car nous n'avons pas de chevaux. Le temps d'y arriver, il n'y avait plus personne.

— Et les fermes voisines ? En approchant de ces collines, nous avons cru en voir quelques-unes disséminées dans les hauteurs.

— Nous étions les plus proches. À l'époque, plusieurs d'entre elles ont été abandonnées.

— Menma avait-il pris les armes à l'appel du prince Eoganán ? demanda soudain Eadulf.

— Il n'approuvait pas cette cause, répondit le fermier.

— Donc, personne à part vous n'a vu le rath en flammes ?

— À ma connaissance, non.

— Qui est le seigneur de ce territoire ? interrogea Gormán. Ou plutôt, qui l'était en ce temps-là ?

Cadan le regarda sans comprendre.

— Vous voulez dire, le seigneur dont dépendait Menma ?

— Oui, de façon plus proche que du prince de Dún Eochair Mháigh.

— Nous sommes à la frontière, en bordure des terres contrôlées par les Múscraige Luachra. Au-delà des collines s'élèvent les montagnes des Luachra. Bien que nous soyons des Uí Fidgente, Fidaig de Luachra nous impose un tribut.

— C'est vrai, lady, renchérit la femme. Une fois l'an, après la récolte, Fidaig nous envoie ses guerriers afin de le collecter. Nous sommes des Uí Fidgente, mais certains de ceux qui vivent parmi nous sont des Luachra.

— Je croyais que son territoire se trouvait plus au sud dans les montagnes, remarqua Fidelma.

— Pas assez loin, commenta aigrement Flannait.

— Ce n'est donc pas un bon seigneur ?

Flannait réprima un rire acerbe, mais Cadan se hâta de répondre :

— J'ai connu pire.

— Quelle a été sa position pendant la rébellion ? demanda Gormán.

— La rébellion ? répéta le fermier.

— La lutte contre Cashel, corrigea Fidelma, contrariée que Gormán eût révélé dans quel camp ils se trouvaient.

— Oh ! Fidaig aime savoir d'où le vent souffle avant de se compromettre.

— Il n'a pas soutenu les Uí Fidgente à Cnoc Áine ?

— Non, même s'il devait allégeance au prince Eoganán. Il a prétexté que ses guerriers devaient garder le sud contre les Eóghanacht Locha Léin et les Eóghanacht Glendamnach. Mais c'est à Cnoc Áine qu'ils ont attaqué.

— Donc, il est resté neutre ?

— Neutre tant que ça l'arrangeait, murmura Flannait. Il a abandonné les Uí Fidgente.

— Et Menma, quelle était sa position ?

— C'était d'abord et avant tout un fermier, qui n'avait que faire de la politique de princes ambitieux. Ses fils et lui croyaient que le premier devoir était envers la terre. Ce furent des jours terribles quand la mort et le désastre ravagèrent ce pays.

— Mais la paix est restaurée et le royaume est uni, souligna Eadulf.

— Le sang n'efface jamais le sang, commenta le fermier avec ressentiment. Les Uí Fidgente ne seront jamais en paix avec Cashel.

— Une dernière question, dit Fidelma, ignorant le commentaire.

Vous parliez de cet apothicaire, Lachtine, qui a soigné Suanach et était lui aussi amoureux de Liamuin.

— Ça oui, il l'était, autant que mon Maolán.

— Savez-vous ce qu'il est devenu après son départ ?

— J'ai entendu dire qu'il exerçait plus loin en aval... Ah, oui ! Dans un bourg nommé le gué des Chênes.

Ils avaient pris congé de Cadan et de Flannait, et ils redescendaient vers les plaines, au nord.

— Et maintenant, lady ? s'enquit Gormán.

— Il ne nous reste plus qu'à retourner à Cashel. Nous devons de nouveau interroger Ordan, mais, surtout, nous devons apprendre quels guerriers servaient dans la compagnie *amuís* à l'époque.

— Es-tu sûre que toutes les réponses se trouvent à Cashel ? fit Eadulf, dubitatif.

Ils avaient à peine atteint le pied de la colline et bifurqué sur le sentier qui menait vers l'est quand ils entendirent un sifflement suivi d'un choc sourd. Une flèche se ficha dans un arbre au bord du chemin. Gormán tenta de tirer son épée. Le silence fut percé par des cris et un fracas de sabots.

Une demi-douzaine de cavaliers filait vers eux ventre à terre en brandissant des armes. Ils étaient tombés dans une embuscade, tendue par des ennemis supérieurs en nombre. Toute résistance ne pourrait mener qu'à une issue fatale. L'un des cavaliers s'était arrêté et se tenait prêt à décocher une seconde flèche. Ils formaient une bande hétéroclite, mais savaient visiblement se battre et, bien que disparates, leurs armes étaient à même de remplir leur office.

Le sang de Fidelma se glaça dans ses veines quand elle crut reconnaître Adamrae à leur tête. Un examen plus attentif la rassura : ce n'était pas lui, même s'il présentait avec le pseudo-moine une ressemblance certaine. Il poussa sa monture en avant et les dévisagea.

— Un guerrier, une dame et un moine... Eh bien, enchanté de vous voir. Vous êtes sans nul doute Fidelma de Cashel ?

Elle lui lança un regard noir.

— Enchanté de nous voir ? Cette flèche aurait pu tuer ou blesser l'un d'entre nous.

— Telle aurait été l'intention si vous ne vous étiez rendus.

— Pourquoi ?

— Nous avons entendu parler de vous. Des visiteurs de Cashel, semble-t-il, et avides de poser des questions.

Le jeune chef continuait de sourire.

— J'en ai le privilège en tant que *dálaigh*.

— Mon père pourrait bien vous contester ce droit. Vous allez nous suivre. Ce n'est qu'à une courte distance, lady. Mais, d'abord, votre escorte doit rendre les armes.

Gormán se résigna avec philosophie. Il tira son épée et la remit à l'homme le plus proche de lui.

— À qui nous rendons-nous, et pourquoi ? voulut savoir Fidelma.

— Le pourquoi, je laisse le soin à mon maître de vous l'expliquer. Quant à savoir à qui, vous vous êtes rendus à Artgal, fils de Fidaig des Luachra. C'est Fidaig des Luachra qui réclame votre compagnie, c'est donc jusqu'à lui que je vais maintenant vous escorter.

CHAPITRE XV

Les cavaliers partirent au trot sur la large route qui menait aux monts du sud-ouest. Le crépuscule tombait lorsqu'ils parvinrent au gué d'un fleuve au-delà duquel l'ombre noire des à-pics donnait déjà le vertige.

— Nous sommes en territoire Luachra, chuchota Fidelma à Eadulf.

— Ceci est donc Sliabh Luachra ?

— La chaîne entière est connue sous ce nom. Jadis, c'était une immense région de marécages au cœur des montagnes, tellement inhospitalière qu'on avait peine à y cultiver quoi que ce soit. Le massif encercle sept vallons. On y trouve des tourbières où les eaux s'accumulent, et malheur à celui qui y tombe, car il n'en ressort jamais.

Le chef de l'escorte se retourna sans même ralentir l'allure et leur montra un groupe de points lumineux, dans le noir, de l'autre côté du fleuve.

— Voici le gué de l'Ealla. Mon père campe sur la rive d'en face.

Quelque temps plus tard, ils pénétraient dans le campement éclairé par des feux et des lanternes. Fidelma estima qu'il ne comptait qu'environ cent guerriers et que ce n'était pas un camp permanent. Mais même quand on faisait halte pour une nuit, il fallait pourvoir à une intendance rigoureuse : installer les tentes, les baquets pour le bain, la cuisine et les couchages. La sécurité était organisée point par point, avec des tours de garde pour les sentinelles.

Un groupe de lanternes flanquait le *pupall* ou pavillon du chef. À courte distance, leur escorte s'immobilisa et Artgal leur demanda de descendre de cheval. Le couple fut séparé de Gormán que l'on emmena de son côté, et dut suivre le jeune homme jusqu'à la tente principale.

Fidaig, seigneur des Luachra, protecteur de la montagne de joncs et chef des sept vallons de Sliabh Luachra, ne ressemblait pas à ce à quoi Eadulf s'attendait. Il se rappela l'avoir vu parmi les invités de leur

mariage à Cashel et s'être brièvement entretenu avec lui. Il n'était pas très grand, néanmoins il en imposait par son visage intelligent, encadré d'une masse de cheveux blancs et sillonné des rides qui sont la marque de l'âge et de l'expérience. Il évoquait plus un sage vénérable qu'un chef de guerre, expert au maniement des armes. Il avait des yeux sombres où les pupilles disparaissaient, des lèvres minces et pâles. Il donnait une impression de faiblesse physique que la détermination et l'astuce émanant de ses traits compensaient largement. Le fait qu'il eût survécu si longtemps à la tête des Luachra démontrait assez sa finesse et sa ruse.

Fidaig s'était levé, prêt à les accueillir, et esquissait un sourire en les regardant à tour de rôle.

— Bienvenue dans mon humble campement ! Je vous aurais offert un logis plus confortable dans ma forteresse, en haut des montagnes, mais vous me voyez en voyage et, hélas, je n'ai à vous proposer qu'une misérable tente de fortune.

Fidelma plissa légèrement les yeux et lui lança d'une voix glaciale :

— Peut-être alors aurait-il été préférable de nous laisser le choix, à mes compagnons et moi.

Fidaig haussa les sourcils, feignant la stupéfaction.

— On ne vous a pas laissé le choix ? Ah ! Je vais réprimander mon fils. Artgal avait simplement pour mission de vous inviter. J'ai ouï dire que vous voyagez à travers mon territoire et j'étais certain que vous viendriez me saluer, selon la coutume. Craignant que vous ne sachiez où j'ai établi mon camp, j'ai envoyé mon fils et ses hommes pour vous guider jusqu'ici.

Sa voix ne trahissait aucune ironie. Son fils restait impassible derrière son fauteuil, indifférent à tout reproche. Fidaig claqua dans ses mains et ses serviteurs apportèrent des sièges aux visiteurs.

— Buvons et discutons de ce qui vous amène.

Il se carra contre le haut dossier de son fauteuil et leur sourit pendant qu'ils s'asseyaient à contrecœur.

— J'ai ordonné qu'on vous prépare des couches et nous festoierons cette nuit. Hélas, nous ne disposons pas de toutes les facilités pour les ablutions, mais, comme vous l'aurez remarqué, ceci est un camp en marche, et nous bivouaquons près du fleuve.

Un jeune serviteur remplit leurs gobelets de *corma* avant de se retirer dans un coin jusqu'à ce qu'on lui fasse à nouveau signe.

— Un camp en marche ? répéta Fidelma, acerbe. Et sur qui marchez-vous, Fidaig des Luachra ?

Ce dernier rit tout bas.

— Chaque année, certains de ceux qui me doivent tribut oublient que le temps est venu. Je dois donc m'arracher à mon existence confortable afin de me rappeler à leur bon souvenir. Ce genre de négligence prévaut en particulier sur mes frontières – en fait, dans la région précise où mes hommes vous ont trouvés.

— Comment avez-vous su que nous étions là ? ne put s'empêcher de demander Eadulf.

— Facile, mon ami saxon, facile ! C'est un chef bien médiocre que celui qui ignore ce qui se passe sur son propre territoire.

Fidelma, qui avait plongé dans ses réflexions, repassa à l'attaque.

— Donc, vous saviez que nous allions au rath de Menma ?

— Menma ? Il est mort depuis longtemps.

— En effet, et sa maisonnée avec lui. Je présume que vous le connaissiez.

Fidaig acquiesça d'un signe de tête.

— Lui, au moins, n'était jamais en retard pour son tribut. La région dont il était *bó-aire* est moins accommodante, à présent. Je dois favoriser son remplacement par quelqu'un qui aidera les fermiers à se rappeler la date de l'échéance.

— Êtes-vous au fait de ce qui lui est arrivé ?

— Est-ce la raison pour laquelle vous êtes sur mon territoire ? Vous voulez découvrir qui a détruit son rath ?

— Oui, c'est bien pour cela.

Fidaig l'observa par-dessous.

— J'aurais pensé que la réponse se trouvait plutôt à Cashel.

— Ce qui signifie ?

— Si j'ai bonne mémoire, on dit que c'est un guerrier de la garde rapprochée de votre frère qui a mené l'assaut.

— Et vous êtes satisfait de cette explication ?

— Je ne m'en soucie pas. C'était il y a longtemps et la paix règne désormais.

— Pour certains Uí Fidgente, les vieilles blessures n'ont pas cicatrisé.

— Nous sommes des Luachra. Aux Uí Fidgente de régler leurs problèmes.

— Parce que les Luachra n'en ont pas ? interrogea Eadulf.

— Je ne comprends pas cette remarque.

— Avant que nous vous l'expliquions, revenons à Menma, déclara Fidelma. Le connaissiez-vous bien ?

— Je ne le rencontrais que lorsqu'il me remettait le tribut de son peuple, une fois par an, ici, près de l'Ealla.

— Il appartenait pourtant aux Uí Fidgente.

— Les frontières ne sont pas des murs de pierre infranchissables. On trouve des Luachra parmi les Uí Fidgente, des Uí Fidgente parmi les Luachra. Pas de quoi s'ébaubir. La ligne de ces collines marque le nord de mon territoire.

— Pendant la guerre, de quel côté allaient les sympathies de Menma ?

Fidaig se renversa contre son siège et s'accorda quelques instants de réflexion.

— Bonne question, que je lui ai d'ailleurs posée, un jour.

— Quelle fut sa réponse ?

— Il m'a dit que Muman était un royaume gouverné par son roi. Certains dirigeaient des territoires et les chefs leur clan, cependant c'était au roi de Muman de gouverner le royaume. À moins qu'il ne se montre inique, lever l'épée contre lui était injustifié.

— Donc, puisqu'il était loyal envers Cashel, il n'y avait aucune raison pour qu'un de nos guerriers attaque son rath, argua-t-elle.

Fidaig secoua la tête.

— Essayez-vous de me dire que Cashel n'est pas responsable de ce massacre ? Ma foi, je n'ai rien à faire là-dedans. Je n'ai pas soutenu les Uí Fidgente, pas plus que je ne me suis rangé du côté des Eóghanacht. Sliabh Luachra est mon domaine, je ne me soucie guère des querelles extérieures tant qu'on ne cherche pas à m'y mêler.

— À ce que j'ai entendu, tous les Luachra n'étaient pas de cet avis.

Fidaig eut une moue dédaigneuse.

— Je suis leur seul et unique seigneur et c'est ma voix qui prime. Eoganán n'était qu'un jeune idiot. De toute façon, lui ou Colgú, j'aurais fini par rendre tribut à l'un ou à l'autre. Que m'importe lequel ?

— Vous avez appris qu'on a attenté à la vie de mon frère, j'imagine, dit-elle de but en blanc, les yeux rivés sur lui.

À sa profonde surprise, il sourit.

— Rien ne voyage plus vite que les mauvaises nouvelles, lady. Mais dans le cas présent, celles que j'ai entendues sont rassurantes.

— Je ne comprends pas.

— Un cavalier se rendant chez mon cher voisin et ennemi, Congal des Eóghanacht Locha Léin, s'est laissé convaincre de faire halte chez nous. Il a quitté Cashel voilà deux jours, avec la nouvelle que votre frère, le roi, n'attend plus Donn pour son voyage dans l'autre monde. Il est en bonne voie de guérison.

Donn, se rappela Eadulf, était le dieu ténébreux de la Mort, qui rassemblait les âmes des défunts pour les emporter dans sa demeure, sur une île au sud-ouest, où elles étaient jugées avant de pouvoir poursuivre leur chemin dans l'au-delà.

Fidelma, de son côté, tentait de contrôler le flot d'émotions qui la submergeait et la faisait presque défaillir.

— Est-ce vrai ? murmura-t-elle.

— Oh ! Tout ce qu'il y a de plus vrai, lady, lui assura Fidaig. Votre frère se rétablit de sa blessure.

— Grâce à Dieu, dit Eadulf.

— Ou plutôt à la maladresse de celui qui a porté le coup, mon ami, gloussa le vieux chef.

— Qu'est devenu le messager de Cashel ? interrogea Eadulf.

— N'ayez crainte. Nous lui avons permis de remonter en selle et d'aller informer Congal, qui, je pense, se voyait déjà roi de Iar Muman, la Muman de l'Ouest. À surveiller de près, celui-là. N'est-ce pas son grand-père qui revendiqua jadis le trône de Cashel ? Si je me souviens bien, il ne tint que quelques mois après avoir tué le père de votre père. Vous soupçonnez un complot parmi les Uí Fidgente, lady, quand vous devriez chercher les mécontents dans votre propre famille.

Il avait trouvé le défaut de la cuirasse. Fidelma songea aux allusions de Cúana sur les rivalités au sein de son clan. Certes, les Eóghanacht de Cashel constituaient la branche aînée descendant de Eóghan Mór, mais, parfois, d'autres lignées, des Locha Léin aux Raithlin, des Áine aux Chliach et aux Glendamnach, réussissaient à affirmer leurs droits à la couronne. L'héritier présomptif, Finguine, appartenait bien à la branche des Eóghanacht Áine... Elle refoula ces pensées et se rendit compte que Fidaig souriait comme s'il pouvait lire en elle.

— Les rois de Cashel ne peuvent réussir que selon le droit, Fidaig, rappela-t-elle d'un ton cassant. Aucun de ceux qui se sont emparés du pouvoir par la force n'a prospéré, pas même Aed Brennán de Locha Léin, dont vous venez de faire mention. Vous l'avez dit vous-même, il

n'a régné que quelques mois avant d'être renversé par une décision légitime du *derbhfine*.

Loin de perdre contenance, Fidaig l'interrogea avec brusquerie :

— Qu'a à voir la mort de Menma avec l'attentat contre votre frère ?

— Peut-être rien, peut-être tout, éluda-t-elle.

— Je ne comprends pas.

Fidelma décida de passer à l'attaque.

— On m'a informée que, il y a quelques années, vous avez conclu une transaction avec un nommé Escmug.

— Ce nom ne me rappelle rien.

— Peut-être celui d'Aibell éveille-t-il plus d'écho dans votre mémoire.

Artgal, toujours debout derrière son père, se pencha.

— Aibell, père... *Léludach*.

Il fallut quelques instants à Eadulf pour se remémorer le terme : il désignait une esclave fugitive. Décidément, Fidelma ne reculait devant rien, mais cet excès d'audace risquait de causer leur perte.

Le seigneur des Luachra tança son fils du regard, puis haussa les épaules, fataliste.

— Cette fille s'est enfuie de ma forteresse il y a plus d'une semaine. Étant une *éludach*, elle ne peut bénéficier d'aucune protection légale, pas même de la part d'un juge de haut rang comme vous. Où est-elle ?

— En sécurité et elle le restera.

— Elle a été échangée conformément à la loi de *Gúbretha Caratniad*.

— Son père vous l'a vendue illégalement, corrigea-t-elle. Le *Gúbretha Caratniad* mentionne le cas de parents vendant leurs enfants en servitude, surtout à des étrangers, et condamne expressément cette pratique. Il est aussi répréhensible de vendre que d'acheter. En l'occurrence, il s'agit d'un crime car la jeune fille était à l'âge du choix. Elle avait quatorze ans quand elle vous a été cédée, c'était donc une femme libre qui ne dépendait ni de son père ni de vous. Vous l'avez maintenue en captivité pendant quatre ans sans fondement légal.

— Vous pouvez le prouver ? railla Fidaig.

— Vous en doutez ?

Il la fixa, puis se força à sourire.

— Nous n'allons pas nous quereller à cause d'une esclave.

— Je ne me querelle pas, corrigea Fidelma, et assurément pas à

cause d'une esclave, mais d'une jeune fille libre que vous avez retenue dans votre demeure contre son gré. Les conséquences pénales ne sont pas anodines.

— Par les dieux anciens ! explosa Fidaig. Je doute que la Mórrígan, déesse des Batailles et de la Mort, soit aussi intransigente que vous, Fidelma de Cashel !

— Combien avez-vous donné à Escmug pour sa fille ? insista-t-elle, indifférente à sa colère.

Fidaig se maîtrisa et parvint même à se détendre.

— Je crois, bien que ça ne date pas d'hier, que je lui ai donné quatre *screpalls*, le prix de l'honneur de la fille, après qu'il a tenté de m'extorquer davantage.

— Ah ! triompha-t-elle. Vous venez de prouver à l'instant que vous saviez qu'elle avait atteint la majorité légale. Vous m'avez déjà cité le *Gúbretha Caratniad* et connaissez donc la loi. Si elle avait été mineure, vous auriez dû proposer bien plus, car, comme vous le savez, jusqu'à quatorze ans le prix d'honneur est la moitié de celui du père. Escmug a dû vous dire son âge réel et l'a proposée pour son prix d'honneur entier.

Fidaig secoua la tête, n'en croyant pas ses oreilles.

— Vous êtes une femme intelligente, Fidelma de Cashel. Téméraire, aussi, pour entrer dans mon camp et m'accuser...

— Je défends la loi, Fidaig, voilà tout. Vous m'avez invitée dans votre campement, ainsi que mes compagnons, et vous nous avez offert l'hospitalité. Vous savez ce qu'il vous en coûterait si, dans ces circonstances, quelque incident fâcheux nous arrivait. Les *Eóghanacht* pourraient exiger une compensation fort peu à votre goût.

Fidaig en resta ébahi. Eadulf, lui, retenait son souffle. Elle allait trop loin, elle avait tort de le pousser dans ses derniers retranchements... Les instants s'écoulèrent dans le silence, puis le seigneur des Luachra poussa un long soupir. Malgré lui, il ne put dissimuler son admiration.

— Vous avez l'esprit et la langue acérés, lady.

— Vous avez séquestré une jeune fille de l'âge de la maturité jusqu'à ses dix-huit ans, continua-t-elle, imperturbable. J'estime la compensation à quatre *screpalls* par an. Ce qui fait seize *screpalls*... Dix *screpalls* pour le *séd*.

— Ridicule !

— Votre propre prix de l'honneur est de sept *cumals*, vingt et une vaches laitières. Puisque vous vous êtes déshonoré en bafouant la loi en

toute connaissance de cause, votre amende s'élèvera aux sept *cumals* précédemment indiqués, que nous arrondirons pour aboutir à la valeur de vingt-trois vaches à lait.

Fidaig la regardait, pantois, les yeux exorbités. Derrière lui, Artgal avait posé une main nerveuse sur son épée et n'attendait que l'ordre de son père pour dégainer.

— Dites-moi, Fidelma, dites-moi, répliqua enfin Fidaig avec froideur. N'avez-vous pas peur, quasi seule en territoire Luachra et si loin de Cashel ?

— Cashel se trouve à quelques jours de cheval, soit, mais là n'est pas le sujet. Ce dont nous parlons, c'est de la loi des Fenéchus dont les écrits sont respectés à travers les cinq royaumes, du haut roi au plus humble serviteur privé de liberté. Tant que je me ferai l'avocate de cette loi et que je rendrai des jugements équitables, qu'ai-je à craindre ? En revanche, vous encourriez le *glam dicin*, cette malédiction solennelle requise d'un brehon ou de tout autre membre des cours de justice envers quiconque enfreint la loi. Une fois qu'elle est prononcée, chacun a le devoir de punir l'auteur du méfait.

Leurs deux volontés s'affrontèrent. Les yeux noirs dubitatifs défièrent les yeux verts pleins de fougue et, à la fin, Fidaig battit des paupières. Cela ne dura qu'un instant, après quoi un masque d'hilarité transforma son visage, et il s'esclaffa bruyamment. Il tapa du poing sur l'accoudoir de son fauteuil puis, d'un geste, ordonna au serviteur de remplir leurs gobelets.

— Par les dieux de nos ancêtres, Fidelma de Cashel, votre intrépidité me laisse sans voix. Fort bien : vingt-trois vaches laitières, et n'en parlons plus.

— Oh, mais si, parlons-en ! riposta-t-elle au grand désespoir d'Eadulf. Je vais vous donner une chance de regagner votre amende, de sorte que vous n'aurez à me verser que deux *séds* supplémentaires.

— À quel jeu jouez-vous, lady ? s'étonna Fidaig. Que cherchez-vous à présent ?

— Ce n'est pas un jeu, je suis sérieuse. J'attends de la coopération et des informations.

— Demandez toujours et, si c'est en mon pouvoir, vous les aurez.

— Connaissez-vous un marchand de Cashel nommé Ordan ?

Fidaig répondit aussitôt par l'affirmative.

— On m'a parlé de lui. Il se rend souvent sur mon territoire, bien

qu'il n'ait jamais commercé avec moi.

— En quoi consiste ce commerce ?

— Pour autant que je le sache, il achète et vend à peu près tout et n'importe quoi. Pourquoi vous intéressez-vous à lui ?

— Votre fils aussi semble s'y intéresser de très près.

— Mon fils ? Lequel ?

— Gláed.

Les traits du chef des Luachra s'assombrissent.

— Gláed le Hurlleur, seigneur de Barr an Bheithé, la tête de la forêt de bouleaux. Hélas, c'est mon cadet. Sa mère est morte en lui donnant le jour. Pendant quelque temps, on a cru qu'il ne survivrait pas, mais il s'est battu. Il hurlait, hurlait dans son berceau, ce qui lui a valu son surnom. Et il a survécu.

— Il y a de la tristesse dans votre voix, Fidaig, observa Fidelma.

— Oui, car il ne s'est jamais montré obéissant, contrairement à Artgal qui me succédera. Gláed n'agit qu'à sa guise et me marque peu de respect. Dans son enfance, il a entamé des études de brehon, qu'il a abandonnées après avoir à peine atteint le niveau de *freisneidhed*. Depuis, il refuse tout conseil. Même pendant le soulèvement, alors que j'essayais de maintenir mon peuple à l'écart du conflit, il a rassemblé des guerriers et s'est ligué avec Eoganán. Les Uí Fidgente ont promis de lui accorder pour fief certains des territoires qu'ils comptaient conquérir. Il s'est battu à Cnoc Áine et, là encore, il a réussi à survivre.

« Artgal a la tête sur les épaules, c'est pourquoi il est mon héritier présomptif. Gláed suit ses propres voies. Il épouse jusqu'au fanatisme les nouvelles règles de la foi qui nous arrivent de Rome et qui lui sont prétexte pour exercer des sévices corporels sur ses gens. Je ne sais comment l'en détourner. Il adhère aux pénitentiels et ne célèbre même pas la Pasch en même temps que nous. Il y a beau temps que j'ai renoncé à l'influencer.

— Quel est ce lieu dont vous avez fait mention ? Celui dont il est le seigneur ?

— Barr an Bheithé, la tête de la forêt de bouleaux ? C'est plus à l'ouest, dans les collines, là où jaillit An Abhainn Mór – la grande eau noire. Donc, il ferait affaire avec ce marchand de Cashel ? En quoi cela vous préoccupe-t-il ?

— Disons que cela m'intrigue. Il y a des mines, autour de Barr an Bheithé ?

— Pas à ma connaissance. Pourquoi ?

— Ordan paraît concentrer son activité sur les métaux et les pierres. Votre fils et lui se retrouvent en secret. En ces occasions, Gláed se déguise en moine.

— Je vous ai bien dit qu'il devenait fanatique ! Cependant, je ne sais rien de ce commerce. Quel en est le but ?

— J'espérais le découvrir.

— Il est grand temps que je rende visite à mon fils.

— Aurait-il conservé des attaches avec les rebelles Uí Fidgente, les années passées ?

— Il ne tient pas en place et parcourt le territoire avec sa petite bande de partisans. Les fois où je l'ai vu depuis Cnoc Áine se comptent sur les doigts de la main.

— Ainsi, vous ignorez ce qui pourrait l'avoir poussé à s'installer au gué des Chênes, sur la Mháigh, à se faire passer pour un moine du nom d'Adamrae et à tuer pour que son identité demeure inconnue ?

Le seigneur des Luachra ne put cacher sa stupeur et son inquiétude.

— Autant me relater tous les détails depuis le début, lady.

Fidelma les lui rapporta aussi simplement que possible, et expliqua comment, au moulin de Marban, elle avait appris qu'Adamrae et Gláed ne faisaient qu'une seule et même personne.

Fidaig était abasourdi.

— Tout cela n'a aucun sens, mais, je le jure, je découvrirai de quoi il retourne. Demain, j'emmène mes hommes à Barr an Bheithé et j'exigerai des réponses de mon fils.

— Nous devrions venir avec vous, dit Fidelma après une hésitation.

Fidaig se secoua.

— Alors, cette nuit, vous serez tous deux mes invités au festin, et demain nous irons demander des comptes à Gláed. Il devra s'expliquer pour la mort de l'apothicaire et pour l'agression qu'il vous a infligée.

Plus tard, ayant pris soin d'aviser Gormán de la situation et de s'assurer qu'il était bien installé, Fidelma et Eadulf se retrouvèrent dans une petite tente où on leur apporta de l'eau pour se laver et se préparer au banquet. Eadulf en vint directement au fait.

— As-tu confiance en lui ?

— Fidaig est un loup en habit de loup. Il ne dissimule pas sa nature et donc nous pouvons être sûrs d'une chose : il peut faire preuve de duplicité.

Eadulf ne put s'empêcher de rire.

— Voilà une curieuse façon de définir la confiance.

— Il tente de faire passer Gláed pour un enfant rebelle mais, à mon avis, il soupçonne quelque chose de plus grave.

— Tu ne crois pas que nous serons en danger en allant affronter cet homme ?

— On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, répondit-elle, énigmatique. Nous sommes à la merci du destin.

— Je pensais que tu adhérais aux enseignements de Pélage – nous sommes les maîtres de notre propre destinée, et non les jouets du hasard ?

— Le moment n'est pas des plus propices pour une controverse, Eadulf. Cependant, réfléchis : si tu jettes une pierre dans un bassin, elle créera un mouvement circulaire à la surface. Tout est dans la manière d'utiliser ces ronds dans l'eau.

— Ce qui nous oblige à risquer notre vie ?

— Nous la risquons depuis l'instant où nous sommes entrés en pays Uí Fidgente.

— Notre tâche consistait à découvrir qui était vraiment l'assassin et pourquoi il avait tenté de tuer ton frère.

— Je ne l'ai pas oublié, s'irrita Fidelma.

— Alors c'est cette mission que nous devrions poursuivre, au lieu de traquer cet Adamrae ou Gláed, que sais-je !

— Eadulf, dit-elle d'un ton ferme comme si elle raisonnait un enfant turbulent, je suis sûre que je n'ai pas besoin de souligner les liens entre les différentes énigmes auxquelles nous sommes confrontés. Tu es parfaitement capable de les discerner.

— Tu ne laisses jamais place à la simple coïncidence ? Ce qui s'est passé au gué des Chênes avec ce Gláed n'a probablement rien à voir avec la tragédie qui a eu lieu chez Menma ni, d'ailleurs, avec les événements de Cashel. Nous perdons notre temps. Que Fidaig punisse son fils s'il a besoin qu'on le ramène dans le droit chemin.

Fidelma secoua la tête et s'assit sur les roseaux et les rameaux qui feraient office de lit.

— Donne-moi ton interprétation des événements qui entourent l'attentat contre mon frère.

— Rien de bien difficile là-dedans. Après Cnoc Áine, un guerrier, qui appartenait à la garde d'élite de Colgú, a été envoyé dans ce pays avec

beaucoup d'autres afin de maintenir la paix jusqu'à la signature du traité. Il s'est installé dans le rath de Menma. Pour une raison qui nous est inconnue, il s'est retourné contre son hôte, qu'il a assassiné avec toute sa famille. Et Liamuin.

« Suanach l'avait vu porter un bouclier marqué de l'emblème de ton frère. Sans savoir à quoi il correspondait, elle l'a décrit à quelqu'un qui a opéré le rapprochement. Ce quelqu'un connaissait ou aimait Liamuin – on sait que les hommes s'éprenaient tous d'elle. Cet individu est venu à Cashel et a voulu tuer ton frère pour le faire expier par le sang.

— Et que fais-tu de toutes les questions que cette théorie suscite ? demanda-t-elle avec un sourire indulgent.

— Lesquelles, par exemple ?

— Pourquoi cet amoureux a-t-il attendu quatre ans pour chercher vengeance ? Pourquoi usurper le nom d'un médecin tué sur les pentes de l'Áine ? Pourquoi venir à Cashel la même nuit que la fille de Liamuin ? Pourquoi se réfugier dans la même cabane de bûcheron à quelques heures d'intervalle ? Et quel fut le rôle d'Ordan dans tout cela ? C'est ainsi que, de là, nous arrivons à ses rapports avec Gláed, qui se fait appeler Adamrae. Oh, Eadulf, Eadulf ! Ne vois-tu pas que ce n'est pas comme si on suivait un fil dans un labyrinthe, où il suffirait d'aller jusqu'au bout ? C'est comme... comme...

Elle semblait si exaspérée que son époux céda.

— Je comprends que certains aspects sont plus complexes que je ne l'ai laissé entendre. Seulement, parfois, j'ai l'impression que nous ajoutons des complications inutiles.

— Chercher la vérité, c'est comme remonter à la source d'une rivière, répondit-elle. Elle ne suit pas un cours rectiligne. Elle serpente, décrit des tours et des détours et se ramifie. Montre-moi une ligne que tu trouves droite et je te prouverai qu'elle ne l'est pas tant que ça.

— Même si nous confrontons Gláed à ses crimes, crois-tu que la vérité éclatera ? Rappelle-toi, il a déjà tenté de te tuer.

— Tenter de tuer quelqu'un dans le noir et en secret n'est pas pareil que le faire en plein jour et sous les yeux de son père.

— Son père... en qui nous n'avons aucune confiance ?

— Ma décision est irrévocable.

Quand elle s'entêtait ainsi, certaine d'avoir raison, mieux valait abandonner tout espoir de la dissuader.

L'écho d'une musique parvint à leurs oreilles.

— On dirait que le festin a commencé, remarqua-t-elle. Allons donc les rejoindre.

Ils quittèrent la tente et se dirigèrent vers le vaste espace aménagé devant le *pupall* du chef. Des branches, des bottes de joncs et du feuillage avaient été répandus par terre afin de recouvrir la boue. Au centre, on avait allumé un grand feu et, tout autour, on avait dressé des tables et des bancs de fortune à l'aide de rondins.

Sur le côté se tenaient les musiciens : aux cornemuses se mêlaient chaînes et clochettes, et le claquement d'une paire d'os.

— Fidaig gâte ses hommes lorsqu'ils voyagent, constata Eadulf.

Les pensées de Fidelma étaient d'un autre ordre : ce qui n'était qu'un campement en marche, se rendant d'un lieu à l'autre afin de collecter le tribut du seigneur des Luachra, comptait pourtant une centaine de guerriers et leurs serviteurs. Une assemblée exclusivement masculine, susceptible de se transformer en troupe d'assaut si nécessaire. Mais, pour l'heure, ils étaient occupés à savourer le festin. Dans la lumière des feux et des lanternes, elle distingua les lourds chariots disposés alentour. Ils permettaient de réunir le butin et, en même temps, servaient de barrière protectrice.

Dans la lumière vacillante, ils repérèrent Gormán, qui examinait l'agencement du camp.

— Celui qui a conçu une telle disposition possède un sens rigoureux de l'ordre et de l'organisation... cependant je suis inquiet, lady.

— Pourquoi ?

— Regardez cet espace, devant la tente du chef. Voyez cette partie oblongue délimitée par des perches et, sur chacune, une lanterne. J'en ai vu de semblables quand j'apprenais l'art du combat à l'école des Glendamnach. C'est pourquoi je me demande quelle sorte de distraction ils ont prévue.

Fidelma était encore pensive quand Fidaig sortit de sa tente et les accueillit.

— Venez, lady, vous asseoir près de moi avec votre compagnon.

Il se tourna vers l'assemblée et le silence se fit avant même qu'il n'élève la main.

— Cette nuit, mes amis, est à célébrer dignement, car c'est la dernière de la collecte. Buvons jusqu'à plus soif, bientôt nous retournerons à nos foyers et à nos femmes !

— Et aux femmes de qui ? cria une voix salace, qui déclencha les

rires à la ronde.

— Bonne question ! répondit Fidaig.

Un silence plein d'attente s'ensuivit, mais Fidaig croisa le regard de Fidelma et sourit avant de la désigner d'un geste.

— Ce soir, nous sommes honorés par la présence de lady Fidelma, sœur du roi Colgú de Cashel, de son époux Eadulf et d'un membre de la garde d'élite du Collier d'or.

Un frémissement d'intérêt parcourut l'assistance. Eadulf et Gormán échangèrent un regard inquiet.

— Lady Fidelma est *dálaigh*, avocate de notre loi séculaire, poursuivit Fidaig. Sa visite est opportune, puisque nous devons recourir à une ancienne épreuve afin de trancher un différend... le *fír cómlainn* – la vérité du combat.

Eadulf fut frappé par la pâleur subite de Fidelma. De l'autre côté, Gormán se pencha vers lui et chuchota d'une voix tendue :

— Un combat singulier, à outrance. Je croyais la pratique illégale.

Fidaig l'entendit et se tourna aussitôt vers Fidelma.

— Le combat singulier est-il illégal, lady ?

— Non. Aucun conseil de brehons n'a jugé nécessaire de le proscrire du fait qu'il est tombé en désuétude. L'idée de régler une querelle par le fer est jugée peu civilisée, surtout que notre loi prévoit tant de moyens d'arbitrer.

— Il faut croire que vous êtes dans un pays peu civilisé, lady ! déclara Fidaig en souriant de toutes ses dents. Mais donc, la loi prévoit qu'on puisse régler une dispute par un combat singulier ?

— En effet, admit Fidelma. Des conditions très strictes permettent de déterminer si la cause est légitime. Qui est à l'origine du défi ?

Fidaig leva la main. Sur le côté de l'espace éclairé par les lanternes, un guerrier de haute taille s'avança, armé de pied en cap, avec un casque de combat et un bouclier. De l'autre côté apparut Artgal, le fils de Fidaig, lui aussi paré d'un armement complet.

— Loeg a lancé le défi et Artgal l'a relevé.

— Quel est le motif de la dispute ?

— Une femme, quoi d'autre ? gloussa Fidaig. Mon fils a pris pour maîtresse une des épouses de Loeg.

Fidelma pinça les lèvres.

— À coup sûr, la loi suffit pour statuer en la matière. Elle répertorie bien assez de motifs de séparation et de divorce.

— Cela se peut, lady, toutefois les Luachra préfèrent combattre quand ils se disputent une belle.

Fidelma considéra les guerriers d'un œil acerbe.

— On dit qu'il existe trois sortes d'hommes qui ne comprennent rien aux femmes : les jeunes hommes, les hommes d'âge mûr et les hommes âgés.

Fidaig rit dans sa barbe.

— Cela se peut également. Cependant le défi demeure. Jugerez-vous de l'issue ?

Elle comprit que le rusé seigneur des Luachra l'avait placée à dessein dans cette situation pour éprouver sa force de caractère. C'était elle qu'on mettait au défi, pour tenter de la contraindre à une décision arbitraire puisqu'il était impossible d'aboutir à un jugement en la matière, faute de précédent. Une seule voie s'offrait à elle.

— Donc, le défi a été lancé. A-t-il été accepté ?

— Oui.

— A-t-on au préalable proposé à chacun de s'en remettre à la justice ?

— L'un et l'autre ont préféré le combat à outrance.

Fidelma tenta de trouver un moyen d'empêcher l'affrontement, néanmoins les conditions juridiques étaient satisfaites, et les deux parties déterminées à aller jusqu'au bout.

— Fort bien. Qu'ils s'avancent.

Les guerriers s'exécutèrent, et Fidelma s'adressa successivement à chacun d'eux :

— Il n'y a pour vous aucun autre moyen de résoudre ce conflit ?

Loeg répondit :

— Le seul moyen est le combat à mort.

Artgal l'approuva en souriant.

— Loeg m'a défié ce matin et j'ai accepté.

Fidelma s'appêtait à entériner la procédure, lorsqu'elle s'arrêta net.

— Quand dites-vous que le défi a été lancé ?

— Ce matin. Nous sommes tombés d'accord, répondit Artgal avec assurance.

— Il y a des témoins, précisa Fidaig, la voyant sourire. J'ai rappelé la loi en présence de guerriers se tenant de chaque côté. Les combattants ont juré de respecter le résultat de cet affrontement.

— L'affrontement n'aura pas lieu, étant contraire à la loi, trancha

Fidelma avec autorité.

— Qu'est-ce que ce jugement de pleutre ? railla Fidaig. J'ai veillé à ce que tout soit conforme, vous l'avez entendu.

— Tout, excepté une chose : selon les termes du *Senchus Mór*, cinq jours pleins doivent s'écouler entre le défi et le duel.

— Où est spécifiée cette condition ? interrogea Fidaig, contrarié.

— Elle repose sur l'histoire de deux fameux champions, Conall Cernach et Laegaire. Ils se querellèrent, puis se défièrent en combat singulier. Le chef brehon Sencha décréta que cinq jours devaient s'écouler avant d'aller plus loin, afin que les esprits se calment. Depuis lors, tout combat ne peut avoir lieu que cinq jours après le défi officiel.

Pendant que Fidaig cherchait en vain un argument à opposer, Fidelma renvoya combattants et témoins.

— Au moins, ça leur laisse du temps pour réfléchir, expliqua-t-elle à Eadulf.

Alors qu'enfin ils se détendaient et que la musique reprenait, trois brèves sonneries de cor percèrent les ténèbres. Gormán se retourna. Quelle nouvelle menace survenait encore ?

— Ne vous alarmez pas, cria immédiatement Fidaig. C'est un signal d'une de nos sentinelles. Curieux, nous n'attendons pas d'autres invités.

Il scrutait l'extrémité du campement où la forme massive d'un chariot venait d'apparaître après avoir franchi le gué, escortée par deux guerriers.

— Je croyais tous mes chariots disposés pour la nuit, murmura Fidaig, de plus en plus surpris. Je ne connais pas celui-ci...

Le véhicule s'arrêta auprès des autres en bordure du camp. Le conducteur à la silhouette corpulente en descendit. L'un des guerriers l'accompagna vers le *pupall* – ou plutôt, remarquèrent-ils, loin de le guider, il le poussait vers eux de la pointe de l'épée.

L'homme avait une calvitie naissante et de l'embonpoint. Son teint pâle se marbrait de rouge, surtout sur les bajoues. Il arriva devant eux, tête basse, respiration sifflante, frottant l'une contre l'autre ses mains boudinées.

Fidelma lança à Eadulf un regard de stupeur avant d'apostropher le nouveau venu.

— Eh bien, Ordan ! Je ne m'attendais pas à vous revoir en ces lieux.

CHAPITRE XVI

Le marchand se remit de sa surprise et réussit à affecter un sourire mielleux.

— Lady Fidelma, dit-il en inclinant brièvement la tête, je ne m'attendais pas non plus à vous trouver ici, de surcroît en compagnie si peu distinguée.

Il se tourna vers Eadulf et réitéra son salut. Ses petits yeux luisants, auxquels n'échappait aucun détail, se posèrent sur Gormán derrière eux. Enfin il fit face à Fidaig et se courba.

Le chef l'ignora et se contenta de fixer en levant un sourcil interrogateur le guerrier qui venait d'escorter Ordan.

— Seigneur, en revenant du nord, nous avons vu un feu de camp sur une colline. Nous y avons trouvé ce marchand.

— Je m'étais installé là-bas pour la nuit, seigneur, précisa hâtivement Ordan. Si je m'étais douté que votre campement était si près, je me serais empressé de me présenter devant vous. Mieux vaut le grand nombre que la solitude surtout quand les loups et les ours rôdent dans les parages.

Le guerrier lança au marchand un regard de pitié et reprit :

— Les feux du campement, seigneur, étaient parfaitement visibles de là où cet homme faisait halte.

— Je ne les avais pas remarqués jusqu'à ce que vos hommes aient la bonté de me les montrer et m'invitent à me joindre à vous, se justifia le marchand d'une voix suave.

— Donc, vous êtes Ordan de Rathordan, lança Fidaig, le contemplant avec répugnance. J'ai ouï dire que vous passez souvent sur mon territoire, pourtant pas une fois vous n'êtes venu me rendre hommage à ma forteresse.

— Quand nous l'avons interrogé, il nous a dit qu'il se rendait au gué des Chênes, au pays des Uí Fidgente, précisa son escorte.

— Étrange chemin, pour quelqu'un qui s'est fixé cette destination, souleva Fidaig.

— J'ai manqué la route. Enfin... la route que j'emprunte d'habitude était rendue impraticable par la boue.

— Vous vous êtes donc résigné à un détour d'au moins une journée pour rencontrer Gláed ? demanda doucement Fidelma.

— Oui, mieux valait arriver sain et sauf que...

Confus, Ordan comprit qu'il venait de se trahir et ne sut plus que dire.

— Seigneur, dit le guerrier, voulez-vous voir ce qu'il a dans son chariot ?

— Inutile ! protesta Ordan. Je troque quelques armes, c'est tout.

L'expression de Fidaig n'augurait rien de bon.

— J'ai entendu parler de vous. Selon mes informations, mon fils est un de vos clients privilégiés. Je suis curieux de savoir en quoi ce troc consiste au juste.

— Je traite avec beaucoup de gens.

— Voyons ce que vous apportez à mon fils. Qu'on tienne compagnie à notre hôte pendant que nous examinons son chariot, jeta-t-il à l'un des guerriers, après quoi il fit signe à Fidelma et à Eadulf de l'accompagner.

Sous la conduite de l'homme qui avait amené Ordan, ils traversèrent le campement jusqu'au chariot, devant lequel des sentinelles montaient la garde. On réclama des lanternes, puis Fidaig grimpa sur une roue et écarta la toile. Il poussa un cri de surprise. Sans un mot, il fit signe à Fidelma de le rejoindre. Eadulf aida son épouse à monter avant de la suivre, imité par Gormán.

À l'intérieur du chariot s'amoncelait tout un assortiment d'épées, de lances, de boucliers, d'arcs et de pleins carquois. Il ne restait pas un pouce de vide. Gormán émit un léger sifflement.

— On dirait bien que votre marchand se préparait à la guerre, marmonna Fidaig, qui devisagea Fidelma d'un air soupçonneux.

— N'allez pas croire qu'il est venu ici avec la bénédiction de Cashel ! J'ai aussi hâte que vous de découvrir quel usage votre fils comptait faire de ces armes.

— Au vu de leur qualité et de leur quantité, on ne peut parler d'un simple troc.

Gormán, qui avait pris une des épées pour mieux l'examiner, le

confirma :

— Vous avez raison, Fidaig. Ces épées sont neuves et proviennent des forges de Magh Méine, réputées pour leurs artisans. Je connais bien leur ouvrage.

Les forges de Magh Méine, la « plaine des Minéraux », étaient également connues de Fidelma car Fear Maighe en constituait le centre, et c'était là-bas, dans la bibliothèque, qu'elle avait percé le secret du meurtre de Donnchad de Lios Mór.

Gormán cependant poursuivait son examen.

— Toutes ces armes sont flambant neuves, lady.

Il aperçut un paquet enveloppé dans de la toile, se pencha pour le ramasser. Une enseigne de bataille, à la hampe en bois cirée... Il en arracha l'étoffe. Tout en haut, délicatement ciselée en métal doré et incrustée de pierres semi-précieuses, se trouvait l'effigie d'un loup ravissant : l'emblème des Uí Fidgente.

Fidaig prit une profonde inspiration et dit avec lenteur :

— Par les pouvoirs de la Mórrígan !

— Avez-vous une raison d'invoquer l'ancienne déesse de la Guerre ? lui demanda froidement Fidelma.

Fidaig fixait sans mot dire l'enseigne que Gormán tenait devant eux. Les lanternes se reflétaient dans l'or et les rubis qui sertissaient les yeux. Les guerriers de Fidaig aussi s'étaient tus, sous l'emprise d'une crainte révérencielle.

— Oui, une excellente raison, puisque c'est là le symbole de cette divinité. L'enseigne sacrée des Uí Fidgente, disparue pendant la terrible défaite de Cnoc Áine.

— Une enseigne sacrée ?

— Le *Cathach* de Fiachu Fidgenid.

Eadulf savait que, lorsque les clans allaient en guerre, ils emportaient un objet sacré qui, croyaient-ils, leur conférait force et protection. Récemment, avec l'essor de la nouvelle foi, certains s'étaient munis d'une copie de textes des Écritures, tandis que d'autres préféraient une relique des grands enseignants de la foi. Mais ce symbole-là remontait à la nuit des temps.

Comme s'il lisait dans ses pensées, Fidaig reprit :

— Cet objet est, à ce qu'on suppose, l'emblème même que la déesse des Ténèbres et de la Magie noire, la Mongfhind, donna à Fiachu Fidgenid, l'ancêtre des Uí Fidgente, en des temps immémoriaux. Il avait

disparu du champ de bataille. On pensait qu'il avait été emporté à Cashel. Votre frère a toujours nié l'avoir en sa possession.

— Si on l'avait rapporté à Cashel, il aurait été détruit, affirma-t-elle. Il aurait éveillé trop de passions chez les Uí Fidgente. Comment est-il parvenu entre les mains d'Ordan ?

— Cela, nous allons bientôt l'éclaircir, assura Eadulf qui sauta à terre, puis tendit les bras vers Fidelma.

À peine ses pieds avaient-ils touché terre qu'un cri s'éleva de la tente de Fidaig, suivi de la course d'un cheval s'éloignant au galop.

— Si le garde a laissé ce marchand s'échapper... gronda le chef, étouffant un juron.

Ils traversèrent le campement en courant. Les guerriers s'attroupaient autour de la tente dans la plus grande confusion, et Fidaig se mit à crier des ordres – que les uns gardent le chariot, que les autres poursuivent le fugitif.

Ils s'arrêtèrent à l'entrée du *pupall*. La silhouette bedonnante d'Ordan gisait, prostrée. Eadulf se précipita sur lui. Ordan pressait son flanc où le sang imprégnait ses vêtements. Il était d'une pâleur mortelle, et un regard suffit à Eadulf pour savoir qu'il se préparait à son dernier voyage. Lagonisant humecta ses lèvres exsangues.

— Des richesses... plus de richesses que je n'en avais jamais rêvé. Il m'avait promis... il m'avait promis...

Fidelma s'agenouilla auprès de lui et consulta du regard Eadulf, qui secoua la tête.

— Qui vous a promis cela, Ordan ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Il serait roi... Il a promis.

— Gláed ? Il vous a promis des richesses ? De quel lieu serait-il le roi ?

Le marchand regarda Fidelma comme s'il ne la reconnaissait pas.

— Pas Gláed. Dois l'apporter... l'apporter à Mungairit. Il a promis... il...

Ordan exhala un soupir et s'effondra sur le côté. Elle n'eut pas besoin de demander à Eadulf s'il vivait encore.

Lentement, ils se levèrent. Fidaig venait d'interroger son fils Artgal et vint vers eux, la mine courroucée.

— Un de mes guerriers a poignardé Ordan, puis s'est enfui à cheval. C'était Loeg, celui que vous avez empêché de s'engager dans un combat

singulier.

Le regard de Fidelma se perdit dans l'obscurité au-delà des feux de camp.

— Était-ce un homme de Gláed ?

— Il venait de Barr an Bheithe, reconnu Fidaig non sans amertume.

— J'imagine qu'il n'y a aucun espoir de le rattraper dans le noir.

— Une demi-douzaine de mes hommes sont déjà à sa poursuite. Je doute qu'ils arrivent à mettre la main sur lui. Une fois le jour levé, ils pourront suivre sa trace, mais il aura beaucoup trop d'avance.

— L'attaque a-t-elle été provoquée ? demanda Eadulf. Ordan a-t-il tenté de s'échapper ?

— Loeg a frappé quand la nouvelle s'est répandue que vous aviez découvert le *Cathach*, expliqua Artgal, ayant suivi son père auprès de leur groupe.

— Vous pensez qu'il voulait empêcher Ordan de révéler d'où il le tenait ? s'enquit Fidaig, troublé. Si mon fils achète des armes, c'est qu'il complotait contre moi. Il se prépare à me renverser.

— C'est possible, répondit Fidelma. Sauf que, à mon avis, il s'agit d'un plus vaste complot, dont le *Cathach* des Uí Fidgente est la clé. Vous avez entendu Ordan : la réponse se trouve à Mungairit.

Le seigneur des Luachra s'entêta :

— Ma préoccupation première est d'arrêter Gláed dans sa folie. S'il veut prendre la tête de notre peuple, il devra d'abord m'affronter. Demain, j'emmène mes hommes à Barr an Bheithe. Gláed a encore beaucoup à apprendre s'il veut jouer au plus fin avec moi, lady.

— Alors, nous devrions nous séparer, préconisa Fidelma. Il me paraît essentiel d'aller à Mungairit. Eadulf, Gormán et moi continuerons vers le nord au lever du soleil.

— Ce pourrait être un piège.

— Non, je ne pense pas. L'enseigne des Uí Fidgente est au cœur de cette conspiration. Si Loeg rapporte qu'elle est en votre possession, ils ne nous poursuivront pas. Je propose donc que vous vous chargiez de bien dissimuler le chariot d'Ordan, mais que vous me confiiez ce *Cathach* provisoirement. Je promets de veiller dessus avec le plus grand soin. Acceptez-vous de vous fier à moi ?

Fidaig se frotta le menton, puis hocha rapidement la tête.

— Les Uí Fidgente m'importent peu, je me satisfais d'être le seigneur des Luachra. Vous pouvez leur rendre leur enseigne ou la

détruire, à votre guise. Mais rappelez-vous : c'est un symbole puissant. Certains de mes guerriers ont succombé à son attrait. Vous avez pu juger de leur réaction tout à l'heure, quand on l'a découverte. Alors faites attention, lady. Gardez-la en lieu sûr.

Avant que Fidelma pût répondre, Gormán déclara solennellement :

— Mon honneur et mon épée la défendront jusqu'à la mort.

— Je préfère que vous restiez en vie, mon ami, répliqua-t-elle.

— Par mesure de précaution, afin que vous atteigniez Mungairit sans encombre, deux de mes hommes peuvent vous accompagner, offrit Fidaig.

À la vive surprise d'Eadulf, Fidelma accepta.

Plus tard cette nuit-là, dans l'obscurité de leur tente, Eadulf se souleva sur un coude et scruta la silhouette de son épouse. Le rythme de son souffle lui révéla qu'elle était éveillée.

— Je ne me fie toujours pas à Fidaig. Toi, si ? demanda-t-il sans préambule.

— La confiance n'a rien à voir là-dedans. Je pense que son fils l'inquiète pour de bon, mais que l'intention de Glæd n'est pas de le renverser. Je persiste à croire que c'est le prince Donennach qu'il veut destituer. Pourquoi sinon se serait-il déguisé en moine et aurait-il pris un faux nom pour acheter des armes neuves à Ordan ? On sait d'un côté que le marchand n'avait aucun sens moral, qu'il commerçait avec les forgerons de Magh Méine depuis des années. C'est peut-être aussi simple que cela. Tous les marchands n'ont pas de telles relations, ils n'acceptent pas forcément de vendre des armes, et ils ne montrent pas tous si peu de scrupules à traiter avec n'importe qui.

— J'aurais cru que ton système juridique régissait mieux les transactions commerciales, remarqua-t-il sans ironie aucune.

— Le commerce des armes est la seule activité qui n'est pas répertoriée dans les listes des métiers. Il n'est même pas mentionné dans les textes de loi tels que l'*Uraicecht Becc* ou le *Bretha Nemed toisech*.

— Quelle en est la raison ?

— Nous abhorrons tant l'idée d'un marchand de mort que nous ne pouvons concevoir qu'un tel individu existe.

— Pour exister, il existe.

— Oui, admit-elle d'une voix sourde. Jusqu'à ce que Loeg y mette un terme.

— À supposer qu'un complot vise à renverser le prince Donennach, qu'espérerait obtenir Gláed des Luachra ? Il ne fait pas partie des Uí Fidgente, sans même parler de revendiquer la succession.

— Je commence à distinguer une lueur au milieu de toutes ces ténèbres, Eadulf. Mais nous avons encore du chemin à faire.

— Une lueur, vraiment ? Moi, je ne vois qu'un enchevêtrement compliqué.

— À la fin de la journée de demain, tu devrais y voir plus clair.

— Pourquoi précisément demain ?

— Parce que notre première halte sur le chemin de Dún Eochair Mháigh sera au moulin de Marban.

— Je ne comprends toujours pas.

Il entendit un profond soupir dans le noir.

— Dors, Eadulf. Un long voyage nous attend.

Ils se mirent en route après le premier repas. Un soleil languide apparaissait parfois dans les grands bancs de nuées blanches poussés par le vent d'ouest.

Les Luachra avaient levé le camp. Les lourds chariots étaient déjà en route pour la forteresse, les guerriers se tenaient en selle, prêts à se rendre à Barr an Bheithe avec Fidaig. Deux d'entre eux avaient été désignés pour accompagner le trio. Ils étaient robustes, efficaces et du genre taciturne, sans paraître maussades pour autant. Quand Fidelma les avait interrogés pour les jauger, elle avait constaté qu'en dépit de leur jeune âge ils appartenaient à la *fubae* – un corps de vétérans chargé de traquer les brigands, surtout les voleurs de chevaux et de bétail, et de maintenir à distance les meutes de loups.

Ils prirent congé de Fidaig et, Gormán avançant à la tête du groupe, traversèrent l'Ealla, puis reprirent en sens inverse la route empruntée la veille sous la contrainte. Gormán transportait l'enseigne en travers du dos, la toile solidement attachée autour du loup afin que nul ne puisse le reconnaître. Derrière lui venaient Fidelma et Eadulf. Les deux guerriers peu loquaces fermaient la marche.

L'essentiel du voyage se fit en silence car il faisait froid et, de temps en temps, les rafales se chargeaient de bruine. Fidelma et Eadulf se félicitaient de porter d'épaisses capes ou *lummon* bordées de castor. Elles étaient en laine provenant de moutons noirs, espèce très répandue dans la région, dont la toison protégeait des pluies persistantes de par

sa qualité huileuse sur laquelle l'eau glissait sans la pénétrer.

Avant longtemps, ils passèrent au nord des collines où se trouvait le rath de Menma. Ils cheminèrent à travers les plaines marécageuses pour retrouver le cours d'eau qui se jetait dans la Mháigh. Les arbres devinrent plus denses et les bosquets se firent forêts avant de s'éclaircir à nouveau.

Peu après le milieu du jour, les effluves puis les sons du moulin à eau leur parvinrent, et enfin les fours et l'édifice lui-même apparurent dans leur champ de vision.

Un employé les aperçut et partit en courant, sans doute pour avertir Marban car, alors qu'ils approchaient, le robuste meunier sortit sur le seuil et les salua d'un grand geste de la main.

— Bienvenue, mes amis. Je ne m'attendais pas à votre retour.

Fidelma se laissa glisser à bas de sa monture.

— À dire vrai, Marban, nous non plus... du moins dans cette direction. J'avais l'intention de regagner directement Cashel lorsque nous aurions vu le rath de Menma, ou du moins ce qu'il en reste.

Les traits du meunier s'assombrirent.

— Et vous l'avez vu ?

— Oui, et plus encore. Nous avons été invités dans le campement de Fidaig. Nos deux nouveaux compagnons sont ses guerriers.

— Fidaig était là-bas ?

— Non, pas exactement, éluda Fidelma en souriant. Cependant, après ce voyage, nous avons quelques autres questions à vous poser avant de poursuivre la route.

Le meunier hésita, puis déclara :

— Mettez vos chevaux à l'écurie et laissez vos compagnons se reposer.

Il se tourna et ordonna à l'un de ses employés de s'occuper des trois jeunes guerriers. Gormán parut réticent, mais Fidelma lui indiqua d'un regard qu'il pouvait aller avec les autres.

— Maintenant, dit Marban, entrez au chaud, que je puisse vous offrir l'hospitalité et répondre à vos questions.

À l'intérieur, il faisait aussi bon que la première fois. Ils ôtèrent leurs capes et les déployèrent sur les bancs de bois afin de s'asseoir plus confortablement. Pendant ce temps, Marban leur servit l'inévitable *corma*.

— Avez-vous trouvé ce que vous cherchiez ? demanda-t-il en leur

tendant leurs gobelets.

— Seulement dans la mesure de nos moyens, lui opposa Fidelma. Quelque chose me dit que vous pourriez nous en apprendre davantage.

— Si je le peux, pourquoi pas ? concéda-t-il, un peu méfiant.

— Dites-moi donc pour quelle raison véritable Liamuin s'est enfuie de chez elle.

Il resta interloqué, puis répondit sur un ton contraint :

— Escmug était un homme brutal et mauvais.

— Pourquoi alors ne l'a-t-elle pas quitté plus tôt ?

— À cause de sa fille, je vous l'ai dit.

— Ce jour-là, pourtant, elle l'a abandonnée. Quelle différence avec les autres fois ? Que s'est-il passé d'exceptionnel pour qu'elle se résolve à se sauver ? Elle avait supporté la violence d'Escmug pendant quatorze ans. Pourquoi a-t-elle choisi ce moment particulier ?

Marban hésita.

— Allons ! s'exclama Fidelma avec colère. N'y a-t-il pas de brehons ici ? Les femmes ont droit autant que les hommes au divorce ou à la séparation. Toute épouse maltraitée peut obtenir entière compensation, surtout si sa peau présente des ecchymoses. Pourquoi Liamuin n'a-t-elle pas eu recours à la justice ? Bien au contraire, elle s'est enfuie, alors que selon la loi une épouse qui déserte le foyer conjugal sans motif suffisant entre dans la même catégorie qu'un voleur fugitif.

Le meunier écarta les mains en signe d'impuissance.

— Liamuin est morte, lady. Sûrement, les défunts ont le droit de reposer en paix ?

— Pas si leur résurrection contribue à expliquer leur sort et à les blanchir de toute faute. Et pas si cela permet de sauver des vies.

— Je ne peux vous aider, s'entêta le meunier.

— Eadulf, veux-tu demander à Gormán d'apporter... l'objet ici ?

Son époux s'en fut exécuter sa mission. Fidelma avait une idée, mais laquelle ? Il revint avec Gormán quelques instants plus tard.

— Gormán, déroulez la toile et montrez-nous ce que vous avez là.

Tandis que le guerrier s'exécutait, Fidelma voyait le meunier pâlir à vue d'œil. Les émotions se succédaient sur ses traits. Il tendit une main tremblante et la passa sur le loup en or.

— C'est le même, réparé avec art, souffla-t-il enfin.

— Réparé ? répéta Fidelma.

— La dernière fois que je l'ai vu, l'une des pattes et la queue étaient

cassées, peut-être, je pense, par des coups d'épée. Tout a été réparé d'une main experte.

— Donc, vous êtes sûr que c'est bien le *Cathach* de Fiachu Fidgenid, celui que Liamuin a apporté ici en fuyant Escmug ?

— J'en suis sûr... commença le meunier, avant de s'interrompre, ébahi. Comment avez-vous su ?

— C'est bien le même ? insista-t-elle.

— Il y a une incision sur le métal dans l'ancienne écriture, Ogham, juste sous le ventre.

Fidelma palpa les lettres ciselées.

— *Buaidh* ! lut-elle. « Victoire ».

Elle se rassit et fixa Marban, l'invitant en silence à parler.

— Très bien, décida-t-il enfin. Je vais vous rapporter l'histoire telle que Liamuin me l'a racontée, sans rien y retrancher.

Il s'interrompt pour remplir les gobelets à nouveau et but un long trait de *corma*.

— Quand Liamuin est venue me demander de l'aide, ne sachant vers qui se tourner, ce n'était pas seulement parce qu'elle fuyait son mari et abandonnait Aibell. Vous aviez raison. Vous savez déjà que son père était le vieux Ledbán et que son frère était Lennán, le médecin de l'abbaye de Mungairit.

Fidelma attendit sans piper mot.

— Lennán décida de rejoindre les armées d'Eoganán lorsqu'elles marchèrent contre les troupes de votre frère. Non qu'il approuvât le prince, non – il aspirait à assumer sa vocation de médecin en soignant les malades et les blessés.

— Cela, nous le savons, marmonna Eadulf. Il a été tué sur les pentes de Cnoc Áine par les Eóghanacht.

— Pas exactement, répondit le meunier avec calme.

Ce fut au tour de Fidelma d'être surprise.

— Vous voulez dire qu'il ne fut pas tué par un Eóghanacht ou qu'il n'est pas mort sur les pentes de Cnoc Áine ?

— Il fut mortellement blessé, mais ne mourut pas là-bas.

— Continuez votre récit, alors.

— Tout se passa le jour même de la bataille – par bonheur, un soir où Escmug était parti se saouler. Pourtant la guerre faisait rage à quelques lieues de chez lui ! Liamuin raccommmodait les filets quand un cavalier blessé surgit devant sa chaumière : son propre frère, Lennán. Il

se mourait. Il eut à peine la force de lui décrire la défaite devant les armées de Colgú. Il avait pu assister de nombreux blessés.

« L'un de ceux-ci était le porte-enseigne du prince Eoganán. Il était tombé avec, presque dissimulé sous son corps, le *Cathach* de Fiachu Fidgenid. Lennán l'avait retourné pour examiner ses plaies quand il avait découvert le loup doré et sa hampe brisée. Il allait lui prodiguer des soins lorsqu'il ressentit une douleur aiguë au flanc. Il se retourna et vit un guerrier, l'épée sanglante au poing, les traits déformés par la convoitise à la vue du *Cathach*. Comme pris de folie, l'homme se mit à crier : « Il est à moi ! À moi le pouvoir ! » et se pencha pour s'emparer de l'enseigne. Lennán empoigna la hampe et l'abattit de toutes ses forces, frappant son adversaire au front. Celui-ci s'écroula, inerte.

« Lennán savait ce que symbolisait le *Cathach*. Si le guerrier s'en était saisi, cela aurait entraîné de nouvelles effusions de sang pour les Uí Fidgente et les Eóghanacht. C'est cette peur qui le poussa à chevaucher à bride abattue vers sa sœur – le souvenir de l'expression qu'il avait vue sur le visage du guerrier.

— Un Eóghanacht, sans doute ? ironisa Gormán.

Marban secoua rapidement la tête.

— En aucune façon. C'était Lorcán, fils d'Eoganán. Lennán savait que le *Cathach* ne devait pas tomber entre de telles mains. Tout le monde redoutait la cruauté de Lorcán. Il fut assassiné peu après et rares furent les Uí Fidgente qui le pleurèrent. Mais, à l'époque, c'était un homme dangereux. C'est pourquoi, malgré sa blessure, Lennán puisa une force surhumaine dans la terreur de ce qui pouvait arriver si Lorcán s'emparait de l'enseigne sacrée. Il réussit à s'éloigner du champ de bataille, trouva un cheval et, souffrant mille morts, fila comme le vent pour rejoindre sa sœur. Il lui confia l'enseigne et l'exhorta à la cacher en lieu sûr.

— Et puis il rendit l'âme ?

— Se sentant proche de la mort, il remonta à cheval et repartit vers le champ de bataille. Jamais il ne l'atteignit. Cependant, il arriva assez près pour que les autres pensent qu'il avait été tué là-bas ou en essayant de s'en échapper. En tout cas, sa brève visite à Liamuin demeura secrète.

— Excepté pour vous.

— Il avait communiqué sa peur à sa malheureuse sœur. Elle mit l'enseigne dans un sac de toile et comprit qu'elle ne pouvait attendre

que sa fille rentre des champs. En toute hâte, elle quitta Dún Eochair Mháigh et vint chez moi.

— Donc, vous ne craigniez pas uniquement qu'Escmug la rattrape.

— Non, l'enjeu était plus terrible encore. C'est pourquoi je lui ai proposé que nous emportions le *Cathach* chez Menma le *bó-aire*, l'un des hommes les plus intègres que j'aie connus.

— Et sa fille, Aibell ?

— Nous projetions de lui apprendre un peu plus tard où était sa mère. Escmug a cru que Liamuin l'avait fui, lasse de le supporter. Il a eu l'idée d'une vengeance qui la blesserait dans ce qu'elle avait de plus cher au monde. Voilà pourquoi il a vendu Aibell à Fidaig. Non, je n'ai eu aucun remords d'avoir tué cette bête immonde.

— Donc, Liamuin s'est cachée chez Menma et l'on n'a rien fait pour Aibell ?

— Quel recours avions-nous ? Elle était devenue esclave, du seigneur des Luachra par-dessus le marché. Autant dire qu'elle était morte.

— Détrompez-vous : j'en ai parlé avec Fidaig. Il reconnaît qu'il a enfreint la loi en l'achetant alors qu'il savait qu'elle avait l'âge du choix.

Le meunier, très ému, tenta de se justifier.

— Lady, nous ne sommes pas loin de son territoire et nous ne connaissons que trop le pouvoir de Fidaig et de ses fils. Leur domination s'étend jusqu'au-delà des collines, où vivait mon ami Menma. Je jure que j'ai perdu tout espoir de sauver Aibell quand j'ai appris qu'Escmug la leur avait vendue.

— Parlons d'abord de Gláed, dit Fidelma. Je sais qu'il s'est battu à Cnoc Áine, contre la volonté de son père. Ses ambitions épousaient celles des Uí Fidgente.

— Il est vrai. Il ne s'intéressait ni aux prétentions d'Eoganán au trône de Cashel ni, d'ailleurs, au bien des Uí Fidgente. Il voulait seulement se constituer un fief au cœur du Sliabh Luachra, qui est une forteresse naturelle grâce à ses barrières montagneuses.

Eadulf demanda d'un air pensif :

— Dans quelle mesure Gláed est-il renommé parmi les Uí Fidgente ? Il serait sûrement reconnu par l'ensemble des nobles, non ? Par Conrí, entre autres.

Fidelma comprit où il voulait en venir, mais Marban répondit par la négative.

— Au-delà de ces terres frontalières, je doute que beaucoup sachent même qu'il existe. En dépit de son ambition, n'oubliez pas qu'il s'est rallié à Eoganán avec une poignée de partisans, contre le désir de son père. Après la défaite, il n'était d'aucune importance pour les Uí Fidgente. Et cela remonte déjà à quatre ans.

— Peut-il connaître la valeur du *Cathach* ?

— Même s'il ne lui en attribue guère personnellement, il sait sans doute que n'importe lequel de nos princes rebelles serait prêt à tout pour le recouvrer. Entre les mains de nos nobles, c'est un symbole redoutable – le symbole de notre force passée et la promesse de notre avenir, la preuve que nous ne sommes pas un peuple vaincu.

Gormán s'agita, mais Fidelma lui lança un regard apaisant.

— Vous l'avez dit, la guerre est finie depuis longtemps, Marban. Espérons que les Uí Fidgente n'ont plus la tentation d'affirmer leur supériorité. Trop d'hommes ont péri pour cette ambition. Trop de mères ont perdu des fils.

Eadulf ajouta d'une voix douce :

— *Bella detestata matribus* – les guerres, l'exécration des mères.

— Je crois en la paix. Je prie afin que le prince Donennach vive assez longtemps pour que celle que nous connaissons continue. Mais le fait est que la guerre engendre la haine et d'autres guerres encore. Je crains que ce ne soit ce qui se passera. La guerre recommencera, née du ressentiment. N'oubliez pas, lady, que sur une terre conquise une armée défaite en laisse trois autres à sa place : l'armée des blessés et des éclopés, l'armée des endeuillés et l'armée de ceux qui tirent profit du malheur d'autrui. De leur haine grandissante contre les vainqueurs naît le désir d'obtenir réparation – une expiation par le sang.

Fidelma secoua la tête avec tristesse.

— Vous employez de bien grands mots, Marban. Tout ce que je sais, c'est que Cashel a dû se défendre après avoir été agressé. Certes, je suis d'accord, une victoire guerrière n'échoit pas à ceux qui ont raison, mais seulement à ceux qui étaient les plus forts. Une victoire n'est pas une solution, c'est bien la raison pour laquelle mon frère a œuvré à un accord avec le prince Donennach. Au moins, Cashel et Dún Eochair Mháigh se sont engagés sur la voie de la paix.

— Eh bien, espérons que tous deux y restent. La rancœur est vive, par ici.

— Au point que certains tenteront de rompre le traité ? s'enquit

Eadulf.

— N'est-ce pas dans la nature des choses ? répondit le meunier, désabusé. En tout cas, vous connaissez maintenant toute l'histoire de Liamuin, la triste histoire d'une belle fille qui avait tous les hommes à ses pieds, et qui commit l'erreur de faire le mauvais choix. Elle en a chèrement payé le prix. Battue, contrainte d'abandonner son enfant pour devenir une fugitive, et assassinée avec ceux qui lui avaient donné asile.

Fidelma soupira.

— Je ne suis pas sûre que ce soit là toute l'histoire. Au moins, Marban, je suis en mesure de vous annoncer une bonne nouvelle qui vous mettra du baume au cœur. En ce moment même, Aibell est en sécurité à Cashel, après s'être échappée de Sliabh Luachra. De plus, Fidaig a consenti à payer une amende et à verser une compensation pour l'avoir acquise illégalement.

Il la fixa intensément, n'osant encore y croire.

— La fille de Liamuin est vivante et en bonne santé ?

— Votre nièce est sauvée, Marban.

Des larmes montèrent aux yeux du meunier, qui renifla et tenta de se dominer.

— Liamuin serait si heureuse... Il est bien vrai, le dicton qui dit que les noirs nuages de la tempête servent à prouver que le soleil existe. L'impossible se produit quelquefois.

— Elle voudra assurément vous retrouver et comprendre les circonstances qui ont contraint sa mère à la laisser. Mais, qui plus est, mon ami, j'ai la conviction que nous saurons bientôt ce qui s'est passé au rath de Menma et qui est le véritable criminel.

L'un des hommes de Marban tambourina à la porte et fit irruption avant même qu'on lui réponde.

— Des chevaux approchent ! annonça-t-il, haletant. Voici venir Gláed et ses hommes.

CHAPITRE XVII

Marban blêmit de peur. Ce fut Gormán qui passa à l'action et demanda, péremptoire :

— Nos montures sont-elles à couvert ou peut-on les voir ? Vite, répondez !

— Elles sont juste devant, dit le meunier, affolé. Gláed et ses hommes les repéreraient même si on courait les mettre à l'écurie.

Eadulf lança un coup d'œil à l'escalier qui montait vers leur précédente cachette. Fidelma, devinant son intention, l'en dissuada.

— Ça ne marchera pas une deuxième fois, Eadulf.

Ils écoutèrent la cavalcade approcher, désespérés : l'ennemi était trop près. Gormán esquaissa un geste futile vers son épée, mais Fidelma retint son bras.

— Toute résistance précipitera notre perte et nous mourrons. Notre seule protection se résume à mon rang et à la position que j'occupe – non que Gláed semble y attacher grande importance. Mais puisque nous ne pouvons nous cacher, autant l'affronter.

Eadulf aurait préféré tenter de fuir, cependant Fidelma s'approchait déjà de la porte, suivie de Marban qui se tordait les mains, vivante image du désespoir.

Alors qu'ils sortaient du moulin, une bande de trente cavaliers déferla sur le terrain. Dans le groupe de tête se trouvait celui qu'ils avaient aperçu la première fois du haut du moulin et en lequel Fidelma avait reconnu frère Adamrae.

Ils restèrent alors pétrifiés car, d'un côté de Gláed, s'avancait la silhouette familière de Conrí, seigneur de guerre des Uí Fidgente, et de l'autre Socht.

Les nouveaux venus firent halte devant Fidelma et ses compagnons. Conrí ne dissimula pas sa surprise.

— Lady ! Que faites-vous ici ?

— Je vous retournerais volontiers le compliment, rétorqua la jeune femme, recouvrant son sang-froid. Surtout en pareille compagnie.

Elle observa Gláed et, seulement alors, remarqua sa mine défaite et l'angle inhabituel de ses mains sur les rênes. Ses poignets étaient étroitement ligotés par des lanières de cuir.

Conrí descendit de cheval, un sourire éclatant aux lèvres.

— Vos soupçons étaient fondés, lady, et il existait bien un complot pour renverser le prince Donennach. Je pensais que vous auriez quitté le moulin depuis longtemps. Ciarnat, la servante, m'a dit où vous alliez. Si Marban veut bien étendre son hospitalité à mes hommes, afin qu'ils puissent abreuver les chevaux dans la rivière et se reposer avant que nous ne ramenions nos prisonniers à Dún Eochair Mháigh, je vous narrerai ce qui est arrivé.

— Je vous en prie, seigneur Conrí, répondit Marban, sanglotant presque de soulagement.

Il dévisagea Gláed, qui restait impassible sur sa monture sans un regard ni à droite ni à gauche, les mâchoires crispées.

— N'ayez pas peur, meunier ! lui assura Socht. Celui-là ne vous fera pas de mal. Il est notre prisonnier. Avez-vous un endroit sûr où je pourrais l'enfermer ? De préférence une porcherie ?

— Encore sous le coup de la surprise ? demanda le seigneur de guerre, toujours enjoué, tandis qu'ils s'installaient dans la chaleur du moulin. Vous ne l'avez peut-être pas reconnu, mais c'est en fait ce cher frère Adamrae qui nous avait faussé compagnie. Et Adamrae n'est autre que...

— Gláed, fils de Fidaig de Sliabh Luachra, termina Fidelma à sa place. Nous avons passé la nuit dernière avec lui dans son campement.

Conrí laissa transparaître une légère déception, mais reprit son explication :

— Nous l'avons fait prisonnier. Il avait avec lui quelques hommes qui ont tenté de résister, sans remarquer que j'avais deux bons archers. Gláed a préféré la raison à l'héroïsme. Maintenant, il aura à répondre de la mort de Lachtine et des mauvais traitements infligés à frère Cronan.

— Oh, et de beaucoup plus encore ! rétorqua Fidelma d'un air grave. Comment l'avez-vous découvert ? Et qu'est-ce qui vous a conforté dans l'idée d'un complot ?

— Un pur hasard, avoua le seigneur de guerre en passant la main dans ses cheveux. Après votre départ, nous avons décidé de rester un ou deux jours, puisque je considérais Cúana comme un vieil ami... avant.

Eadulf réprima une exclamation, et Conrí confirma :

— Oui, malheureusement, il tramait une attaque contre moi.

— Que s'est-il passé ?

— Je me suis simplement trouvé au bon endroit au bon moment. La nuit était venue et je ne pouvais dormir. Je me demandais encore quel dessein poursuivait Adamrae, ou plutôt Gláed, au gué des Chênes. J'ai entendu un messenger se présenter à la forteresse et la curiosité m'a fait quitter mon lit. L'homme s'entretenait avec Cúana dans l'antichambre et j'allais y entrer quand je l'ai entendu dire que l'heure de frapper approchait. Je me suis tenu coi.

« Le messenger a déclaré que Gláed et ses hommes attendaient en un certain lieu sis au nord-ouest, que le marchand allait y venir avec son chariot et que Gláed l'escorterait jusqu'à Mungairit. Il apportait l'objet avec lui – j'ignore de quoi il s'agissait. Cúana devait réunir leurs loyaux partisans et rejoindre Gláed à l'abbaye où il recevrait de nouvelles instructions.

« Le messenger partit. Ayant acquis la certitude d'une conspiration, je voulus me retirer sans bruit, mais, stupidement, je glissai... et Cúana, l'épée brandie, me découvrit. Il comprit, bien sûr, que j'avais tout entendu. Alors, il leva son arme en m'expliquant froidement que je devais mourir car j'en savais trop. Je voulus protester, mais j'étais pétrifié d'effroi, et je voyais descendre sa lame... C'est à ce moment-là que Socht lui transperça la gorge. S'il n'avait eu lui aussi le sommeil léger et s'il ne m'avait pas suivi, je ne serais plus là pour vous relater ces événements.

— Nous avons de précieuses informations, constata Eadulf avec satisfaction. Ordan apportait un chargement d'armes à Gláed – épées, lances et boucliers des meilleurs forgerons de Magh Méine. Et ceci...

Il désigna l'enseigne que Gormán avait appuyée dans un coin sombre du moulin. Conrí la remarqua pour la première fois et resta bouche bée.

— Donc, vous avez maîtrisé Gláed ? relança Fidelma. Qu'a-t-il dit depuis ?

— Ce qu'il a dit ? Rien du tout, répondit Conrí, arrachant malgré lui

son regard de l'emblème.

— Rien du tout ?

— Seulement que tout serait révélé si on l'emmenait à Mungairit. Cela sonne comme une menace.

— Évitions de nous y rendre, alors, proposa Eadulf.

— Au contraire, lui opposa Fidelma. C'est à Mungairit que ce mystère trouvera sa conclusion. Allons parler à Gláed.

— Lady, êtes-vous consciente de ce que cet emblème représente ? s'enquit Conrí.

— Parfaitement. Et vous devrez conserver le secret jusqu'à ce que nous sachions dans quel but il devait être utilisé et par qui.

Socht avait ligoté le fils de Fidaig à un anneau métallique dans une resserre. Le captif les regarda entrer avec un léger sourire de dérision.

— Eh bien, Gláed fils de Fidaig ! dit Fidelma d'un air glacial. Vous savez déjà qui je suis.

Il ne répondit pas.

— Vous serez intéressé d'apprendre qu'Ordan ainsi que sa réserve d'armes pour vos partisans se trouvent désormais en lieu sûr.

Seul un infime battement de paupières révéla qu'il avait entendu.

— Cela signifie par conséquent que le *Cathach* de Fiachu ne pourra plus servir à dresser les Uí Fidgente contre Cashel.

Gláed ne pipa mot.

— *Cum tacent clamant*, jeta Eadulf, citant Cicéron dans son exaspération. Leur silence est plus éloquent que des mots.

Sur ce, Gláed daigna enfin répondre :

— Dans mon peuple, on ne se répand pas en vaines paroles. Je ne vous dirai rien.

— J'aurais aimé savoir ce qu'un petit chef de Luachra faisait avec l'emblème de bataille sacré des Uí Fidgente, intervint Conrí.

— Vous ne tirerez rien de moi, rétorqua le jeune homme avec dédain.

Voyant sa détermination, Fidelma se détourna. Elle était excellent juge des caractères et devinait ce que dissimulait cet entêtement.

— Nous n'apprendrons rien de plus en l'interrogeant, dit-elle tranquillement.

Eadulf et Conrí la suivirent vers le moulin.

— Je ne comprends pas, dit le second. Le complot a été révélé au

grand jour, alors pourquoi s'enferme-t-il dans le silence ?

— Parce que tout est loin d'être dévoilé. Il n'est pas le seul conspirateur et protège les autres. L'instigateur, celui qui est au cœur de cette affaire, est autrement plus puissant.

— Plus puissant que Gláed ? Cúana, tu veux dire ? Il est mort, à présent, et d'ailleurs il n'était que l'intendant du prince Donennach.

— De combien d'hommes dignes de confiance disposez-vous, Conrí ? demanda-t-elle brusquement.

— Environ vingt-cinq, lady. Ceux qui m'accompagnent depuis le gué des Chênes.

— Qui avez-vous laissé pour garder Dún Eochair Mháigh ?

— Quelques guerriers de valeur qui ignoraient les machinations de Cúana. J'ai aussi dépêché un messenger à ma forteresse afin qu'une douzaine d'hommes nous rejoignent.

— Mieux aurait valu en avoir au moins cent, murmura-t-elle. Espérons que la confrontation ne sera pas aussi redoutable.

— Une confrontation ? Vous pressentez une bataille ?

— Quel serait l'effet si le *Cathach* de Fiachu était brandi devant votre peuple et si on l'appelait à se soulever à nouveau contre Cashel ?

— Aucun, à moins qu'il ne soit levé par un prince du sang, affirma Conrí avec un sourire. Absolument aucun si l'appel venait de Gláed, qui n'est même pas de chez nous.

— Non, pas Gláed. La personne qui le fera se trouve à Mungairit.

Trois sonneries de cor de chasse retentirent. Presque au même moment, Socht entra précipitamment.

— Des cavaliers en vue ! J'ai ordonné à nos hommes de vérifier leurs armes.

Fidelma se leva avec vivacité.

— Le fait qu'ils aient signalé leur approche peut signifier qu'ils ne nourrissent pas d'intention hostile. Que vos hommes se tiennent sur le qui-vive, mais qu'ils ne provoquent rien avant que nous sachions qui sont ces visiteurs et ce qu'ils cherchent en venant ici.

Ils ne tardèrent pas à être fixés sur ces deux points.

Fidaig, seigneur de Luachra, arriva avec une vingtaine d'hommes et s'arrêta à courte distance du groupe qui attendait avec appréhension devant le moulin. Il descendit de selle, tendit les rênes à Artgal, qui avait chevauché près de lui, et s'approcha d'eux, le visage fermé. Son regard vif balaya la compagnie avant de se poser sur Fidelma.

— Je ne m'attendais pas à vous revoir si vite, lady.

— Moi non plus, Fidaig. Je croyais que vous poursuiviez le meurtrier d'Ordan le marchand jusqu'à Barr an Bheithe.

— C'était mon intention, jusqu'à ce que j'apprenne que Gláed a été fait prisonnier par Conrí, des Uí Fidgente. Je suis venu le chercher.

— Si mes souvenirs sont bons, votre but en vous rendant là-bas était de lui demander des comptes et de le punir en cas de faute. Eh bien, un méfait a été commis et le droit des Uí Fidgente a priorité sur le vôtre.

— C'est la prérogative d'un père de châtier son fils.

— Les actes perpétrés par votre fils ne relèvent plus de la discipline exercée par le père ni, d'ailleurs, par le chef de clan.

— Quoi, il sera donc jugé par des étrangers ?

— Il est impliqué dans un complot contre le prince légitime des Uí Fidgente et probablement contre le roi de Cashel. Il s'ensuit que tout jugement éventuel sera rendu par un brehon de Muman.

Fidaig eut un rire narquois.

— Mon fils est des Luachra et c'est aux Luachra qu'il répondra de ses actes. Je ne permets à personne de s'ingérer dans les affaires de ma famille ou de mon peuple.

Devant cette menace implicite, Fidelma lui planta son regard au fond des yeux.

— Ce que vous permettez m'importe peu, Fidaig. Je suis *dálaigh*, qualifiée au niveau de l'*anruth*. Le haut roi lui-même se range à mes décisions en matière de droit. En outre, je m'exprime avec l'aval de mon frère, Colgú, roi légitime de Muman. Contestez-vous la loi que je représente et votre roi ? Si vous me bravez par la force, moi-même je ne peux rien. Sachez toutefois que les conséquences seront gravissimes, car il ne s'agira pas seulement d'un défi envers l'autorité que je représente, mais envers le chef brehon des cinq royaumes et donc du haut roi en personne. Ces conséquences, Fidaig, êtes-vous prêt à les assumer ?

Le chef conserva son air crâne, mais ne répliqua pas. Enfin, il acquiesça d'un mouvement d'épaules.

— Vous faites valoir vos arguments avec votre éloquence habituelle, lady. Où conduirez-vous mon fils ?

— Nous partons pour l'abbaye de Mungairit. Vous êtes autorisé à nous accompagner pour vérifier qu'il est traité comme il convient.

— J'aimerais lui parler avant qu'on ne l'emmené.

Fidelma indiqua du menton la resserre où Gláed était retenu prisonnier.

— Vous le trouverez là-bas.

Fidaig marqua une hésitation.

— Je préférerais que nous soyons seul à seul. J'ai peut-être été un mauvais père, j'aurais dû pouvoir éviter qu'on en arrive là. Je voudrais avoir une dernière chance de parler à mon garçon avant qu'il soit trop tard.

— Votre garçon ? intervint Eadulf. Votre fils est devenu un homme. Il est trop tard pour le traiter comme un gamin. Le mal est fait.

Fidaig se tourna vers lui avec colère.

— Quel mal ?

— *Ego enim sum Dominus Deus tuus : Deus aemulator, reddens iniquitatem patrum super filios in tertiam et quartam generationem, scanda* Eadulf d'un ton onctueux.

— Je ne comprends pas un traître mot de ce que vous dites, Saxon ! riposta le seigneur de Luachra.

— C'est un passage du Deutéronome, l'un des livres des Saintes Écritures : « Car moi, l'Éternel, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux qui punis l'iniquité des pères sur les fils jusqu'à la troisième et la quatrième génération. » Et, au fait, je suis un Angle.

Fidelma foudroya Eadulf des yeux avant de reporter son attention sur Fidaig.

— Vous pouvez vous entretenir avec votre fils en privé, et aussitôt après nous partirons pour Mungairit.

Le vieux chef reprit les rênes de son cheval qu'il entraîna vers la resserre.

— Tu es bien prodigue en citations bibliques, reprocha Fidelma à Eadulf.

— Ce passage de la traduction de saint Jérôme m'a paru idéalement approprié, répondit-il avec un sourire de satisfaction. Je n'ai nulle confiance en Fidaig.

— Alors verset pour verset : *Filius non portabit iniquitatem patris et pater non portabit iniquitatem filii...* Celui-là est d'Ézéchiél.

Eadulf fit une moue dubitative devant cette affirmation contraire : « Le fils ne portera pas l'iniquité de son père, et le père ne portera pas l'iniquité de son fils. »

Conrí secoua la tête.

— Quelle que soit la signification de cette citation, l'ami Eadulf a raison de se méfier. Je devrais peut-être envoyer quelqu'un pour surveiller...

— J'ai autorisé Fidaig à parler à son fils seul à seul, coupa-t-elle.

Soudain, Socht poussa un cri qui leur fit faire volte-face. Gláed venait de débouler et d'enfourcher la monture de son père. Il sauta une haie et s'éloigna au grand galop vers la forêt.

Socht hurla à ses hommes de lui donner la chasse, mais les cavaliers Luachra leur barraient la route.

— Maudit Fidaig ! vociféra Conrí. Il a libéré son fils ! Je savais qu'il fallait se défier de lui.

Fidelma resta pétrifiée pendant qu'Eadulf et Conrí se précipitaient vers la resserre, imités par deux des Luachra. Eadulf craignit qu'ils n'aident leur chef à s'échapper, d'autant que l'un d'eux était Artgal. Il redoubla de vitesse et atteignit l'édifice le premier.

Fidaig était à terre, couvert de sang, près de l'anneau de fer auquel Gláed avait été attaché. Les morceaux d'une corde gisaient à proximité.

Eadulf s'agenouilla auprès de lui, tandis que Fidelma se frayait un passage entre Artgal et son compagnon qui venaient d'entrer. Conrí arriva à son tour. Aucun d'eux ne parvenait à croire à ce qui s'était passé. Les traits tordus par la douleur, Fidaig gémissait, réussissant à peine à soulever les paupières. Puis il distingua son fils par-dessus l'épaule d'Eadulf.

— Artgal, trouve-le... Gláed... Il m'a tué...

Sans hésiter, le guerrier Luachra tourna les talons et hurla la nouvelle à ses compagnons :

— Gláed a assassiné son père ! Rattrapez-le !

Tous firent faire demi-tour à leur monture et, quelques instants plus tard, furent impossibles à distinguer de Socht et de ses hommes dont le groupe poursuivait le fugitif.

Artgal s'agenouilla à côté de Fidelma et d'Eadulf auprès de son père mourant, qui crachait du sang.

— Vous étiez... plus sage que moi, haleta le seigneur de Sliabh Luachra, dirigeant son regard vers Fidelma comme s'il avait du mal à se concentrer sur elle.

— Ne parlez pas, conseilla Eadulf. Épargnez vos forces.

Les lèvres du chef se crispèrent en un rictus amer.

— Il ne m'en faudra pas... beaucoup pour mourir, Saxon. Je

croyais... mieux savoir... mieux savoir comment traiter mon fils. J'ai coupé la corde... pas de justice des Uí Fidgente. Je lui ai dit... que je l'entendrais à Sliabh Luachra... jugé par son peuple.

Eadulf souleva le vieil homme par les épaules pour tenter de le soulager.

— Il est difficile de croire du mal de ceux qui nous sont proches, remarqua-t-il avec douceur.

— Jamais pensé... qu'il tuerait son propre... père.

Une autre quinte de toux le saisit avant que son regard ne cherche Artgal.

— Te voici maintenant... seigneur de Luachra. Sois plus avisé que moi... Gouverne...

Un spasme le parcourut, puis il devint inerte. Eadulf le reposa par terre et se leva.

Fidelma était bouleversée. Il ne l'avait encore jamais vue dans un tel désarroi. À l'évidence, elle s'en voulait de cette issue tragique, qui résultait de son excès de confiance en soi. Artgal, très pâle, contemplait son père comme s'il ne pouvait se convaincre de ce que voyaient ses yeux.

— Artgal ! dit Eadulf d'un ton sévère.

Le jeune homme tourna à contrecœur son regard vers lui.

— Je compatis à votre peine. Vous avez entendu les dernières paroles de votre père. Hélas, il a lui-même causé sa perte en délivrant Gláed.

— Mon frère en répondra, jura Artgal. Il paiera pour le meurtre de notre père.

Fidelma réagit enfin, comme au sortir d'une torpeur :

— Oui, il paiera. Cependant, il doit aussi répondre d'autres crimes, c'est pourquoi il doit être capturé et ramené ici vivant.

— Je le souhaite ardemment. Il sera conduit à Sliabh Luachra où il subira le jugement de notre peuple.

— Avec mon entière approbation, mais seulement une fois qu'il aura témoigné sur son rôle dans le complot des Uí Fidgente.

Ils s'affrontèrent du regard. Tout à coup, les traits du jeune homme s'adoucirent, puis se déformèrent en révélant son chagrin. Cette fois, ce fut Fidelma qui s'efforça de le reconforter.

— Vous êtes désormais le seigneur de Luachra. Les responsabilités tombent souvent sur nos épaules avant que nous y soyons prêts. Si nous

parvenons à reprendre Gláed, je propose que vous nous accompagniez avec vos hommes à Mungairit. J'ai l'intention d'y réunir les témoins et d'élucider entièrement cette affaire. Ensuite, vous pourrez l'emmener à Sliabh Luachra, où votre peuple rendra le jugement qu'il trouvera approprié. Vous avez ma parole.

Le jeune chef contempla en silence le cadavre de son père, puis il soupira.

— Qu'il en soit ainsi. Vous avez la parole du seigneur de Luachra. Avec votre permission, je vais ordonner à quelques hommes d'emporter la dépouille de mon père dans notre fief.

Elle inclina légèrement la tête, et il quitta la resserre. Conrí était parti conférer avec ses guerriers, dont tous ne s'étaient pas lancés aux trousses de Gláed. Fidelma fixa longuement le cadavre de Fidaig, les épaules voûtées, les traits emplis de culpabilité.

— Ce n'est pas ta faute, dit Eadulf.

— Le bon sens populaire dit qu'il appartient à chacun de connaître ses limites. Hélas, je connais les miennes et je suis passée outre. C'est par suite de ma présomption que Fidaig est mort.

— Mon peuple aussi avait un dicton avant l'arrivée de la nouvelle foi : « Nul n'est infallible, hormis les dieux. »

Sans mot dire, elle se recueillit un instant encore avant de sortir. Eadulf la suivit. Gormán les attendait, de fort belle humeur, et demanda sans une once de compassion :

— Alors, Fidaig a payé le prix de sa folie ?

Fidelma l'ignore et demanda à Marban, presque avec dureté :

— Il vous reste encore de la *corma* ?

— Vous croyez qu'ils l'attraperont ? s'inquiéta le meunier, remplissant les gobelets tandis qu'ils se rasaient dans son moulin.

Avant qu'elle ait pu répondre, Conrí entra et annonça :

— Nous ne pouvons rien de plus pour l'instant, lady.

Elle but une gorgée avant de prendre sa décision :

— Ne tardons pas davantage : il faut nous hâter de retourner à l'abbaye, même si j'espérais rassembler tous les témoins nécessaires. Vous êtes du nombre, Marban.

— C'est indispensable ? s'étonna Conrí.

— J'estime que oui. Un brehon qui présente ses preuves doit appuyer ses dires sur des faits concrets, en l'occurrence sur les déclarations de témoins. Ce territoire est menacé par une conspiration

dont les ramifications s'étendent jusqu'à Muman. Il est temps que la vérité éclate au grand jour. Regagnons Mungairit avant que ce complot ne précipite la chute du prince Donennach et, par contrecoup, celle de Cashel.

— Je défendrai mon prince jusqu'à mon dernier souffle, lady, déclara Conrí.

— Je vous souhaite une longue vie. Combien d'hommes vous reste-t-il ici ?

— Une dizaine. Socht leur a ordonné de rester par mesure de prudence.

— Artgal a commandé à quelques-uns de ses guerriers d'emporter le corps de son père à Sliabh Luachra. Nous n'avons rien à craindre de ce côté-là. Choisissez cinq d'entre vos hommes, Conrí, ceux en qui vous avez le plus confiance. Ils devront chevaucher vers Tara ventre à terre afin d'intercepter le prince Donennach et sa suite, qui devraient revenir de l'entrevue avec le haut roi par la Slíge Dalla, la route principale de Tara à Cashel. Il faut coûte que coûte les arrêter avant qu'ils n'entrent sur le territoire de mon frère où, selon moi, on leur tendra une embuscade. Sitôt que le prince aura franchi la frontière de Muman, les meurtriers frapperont. Assurez-vous que le brehon Uallach soit fait prisonnier. Il prête main-forte aux conjurés, j'en suis certaine.

— Je ne vous suis pas, lady, avoua Conrí, abasourdi.

— Tout cela fait partie d'un plan minutieux visant à assassiner le prince Donennach et ses fidèles en rejetant la faute sur mon frère ou les Eóghanacht. Quoi qu'il arrive, Donennach n'est pas censé revenir vivant sur la terre des Uí Fidgente. On prétendra que nous avons frappé en représailles de l'attentat contre mon frère. Cashel en portera le blâme. Alors que l'indignation générale atteindra son paroxysme, un prince de sang parmi les Uí Fidgente lèvera le *Cathach* de Fiachu. C'est pourquoi cet emblème doit demeurer caché jusqu'à ce que nous percions à jour le chef de la conjuration.

— Mais quel prince de sang ? interrogea Conrí, atterré. En tant que seigneur de guerre, c'est moi qui occupe la plus haute position. Vais-je être accusé ?

— Tout sera révélé à Mungairit. Je sais désormais qui a tenté de tuer mon frère, qui a été l'instigateur de tout. C'est pourquoi nous devons aller là-bas, démasquer celui qui a déchaîné cette conspiration mortelle.

Ils entendirent soudain un grand tumulte au-dehors et se précipitèrent pour assister au retour des cavaliers. Un homme allait à pied, les mains liées devant lui avec, autour du cou, une corde dont un guerrier Luachra tenait l'autre extrémité. Il avait dû suivre le cheval en courant pendant une bonne distance ; son cou était ensanglanté à l'endroit où la corde mordait dans la chair.

Le cavalier s'arrêta devant Artgal et mit pied à terre.

— Nous l'avons attrapé quand son cheval a trébuché, seigneur, rapporta l'homme en jubilant. On a été bien tentés de le pendre, mais on vous laissera le soin de choisir la branche.

Le nouveau seigneur de Luachra considéra avec une colère froide son cadet qui peinait à retrouver son souffle.

— Tu as tué notre père de ta main.

— Il voulait... me ramener à Barr an Bheithe... où j'aurais été pendu, haleta Gláed, emplí de haine. Crois-tu... que j'allais me laisser faire ?

— Il tentait de te soustraire aux Uí Fidgente !

— Il n'a jamais rien fait pour moi... Rien ! Tu as toujours été son préféré, Artgal... Voilà pourquoi il t'a choisi comme héritier. Eh bien, ton étoile monte !.... Pends-moi donc, que je te maudisse de l'au-delà. Attends-toi à me retrouver au festin de Samhain, quand les mondes des vivants et des morts se rencontrent, et j'accomplirai ma vengeance !

Le silence s'était abattu sur les guerriers de Luachra, qui écoutaient, terrifiés. Le visage d'Artgal était un masque de fureur. Il fit un pas en avant comme s'il allait frapper son frère à mort sur-le-champ.

— Artgal, rappelez-vous votre promesse ! s'écria Fidelma. Qu'on nettoie les plaies de Gláed et qu'on le fasse monter sur un cheval. Accompagnez-nous à Mungairit avec deux des vôtres et, quand tout sera fini, vous le ramènerez à Sliabh Luachra.

Gláed reporta sa colère sur elle.

— Je ne dirai rien ! Ne croyez pas que je vous sois reconnaissant d'empêcher mon frère de me tuer.

— Je n'attends aucune gratitude, rétorqua-t-elle, se détournant de lui avec dégoût. Plus vite nous partirons pour Mungairit, plus vite nous en finirons.

CHAPITRE XVIII

Le trajet de retour paraissait étrangement court, comparé à l'aller, songeait Eadulf. Artgal et ses deux guerriers se chargeaient de Gláed. Accompagnés de Marban, ils s'étaient arrêtés à Dún Eochair Mháigh afin de laisser souffler les chevaux. Avant de reprendre la route, Conrí avait eu soin de confier la principale forteresse des Uí Fidgente à des mains compétentes. Après leur nuit au gué des Chênes, il avait encore renforcé leur escorte, toujours en s'assurant que la forteresse serait bien défendue. Depuis l'aurore, ils allaient vers le nord le long des flots turbulents de la Mháigh. Plus qu'une halte, et ils entameraient la dernière partie du voyage jusqu'à l'abbaye. Fidelma insista pour qu'ils s'arrêtent à la ferme de Temnén, où ils demandèrent à l'ancien guerrier de venir avec eux comme témoin supplémentaire. Il s'exécuta à contrecœur, à condition d'amener son chien, Failinis, et d'avoir la garantie qu'il ne resterait pas longtemps éloigné de sa terre.

— Si je ne peux étayer ma démonstration dans l'heure qui suit notre arrivée, j'aurai de toute façon échoué, lui assura Fidelma.

Ils atteignirent les hautes murailles de l'abbaye au crépuscule. Des lanternes et des flambeaux éclairaient déjà les cours et les bâtiments. Contrairement à la première fois, leur arrivée avec soixante cavaliers ne passa pas inaperçue parmi les frères, dont beaucoup s'attroupèrent dans l'avant-cour, aiguillonnés par la curiosité. L'intendant, frère Cuineáin, accourut en fulminant alors que la compagnie s'arrêtait.

— Qu'est-ce que cela signifie ? C'est ici la Maison du Seigneur : vous n'avez aucun droit d'amener des hommes en armes dans ce sanctuaire.

— Je suis Conrí, seigneur des Uí Fidgente, agissant au nom du prince Donennach, jeta le chef de guerre du haut de son cheval.

Fidelma et Eadulf, qui avaient mis pied à terre, s'avancèrent vers l'intendant. Lorsque celui-ci les reconnut, il plissa les yeux avec une

expression mauvaise et exhala un lent et long monosyllabe :

— Ah... !

— Vous remarquerez, n'est-ce pas, frère Cuineáin, que cette fois j'arbore le Collier d'or, dit Fidelma d'un ton posé.

L'intendant renifla, mais concéda :

— Je l'ai remarqué.

— Vous reconnaissez également ceci ? continua-t-elle en présentant le bâton de sorbier, emblème de sa fonction auprès du roi de Muman.

— Je le reconnais.

— Vous savez donc ce qu'il symbolise, de quelle autorité je suis investie et quels droits vous vous devez de m'accorder ?

— Parfaitement, admit l'homme du bout des lèvres. Vous représentez à la fois la loi des cinq royaumes et l'autorité personnelle du roi de Muman.

— Bien. Vous allez donc me conduire immédiatement, avec ceux que je vais désigner, auprès de l'abbé Nannid.

— Mais, protesta l'intendant en montrant d'un ample geste du bras ses compagnons en armes, ceux-ci sont-ils nécessaires ?

— Oui, car la trahison couve en ces murs. Notez qu'il ne s'agit pas d'une requête, mais d'un ordre. Conduisez-moi à l'abbé sur-le-champ.

Les épaules de l'intendant s'affaissèrent, signalant sa défaite.

— Fort bien. Toutefois, l'abbé protestera en haut lieu. Oui, l'abbaye se plaindra auprès du haut roi et du chef brehon des cinq royaumes.

— C'est votre droit le plus strict. Conrí, que vos hommes gardent les portes au cas où nous serions attaqués. Je ne crois pas que cela se produira, toutefois, car les guerriers des conspirateurs doivent se concentrer sur une autre mission.

Conrí donna ses ordres pendant que Fidelma réunissait son groupe, qui se composait de Marban, Temnén et Gláed, escorté par Artgal et Socht, ainsi que d'Eadulf, Gormán et Conrí. Elle s'assura que leurs hommes étaient bien en position, puis exigea que frère Cuineáin leur montre le chemin. L'intendant, remarquant que Temnén était suivi de Failinis, se remit à protester :

— Vous ne pouvez faire entrer cette créature dans la Maison du Seigneur. C'est un affront et un sacrilège !

Fidelma n'était plus d'humeur à supporter des doléances.

— Réfutez-vous donc les Saintes Écritures, frère Cuineáin ?
Nimirum interroga iumenta et docebunt te... « Interroge les animaux et

ils te diront... dans la main de Dieu est la vie de toute créature et le souffle de toute humanité. »

— Job, précisa Eadulf en souriant, avant d'ajouter : Cette créature a autant que vous le droit d'être ici.

Lèvres pincées, réduit au silence, frère Cuineáin les précéda au long des couloirs de pierre.

L'abbé Nannid se leva de son fauteuil, l'air outré, lorsque le groupe envahit sa chambre. Il était averti de leur arrivée et prêt à donner libre cours à sa fureur. Cependant, Fidelma le prit au dépourvu en lui présentant son bâton.

— Regardez attentivement, abbé Nannid. Je suis ici pour incarner d'abord la voix de la justice, et ensuite la voix du roi de Muman.

— Mais vous ne parlez pas par la voix de l'Église et ne possédez donc aucune autorité à l'intérieur de cette enceinte, riposta l'abbé. Vous avez admis ne plus appartenir à la foi. Vous venez ici par le pouvoir de l'épée, aussi je vous dénie le droit de rester.

— Vous constaterez par vous-même que j'agis de par l'autorité de Séгдаe, abbé d'Imleach, *comarb* du Bienheureux Ailbe et chef évêque de ce royaume, déclara Eadulf à la profonde stupeur de Fidelma.

De sa sacoche de cuir, il tira un petit objet rond en or, qu'il déposa sur la table devant l'abbé.

— Voici son sceau. Par conséquent, l'autorité de l'Église est dûment représentée. Le reconnaissez-vous ?

Frère Cuineáin tenta un dernier effort pour les défier :

— Vous n'avez pas présenté ces insignes auparavant. Pourquoi...

Ce fut Conrí qui répondit.

— Vous savez que des brigands avaient détroussé lady Fidelma et ses compagnons. Par bonheur, mes hommes ont été à même de les retrouver et, ainsi, de restituer ces précieux symboles d'autorité à leurs possesseurs.

L'abbé garda les yeux rivés sur le sceau en or, puis leva lentement la tête et parcourut d'un regard hébété ceux qui envahissaient ses appartements. Il ne s'offusqua même pas de la présence du grand chien assis patiemment aux pieds de Temnén.

— Que venez-vous faire ici ? demanda-t-il enfin à Fidelma.

— Empêcher un complot qui provoquerait une guerre fratricide parmi les Uí Fidgente. Éviter un conflit qui ferait couler le sang à travers tout Muman. Éluclider des crimes qui ont déjà entaché ce

royaume et identifier les coupables.

L'abbé leva les bras et les laissa retomber en un geste désespéré.

— Je ne sais rien de tout cela. La dernière fois, vous affirmiez que frère Lennán avait tenté d'assassiner le roi, or notre frère est mort depuis des années. Avez-vous maintenant trouvé un moyen de le ressusciter ?

— Vous possédez la clé d'une certaine pièce, poursuivit Fidelma, ignorant ces sarcasmes. Vous allez en ouvrir la porte pour moi.

— Je ne vois pas à quoi vous faites allusion.

Fidelma se rabattit sur frère Cuineáin.

— Si l'abbé ignore l'existence de la pièce dont je parle, je gage que vous voyez de laquelle il est question. C'est celle où sont conservées les reliques de Cnoc Áine.

L'intendant sursauta et consulta l'abbé du regard.

— Vous avez reconnu mon autorité, lui rappela-t-elle aussitôt. Vous n'avez pas besoin de la permission de l'abbé pour me répondre.

L'abbé Nannid se carra contre le dossier de son fauteuil avec un soupir.

— Cette pièce-là ? Allons, allons, lady ! fit-il avec un mince sourire. Rien là-dedans ne justifie la suspicion que je devine. Frère Cuineáin peut l'ouvrir s'il le veut, et je peux déjà vous dire ce qui s'y trouve. Il y a quelques années, je l'ai autorisé à rassembler de tristes vestiges abandonnés sur le champ de bataille afin de rappeler les maux qui découlent de la guerre. N'est-ce pas, frère Cuineáin ? C'est un mémorial.

— Oui, un mémorial ! acquiesça promptement l'intendant.

— J'ai bien dans l'idée de voir ce mémorial. Et tout de suite.

Après un regard en biais à l'abbé, frère Cuineáin indiqua une petite porte latérale.

— Par là, marmonna-t-il.

— Montrez-nous donc le chemin ! ordonna Fidelma, qui prit juste le temps de recommander aux deux gardes de Gláed : Restez ici avec lui. Les autres viennent avec nous. Vous aussi, abbé Nannid.

— Inutile, je sais ce qu'il y a dans cette pièce.

— Je ne veux pas que vous accusiez qui que ce soit d'y avoir introduit des objets qui ne s'y trouvaient pas.

Sous la houlette de frère Cuineáin, ils franchirent la porte qui donnait sur un interminable couloir. Le long d'un des côtés, de hautes

fenêtres devaient déverser de la lumière lorsqu'il faisait jour. L'écho des chevaux indiquait qu'ils passaient soit près d'une cour soit près des écuries. Frère Cuineáin pria le meunier d'allumer des lanternes et, Marban et Temnén les tenant haut pour éclairer leurs pas, il les précéda dans le couloir, puis s'arrêta devant une porte de chêne massif.

À sa ceinture de cuir, il prit un trousseau de clés, en choisit une de la main gauche et la glissa dans la serrure. Elle tourna facilement, et il ouvrit la porte.

— Frère Cuineáin, la lanterne, je vous prie, dit Fidelma en entrant.

L'intendant, qui tenait toujours le trousseau de la main gauche, se pencha pour ramasser la lampe, mais sa main droite tremblait si fort qu'Eadulf la prit et la tint à hauteur d'épaules.

— C'est une paralysie, expliqua le frère, tandis qu'Eadulf examinait son poignet d'un regard, sans commentaires.

Ils se serrèrent dans le petit dépôt.

— Un mémorial, répéta l'abbé. Quelle meilleure preuve de la futilité d'une guerre que ces vieux vestiges ?

— Sauf que ces armes ont l'air fort rutilantes et bien entretenues pour une bataille qui a eu lieu il y a plus de quatre ans, remarqua Conrí.

En effet, l'arsenal militaire semblait quasi neuf, mais Fidelma ne s'y intéressa pas. Son regard s'arrêta sur des torques d'or posés sur une table, puis continua à chercher un objet particulier. Alors, dans un coin, elle repéra une pile de boucliers et fit signe à Eadulf de l'éclairer. Elle les passa en revue et, très vite, en souleva un avec un petit murmure de satisfaction.

— Parfait, j'en ai vu suffisamment. Retournons chez l'abbé, où nous serons plus à l'aise.

Ils rebroussèrent chemin en silence jusqu'aux appartements, où Fidelma posa le bouclier sur la table. Il était rouge, orné d'un cerf rampant serti de pierres semi-précieuses.

— Je me réjouis d'avance de le rendre à mon frère, dit-elle froidement.

— J'ignorais que le roi avait perdu son bouclier sur le champ de bataille, déclara l'abbé Nannid. Je me félicite que, grâce à notre initiative, il puisse lui être restitué.

— Certes, je ne doute pas qu'il appréciera de le retrouver et de rétablir son renom.

— Son renom ? répéta frère Cuineáin, passant la langue sur ses lèvres.

— Oh, oui ! Je suis en mesure de vous relater toute l'histoire, maintenant que les différents éléments ont trouvé leur place.

— Est-ce lié au complot contre le prince Donennach ? interrogea impatiemment Conrí.

L'abbé échangea avec son intendant un regard nerveux que Fidelma feignit de ne pas remarquer.

— Oui. Cette machination a été longuement ourdie. Peut-être l'idée en est-elle née sur les pentes ensanglantées de Cnoc Áine, lorsque Eoganán fut tué et que ses nobles fuirent, en déroute.

— Prétendez-vous qu'il existe un complot, dans mon abbaye, visant à utiliser les armes de Cnoc Áine pour renverser le prince ? interrogea l'abbé, incrédule. Il y en a trop peu pour armer une compagnie de guerriers.

— Ce point est sans importance. Tout sera expliqué en temps et heure. Chacun des témoins ici présents pourra attester de la véracité d'une des parties de l'histoire que je vais maintenant retracer. Qu'ils n'hésitent pas à se manifester si je me trompe. Bien entendu, Gláed de Luachra préfère demeurer silencieux. Je doute donc qu'il prenne la peine de corriger mes propos le cas échéant.

— Vous ne proférez que des mensonges ! éructa le jeune homme.

— Même quand je vous accuse de m'avoir agressée et d'avoir tué Lachtine l'apothicaire ? Ma foi, tant pis. Continuons. Oh ! Au fait, Socht, voudriez-vous mander le responsable des écuries ? Il n'est sans doute pas loin, avec ces soixante chevaux supplémentaires à accueillir.

Socht ne tarda pas à revenir en compagnie du moine.

— Ah ! Frère Lugna ! Je suis désolée de vous interrompre dans vos occupations, mais j'ai besoin de votre témoignage.

— Vous ne préférez pas que je prenne soin des chevaux, lady ?

— Pas pour le moment. J'aimerais simplement que vous confirmiez une partie de mes dires à propos de votre vieil ami, frère Ledbán, et de son fils.

— Frère Ledbán et frère Lennán étaient des hommes de bien et je défie quiconque de prétendre le contraire, affirma le moine avec fougue.

— Nous en prenons bonne note, répondit-elle, marquant une brève pause avant de commencer. J'ai bien peur de devoir récapituler les faits

à partir de Cnoc Áine. Lorsque Eoganán et son porte-enseigne furent touchés pendant cette bataille, frère Lennán assistait les blessés et les mourants. Conformément aux conventions régissant la guerre, telles qu'elles ont été énoncées par le bienheureux Colomba devant les brehons à Druim Ceatt, aucun des deux camps ne devait lui porter atteinte. Il n'était pas partie prenante dans le combat. Il découvrit le porte-enseigne d'Eoganán et, sous son corps, le *Cathach* de Fiachu, sacré pour votre peuple. La hampe s'était rompue et, l'emblème étant en or, les parties les plus délicates de l'ouvrage avaient volé en éclats.

« Alors que frère Lennán s'apprêtait à le ramasser, il fut attaqué par un guerrier qui tenait à l'enseigne plus qu'à son honneur et qui perça mortellement le médecin de son épée. Lennán se retourna, vit le visage menaçant au-dessus de lui et eut le temps de reconnaître Lorcán, fils d'Eoganán.

— Mon pauvre frère égaré, murmura Lugna avec tristesse. Dieu veuille prendre son âme en pitié !

— Comprenant ce qu'il adviendrait si l'emblème tombait en de mauvaises mains, Lennán parvint à assommer son assaillant, trouva un cheval et s'enfuit. Il se sentait mourir, mais sa sœur, Liamuin, habitait à relativement faible distance, près de la Mháigh. Lennán lui confia l'enseigne en l'exhortant à la dissimuler. Il résolut de regagner Cnoc Áine afin de ne pas compromettre sa sœur. On retrouva son corps à proximité du champ de bataille.

« Pour éviter d'entrer dans des détails personnels, qu'il me suffise de dire que Liamuin était malheureuse en ménage, vivant auprès d'un époux brutal et méchant. Il était absent quand Lennán lui apporta le *Cathach*. S'il revenait, elle ne pourrait respecter la dernière volonté de son frère. Sa fille aussi était loin, dans les champs, et Liamuin n'avait pas de temps à perdre. Elle courut chez son beau-frère, Marban le meunier, ici présent. Elle lui raconta son histoire, et il pensa qu'elle serait en sécurité chez son ami Menma. Ce fut donc au rath de Menma qu'elle se réfugia et qu'elle enterra le *Cathach*. C'est bien exact, Marban ?

— Tout à fait comme je vous l'ai expliqué, lady.

— C'est alors que le mari de Liamuin, Escmug, lui joua un tour cruel. L'ayant cherchée en vain et rageant de n'avoir tiré aucune information de Marban, il vendit sa propre fille, Aibell, à Fidaig des Luachra, pour atteindre son épouse fugitive dans ce qu'elle avait de

plus précieux.

Gláed manifesta de l'étonnement pour la première fois.

— Vous ne saviez pas qu'Aibell, l'esclave de votre père, était la fille de Liamuin ? Eh oui ! Le destin a plus d'un tour en réserve, mais le sort d'Aibell ne nous concerne pas pour le moment. Marban, décrivez-nous plutôt le caractère de Liamuin.

— C'était une épouse dévouée, même si Escmug la traitait mal et la battait. Elle tentait toujours de protéger sa fille. Mais quand son frère lui a confié l'obligation sacrée de cacher le *Cathach*, alors seulement elle a trouvé le courage de le quitter.

— Une épouse dévouée, donc. Et une fille dévouée, également ?

— Sans conteste.

— Son père, frère Ledbán, vivait dans cette abbaye depuis que sa femme avait succombé à la peste jaune. Il travaillait à vos côtés, n'est-ce pas, frère Lugna ?

Le moine sursauta à la mention de son nom, puis s'empressa d'acquiescer.

— C'est bien ça. J'étais déjà responsable des écuries depuis longtemps, comme chacun vous le confirmera. Quand frère Ledbán est venu rejoindre son fils à l'abbaye, j'ai appris quelle fonction il avait exercée pour la noblesse. Il était naturel que je lui propose de travailler avec moi. Ce n'est que récemment que l'âge et la maladie l'ont rattrapé.

— Donc, si Liamuin était entrée en contact avec son père, vous l'auriez su ?

— Après son arrivée ici ? C'était il y a longtemps. Je n'en suis pas sûr.

— En tout cas, si le vieux frère Ledbán avait parlé de sa fille, ç'aurait été à vous ?

— Pas nécessairement. Il avait ici de nombreux amis. Il y avait un jeune copiste avec qui il bavardait souvent. Je me rappelle aussi qu'il a reçu une fois la visite d'un homme très déplaisant qui s'est mis à vociférer, et j'ai dû intervenir. Je crois me souvenir qu'il hurlait ce prénom, Liamuin. Peut-être était-ce l'Esmug en question ?

Fidelma soupira.

— Je me vois donc contrainte de spéculer, bien que cela me déplaie. En fille dévouée, Liamuin réussit à contacter son père et à lui apprendre non seulement l'endroit où elle se trouvait, mais que son frère lui avait confié le *Cathach*. Dans sa joie d'avoir des nouvelles de sa

fille, le vieux Ledbán révéla ces informations à l'ami en qui il avait toute confiance.

Ce fut Marban qui brisa le silence :

— Vous dites que Liamuin a été tuée et que le rath de Menma a été incendié à cause du *Cathach* ?

— Précisément.

— On sait pourtant qu'un guerrier du Collier d'or menait l'attaque, objecta-t-il. Celui-là même qui était hébergé au rath, et dont Liamuin était tombée amoureuse. Essayez-vous d'exonérer cet homme-là de toute responsabilité ?

— Je n'ai pas l'intention d'exonérer qui que ce soit, mais de découvrir la vérité. Or, ce qui est vrai, c'est qu'après Cnoc Áine mon frère posta ses troupes dans certaines parties stratégiques de ce territoire pour garantir la paix pendant les pourparlers avec le prince Donennach. L'un des commandants de ces troupes s'installa en effet chez Menma. Apparemment, Liamuin et lui s'aimèrent. Je précise qu'Escmug était déjà mort des mains de Marban, qui se prévaut à juste titre de la légitime défense. N'est-ce pas, Marban ?

Le meunier confirma avec pugnacité :

— Je n'ai pas honte de l'admettre. Mon frère était une brute malfaisante. J'aurais dû le faire plus tôt – alors, qui sait combien de malheurs auraient été évités ?

— Je le répète, vous n'avez aucune honte à ressentir et n'encourez pas de poursuites légales, répondit Fidelma avec gravité. Liamuin était d'une beauté, d'une personnalité irrésistibles. Plusieurs hommes en étaient épris quand elle vivait chez Menma, mais elle n'avait d'yeux que pour le guerrier de Cashel...

— Et c'est lui qui l'a assassiné ! coupa Marban.

— Pas lui, non, mais l'individu qui voulait entrer en possession du *Cathach*. L'assaut fut mené par un homme arborant un torque d'or et le bouclier de mon frère, que vous voyez sur la table, devant vous – il l'avait perdu à Cnoc Áine. La ruse réussit à merveille. L'unique survivante, une vieille femme nommée Suanach, rapporta que le chef appartenait au Collier d'or et décrivit le bouclier dont elle ignorait toutefois qui il désignait. Ainsi, parmi la population, naquit la certitude que cette abomination avait été perpétrée par le guerrier de Cashel et par ses hommes.

— Vous affirmez que ce bouclier, le bouclier de votre frère, fut celui

utilisé lors de cette attaque ? Il n'a pas quitté l'abbaye de toutes ces années ! s'emporta frère Cuineáin. Vous vous livrez à de folles spéculations pour faire porter le blâme sur notre communauté. Vous accusez l'abbé, ou bien moi, parce que nous possédons la clé de cette pièce. Vous essayez de montrer que celui qui a mené le raid contre ce Menma venait de chez nous et qu'il s'est servi du bouclier et d'un des colliers de notre mémorial pour duper les gens. Vous tentez...

— Je ne tente pas, frère Cuineáin. J'affirme.

Conrí, de son côté, avait suivi avec attention ses arguments.

— Je ne vois toujours pas de rapport avec un complot pour tuer votre frère ou renverser le prince Donennach.

— Patience, mon ami ! le réprimanda-t-elle avec douceur, chaque chose en son temps. L'histoire du raid contre le rath de Menma se répandit rapidement, à la grande satisfaction du véritable coupable. On imputa la faute au guerrier de Cashel, dont nul ne savait le nom, et à ses hommes. L'horreur était d'autant plus vive qu'il avait noué de tendres liens avec Liamuin. Toutefois, deux autres hommes éprouvaient pour elle un amour désespéré.

« L'un était l'apothicaire qui avait soigné Suanach, la survivante. Il se nommait Lachtine, ce que Gláed sait fort bien puisqu'il l'a tué voilà quelques jours. Nous y arriverons dans un moment. L'autre amoureux était le jeune fils de fermiers voisins. Il avait lui aussi entendu Suanach relater la mort de Liamuin. Il savait donc que le meneur portait le Collier d'or de la garde d'élite du roi de Cashel ainsi qu'un bouclier qu'elle lui avait décrit. Alors qu'il ruminait son chagrin et sa colère, le Destin voulut qu'il vînt dans cette abbaye pour perfectionner ses talents auprès des copistes. Alors il tomba entre les mains des conspirateurs. Ici, dans cette abbaye, on lui apprit qui arborait ces armoiries et on l'entraîna à devenir l'assassin de mon frère.

CHAPITRE XIX

Tous ceux qui étaient ainsi réunis l'écoutaient, retenant leur souffle.

— Je veux parler de Maolán, dit enfin Fidelma.

— Maolán le copiste ? se récria l'abbé Nannid. C'était un fils de fermiers. Un copiste doué, mais certes pas un conspirateur.

— J'ai dit qu'il fut l'instrument des conjurés, et non l'un d'entre eux.

— Il était venu étudier à notre bibliothèque...

L'abbé se tut, mesurant les conséquences de cette accusation.

— Il n'appartenait pas à la congrégation, intervint frère Cuineáin. Il n'avait pas prononcé ses vœux, mais était demeuré un laïc.

À l'évidence, l'intendant s'efforçait de montrer que leur communauté ne pouvait être tenue pour responsable des errements d'un individu qui n'était pas des siens. Fidelma l'ignore et poursuit :

— Il croyait aussi que l'expédition contre le rath de Menma avait été fomentée par le guerrier de Cashel qu'aimait Liamuin. Par la force des choses, puisque nous nous trouvons dans la principale abbaye du territoire et qu'il souhaitait perfectionner ses talents de copiste, il vint ici panser son cœur meurtri. Comme maints amoureux rejetés, Maolán s'était convaincu que, Liamuin eût-elle vécu, il aurait fini par s'attirer ses faveurs.

— C'était le jeune copiste dont je parlais, indiqua frère Lugna avec animation. Lui et frère Ledbán conversaient souvent ensemble.

— Mais il arriva après l'attaque contre le rath de Menma et, par conséquent, il ne pouvait être le traître, fit valoir Eadulf.

Fidelma lui lança un regard appréciateur avant de continuer.

— Une fois l'histoire de Maolán connue de... mais nous y reviendrons. Son histoire fut connue et il se trouva que ses émotions servaient les desseins de certaine personne. Sa haine envers le meurtrier s'envenimait. Il apprit que les armoiries figurant sur le bouclier appartenaient au roi de Cashel. On n'eut guère de mal à le

persuader de se présenter au château et de tuer Colgú, dût-il y perdre la vie. On avait obtenu des informations d'un marchand de Cashel, un homme vénal nommé Ordan. C'est Ordan qui lui apprit l'emplacement d'une cabane dans les bois où il pourrait se changer, laisser son équipement et son cheval, qu'il retrouverait s'il s'échappait du château. On lui précisa même que la femme qui vivait à côté possédait un chien.

— Bien sûr ! Voilà pourquoi il l'a endormi à l'aide d'un soporifique ! s'écria Gormán.

— Ça aurait pu être pire. Il aurait pu l'empoisonner. Mais Maolán était fils de fermiers : il aimait les animaux. C'est pourquoi il n'a pas laissé son cheval dans la forêt, comme sans doute on le lui avait conseillé. Il préféra le faire entrer dans l'enclos de Della, à l'abri des bêtes sauvages.

— Tout devient logique, murmura Eadulf.

— Sauf qu'il n'avait aucune chance d'en réchapper vivant, remarqua Conrí.

— Le malheureux ne voulait plus vivre. Pour venger celle qu'il aimait, il était prêt à donner sa vie. Cette attaque était aussi un suicide.

— Maolán... marmonna l'abbé. Il a passé plus de trois ans chez nous, puis nous a quittés il y a plus d'une semaine, pour, m'a-t-on dit, aller vers l'est...

— Il n'était qu'un pion entre les mains des conspirateurs. On l'a envoyé assassiner mon frère.

— Vous parliez de Lachtine, lady. Nous savons que Gláed l'a tué, mais pourquoi ?

— Vous rappelez-vous ce que nous a appris Sitae, l'aubergiste ? La scène dont Lachtine avait été témoin dans la forêt ? Il a vu Gláed, ou Adamrae, recevoir le *Cathach* brisé d'un homme en robe de bure, afin de le transmettre à Ordan. Le marchand faisait commerce avec les forgerons de Magh Méine, réputés pour le travail du métal, et servit d'intermédiaire pour la réparation. Gláed-Adamrae repéra sans doute Lachtine et comprit qu'il avait été témoin de l'échange. Il s'était arrangé pour retrouver Ordan au gué des Chênes, arriva avec plusieurs jours d'avance et rencontra Lachtine à l'auberge de Sitae. À l'évidence, ils se reconnurent mutuellement. C'est alors que Gláed résolut de le tuer. Cela fait, il lui restait à attendre Ordan ; il dut donc se déguiser afin de rester dans le bourg le temps que le marchand le rejoigne. Seulement, il n'avait pas prévu que nous arriverions, mes compagnons et moi.

— Une fois découvert, il fut contraint de fuir ? avança Conrí.

— Exactement. Il dut prendre de nouvelles dispositions. Ordan apportait le *Cathach* réparé lorsqu'il fut intercepté par les hommes de Fidaig, dont nous étions les hôtes. Loeg, un guerrier de Gláed, le réduisit au silence puis s'enfuit, pensant avertir son chef. Mais celui-ci avait déjà été capturé par Conrí.

— C'est compliqué, mais on commence à discerner une trame, admit pensivement le chef de guerre. Le *Cathach* exerce un tel attrait que les Uí Fidgente se lèveraient à la suite de quiconque le détiendrait. Et ce serait un moine qui aurait remis l'enseigne brisée à Gláed, afin qu'elle soit réparée ?

— À nouveau, vous accusez mon abbaye ? demanda Nannid avec froideur. Nous préparerions un soulèvement contre le prince Donennach ? Quelle stupidité !

— Est-ce stupide à ce point ? demanda Fidelma, souriant avec assurance. L'attentat contre mon frère et la confusion engendrée, la visite du prince Donennach au haut roi, à Tara, entouré de ses plus fidèles conseillers à l'exception de Conrí, contribuaient à susciter l'occasion idéale.

Frère Cuineáin fut prompt à s'emparer de cette idée.

— Pourquoi est-il resté, si ce n'est parce qu'il fait partie du complot ? C'est un prince Uí Fidgente !

— Vous osez m'accuser ? s'emporta Conrí, cramoisi de colère.

Fidelma leva la main pour réclamer le calme.

— Tout se passait selon les plans de celui qui avait déjà échafaudé cette situation en quittant le champ de bataille de Cnoc Áine.

— Je n'y étais pas, comme vous le savez, commenta sèchement Conrí.

— Toutes ces hypothèses sont de bien jolis contes pour divertir les enfants, railla frère Cuineáin. Vous allez devoir faire mieux pour nous convaincre.

— J'y viens, répliqua Fidelma d'une voix glaciale.

— Mais seul un membre de la famille régnante des Uí Fidgente pourrait rallier le peuple à sa cause, insista l'intendant.

— Suanach nous a déjà appris de qui il s'agit, répondit-elle avec désinvolture.

Le résultat fut gratifiant au plus haut point : les visages stupéfaits se tournèrent vers elle. Elle prolongea sa pause à peine quelques instants,

puis reprit :

— Je vais vous mettre sur la voie. Rappelez-vous que la vieille femme était l'unique survivante.

— Mais vous disiez qu'elle n'avait vu que ce qu'on voulait qu'elle voie, observa Marban.

— Il est vrai. Toutefois, vous oubliez le plus important : elle put livrer un indice supplémentaire.

Ils étaient suspendus à ses lèvres. Elle savourait ces effets dramatiques qu'elle avait souvent pratiqués lorsqu'elle défendait un cas pour un brehon. Cependant, Eadulf mit fin à leur attente.

— Elle fut à même de décrire la mort de Liamuin, intervint-il, tout animé. La jeune femme avait ramassé une faucille et parvint à blesser le guerrier au poignet, avant de tomber sous les flèches des archers.

Fidelma lui lança un nouveau regard approbateur.

— Une telle blessure laisse des séquelles, par exemple une cicatrice. Ou, ajouta-t-elle, une faiblesse.

Gormán se tourna d'un air menaçant vers frère Cuineáin, qui pâlit et recula.

— J'ai remarqué depuis le début que son poignet droit lui joue des tours, accusa le jeune guerrier. Il le frotte constamment. La première fois que nous sommes venus, il n'arrivait pas à remplir un gobelet, et aujourd'hui il a failli lâcher la lanterne, vous l'avez tous vu !

Fidelma eut un sombre sourire.

— Je soupçonne que frère Cuineáin est venu dans cette abbaye après Cnoc Áine pour se faire oublier. Je pense qu'il n'est autre que l'intendant du prince Eoganán, Codlata, du gué des Dalles.

— Je ne l'ai jamais rencontré, dit Conrí, fixant l'homme avec curiosité. Notre lien de parenté était très lointain.

Il s'approcha du moine, la main sur sa dague, mais Eadulf s'interposa.

— Ce n'est pas une blessure qui provoque ce tremblement chez frère Cuineáin, mais un mal étrange appelé *crithlam* – une paralysie qui, comme il l'a dit, inflige à la main des accès de faiblesse incontrôlables.

Le chef de guerre se tourna, indécis, vers Fidelma.

— S'il est Codlata, l'abbé Nannid le sait. Mais... regardez-le ! Sa culpabilité se voit sur sa figure !

— Son lien de parenté ne prouve en rien une quelconque culpabilité. J'ai accordé asile à Codlata et il restera sous ma protection.

Il n'était que l'administrateur du prince Eoganán.

— Libre à vous, confirma Fidelma. Du moins, tant qu'il n'est pas établi que Codlata, ou frère Cuineáin comme il se fait appeler désormais, a commis un crime.

Elle regardait l'abbé Nannid droit dans les yeux. En réponse, celui-ci remonta les manches de sa robe, montrant ses poignets intacts, et la toisa d'un air de défi.

— Je ne comptais pas vous accuser, abbé Nannid, quoique, bien sûr, vous soyez l'oncle du prince Donennach et donc du même lignage. Il semble que cette abbaye est devenue un véritable foyer pour la noblesse Uí Fidgente. Non, c'est l'homme que Suanach a décrit que je veux. Et vous avez une cicatrice au poignet droit, n'est-ce pas... frère Lugna ?

Le responsable des écuries tressaillit.

— Oui, bien sûr, tout le monde le sait. Vous l'avez vue lorsque vous êtes venus la première fois. Une morsure de cheval, il y a des années. Un accident, je vous l'ai dit.

— Frère Lugna est le responsable des écuries de cette abbaye depuis de longues années, argua l'abbé. À son arrivée, il avait dix-sept ans, bien avant que le prince Eoganán entreprenne sa guerre contre Cashel. Frère Lugna est connu pour sa piété, son dévouement et son amour des chevaux. Il ne partageait nullement les aspirations de son père et n'avait rien en commun avec ses frères, Torcán et Lorcán. Pourquoi prendrait-il soudain la tête d'un tel complot et chercherait-il le pouvoir après toutes ces années ?

— Quand frère Cú-Mara était là, il y a quelques jours, il nous a dit qu'il avait remarqué des changements chez frère Lugna après Cnoc Áine.

— Frère Lugna est un homme irréprochable ! insista l'abbé.

— Certes, il l'était ! rétorqua Fidelma. Ce n'était pas le cas de son frère Lorcán. Il est grand temps de parler par vous-même... Lorcán ! ajouta-t-elle brusquement, se tournant vers le responsable des écuries.

Dans le silence qui suivit, Temnén secoua la tête.

— Non, non, non, lady ! Lorcán a péri à Cnoc Áine, tout le monde sait ça. C'est Uisnech qui l'a tué.

— Je crains que non. Lorcán a tué son frère jumeau, Lugna, afin de prendre sa place dans cette abbaye. Temnén, vous n'êtes pas le seul à avoir remarqué combien les frères se ressemblaient physiquement et

différait par le tempérament. Frère Cú-Mara, qui avait connu Lugna pendant des années avant Cnoc Áine, avait noté un subtil changement dans le caractère du responsable des écuries. D'autres aussi, sans doute. Mais c'était naturel, n'est-ce pas, après la terrible défaite.

— Je connais frère Lugna depuis... c'est impossible... bredouilla l'abbé Nannid. Je connaissais aussi Lorcán. Il n'était pas seulement l'un des fils du prince Eoganán, mais encore un de ses commandants en chef. Parlez, Lugna !

— Quelle meilleure façon de se cacher qu'au vu et au su de tout le monde, en se faisant passer pour son jumeau ? Les gens ne voient que ce qu'ils s'attendent à voir. Le frère jumeau de Lorcán était connu pour son absence d'ambition, sa pitié et son heureuse disposition. Quel parfait déguisement !

— Tout de même, tuer son propre frère, changer d'identité... hésita Conrí, troublé.

— Facile d'en avoir le cœur net, déclara Eadulf. N'importe quel apothicaire ou médecin sait faire la différence entre la cicatrice laissée par une lame et une morsure de cheval.

Frère Lugna, qui était demeuré silencieux pendant tout cet échange, s'avança comme pour montrer son bras, puis fit volte-face et tenta de saisir l'épée de Gormán, ses traits placides déformés par la colère. Le guerrier fut plus prompt : en un éclair, la pointe de sa dague fut sur la gorge du moine qui eut la sagesse de rester immobile, lançant sur eux un regard noir.

Eadulf examina brièvement son poignet.

— Aucun cheval n'a causé cette cicatrice, confirma-t-il.

Fidelma montra le front du religieux, où le sang affluait, révélant en creux une légère cicatrice blanche.

— Pour qui voudrait une preuve supplémentaire, voici la marque du coup infligé par le pauvre frère Lennán à son meurtrier, qui avait tenté de se saisir du *Cathach*, à Cnoc Áine.

— Je ne peux pas le croire, gémit l'abbé.

— Cela s'accorde avec le caractère de Lorcán tel que je l'ai connu, argua Temnén. Ambitieux et cruel. Jamais on ne vit jumeaux plus semblables d'apparence, plus différents de caractère.

— C'est Lugna qui mourut. Uisnech n'y était pour rien, bien que la rumeur en ait circulé, probablement à l'instigation de Lorcán. Après la défaite et la mort de son père, il s'introduisit dans cette abbaye. Il n'eut

aucun scrupule à tuer son frère et à prendre sa place. Qui aurait soupçonné frère Lugna ? Il était libre de tracer des plans pour l'avenir. Seul fils survivant du prince Eoganán, il était résolu à revendiquer le pouvoir et à reprendre la guerre contre Cashel. C'était aussi simple que cela.

— Pas pour moi, objecta Conrí. Expliquez le déroulement des faits en détail.

— Ce fut Lorcán, sous les traits du responsable des écuries, qui apprit du malheureux Ledbán où se cachait Liamuin. Il sut de même qu'elle détenait le *Cathach* des mains de son frère. Ayant ouï dire qu'un guerrier du Collier d'or résidait chez Menma, il conçut l'idée de récupérer l'enseigne en se faisant passer pour un Eóghanacht, en utilisant même le bouclier retrouvé sur le champ de bataille et l'un des torques de Cashel. Il ne lui était pas difficile d'avoir accès à la pièce secrète.

« Néanmoins, le *Cathach* retrouvé chez Menma avait besoin d'être réparé. Qui étaient les meilleurs artisans du royaume, seuls capables de lui rendre sa splendeur ? Les forgerons de Magh Méine, la plaine des Minéraux sur le grand fleuve.

— Et donc, ils réparèrent le *Cathach* ? s'enquit Temnén.

— La mission fut confiée à Gláed, le fidèle partisan. Or Gláed connaissait Ordan de Rathordan et le paya pour qu'il serve d'intermédiaire avec les forgerons, puis qu'il rapporte l'emblème au gué des Chênes. Ordan reçut également de l'argent pour acquérir de nouvelles armes, dont la qualité est réputée à travers les cinq royaumes. C'est ce que fit Ordan... excepté qu'il tomba entre nos mains. Puis Gláed fut capturé par Conrí.

Frère Cuineáin était consterné.

— Quatre ans... J'ai côtoyé cet homme, mon cousin, quatre années durant et j'ai été berné. Je ne me suis douté de rien... Pourquoi a-t-il attendu si longtemps avant d'agir ?

— Il devait guetter l'occasion idéale. Celle-ci se présenta quand le prince Donennach se sentit assez en sécurité pour rendre visite au haut roi à Tara. Ce fut alors que Lorcán résolut d'employer une autre arme, le pauvre Maolán, dont il connaissait le secret. Il lui fit croire que mon frère, le roi de Cashel, avait dirigé l'attaque contre le rath de Menma, conseilla à Maolán de revêtir une robe de moine et de prétendre qu'il avait un message à remettre à Colgú. Peut-être même eut-il l'idée de

donner le nom de frère Lennán. Cela, je ne peux le savoir.

— Qu'allons-nous faire de lui ? demanda Conrí.

— Tu saurais que faire si tu étais un vrai Uí Fidgente ! gronda Lugna. Un seigneur de guerre, toi ? Si tu respectais la bannière sacrée de notre peuple, tu te retournerais contre nos oppresseurs ! Toi aussi, Temnén ! Tu as livré bataille contre les Eóghanacht. Es-tu un homme, oui ou non ? Te reste-t-il un peu de fierté ? Vas-tu laisser une Eóghanacht nous fouler aux pieds ?

Gormán et Eadulf se placèrent d'un même élan devant Fidelma pour la protéger, mais la résolution de Conrí ne fléchit pas.

— C'est par respect pour la bannière sacrée que j'agis de la sorte à présent, répliqua-t-il calmement. Bien des Uí Fidgente seraient encore en vie s'ils n'avaient écouté l'appel de ton père. Et maintenant, tu voudrais toi aussi les entraîner dans un bain de sang ? Te suivre, toi ? Dans ton ambition aveugle, tu as assassiné ton frère, un homme bon et droit. Que de sang tu as sur les mains !

Il se tourna alors vers Fidelma.

— Que suggérez-vous, lady ? Doit-il être escorté jusqu'à Cashel ?

— Non. Lorcán et ses complices doivent être jugés par leur propre peuple. C'est envers eux qu'il a des crimes à expier. La décision sera prise par les Uí Fidgente, afin qu'ils n'aient aucun motif de grief contre les Eóghanacht.

— Sage décision, Fidelma de Cashel ! approuva Temnén en souriant. J'avais bien dit que vous étiez une femme remarquable.

— Cette décision sera exécutée, décréta Conrí.

— Je suggère que Lorcán soit conduit à Dún Eochair Mháig, où il attendra dans un cachot le retour du prince Donennach.

Lorcán rit tout bas.

— Mais oui, persista-t-elle, il reviendra sain et sauf, ayant échappé à l'embuscade que vous avez tramée avec la complicité du brehon Uallach. Lui aussi sera emprisonné.

Elle eut le temps de voir le désarroi de Lorcán avant qu'on ne l'emmène. Il avait parié sur le fait qu'elle ne percerait pas à jour la partie essentielle de son plan, tuer le prince Donennach sur le territoire de Cashel.

— Vous oubliez Gláed, lady, dit Conrí.

— Vous avez promis que je pourrais ramener mon frère à Sliabh Luachra, où il sera jugé pour le meurtre de notre père, rappela Artgal.

— Il en sera ainsi, répondit-elle sans hésitation. Que votre peuple se prononce sur le sort que mérite Gláed en toute justice.

— Il connaîtra le sort qu'il mérite, soyez-en sûre, affirma Artgal avec un sourire sinistre.

— Et notre abbaye ? demanda l'abbé Nannid d'un air contrit qui lui était peu familier.

— Votre abbaye ? répéta-t-elle innocemment.

— La conspiration ayant été fomentée ici, sommes-nous passibles d'amendes selon la loi ?

— Je juge que non. Cependant, je restituerai son bouclier à mon frère et les colliers d'or aux familles des guerriers de Cashel qui sont morts au combat. Ils appartiennent à leurs veuves et à leurs enfants. J'ajouterai une remarque : un sanctuaire commémorant une bataille est une chose, cependant il en va tout autrement lorsqu'il risque de perpétuer la haine. Mieux vaut soumettre ce genre d'initiative au nouveau brehon des Uí Fidgente, une fois qu'il aura été désigné.

— Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

— Maintenant ? Je pense que nous allons nous prévaloir de votre hospitalité. Des bains chauds, un repas du soir et, espérons-le, une bonne nuit de repos seront fort appréciés avant que mes compagnons et moi ne reprenions le chemin de Cashel.

CHAPITRE XX

En fin de matinée le lendemain, Fidelma, Eadulf et Gormán s'engagèrent dans les terres marécageuses qui s'étendaient au sud-est de Mungairit. Leur route les conduirait au puits d'Ara, première étape du retour. Pour la première fois, Eadulf sentit disparaître l'appréhension qui l'oppressait depuis longtemps.

— Je serai heureux d'arriver à Cashel, avoua-t-il, contemplant à l'horizon les collines vers lesquelles ils cheminaient. On ne peut pas dire que j'aie un grand désir de retourner en pays Uí Fidgente.

— Il fait partie intégrante du royaume de Muman, lui reprocha-t-elle.

— Toujours est-il que je ne m'y sens pas à l'aise. D'ailleurs, je ne suis pas entièrement satisfait. Trop de questions sont restées sans réponse.

— Lesquelles ? demanda-t-elle d'un ton candide.

Ce fut Gormán qui répondit :

— Nous n'avons pas identifié le guerrier du Collier d'or qui séjournait chez Menma. Pourquoi a-t-il quitté le rath sans retour après que Lorcan a tout détruit ? S'il aimait réellement Liamuin, pourquoi n'a-t-il pas voulu la venger ?

— C'est une question pertinente, même si elle a une importance secondaire dans la trame générale de cette affaire. Je pense que nous obtiendrons la réponse une fois rentrés chez nous.

Le jeune guerrier soupira et continua d'avancer en silence, avant de soudain déclarer, à personne en particulier :

— Sachant ce que je sais à présent, je comprends que j'ai été trop prompt à condamner Aibell. Jolie comme elle est, avoir été la servante de Fidaig, réduite à l'esclavage et... bon, eh bien... on peut excuser son mauvais caractère et...

Fidelma et Eadulf échangèrent un regard complice et Eadulf crut voir un sourire effleurer les lèvres de son épouse.

Sous un beau ciel d'hiver sans nuages, les trois compagnons pénétrèrent dans les faubourgs de la cité blottie au pied du château de pierre sur son rocher. Le pâle soleil n'avait pas encore dissipé le givre qui scintillait sur les toits. Peu de gens vauquaient déjà à leurs occupations par cette froidure, mais ceux-là ne manquaient pas de leur adresser un sourire ou un bonjour au passage. L'atmosphère de joyeuse prospérité qui régnait dans la ville rassérénait Fidelma. Non, Cashel ne pleurait pas Colgú. Une partie d'elle-même n'avait osé croire aux assurances de Fidaig et à l'espoir que son frère fût en voie de guérison.

Ils approchaient de la chaumière de Della et Gormán ne put retenir un regard dans cette direction.

— Pourquoi ne pas aller informer votre mère que vous êtes revenu sain et sauf ? lui proposa Fidelma avec un sourire.

Le jeune guerrier la remercia d'un geste de la main et dirigea sa monture vers son logis. Ils traversèrent la place du marché presque déserte et s'engagèrent sur le chemin escarpé menant aux portes du château. Devant, ils reconnurent Enda qui montait la garde, et dont les traits s'éclairèrent d'un sourire de bienvenue dès qu'il les aperçut.

— Quel plaisir de vous revoir, lady, et vous aussi, ami Eadulf ! Les nouvelles de notre roi sont bonnes : il est complètement hors de danger. Encore faible, mais mieux de jour en jour.

— Cela fait plaisir à entendre. Et frère Conchobhar ? S'occupe-t-il toujours de lui ?

— Ça oui, lady ! Il est resté jour et nuit à son chevet jusqu'à ce que tout péril soit écarté. Dieu soit loué, Colgú est sauvé !

Ils entrèrent au pas dans la cour, où des palefreniers accoururent pour conduire les chevaux aux écuries.

— Où est Gormán ? s'inquiéta Enda. Avez-vous réussi à découvrir qui était le meurtrier ?

— Nous avons laissé votre camarade chez sa mère, le rassura Eadulf. Et, oui, nous avons élucidé l'affaire.

— Alors, qui était-ce ? interrogea Enda avec impatience.

— Cela peut attendre, coupa Fidelma avant qu'Eadulf pût répondre. Nous devons d'abord présenter notre rapport au conseil.

Enda, déçu, demanda :

— Dois-je prévenir mon seigneur Finguine de convoquer les membres ?

— Pas encore. Fidelma doit d'abord se rendre auprès de son frère, répondit Eadulf, ajoutant d'une voix douce : Et ensuite, nous verrons notre fils.

— Non, dit-elle avec détermination. D'abord nous verrons notre fils et ensuite j'irai auprès de mon frère.

Eadulf détourna la tête afin qu'elle ne voie pas son sourire.

Sitôt qu'ils entrèrent dans leurs appartements, Alchú poussa un cri de joie et courut vers eux, abandonnant son jouet. Ils le serrèrent dans leurs bras et l'embrassèrent sous l'œil attendri de la nourrice.

— Tout s'est bien passé, Muirgen ? demanda Fidelma en s'écartant un peu de l'enfant.

— Très bien, lady.

Ils n'eurent pas à s'enquérir de la santé de leur fils tant il éclatait de vigueur en tirant sur la manche d'Eadulf.

— *Athair, athair*, je sais jouer au *fidchell* !

— Vraiment ? Mais c'est un jeu très compliqué, dit son père, feignant le plus grand sérieux.

Le *fidchell* était un jeu de société très prisé parmi les classes instruites des cinq royaumes.

— C'est vrai ! C'est vrai ! Je sais ! Hein, *muimne* ?

Muirgen lui sourit.

— C'est vrai, mon chéri. Tu sais jouer au *fidchell*. Mon Dieu, quel petit garçon intelligent ! Moi, je n'ai jamais appris, confessa-t-elle.

— Si tu es devenu tellement doué, je n'oserai pas jouer contre toi, dit Eadulf, dissimulant son envie de rire sous un ton solennel. Qui te l'a enseigné ?

— Le roi Am-Nar, *athair*.

Surprise, Fidelma se tourna vers la nourrice, qui devança sa question.

— Le roi se remet rapidement, lady, et est venu plusieurs fois jouer avec l'enfant.

Peu après, Fidelma et Eadulf se rendaient aux appartements du monarque. Caol, le commandant de la garde, était de service devant la porte. Il sourit avec inquiétude.

— Tout va bien ?

— N'est-ce pas plutôt à nous de vous poser la question ? lui retourna Eadulf, rieur.

— Oh ! Oui, en effet. Le roi est presque guéri. C'est bon de vous voir

revenir sains et saufs de chez les Uí Fidgente.

— Mon frère est-il là ?

— Oui, avec frère Conchobhar. Il vient examiner le roi deux fois par jour.

— Excellent.

Elle s'avança, frappa à l'huis puis, sans attendre, ouvrit la porte. Suivie par Eadulf, elle entra dans la chambre familière.

Son frère était assis devant un beau feu de bois. Il portait des vêtements amples et on devinait les bandages sous sa chemise. Il leva la tête et un sourire s'épanouit sur ses lèvres. Fidelma se pencha afin de l'embrasser.

— Frère Conchobhar a entendu dire que vous étiez de retour, s'écria-t-il en tendant la main à Eadulf. Vous portez-vous bien, tous les deux ?

— Mieux encore en te voyant rétabli, mon frère, répondit Fidelma, avant de se tourner pour regarder affectueusement le vieil apothicaire qui avait quitté sa chaise à son entrée.

— J'allais prendre congé, lady. Votre frère est en meilleure forme que moi, mais tâchez de le pousser à se reposer. Il a été le pire des patients.

— Et vous, le plus tyrannique des médecins, riposta Colgú en riant. Maintenant, reprit-il quand le vieillard fut parti, racontez-moi tout.

Il leur fit signe de s'asseoir.

— Tout ? Je n'aimerais pas avoir à me répéter devant le conseil ! protesta Fidelma.

Colgú domina sa déception.

— Eh bien, Finguine est là, de même qu'Aillín.

Il hésita avant de préciser :

— À la suite de la disparition d'Áedo, le conseil des brehons a décidé de confirmer Aillín dans ses fonctions de chef brehon du royaume.

Le poste auquel elle aspirait... Elle répondit par un haussement d'épaules désinvolte.

— Le brehon Aillín peut se prévaloir de longues années d'expérience. Serais-tu trop fatigué pour réunir le conseil ce soir, afin que je puisse rendre mon rapport ?

— Pas le moins du monde. Et pourquoi pas tout de suite ?

— J'ai quelques détails à régler au préalable. Par exemple, je dois

voir la jeune fille qui est restée confinée au château. Je l'ai soupçonnée injustement, il faut la libérer avec une compensation.

— Aibell ? N'aie pas d'inquiétude. Après avoir longuement parlé avec elle, je lui ai permis de résider en ville, chez Della, qui a promis de veiller sur elle.

— Comment ? Mais j'avais donné stricte instruction à Dar Luga...

— Je ne suis pas à ce point incapable, ma sœur. Je l'ai fait venir ici, je l'ai questionnée et elle m'a relaté sa triste histoire. Tu n'es pas la seule apte à juger des caractères, dans la famille. J'ai estimé plus approprié qu'elle vive chez quelqu'un qui lui montrerait de la compassion et de la gentillesse. C'est une belle fille, du genre dont les hommes tombent tous amoureux.

Fidelma tressaillit en entendant cette formulation familière.

— Comme sa mère. Donc, Della s'occupe d'elle ?

— J'envoie chaque jour quelqu'un vérifier discrètement que tout se passe bien. Jusqu'à présent, Aibell m'a prouvé que j'avais pris la bonne décision. Il paraît qu'elles s'entendent comme mère et fille.

Fidelma et son frère se dévisagèrent, mâchoires serrées, tous deux déterminés à avoir raison. À cet instant, Eadulf fut frappé par leur ressemblance de tempérament. La tension monta, puis ils sourirent en même temps.

— J'aurais agi comme toi, admit-elle. En fait, je ne vois pas de meilleur endroit pour Aibell qu'auprès de Della, surtout maintenant que Gormán est à la maison.

— Que vient-il faire là-dedans ? s'étonna Colgú.

— Oh ! Je pense qu'on peut s'en remettre à lui pour la suite des événements, éluda Fidelma. Je suis heureuse de te retrouver en bonne santé, mon frère.

— Et moi tout autant. Il me tarde d'entendre tes révélations ! Le nom de Liamuin ne signifie toujours rien pour moi. Aibell m'a parlé de sa mère, et j'ignorais totalement son existence ou celle de toute autre femme de ce nom-là.

— Je sais. Cependant, j'aimerais que tu me donnes quelques précisions avant de réunir le conseil.

— Quelles précisions ?

— Des détails sur ce qui s'est passé à Cnoc Áine. J'ai appris que tu as été grièvement blessé là-bas.

— Tous les récits de bataille sont amplifiés et exagérés. Ce n'était

qu'une vétille, quelque peu stupide. Pendant la première charge, j'ai reçu à la tête un coup de lance qui m'a assommé. Alors qu'on m'emportait à ma tente, où attendait un médecin, je suis revenu à moi et j'ai exigé de retourner auprès de mes hommes. L'issue d'un combat tient parfois à peu de chose. Si les troupes perdent courage en croyant leur chef blessé, la défaite est quasi certaine. La peau n'était même pas entaillée, ce n'était qu'une ecchymose. Pourquoi t'en soucier ?

— C'est lors de cet incident que tu as perdu ton bouclier ?

— En fait, je ne m'en souviens pas. Je suppose que, lorsqu'on m'a emporté, on l'a laissé à l'endroit où j'étais tombé. De toute façon, la fonction de roi a d'indéniables privilèges : j'en avais trois autres dans ma tente.

— Je t'ai rapporté celui que tu as perdu. Il vient de l'abbaye de Mungairit.

— Je ne comprends pas...

— Je te raconterai tout plus tard, pendant le conseil. Maintenant une troisième question : après la victoire, tu as posté des membres du Collier d'or dans différentes parties du territoire Uí Fidgente. J'ai cru comprendre que cette mesure était temporaire et destinée à assurer la stabilité dans le pays le temps que le prince Donennach négocie la paix. C'est exact ?

— Tout à fait. Cette décision s'est révélée judicieuse, à ceci près que j'ai commis l'erreur de confier le commandement général à Uisnech, des Eóghanacht Áine. Ce fut un choix désastreux. Il vouait une haine farouche aux Uí Fidgente, que je n'avais pas prise en compte. Plus tard, en recevant des rapports sur les nombreuses exactions dont il s'était rendu coupable, j'ai décidé de le rappeler. J'ai alors appris que les Uí Fidgente lui avaient tendu un guet-apens et l'avaient tué. Comment les en blâmer ? Par bonheur, leur *derbhfine* s'était réuni et avait désigné le prince Donennach. C'était le fils d'Oenghus, qu'Eoganán avait supplanté des années plus tôt, et j'ai été sensible à ce juste retour des choses.

Fidelma avait écouté patiemment ces explications.

— Te rappelles-tu comment les territoires étaient répartis entre tes commandants ?

Colga fronça les sourcils.

— Je ne le pense pas.

— Au sud, le long de la frontière avec les Luachra... qui était envoyé là-bas ?

— Je ne m'en souviens pas. Capa, qui était le commandant à l'époque, avait pris ces dispositions. Puis le traité a été signé et plus rien ne justifiait que nos guerriers occupent le territoire, ils ont donc tous été rappelés. Pourquoi ?

Fidelma sourit avec satisfaction.

— Pour rien. Cela n'a plus d'importance à présent.

— Vas-tu enfin tout me raconter ?

— Oui. Convoque le conseil pour ce soir.

— Avant le repas, alors, car j'ai hâte de savoir, soupira-t-il tandis qu'Eadulf et elle se levaient pour partir.

Au-dehors, elle se tourna vers son mari.

— J'ai besoin de vérifier une toute dernière chose. Veux-tu retourner auprès du petit Alchú ? Je ne serai pas longue.

Qu'avait-elle à l'esprit ? s'interrogea Eadulf. Elle s'abstenait encore de partager certains éléments avec lui, mais il savait qu'elle lui révélerait tout – ce n'était qu'une question de temps.

Quand il l'eut quittée, elle se tourna vers Dego, un membre de la garde personnelle du roi qui avait remplacé Caol, et lui demanda où elle pourrait trouver le commandant.

— Dans ses appartements, lady, indiqua le garde.

Caol était seul quand Fidelma entra. Il se leva et attendit avec nervosité pendant qu'elle fermait la porte derrière elle. Ils se firent face sans un mot.

— Eh bien, Caol ? dit-elle enfin.

— Eh bien, lady ?

Elle lui fit signe de s'asseoir et prit place sur le siège opposé.

— Vous savez probablement pourquoi je viens vous parler seule à seul.

— J'en ai une idée.

— Vous vous êtes battu aux côtés de mon frère à Cnoc Áine ?

— C'est vrai.

— Quand il a réparti ses compagnies à travers le pays des Uí Fidgente, vous avez été envoyé aux frontières sud du territoire, près des collines qui le séparent des Luachra.

— Oui, lady.

— Vous vous êtes installé chez Menma.

Il s'abstint de toute réponse.

— Vous étiez le guerrier du Collier d'or auquel les gens de la région

ont imputé l'incendie du rath.

— Ils auraient cru n'importe quoi de la part d'un guerrier du Nasc Niadh. Je ne suis pour rien dans cette attaque.

— Je sais. Mais c'est vous qui êtes tombé amoureux de Liamuin.

— Elle m'aimait, elle aussi, se défendit-il.

— Vous connaissiez son passé ?

— Elle avait été mariée à un homme qui la maltraitait. Elle avait une fille, aussi.

— Quand j'ai amené Aibell au château, vous avez cru la revoir, n'est-ce pas ? C'est pour cela que vous avez paru si saisi ?

— J'ai cru... j'ai cru que je rêvais. Elle ressemble tant à sa mère ! Pendant que vous étiez en voyage, je lui ai parlé – sans rien lui raconter de ce que j'ai éprouvé pour Liamuin. Elle m'a expliqué son histoire. Si seulement nous l'avions su ! Le rath de Menma était tout près de Sliabh Luachra. J'aurais pu prendre un groupe d'hommes et...

— Ce n'est pas sûr. Un parent de Liamuin, celui qui avait cru la mettre en sécurité en l'emmenant chez Menma, pensait qu'on ne pouvait plus rien pour sauver sa fille. Pourquoi ne lui avez-vous pas dit que vous aviez aimé sa mère ?

— Je n'ai pas ce genre de courage.

— Il le faudra peut-être. Mais d'abord, venons-en aux questions. Comment et quand avez-vous appris la mort de Menma et des siens, la mort de Liamuin ?

— Il y a eu des troubles à l'est et j'ai dû partir avec mes hommes du côté de l'église de Finnan. Des rebelles Uí Fidgente s'étaient retranchés dans le fort sur la colline. Nous y avons été retenus trois mois. J'ai su par un moine itinérant ce qui s'était passé, que Liamuin avait été tuée avec les autres. Durant ces quatre dernières années, j'ai tenté d'oublier.

— Qu'avez-vous entendu au juste ?

— Que l'assaut avait été mené par un guerrier du Collier d'or, dit-il en portant la main au torque qui ornait son cou. Et aussi que son bouclier arborait un cerf rampant rehaussé de bijoux – les propres armoiries de Colgú.

— Ça, les gens de la région ne pouvaient le savoir.

— N'importe quel Eóghanacht l'aurait compris. Toutefois, le moine n'eut pas le loisir de répéter l'histoire. Quelques instants après, les Uí Fidgente ont tenté une sortie et il est mort lors de l'attaque.

— Vous étiez donc le seul à savoir, pour le bouclier. Avez-vous cru

Colgú coupable ?

— J'étais avec lui à Cnoc Áine quand il a été blessé et a perdu son bouclier. On avait pu s'en emparer. Mains guerriers du Collier d'or furent tués ce jour-là, et les pillleurs s'en donnèrent à cœur joie. Rien n'était plus facile non plus que de ramasser un torque d'or.

— Il reste un point sur lequel je m'interroge, Caol. Je pourrais le deviner, mais vous voudrez peut-être m'éclairer.

— Lequel, lady ?

— Quand l'homme qui se faisait appeler frère Lennán est entré dans la salle du festin et a blessé Colgú en criant « Rappelle-toi Liamuin ! », vous avez dû le reconnaître.

— Non, bien que son visage m'ait paru familier. J'ai essayé, depuis, de me rappeler où je l'ai vu auparavant, en pure perte.

— Lui vous a pourtant reconnu.

Caol esquissa un geste d'impuissance.

— Ce n'était pas réciproque.

— Tentons de revoir par la pensée le fil des événements. Il blesse mon frère, le pauvre brehon Áedo s'interpose et reçoit le second coup, l'assassin se prépare à frapper encore. C'est là que vous intervenez. Il lève les yeux et vous reconnaît, ce qui provoque cet instant d'hésitation. Il sait que le guerrier du Collier d'or qui courtisait Liamuin, c'est vous, et non mon frère. L'avez-vous tué à cause de cela ?

— Non, lady, dit Caol avec gravité. Tout ce que je savais, c'est qu'il s'était jeté sur Colgú en criant cette phrase. Bien sûr, j'ai reconnu le prénom ! Mais l'assassin, non.

— Il s'appelait Maolán, et était le fils de Cadan et de Flannait.

Le guerrier prit une profonde inspiration.

— C'était donc lui ? Maolán. Je me souviens, à présent. Ses parents possédaient une des fermes voisines. Où avait-il passé ces dernières années, nourrissant sa haine ?

— À Mungairit, où il se formait au métier de copiste. Les conspirateurs ont utilisé son ressentiment et sa colère. Ils lui ont dit que les armoiries représentées sur le bouclier du meneur étaient celles du roi, et il en a tiré ses propres conclusions.

— Ainsi, c'est pour cela qu'il s'en est pris à Colgú ? Il croyait vraiment que le roi avait attaqué le rath ?

— Mais oui. Ce qui m'amène à la question suivante. Si vous ne l'avez pas reconnu, pourquoi l'avez-vous tué, alors qu'il vous était facile

de le désarmer ?

Caol se mordit la lèvre et ne dit mot.

— Vous saviez que ce n'était pas Colgú qui avait dirigé cet assaut, vous ne tentiez donc pas de préserver sa réputation, insista Fidelma.

— Mais si, lady, justement.

— J'ai peine à vous suivre.

— Je l'ai tué parce que je savais que le roi n'y était pour rien. Si l'assassin avait été capturé vivant, il aurait expliqué son acte devant les brehons. Une accusation contre Colgú, même fausse, aurait causé une inquiétude sans précédent dans le royaume.

— Je ne comprends toujours pas.

— Vous savez que, après s'être rendu à Tara, le prince Donennach est en chemin vers Cashel afin de conclure de nouveaux accords. Il est question de la place de son territoire au sein du royaume.

— Bien sûr ! C'est l'élément qui me manquait ! Maolán était la dupe de la conspiration. Même si l'attentat échouait, ses accusations contre Colgú auraient donné naissance à des rumeurs désastreuses qui auraient entraîné l'échec des négociations. Soit le prince Donennach rompait la paix, soit ses propres nobles, poussés par les conspirateurs, l'évinçaient et préparaient la voie à un nouveau prince qui n'aurait aucun scrupule à reprendre la guerre contre Cashel.

Fidelma soupesa le pour et le contre.

— Vous me laissez face à un choix difficile, Caol. Vous avez enfreint la loi en tuant un homme que vous pouviez épargner, cependant vous avez agi ainsi pour des motifs louables.

Caol eut un geste résigné.

— Je sais que, d'après la loi, j'ai eu tort et je suis disposé à payer l'éraic à ses parents. Toutefois, mon principal souci était que le prince Donennach puisse conclure en toute quiétude son nouveau traité avec nous. Je tenais par-dessus tout à préserver la paix et la prospérité du royaume.

Fidelma sourit.

— Vous avez bien étayé votre défense. Je dois dire que j'étais parvenue moi aussi à cette conclusion. Maolán ne devait pas mourir mais, s'il avait vécu, peut-être des centaines, des milliers d'autres auraient-ils péri... Il vaut mieux, je crois, que cela reste entre nous.

Alors qu'elle s'apprêtait à sortir, elle se retourna à demi.

— Je crois, Caol, que vous aimez toujours Liamuin.

Il tenta de dissimuler son émotion sous un sourire crispé, mais ses yeux étaient rouges.

— Je continue à rêver d'elle, lady. Elle vient à moi en songe et cela adoucit un peu le vide inconsolable de mes jours. C'est pourquoi je n'ai pas pris d'épouse.

— Je ne peux vous conseiller en la matière, il vous appartient de suivre votre propre chemin. Toutefois, je ne pense pas qu'elle aurait voulu que vous la pleuriez pendant le reste de votre existence.

— Peut-être pas. Merci, lady, de votre sagesse et de votre sollicitude. Mais, dites-moi, pourquoi Maolán accepta-t-il de jouer le rôle de l'assassin ? Juste parce qu'il croyait que Colgú avait mené le raid contre le rath ?

— Il n'a pas crié « Rappelle-toi Menma ! » souligna-t-elle.

Caol parut perplexe, puis son visage s'éclaira.

— Ah ! Donc lui aussi était amoureux d'elle ?

— Oui, bien que, dans son cas, l'amour n'ait pas été payé de retour. La passion sans espoir mène souvent aux pires extrémités.

Les traits de Caol étaient assombris par la tristesse.

— Liamuin faisait naître l'amour en étant simplement elle-même. Ce n'était pas Maolán, le coupable, mais ceux qui ont manipulé ses sentiments.

— Pour s'en servir à leurs propres fins, acquiesça Fidelma. Quand j'exposerai ces événements devant le conseil, je dirai simplement que vous avez eu à cœur de protéger la vie du roi. Quant au reste, cela demeurera entre nous.

— Je me sens coupable, pourtant ; plus encore maintenant que je sais qui était Maolán et pourquoi il a agi ainsi. Oui, même si la loi m'absout, s'il existait un moyen d'expiation ma faute, je le ferais. Il a été égaré par ses sentiments et, à présent, ses parents vieilliront dans la solitude car, si je me souviens bien, c'était leur fils unique.

— Alors, Caol, il vous faudra trouver un moyen de réparer, répondit Fidelma. Nous sommes tous prisonniers des conséquences de nos actes.

Sur l'auteur

Peter Tremayne, de son vrai nom Peter Berresford Ellis, est passionné de culture celte. Né le 10 mars 1943, il s'est fait connaître avec des récits fantastiques fondés sur les mythes et légendes celtiques. Il reçoit en 1988 l'Irish Post Award, en reconnaissance de ses apports importants à l'étude de l'histoire irlandaise. Entre 1983 et 1993, il écrit huit thrillers sous le nom de Peter MacAlan, puis se lance dans la rédaction des « Mystères de sœur Fidelma », série qui compte aujourd'hui vingt-quatre titres, dont *Maître des âmes*, lauréat du prix Historia du roman policier historique 2010. Peter Tremayne est membre de la Society of Authors ainsi que de la Crime Writers Society.

Consultez nos catalogues sur
www.12-21editions.fr



et sur
www.10-18.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21
pour être informé des
offres promotionnelles
et de
l'actualité 12-21.

Nous suivre sur



Titre original :
Atonement of Blood

© Peter Tremayne, 2013.

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche,
2014, pour la traduction française.

Couverture : Stanislas Zygart

ISBN-978-2-823-81971-7

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »